This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UC-NRLF
$B 267 946

Digitized by Google

ALVMNVS BOOK FVND

764u
F
V.1

Digitized by Google

Journ. de l'Emp. 6 avril 1811.

Digitized by Google

Digitized by Google

QUINTILIEN,

DE

L'INSTITUTION DE L'ORATEUR,

TRADUIT PAR M. L'ABBÉ GÉDOYN,
Des Académies Françoise, et des Inscriptions.

QUATRIÈME ÉDITION,

Revue, corrigée et augmentée des passages omis par le Traducteur, d'après un Mémoire manuscrit de M. CAPPERONNIER.

TOME I.

A PARIS,
Chez H. BARBOU, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.

1803.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

Sur cette nouvelle édition.

Il paroît tous les jours de nouveaux livres, dont plusieurs même ont un mérite réel; mais peut-être seroit-il encore plus utile pour le public, de lui donner de nouvelles éditions d'ouvrages dont la réputation est faite, et dont il ne s'agiroit plus que de faire disparoître quelques taches légeres. C'est ce que nous avons entrepris à l'égard de la traduction de Quintilien, par l'abbé Gedoyn. Il n'est pas nécessaire d'avertir que notre premier soin a été de corriger les fautes des éditions précédentes. La premiere, donnée par l'auteur même en 1718 *in*-4, n'en étoit pas tout-à-fait exempte. L'édition *in*-12 de 1752 portoit au titre : *Edition faite d'après un exemplaire corrigé de la main de l'auteur*, ce qui a été répété dans l'édition aussi *in*-12 de 1770. Nous nous sommes convaincus, et l'abbé Goujet en avoit déja fait la remarque dans le catalogue manuscrit de ses livres, que cette annonce étoit fausse. On n'y avoit ajouté que de nouvelles fautes, sur-tout dans les passages grecs. Dans ces deux éditions *in*-12, on trouve le *Mémoire sur la vie de M. Gedoyn*, que dans la *France littéraire*, on

473782

Digitized by Google

attribue mal-à-propos à Louis Petit de Bachaumont, qui étoit allié de l'abbé Gedoyn. Ce mémoire, fort bien fait, est de l'abbé d'Olivet, qui l'avoit ajouté aux *Œuvres diverses* de l'abbé Gedoyn en 1745. Dans l'édition de 1770, on avoit introduit un nouveau système d'orthographe, dont il paroît que le public n'a pas été plus content que de toutes les autres tentatives faites en ce genre; ce qui nous a déterminé à rétablir l'orthographe de l'auteur, qui est celle de nos meilleurs écrivains de la fin du dix-septieme siecle et du commencement du dix-huitieme; en suppléant néanmoins par des accents circonflexes quelques lettres qui ne se prononcent point, et qui ne s'écrivent même plus aujourd'hui.

Il restoit un autre travail bien plus considérable à faire, et qui regardoit le fond de la traduction. Il est difficile d'expliquer ce qui a pu engager l'abbé Gedoyn à avancer dans sa préface, qu'il n'avoit fait aucun retranchement dans sa traduction. Voici ce qu'on lit dans un mémoire manuscrit qui a été lu à l'Académie des Inscriptions par Jean Capperonnier. « Si » l'on rassembloit toutes ses omissions, » (de l'abbé Gedoyn) elles rempliroient » plusieurs pages. Tantôt il n'a oublié » que quelques mots, peut-être par un » défaut d'attention dont les écrivains » les plus exacts ne sont pas toujours

Digitized by Google

» exempts; et tantôt il a omis des phra-
» ses (il pouvoit dire : des pages) en-
» tieres, où il ne paroît pas que cela se
» soit fait par hazard. J'aurai soin dans
» cet examen de rétablir les unes et les
» autres autant que je le pourrai. S'il est
» permis, dans certains auteurs, de
» supprimer des choses, ou par délica-
» tesse, ou par l'impossibilité de les ren-
» dre, un ouvrage didactique, comme
» celui de Quintilien, où tout est lié à
» des principes nécessaires, exige la plus
» grande fidélité, à laquelle je pense même
» qu'il faut sacrifier l'élégance.

» L'Académie sait que feu M. Cap-
» peronnier (Claude) fit paroître en 1725
» une nouvelle édition de l'institution
» oratoire de Quintilien, accompagnée
» de notes très-instructives, et d'heureu-
» ses corrections puisées dans les manus-
» crits ou dans la saine critique. C'est le
» jugement qu'en portent aujourd'hui les
» savants de France et des pays étran-
» gers, malgré la fureur de Pierre Bur-
» man à se déchaîner contre elle lors-
» qu'elle parut. M. Capperonnier m'a
» laissé ses livres et ses papiers. J'y ai
» trouvé un grand nombre de remarques
» sur la traduction de M. l'abbé Gedoyn,
» dont je me propose de faire usage. C'est
» donc en partie son travail (l'autre par-
» tie appartient donc à son neveu, Jean
» Capperonnier) que j'offre à l'Académie,

Digitized by Google

» et je crois qu'il y paroîtra d'autant
» moins déplacé, que l'Académie autre-
» fois lui fit l'honneur de le rechercher
» pour un de ses membres. ».

On lit à la fin de ce mémoire : « Comme
» Quintilien est un auteur très-difficile
» à traduire, le grand nombre de fautes
» que je viens de remarquer dans la tra-
» duction de M. l'abbé Gedoyn, ne doit
» pas détruire la juste estime qu'on a pour
» l'auteur et pour son ouvrage. M. l'abbé
» Fraguier, son illustre approbateur, a
» eu ses raisons pour croire que : *Soit*
» *pour le fonds du livre, soit pour la fidé-*
» *lité de la traduction, soit pour l'élégance*
» *du style, le public recevroit cet ouvrage*
» *comme un des plus précieux et des plus*
» *utiles présents qu'on put lui faire.* La pre-
» miere partie de cet éloge est appuyée sur
» un fondement solide, c'est l'autorité
» de Quintilien même, et l'excellence de
» son livre. La troisieme ne peut être
» contestée par ceux qui savent le fran-
» çois. Quant à la seconde, elle paroîtra
» véritable à tous ceux qui compareront
» la version de M. l'abbé Gedoyn avec
» celle de l'abbé de Pure ».

On voit que M. Capperonnier n'est pas tout-à-fait d'accord avec le censeur sur la fidélité de la traduction de l'abbé Gedoyn, et il est certain que cette fidélité ne s'étend pas à toutes les parties de cette traduction. Nous nous en sommes convaincus

Digitized by Google

par la lecture de son *Mémoire*, qui nous a été communiqué par un savant distingué, son parent, et qui a hérité de ses connoissances littéraires et bibliographiques, encore plus que de son nom. Nous en avons extrait avec une certaine liberté, tout ce qui nous a paru nécessaire pour suppléer, soit aux omissions, soit aux inexactitudes du traducteur, sans cependant copier les preuves et les autorités sur lesquelles MM. Capperonnier appuyent les changements qu'ils proposent, quoique ces preuves eussent démontré au lecteur qu'ils étoient beaucoup plus versés que l'abbé Gedoyn dans la connoissance des anciens rhéteurs et dans tout ce qui regarde les préceptes de l'art oratoire. Nous avons cru néanmoins devoir respecter le texte de l'abbé Gedoyn, et n'y faire aucun changement. Les passages omis seront insérés dans le texte, mais entre deux [ ], avec la lettre *C* à la fin. Les changements proposés seront placés en note au bas des pages avec la lettre *C*, qui distinguera ces nouvelles notes de celles du traducteur. Par cet arrangement, le lecteur pourra juger lui-même, et nous espérons qu'il accueillera favorablement les améliorations que nous avons eu dessein de faire à un ouvrage déja estimable par lui-même, et dont on jugera plus favorablement encore et d'une maniere plus équitable, si on se

Digitized by Google

transporte au temps où il parut, c'est-à-dire avant que le texte eut été donné d'une maniere plus correcte dans les éditions de Paris, *in*-fol. 1725, par M. Capperonnier; de Gottingue, *in*-4. 1738, par J. M. Gesner, et des Deux-Ponts, *in*-8. 1784. Ajoutons qu'il n'y a aucun auteur latin dont les manuscrits soient plus rares que ceux de Quintilien; ce qui, joint à la difficulté de la matiere qu'il traite (1), surtout au neuvieme livre, ne nous laisse que bien peu d'espérance de pouvoir jamais éclaircir certains passages de cet auteur, si utile pour l'instruction de la jeunesse, et qu'on néglige trop aujourd'hui, mais qu'on lisoit presqu'en entier dans les classes, pendant les deux siecles qui ont suivi la renaissance des lettres.

(1) Nous ne parlons ici que de ce qui a rapport aux usages particuliers du Barreau Romain, et de quelques détails peut être un peu trop longs sur des difficultés de Grammaire. Quant aux préceptes de la Rhétorique en général, on peut dire qu'ils sont exposés avec autant de méthode que de clarté. Mais sur tout, on ne peut rien voir de plus judicieux que les avis que donne Quintilien sur l'éducation de la jeunesse, et il est étonnant, dit l'Abbé Colin, qu'un payen ait pu dresser un plan de morale si épurée.

Digitized by Google

A SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR,

DUC D'ORLÉANS,

RÉGENT DU ROYAUME

MONSEIGNEUR,

PENDANT qu'appliqué sans relâche à réparer les malheurs qui sont la suite inévitable des longues guerres, Vous assurez le repos de l'Etat, en éloignant si sagement tout ce qui pourroit le troubler, soit au dedans, soit au dehors; les gens de lettres peuvent-ils mieux faire, que de concourir avec VOTRE ALTESSE ROYALE *au bien général du Royaume, en y fixant pour toujours cet amour des Sciences et*

Digitized by Google

des beaux Arts, qui y regne, particulierement depuis un siecle, et qui n'a pas moins contribué à sa splendeur, que la puissance et les conquêtes de ses derniers Rois? C'est dans cette vue, MONSEIGNEUR, que je donne au Public la Traduction d'un Livre universellement estimé, et que l'on a toujours regardé comme le plus propre qu'il y eût à former l'esprit, le goût et les mœurs des hommes. Mais à qui puis-je la consacrer plus justement qu'à un Prince, qui a lui-même tant de goût pour les Sciences et les beaux Arts; qui s'en est fait un amusement tant qu'il lui a été permis, et qui aujourd'hui dépositaire de l'Autorité Royale, les protége, en procure l'avancement par ses bienfaits, et les met en crédit par son estime encore plus précieuse que ses bienfaits? A dire le vrai, MONSEIGNEUR, il est bien juste que vous favorisiez les Lettres, après en avoir été si favorisé: car ces grandes qualités que nous admirons en VOTRE ALTESSE

Digitized by Google

ROYALE ; cette application continuelle aux besoins de l'Etat ; cette pénétration à qui rien n'échappe ; cet amour du travail que les difficultés ne rebutent point ; ce soin pénible d'entrer dans le détail des affaires, soin si rare dans les Princes, et sans lequel néanmoins ils sont si sujets à se tromper ou à être trompés ; ce désintéressement parfait, marque certaine d'une grande ame, qui ne se réserve que la gloire et le plaisir de bien faire ; ces manieres affables et populaires, si propres à Vous gagner les cœurs ; tout cela MONSEIGNEUR, je ne sais si vous ne le devez point au commerce que vous avez toujours entretenu avec les Lettres, autant qu'à votre heureuse Naissance. C'est du moins par ces précieux dons qu'elles récompensent d'ordinaire leurs favoris ; c'est ainsi qu'elles embellissent l'esprit et l'ame de ceux qui les cultivent. Au contraire, les Princes qui menent une vie frivole et désoccupée, comme ils se refusent aux Sciences, aussi les Sciences

Digitized by Google

leur refusent-elles leurs secours et leurs lumieres. Livrés à l'ignorance et à toutes ses suites, à la superstition, au faste, au luxe, aux fausses idées de Grandeur, ils sont incapables de se conduire, et de conduire les autres : s'ils veulent se communiquer, ils se dégradent, ils s'avilissent : s'ils se renferment en eux-mêmes, ils tombent dans l'autre extrémité ; à force de jouer le personnage de Princes, ils oublient qu'ils sont hommes ; et malgré les respects qu'ils nous arrachent, ils nous font presque haïr en leur personne, ce que nous sommes naturellement portés à aimer jusqu'à l'adoration. Aussi différent d'eux, MONSEIGNEUR, que votre éducation et votre vie ont été différentes de la leur, Vous n'avez aucun de ces défauts, graces aux Lettres et aux Sciences qui ont pris soin de vous éclairer l'esprit. L'Ouvrage que je vous présente, est fait pour en inspirer l'amour, et n'a d'autre but que d'apprendre aux hommes à bien penser, à bien parler, et à bien faire ; en quoi

Digitized by Google

consiste tout le mérite que peut comporter la condition humaine. Vous jugez bien, MONSEIGNEUR, qu'un tel Ouvrage ne sauroit manquer d'être infiniment utile au Roi dans un âge où l'on ne peut trop cultiver les heureuses inclinations qu'il fait paroître, et qui nous remplissent d'une si douce espérance. Monsieur le Duc de Chartres, ce Prince aimable, qui paroît déjà si digne de son auguste naissance, y retrouvera aussi les grands principes, que les personnes d'un mérite distingué, qui ont si heureusement travaillé à son éducation, lui ont inspirés, soit pour les Sciences, soit pour les mœurs. Ainsi je n'aurai pas regret à dix années de travail que cet Ouvrage m'a coûté, et j'en tirerai du moins une satisfaction digne de tout honnête homme qui se mêle d'écrire. Heureux, MONSEIGNEUR, si faisant des vœux aussi sinceres que j'en fais pour la prospérité de VOTRE RÉGENCE, je puis voir le succès répondre à vos généreuses intentions. Nos maux invétérés semblent

Digitized by Google

y mettre tous les jours de nouveaux obstacles ; mais, MONSEIGNEUR, Vous les surmonterez ; et cependant la France qui a été si agitée dans tous les temps de Minorité, reconnoîtra que si elle ne jouit pas encore de tout le bonheur que vous lui voudriez procurer, du moins vous est-elle déjà redevable de la tranquillité la plus parfaite. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE

Le très-humble et très-obéissant Serviteur, GÉDOYN.

Digitized by Google

PRÉFACE.

L'ÉLOQUENCE Romaine, après avoir été portée à la plus haute perfection par plusieurs grands Orateurs, mais sur-tout par Hortensius et par Cicéron, éprouva bientôt le sort de toutes les choses humaines, qui ne demeurent pas long-temps au même état; et qui ne sont jamais plus près de leur déclin, que lorsqu'elles semblent avoir atteint le point d'accroissement et de grandeur qui leur étoit réservé. Cependant Messala et Pollion la soutinrent encore quelque temps. Mais après eux on la vit pencher de plus en plus vers sa ruine; si bien que depuis ce temps-là, jusques à Quintilien qui en fut le restaurateur, à peine peut-on compter deux ou trois Orateurs qui se soient fait quelque nom. Plusieurs Auteurs ont recherché la cause d'une si prompte décadence, et Quintilien lui-même fit un Livre, qu'il intitula *des causes de la corruption de l'Eloquence*, où en découvrant le mal, il tâchoit d'y apporter le remede. Cet Ouvrage n'est point venu jusques à nous, [illegible] celui qui porte un titre semblable, et dont nous avons

Digitized by Google

un très-beau fragment parmi les œuvres de Tacite, n'étant, selon toutes les apparences, ni de Quintilien ni de Tacite.

Pour moi, quand je porte mon esprit sur les hommes de ce tems-là, particulierement sur ceux dont l'exemple devoit entraîner les autres, il me semble que je trouve dans leur propre caractere, la raison du changement qui se fit à l'Eloquence. On changea de goût, et en changeant de goût, on changea aussi de maniere; car l'un suit toujours de l'autre. C'est une chose qui se dit communément, qu'il ne faut point disputer des goûts: sans doute parce que cela est inutile, tout homme trouvant son goût bon, et ne l'ayant même que parce qu'il le trouve bon. Cependant on convient qu'il y a un bon et un mauvais goût. Si donc le goût qui régnoit du temps de Cicéron et de Virgile étoit bon, il faut conclure que celui qui régna ensuite étoit mauvais; puisqu'il étoit non seulement différent mais même contraire.

Or je ne sais si celui qui contribua le plus à changer le goût de son siecle, ne fut point Ovide. C'étoit le plus bel esprit de son temps, et le plus galant. Jamais Poëte n'a fait des vers avec une facilité si heureuse. Tous les sujets qu'il traitoit, quelque stériles, quelque bizarres même qu'ils fussent, devenoient riches, gracieux et fleuris entre ses mains. Mais

Digitized by Google

comme il avoit infiniment d'esprit, il en mettoit par tout jusques à l'excès. Se plaignoit-il de ses malheurs? il songeoit bien plus à être ingénieux, qu'à s'attirer de la compassion. Ecrivoit-il des lettres amoureuses? c'étoient pensées sur pensées, de l'esprit à chaque mot; par conséquent peu de sentiment, peu de passion.

Jusques-là on n'avoit guere connu que la belle et noble simplicité. Le genre d'écrire d'Ovide commença à se faire goûter. Un défaut revêtu de tant de graces se prend aisément pour vertu. On l'imita donc. Mais ceux qui l'imiterent, n'ayant pas l'esprit d'Ovide, et voulant pourtant en avoir en dépit de la nature, gâterent tout par une affectation ridicule, qui est de tous les vices le plus insupportable aux personnes qui ont du goût. Voilà donc l'Eloquence déja corrompue par l'affectation. Car quoique je parle d'un Poëte, c'est toujours l'Eloquence sous une forme différente.

D'un autre côté, Mécénas, favori d'Auguste, si célebre par la protection généreuse qu'il accordoit aux gens de lettres, et homme de lettres lui-même, ne laissa pas de nuire à l'Eloquence. Il étoit de ces voluptueux qui rafinent sur le plaisir et qui le cherchent en tout. Son style par une suite assez naturelle, se ressentoit de la mollesse de son ame. Il re-

Digitized by Google

cherchoit dans l'arrangement des mots et dans sa composition, une certaine cadence molle, et je ne sais quels nombres qui flattoient agréablement l'oreille, mais qui n'avoient nul soutien. On dit même qu'il affectoit ce badinage jusques dans les choses les plus sérieuses et les plus tristes. Nous en avons une preuve dans quelques-unes de ses paroles, que Quintilien nous a conservées, comme celles-ci, *ne exequias quidem unus inter miserrimos viderem meas.* Sur quoi ce rhéteur dit, *quod inter hæc pessimum est, quia in re tristi ludit compositio.*

Tel étoit le goût de Mécénas. Un ministre, un favori n'a guere de vices qui ne soient contagieux. Souvent même on les érige en vertus, pour les imiter plus librement. Pollion et Messala, Virgile, Varius, et Horace se sauverent de la contagion. Mais il est à croire que ceux qui n'avoient pas la même supériorité de génie, voulurent plaire à leur protecteur, du moins par la conformité de leur style avec le sien. Voilà comme la mollesse et l'afféterie infecterent peu-à-peu l'Eloquence.

Tibere, successeur d'Auguste, fut, comme on sait, un Prince fort concerté, artificieux, cruel, de ces politiques qui ne font rien sans dessein, et qui ne veulent point être pénétrés. Avec un tel maître les Romains eurent besoin d'une dissimulation profonde. Ils s'ac-

Digitized by Google

coutumerent à déguiser leurs pensées, à dire une chose pour en faire entendre une autre, au hazard de n'être pas entendus. Cet art devint encore plus nécessaire sous les Empereurs suivants, Caligula, Claude, Néron; la plainte ouverte étoit un crime qui ne demeuroit point impuni. Cependant on vouloit se plaindre, et qu'y a-t-il de plus naturel aux malheureux? Qu'arriva-t-il? on parla, pour ainsi dire, par énigmes. Les discours figurés furent goûtés, et devinrent à la mode; j'entends ces discours, où l'on dit une chose sans que l'on puisse être accusé de l'avoir dite. Ces ambiguités passerent bientôt de la conversation dans les écrits. Ainsi l'obscurité, si contraire au beau style et à l'éloquence, y fut introduite par le besoin que l'on en eut, et gardée apparemment par l'habitude qui s'en contracta. Témoin les ténebres de Perse, les obscures allégories de Pétrone, et les profondeurs de Tacite, qui est un excellent historien, mais qu'il faut souvent deviner.

Quoique l'Eloquence fût déja si différente de ce qu'elle étoit peu auparavant, les Romains conservoient toujours de l'amour et de l'inclination pour un si bel Art. On en tenoit des écoles publiques à Rome. On peut dire même qu'il n'y eut jamais tant de maîtres, qui fissent profession de l'enseigner. Ces maîtres étoient ce que l'on appelloit des *Décla-*

Digitized by Google

mateurs ; et les discours d'éclat qu'ils faisoient de temps en temps, s'appelloient des *Déclamations*. Ce furent eux qui acheverent de corrompre et de perdre l'Eloquence. Car aux vices déja établis, ils en ajouterent deux autres, l'enflure et les pointes.

Au lieu d'exercer les jeunes gens sur des sujets raisonnables, qui eussent pu les préparer aux fonctions du barreau, ils ne leur en proposoient que d'extraordinaires et de bizarres, qui n'avoient rien d'intéressant, rien d'utile. C'étoient tantôt des réponses d'Oracles, qui auroient à peine trouvé croyance dans les temps fabuleux; tantôt des loix imaginaires, sur lesquelles ils bâtissoient des matieres de controverse, qui ne pouvoient jamais avoir d'application, parce que le fondement en étoit chimérique. Eux-mêmes traitoient ces sujets avec toute l'emphase, ou tous les rafinements imaginables. Il ne faut voir que le portrait que nous fait Pétrone d'un de ces Déclamateurs, ou jetter les yeux sur les dix-neuf Déclamations que l'on attribue communément à Quintilien, et qui sont si peu de lui, que dans ses livres de l'institution de l'Orateur, il se déchaîne sans cesse contre l'esprit et le style de ces misérables pieces.

Malgré cela ces Déclamateurs imposoient à la multitude, et surprenoient son admiration par des expressions hardies, par des exa-

Digitized by Google

gérations outrées, par une vaine pompe, enfin par une prononciation bruyante et fastueuse : car la présomption fut toujours compagne de l'ignorance. Le mal se communiqua bientôt, et aux Ecrivains, et aux Orateurs. La jeunesse Romaine formée par de si mauvais maîtres, porta les manieres de l'école au barreau, et les retint par la force de l'habitude et des préjugés.

Ce fut alors que le mauvais goût s'empara de presque tous les esprits, et qu'il régna avec une pleine et entiere liberté. Un discours naturel et judicieux trouva peu d'approbateurs. On vouloit des jeux de mots, des pointes d'esprit, de ces obscurités mystérieuses qui laissent à l'auditeur tout le plaisir de la pénétration : ou bien on vouloit un discours qui fût brillant d'un bout à l'autre. On croyoit chercher le grand et le merveilleux ; mais on songeoit pas que cette grandeur étoit, dit Quintilien, plutôt bouffissure que santé, plutôt enflure qu'embonpoint.

Delà naquirent la Pharsale de Lucain, et les épigrammes de Martial. Non que ces deux écrivains soient à mépriser ; mais l'un est toujours monté, pour ainsi dire, sur des échasses ; et tout faiseur d'épigrammes, je dis faiseur de profession, lors même qu'il plaît, ne sauroit guere manquer de déplaire en même temps, par l'affectation qui est inséparablement attachée à cette sorte d'ouvrage.

Digitized by Google

Je crois avoir touché les causes les plus naturelles et les plus probables de la corruption du goût chez les Romains. On en pourroit ajouter beaucoup d'autres (1); mais il y en a une sur-tout que je ne dois pas oublier; c'est l'admiration aveugle que l'on eut pour un célebre Ecrivain de ce temps-là, qui ne la méritoit pas. Rien n'est si séduisant et si dangereux que l'esprit dans un Ecrivain qui n'a point de goût. Les traits de lumiere dont brillent ses écrits, frappent tout le monde; et le défaut de goût n'est remarqué que d'un petit nombre de gens sensés, qui ont puisé leurs idées et leur goût dans les plus pures sources.

Sénéque devenu l'unique objet de l'estime publique, par une espece d'illusion, dont il se voit des exemples presque en chaque siécle, est une preuve singuliere de l'empire que les qualités spécieuses prennent sur la plupart des hommes. Cet Auteur parut aux Romains comme un nouvel astre, qui venoit les éclairer. Aussi-tôt tout fut effacé devant lui. Ce caractere moral et sentencieux qu'il affectoit, étoit apparemment un caractere qu'ils n'avoient point encore vu, et qui eut pour eux le charme de la nouveauté. Ils ouvrirent les

(1) Je les passe sous silence pour ne pas copier Longin, qui en a parlé si judicieusement dans son Traité du Sublime.

Digitized by Google

yeux à ses perfections, car il en avoit de grandes, et il les fermerent à ses défauts, qui pour avoir une sorte d'agrément et de douceur, n'en étoient pas moins des défauts : *dulcibus abundabat vitiis*, dit un grand critique de ce temps-là (1).

En effet, avec beaucoup d'esprit il n'avoit nul goût, nulle idée de la véritable Eloquence. Son style étoit un style décousu, où l'on ne trouvoit ni nombre, ni harmonie, rien de périodique, rien de soutenu. Cependant Sénéque étoit entre les mains de tout le monde. On ne lisoit, on n'admiroit, on n'imitoit plus que Sénéque. Jamais Auteur n'a joui d'une plus grande réputation. Pour s'en assurer la possession, il s'avisa de décrier les Anciens, et de traiter d'Ecrivains médiocres ces grands hommes, par qui Rome s'étoit vue presque égale à Athènes. Il ne cessoit de se déchaîner contre ces grands modeles, dit Quintilien (2), parce qu'il se doutoit bien que sa maniere d'écrire, qui étoit si différente de la leur, ne pourroit jamais plaire, tant que la leur plairoit. [On soupçonna dans le temps, que M. Gédoyn avoit voulu faire ici le portrait de la Motte et de Fontenelle.]

Telle étoit l'Eloquence Romaine, lorsque Quintilien forma le dessein de lui rendre son

(1) C'est Quintilien lui-même.

(2) *Quos ille non desistebat incessere, cùm diversi sibi conscius generis, placere se in dicendo posse iis, quibus illi placerent, diffideret.* Lib. 10.

Digitized by Google

premier lustre. Il combattit le mauvais goût de son siècle, prit la défense des Anciens, soutint hardiment qu'il étoit dangereux de vouloir avoir plus d'esprit que Démosthène et que Cicéron, qu'Homere, que Virgile, et qu'Horace; que ces vains ornements dont on étoit si amoureux, faisoient un éloquence fardée, qui n'avoit plus rien de naturel; enfin, que l'affectation, l'obscurité, l'afféterie, et l'enflure étoient incompatibles avec le beau style. Lui-même il retraça aux yeux des Romains l'image d'une éloquence mâle, noble et solide, qui songe moins à plaire, qu'à se rendre utile. Il la fit refleurir au barreau par ses propres plaidoyers, qui en étoient des modeles achevés. Le vrai mérite a des droits qui se font reconnoître tôt ou tard. Quintilien fut écouté à son tour. On lui applaudit, on l'admira, on revint au bon sens, à l'amour du naturel et du vrai. Le public désabusé, en perdant plus de la moitié de l'estime qu'il avoit pour Sénéque, retint justement celle qu'il méritoit, et qu'il a eue depuis dans la postérité.

Les Romains surent tant de gré à Quintilien, d'avoir fait revivre l'éloquence et le goût du siècle d'Auguste, qu'ils l'engagerent à enseigner un art qu'il possédoit si parfaitement, et lui assignerent des appointements sur le trésor public; honneur qu'ils n'avoient encore

Digitized by Google

core fait à personne. Les fonctions du barreau étoient beaucoup plus brillantes et plus nobles. Quintilien en bon citoyen les quitta sans peine pour prendre un emploi, où il ne doutoit pas qu'il ne fût beaucoup plus utile au public. Il s'appliqua donc à former la jeunesse Romaine, et s'y prit de maniere, que l'on vit bientôt sortir de son école plusieurs grands hommes, qui firent beaucoup d'honneur, et à leur maître, et à leur siecle.

Il est quelquefois dangereux de servir si bien le public. On ne cesse pas quand on veut; il faut se sacrifier. Quintilien exerça son emploi vingt ans durant, mais avec tant de réputation et de succès, que la plupart des Ecrivains de ce temps-là et des siècles suivants, Romains ou autres, Pline, Martial, Juvénal, Ausone, S. Jérôme, Apollinaris Sidonius, Cassiodore, ont parlé de lui, comme du plus grand rhéteur, et de l'homme le plus éloquent que l'on eût vu depuis Cicéron. Devenu vieux, et ne soupirant qu'après le repos, il lui fut enfin permis de se retirer. Mais son repos ne fut point oisif.

Ce fut dans sa retraite, qu'à la sollicitation de ses amis, il se mit à composer les douze livres de l'Institution de l'Orateur, pour servir éternellement de regle à ceux qui s'adonneroient à l'éloquence, et de préservatif contre le mauvais goût, source de tous les vices

Digitized by Google

qui l'empoisonnent, et qui entraînent enfin sa ruine. Cet ouvrage fut interrompu par des malheurs domestiques, qu'il déplore dans l'avant-propos de son sixieme livre; et par l'honneur que lui fit l'Empereur Domitien, de le donner pour précepteur à deux princes ses neveux, qui lui tenoient lieu d'enfants.

Ce sont ces douze livres de l'Institution de l'Orateur, qui vont paroître en notre langue pour la premiere fois; car l'ouvrage de l'abbé de Pure est à compter pour rien, et c'est ce que l'on en peut dire de mieux. Une traduction parfaite est quelque chose de si difficile et de si rare, que je suis bien éloigné de croire que la mienne porte ce caractere. Mais si j'étois parvenu à la rendre au moins passable, je croirois avoir beaucoup fait. Car l'original, quoique généralement estimé; quoique chéri particulierement de nos magistrats les plus éclairés, et des personnes de goût; quoique regardé comme l'ouvrage le plus propre à rendre un homme supérieur aux autres, par les talents de l'esprit et de la parole, est néanmoins fort peu lu: ce qui vient sans doute du peu de connoissance que l'on en donne aux jeunes gens dans les colleges.

D'ailleurs nous naissons tous avec un secret orgueil, qui nous porte à croire dans la suite, que pour réussir en fait d'ouvrages d'esprit et d'éloquence, il n'est pas besoin

Digitized by Google

de tant de préceptes; qu'il ne faut que du génie, du naturel, et de l'application. C'est sur-tout la maniere de penser aujourd'hui. On se révolte contre les regles. Le seul nom de précepte blesse notre amour-propre. On ne songe pas que ces regles, soit de poétique, soit d'éloquence, ne tirent point leur autorité de ceux qui nous les donnent, mais de ceux qui les ont pratiquées avec succès; que ce sont de pures observations sur ce qui a bien ou mal réussi aux célebres Ecrivains des siècles passés; et pour tout dire en un mot, que ce n'est autre chose que le fruit de l'expérience; qu'ainsi, vouloir faire un beau poëme, qui soit contre les regles de la poétique d'Aristote, ou d'Horace, c'est vouloir réussir en marchant par une route directement opposée à celle qu'ont tenue les plus grands poëtes: ce qui n'est pas possible. Car on arrive bien au même terme par des chemins différents, mais non pas par des chemins tout contraires.

Cependant, si l'on y prend garde, on trouvera que ces excellents traités de poétique et d'éloquence, que nous ont laissés ces grands maîtres de l'antiquité, Cicéron, Denis d'Halicarnasse, Quintilien, Longin, Aristote et Horace, ne sont point lus aujourd'hui par ceux qui se donnent pour orateurs ou pour poëtes; mais par un petit nombre de savants, qui ne se mêlent ni de parler en public, ni de poésie.

Digitized by Google

C'est aussi, selon moi, ce qui fait la différence de la plupart des écrivains de nos jours, à ceux dont nous ne pouvons assez regretter la perte; je veux dire, les Corneilles, les Molieres, les Racines, les Patrus, les Pélissons, les Despréaux; tant d'autres grands hommes que l'on a vu fleurir presque en même temps, et qui faisoient leurs délices de la lecture de ces mêmes Anciens, dont on veut nous dégoûter aujourd'hui; car véritablement l'esprit est de tous les temps. Mais on peut se tromper au choix de la nourriture qu'on lui donne; le goût change, et l'amour des siences se perd. Maintenant nous présumons trop de nos forces; et pour ne pas rougir de notre ignorance, nous prenons le parti de condamner ce que nous avons négligé d'apprendre.

Pour revenir à Quintilien, présentement qu'il est traduit en langue vulgaire, il y a lieu de croire qu'on le lira, et que le grand sens et la beauté de l'original feront passer la traduction, toute médiocre qu'elle est. Si le public trouve que je lui aie donné un ouvrage utile, il est juste que je lui apprenne qu'il en a l'obligation à un célebre Académicien de mes amis (1), qui m'a suggéré le dessein de l'entreprise [Dans la derniere édition, on avoit corrigé, *qui m'a porte à l'entreprendre.*], et qui l'auroit sans doute exécuté beaucoup mieux que moi, si d'autres

(1) M. de Sacy, de l'Académie Françoise.

Digitized by Google

vues jointes aux devoirs de sa profession, qu'il remplit si dignement et avec tant d'éclat, ne l'en eussent détourné.

Mais il ne faut pas compter que dans un ouvrage comme celui-ci, tout soit également beau ou utile. Il y a des choses qui se traitent seulement pour une plus grande exactitude. Celles-là rebutent souvent un lecteur, quand il les voit dans l'éloignement, et détachées du rapport qu'elles ont au temps où l'Auteur écrivoit. Si à présent, comme autrefois, l'éloquence étoit un moyen sûr pour parvenir à de grandes fortunes, aux dignités, aux honneurs; un écrivain qui nous en donneroit des préceptes, ne pourroit jamais être trop exact. Il faut donc se prêter à la considération des temps et des lieux. Quintilien ne manque guere l'occasion de combattre plusieurs abus qui régnoient parmi les déclamateurs. Cela l'oblige quelquefois à entrer dans des détails qui nous paroissent bizarres. Mais ces détails n'en étoient pas moins nécessaires. Il dit beaucoup de choses qui regardent uniquement la langue Latine, et dont il n'y a tout au plus qu'une partie qui se puisse appliquer à la nôtre. C'est qu'il écrivoit pour les Romains, et non pas pour nous.

Par cette raison un savant homme (1) qui

(1) M. Rollin, Professeur en Eloquence au College Royal, et de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres.

Digitized by Google

m'a communiqué ses lumieres, avec autant de politesse que de bonté, n'a pas fait difficulté de retrancher divers endroits de Quintilien, dans l'édition abrégée qu'il en a donnée au public. Il a cru que cet Auteur, qui est si propre à former l'esprit et les mœurs de la jeunesse, en seroit mieux goûté, s'il étoit débarrassé de ce qu'il a d'épineux. Pour moi je n'ai pas dû prendre la même liberté. Mais bien loin d'être amoureux de tout ce qui se trouve dans l'Institution de l'Orateur, j'avoue que si j'avois osé, j'aurois supprimé plusieurs choses. Cependant, comme l'Auteur écrit avec beaucoup d'art, il lui arrive rarement de traiter des matieres épineuses ou subtiles, sans dédommager bientôt son lecteur, soit par quelques traits de la plus vive éloquence, soit par des chapitres entiers, où l'agréable et l'utile sont mêlés avec un égal tempérament. Car sans m'éloigner du dessein que j'ai pris dans cette Préface, d'éviter tout éloge fastueux, et de ne parler de Quintilien qu'historiquement, je crois pouvoir dire que peu d'écrivains ont su comme lui, le secret de plaire et d'instruire en même temps. Il ne me reste plus qu'à ajouter quelque chose de sa personne, de ses mœurs, de son caractere d'esprit et de son style.

Les Historiens contemporains ne nous ayant appris ni sous quel regne est né Quintilien,

Digitized by Google

ni en quel temps il est mort, ni même de quel pays il étoit; on ne peut en parler que par conjecture. Si nous en croyons Ausone, S. Jérôme, Cassiodore, et quelques autres dont Monsieur de Tillemont a suivi le sentiment, Marcus Fabius Quintilianus étoit de Calahorra, petite ville d'Espagne, devenue célebre par la valeur de Sertorius, qui y soutint un siége contre le grand Pompée. Quoique ces autorités soient considérables, je tiens avec Vossius que Quintilien étoit Romain. Il ne faut que le lire pour en être convaincu. En plusieurs endroits de son Institution, il parle des maîtres qu'il a eus, de la maniere dont il a été instruit, des personnes qu'il a vues; et tout ce qu'il en dit, montre assez qu'il n'a point été élevé autre part qu'à Rome.

D'ailleurs il ne paroît point vraisemblable, qu'un étranger eût pu acquérir une connoissance aussi profonde, que celle qu'il avoit de la langue Latine, des Loix, des Coutumes, et de l'Histoire des Romains. Ajoutez que Martial, qui étoit Espagnol, n'auroit pas manqué de le comprendre avec plusieurs de ses Compatriotes, qu'il loue dans une épigramme: au lieu qu'il fait un éloge de Quintilien à part (1), sans donner à sa Patrie l'hon-

(1) *Quintiliane vagæ moderator summe Juventæ, Gloria Romanæ, Quintiliane, Togæ.*

Digitized by Google

neur d'avoir produit un si bel esprit. Enfin si Quintilien étoit Espagnol, on sera réduit à croire qu'il avoit oublié sa propre langue; puisque dans le premier livre de son Institution, en parlant des mots étrangers qui ont passé dans la langue Latine, et entre autres du mot *gurdus*, (i. e. *ſtolidus*), il avoue qu'il ne le connoît pas; *j'ai ouï dire*, dit-il, *que ce mot nous étoit venu d'Espagne.*

Cependant au rapport de S. Jérôme, non-seulement Quintilien étoit Espagnol, mais il fut amené à Rome par Galba, l'an de Notre Seigneur 69, ce qui est visiblement faux. Car Quintilien dit lui-même que, dans sa grande jeunesse, il a vu Domitius Afer, qu'il l'a même fréquenté; qu'il se l'étoit proposé pour modele, et s'étoit attaché à lui, comme au plus grand Orateur de son temps. Or Tacite nous apprend que Domitius Afer mourut l'an de Jésus-Christ 59. Il ne faut donc chercher à connoître Quintilien, que dans Quintilien même. Si l'on rassemble diverses particularités qui regardent sa personne, et qu'il raconte dans le cours de son ouvrage, on n'aura pas de peine à fixer le temps de sa naissance.

Nous savons par son propre témoignage qu'il a vu quelque temps Domitius Afer, et qu'il étoit même en âge d'avoir une sorte de liaison avec ce grand homme. Nous savons aussi qu'il composoit ses livres de Rhétori-

Digitized by Google

que, vers le temps que les philosophes furent chassés de Rome par arrêt du Sénat; ce qui arriva la treizieme année du regne de Domitien, et l'an de Notre Seigneur 94. Nous savons enfin qu'il étoit déja vieux, lorsqu'il se mit à composer cet ouvrage. Il se hâtoit de le finir, dit-il, à cause de son âge avancé, et afin que s'il venoit à mourir, ses enfants ne laissassent pas de l'avoir toujours pour conducteur et pour maître. De tout cela on peut raisonnablement inférer que Quintilien est né sur la fin de Tibere, l'an 37 de Notre Seigneur. De cette sorte on trouvera qu'il avoit vingt-deux ans, lorsque Domitius Afer mourut; et près de soixante, lorsqu'il composa ses livres de l'Institution de l'Orateur; qui est l'âge où les hommes peuvent regarder leur fin, comme n'étant pas éloignée. Je me suis un peu étendu sur ces deux points, parce que personne jusqu'ici n'a pris la peine de les éclaircir, et que de célebres (1) écrivains se sont lourdement trompés en l'un et en l'autre.

On n'est pas plus d'accord sur la fortune de ce rhéteur. D'un côté Juvénal (2) nous parle de Quintilien, comme d'un homme né sous

(1) M. Dodwel, savant Anglois, s'y est trompé comme les autres, dans son livre intitulé : *Annales Quintilianei.*

(2) *Sat.* 7, *v.* 189, *etc.*

Digitized by Google

l'étoile la plus heureuse; comblé de biens et d'honneurs; seul excepté de la commune destinée des Orateurs de son temps, que l'on ne payoit que d'une vaine et stérile admiration; enfin comme d'un homme privilégié, qui n'étant rien moins que Sénateur et que Patricien, portoit cependant les mêmes marques d'honneur, que s'il eût été l'un ou l'autre (1).

Ausone ajoute que Quintilien obtint les ornemens consulaires par le moyen de Clémens (2). Il veut dire apparemment Flavius Clémens, proche parent de Domitien; ce qui est encore une preuve que Quintilien jouissoit d'une fortune considérable. Autrement c'eût été avilir un tel honneur. Et ce témoignage d'Ausone, pour le dire en passant, sert à faire entendre le vers de Juvénal. Car Quintilien ayant obtenu les ornemens consulaires, on voit assez qu'il avoit droit de porter la chaussure que portoient les magistrats du premier ordre, et les Sénateurs; laquelle chaussure étoit, comme on sait, un soulier de cuir noir, orné d'un croissant par derriere à l'endroit du talon, et surmonté d'une petite bottine qui alloit jusques à la moitié de la jambe (3).

(1) C'est ce qu'il a voulu dire par ce vers,

Adpositam nigræ Lunam subtexit alutæ.

(2) *Quintilianus Consularia per Clementem ornamenta sortitus, etc.* Aus. in Paneg.

(3) C'est pourquoi Horace dit : *Nam ut quisque insanus nigris medium impediit crus pellibus.*

Digitized by Google

Voilà donc Quintilien riche, selon Juvénal. D'un autre côté, parmi les lettres de Pline le jeune, lesquelles ont été si bien traduites par Monsieur de Sacy, nous en avons une que Pline écrit à Quintilien, où il le suppose si peu en état de marier sa fille, qui étoit recherchée par un homme de condition, qu'il lui offre dix mille sesterces pour contribuer à sa dot, et le prie instamment de les accepter. Il me semble que l'on ne tient pas ce langage à un homme qui est dans l'opulence. Lequel donc croire des deux, Pline le jeune, ou Juvénal? Tous deux étoient contemporains de Quintilien. Tous deux avoient même été ses disciples.

Pour moi j'avoue que le titre de cette lettre m'a toujours été fort suspect; en voici la raison. Quintilien dans l'Avant-propos de son sixieme Livre, ouvrant son cœur à son ami Victorius, s'attendrit sur le malheur qu'il avoit eu de perdre en très-peu de temps, et presque à la fois, sa femme et ses enfants; premierement sa femme, qui étoit, dit-il, ornée de toutes les graces et de toutes les vertus que l'on peut desirer dans une femme; ensuite le plus jeune de ses fils, qu'il peint des traits de l'amour paternel le plus tendre; et enfin son fils aîné, dont il nous fait un prodige, et qui ayant été élevé par un pere si habile en l'art de former la jeunesse, pou-

Digitized by Google

voit en effet donner de grandes espérances.

Cet Avant-propos est comme une histoire domestique de la famille de Quintilien. Or il n'y dit pas un mot de cette fille, dont il est parlé dans Pline. Si cette fille étoit morte, pourquoi ne lui donne-t-il pas des larmes, comme à ses autres enfants ? Si elle étoit encore vivante, pourquoi ne s'en fait-il pas un sujet de consolation ? Si elle étoit indigne de sa tendresse, pourquoi ne s'en plaint-il pas à son ami, comme de ses autres disgraces ? Enfin, pourquoi dit-il, *que tel est son malheur, que ses biens, ses écrits, le fruit d'une vie longue et pénible, tout sera pour des étrangers* ? Il me semble qu'il n'y a point de réplique à cela.

Je suis donc persuadé que cette lettre de Pline ne s'adresse point à Quintilien, et que la suscription est une faute, comme beaucoup d'autres plus importantes, qui ont passé dans les anciens manuscrits par la négligence des copistes. S'il m'étoit permis de pousser plus loin mes conjectures, je croirois qu'au lieu de *Plinius Quintiliano*, il faudroit lire *Plinius Quintiano*, parce que Pline parle de ce Quintianus dans une autre lettre, comme d'un homme de mérite qui étoit fort son ami; et comme dans une autre lettre précédente, il est aussi parlé de *Quintilianus*, la ressemblance des deux noms a fort bien pu causer cette méprise.

Digitized by Google

Ces neveux ou petits-neveux de Domitien, fils ou petit-fils de sa sœur, desquels Quintilien dit que l'éducation lui fut confiée, donnent lieu à une autre difficulté. Il est certain que l'histoire ne fait point mention de ces princes; et il ne paroît pas même que Domitien ait jamais eu de sœur, à en juger par les médailles que nous avons de cet Empereur et de sa famille. Le savant Pere Hardouin, faute d'un monument incontestable, fait assez connoître ce qu'il pense de cette particularité. Mais on peut lui répondre que le témoignage de Quintilien en cette occasion est un assez bon titre. Quoi qu'il en soit, la plus commune opinion est, que ces princes étoient fils de Flavius Clémens, et de Flavia Domitilla, sœur ou niece de Domitien.

Nous savons encore moins en quel temps est mort Quintilien. Il y a pourtant bien de l'apparence que c'est sous Trajan. Quelques-uns même ont cru qu'il n'avoit publié ses livres de l'Institution de l'Orateur que sous ce prince. Mais c'est une erreur. Les louanges de Domitien n'étoient plus alors de saison. L'idole étant renversée, le culte avoit cessé. Quintilien ne se seroit pas déshonoré gratuitement par la flatterie la plus basse et la plus honteuse. J'ai regret qu'un personnage comme lui, n'ait pas été exempt de ce vice de son temps, non plus que le vulgaire. C'est une

Digitized by Google

lâcheté que je ne saurois lui pardonner.

Mais aussi faut-il avouer que c'est le seul reproche que l'on ait à lui faire. Car du reste l'amour de la vérité, le désintéressement, la justice, l'humanité, la bienséance, la pudeur, la modestie; en un mot, l'honneur et la probité reluisent par-tout dans son ouvrage. Quelque passion qu'il eût pour les lettres, il met toujours l'honnête homme au-dessus de l'homme d'esprit, la vertu et les mœurs au-dessus de la science et des talents. Son seul projet marque une grande ame, et des sentiments élevés. S'il entreprend de former un orateur, c'est pour donner à la République un philosophe, un sage d'une nouvelle espece, tout occupé du bien public, non de lui-même; un véritable homme d'état, capable de porter ses concitoyens à tout ce qui est de leur devoir, par le charme de ses paroles, et par la force de ses exemples.

Ces avocats imprudents, qui épousent les passions des plaideurs, et qui d'un procès font une querelle irréconciliable entre les parties, apprendront d'un homme nourri dans le paganisme, jusqu'où doit aller leur circonspection, pour ne jamais rien dire d'injurieux en plaidant, sans une extrême et visible nécessité. Ils verront de quel nom l'on appelloit alors (1).

(1) *Canina eloquentia*, une éloquence de chien enragé.

Digitized by Google

ces outrageux plaidoyers qu'ils se permettent tous les jours, sans respecter ni la naissance, ni le rang, ni la dignité des personnes. Enfin ils connoîtront que plus leur profession est honorable par elle-même, plus ils doivent s'étudier à en soutenir la dignité.

Le caractere d'esprit de Quintilien, c'est d'être sensé. Tout ce qu'il dit paroît si judicieux, si naturel, qu'il ne semble pas au lecteur que l'on puisse ni penser, ni dire autrement. Il décide en plus d'un endroit la fameuse question qui partage depuis si long-temps les esprits, sur le mérite des anciens et des modernes : c'étoit alors la même question qu'aujourd'hui; et sa décision est si raisonnable, qu'il y a bien de l'apparence que le public n'en appellera pas.

Quant à son style, c'est un style mâle, ennemi de toute affectation; mais si serré qu'il devient un peu obscur pour les personnes qui n'y sont pas accoutumées, ou qui n'ont pas une grande connoissance de la langue Latine. Jamais il ne court après les ornements; mais quand ils se présentent, il ne les dédaigne pas. Rarement donne-t-il des préceptes, sans les pratiquer lui-même. Sa maniere d'écrire est toujours proportionnée à son sujet. Lorsque sa matiere s'éleve, il s'éleve aussi. Alors il est fécond en métaphores, en comparaisons, en similitudes; ses expressions sont fortes, et font

Digitized by Google

toujours une image à l'esprit; ce qui dans toutes les nations, a été regardé comme la marque d'un beau génie.

Je ne parle que de ses livres de l'Institution de l'Orateur, parce que tous les autres ouvrages qu'on lui attribue, ne sont certainement point de lui, ni les dix-neuf Déclamations qui portent son nom, et que l'on joint d'ordinaire avec son Institution; ni ces Controverses que Pierre Pithou donna au public en 1580, et qu'il a cru lui-même être plutôt du pere, ou de l'aïeul de Quintilien, que de Quintilien même; ni ce Dialogue des Orateurs, qui se trouve parmi les œuvres de Tacite, non que ce Dialogue ne soit très-digne de Quintilien; mais ce n'est point son style, et la matiere n'y est qu'effleurée, au lieu qu'elle étoit approfondie (1) et détaillée dans le livre des causes de la corruption de l'Eloquence.

Ces douze livres de l'Institution de l'Orateur avoient été comme perdus par l'injure des temps, jusques en l'an 1415, que le Pogge qui étoit à Constance durant la tenue du Concile, en recouvra heureusement un exemplaire, non dans la boutique d'un charcutier, comme on le dit sur la foi de Paul Jove; mais dans le fond d'une tour du monastere de S. Gal. Cet exemplaire, qu'il porta en Italie, est

(2) Cela paroît par l'idée qu'il en donne dans son Institution.

Digitized by Google

présentement à Londres, dans la bibliotheque de M. le comte de Sunderland, à ce que m'a assuré un homme de qualité d'Ecosse (1), que j'ai eu l'honneur de voir chez M. l'abbé Fraguier, dont l'érudition et le mérite ne sont pas moins connus dans les pays étrangers, que dans nos Académies.

C'est sur ce précieux manuscrit comparé avec d'autres (2), qui se sont aussi retrouvés, que l'on a fait les diverses éditions que nous avons de Quintilien. Mais je n'en ai pas encore vu une seule, qui fût bien correcte, par la raison que le texte est quelquefois si corrompu, qu'il n'est pas possible de le rétablir. Il s'en imprime actuellement une en Hollande, qui sera apparemment la meilleure. Si l'on y a fait quelques nouvelles découvertes, j'en profiterai avec plaisir, pour rendre ma traduction encore plus exacte.

Quintilien dans le cours de son Ouvrage cite beaucoup de vers latins, particulierement de Virgile. Mais il ne les cite que comme autant d'exemples des préceptes qu'il donne, non comme de beaux vers. C'est pourquoi je les ai traduits tout simplement, sans autre vue que de faire entendre la pensée de mon Auteur. Et lorsque ces vers se sont trouvés rai-

(1) M. Fletcher de Selton, gentilhomme d'un mérite distingué. Il est mort depuis.

(2) Il y en a un dans la bibliotheque du Roi.

Digitized by Google

sonnablement bien traduits dans Monsieur de Segrais, je les ai rapportés tels qu'ils sont dans sa traduction. Mais d'ordinaire j'ai été obligé de les changer ou entierement, ou en partie.

A l'égard des notes, j'aurois volontiers imité quelques-uns de nos plus célebres écrivains (1), qui par des remarques également étendues et judicieuses, ont éclairci les Auteurs dont ils nous ont donné des traductions. Mais cela auroit considérablement grossi un volume, qui n'est déja que trop gros par lui-même. Ainsi je me suis réduit à des notes marginales; encore n'en ai-je guere mis qu'aux endroits où je n'ai pu me dispenser d'en mettre. J'ai suppléé les autres, par la clarté que j'ai tâché de donner à mon Ouvrage.

(1) M. et Madame Dacier, M. l'abbé Mongault, etc,

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR

LA VIE

DE MONSIEUR

L'ABBÉ GÉDOYN.

NICOLAS GÉDOYN, Prêtre Chanoine de la Sainte Chapelle de Paris, Abbé Commendataire de Notre-Dame de Baugency, l'un des Quarante de l'Académie françoise, et Pensionnaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, naquit à Orléans le 17 Juin 1667. Il eut pour pere, Philippe Gédoyn, Chevalier, Seigneur de Bélan, Maréchal des

Digitized by Google

camps et armées du Roi, Gouverneur de Baugency ; et pour mere, Marie (1) Mareau, Dame de Pully (2).

J'avoue que la généalogie d'un homme de Lettres, quelque brillante qu'elle soit, est ce qui nous intéresse le moins dans son Eloge. La postérité avide de s'instruire dans les écrits des savants, a besoin qu'on lui conserve l'histoire de leurs ouvrages, et qu'on lui fasse le détail de leurs talents, plutôt que l'énumération de leurs Ancêtres. Mais il y auroit autant d'affectation à vouloir passer cet article sous silence, quand il est avantageux à l'écrivain dont on parle, qu'il y auroit de sotte vanité à vouloir en tirer des consé-

(1) Voyez l'histoire de la Chancellerie de France, au nom *Mareau*.

(2) Et non pas de Sully, comme M. d'Hosier l'a écrit. *Armorial. 2. Registre Avril. La planche de Mortieres.*

Digitized by Google

quences trop fortes en sa faveur.

On ne dira que la plus exacte vérité, et la mieux prouvée par des Titres authentiques, en avançant que MM. Gédoyn étoient d'anciens Gentilshommes de l'Orléanois, connus, et avec distinction, dès le quinzieme siecle. Etienne Gédoyn, commandoit l'arriere-ban de Touraine à la bataille de Montlhéri eu 1465.

Robert son fils, Baron du Tour, fut Secrétaire des Finances sous Louis XII et sous François I. On sait que ce titre (1) répondoit alors à celui de *Secrétaire d'Etat*, qui n'a commencé que sous Henri II, en la personne de M. de l'Aubespine, au traité de Câteau-Cambrésis l'an 1559.

(1) Voyez l'Abrégé chronologique de l'histoire de France de M. le Président Hénault, premiere édition, pages 197 et 221.

Digitized by Google

Robert Gédoyn souscrivit en cette qualité le contrat de Mariage de François de Valois, Comte d'Angoulême, (François I,) avec Madame Claude de France, Fille du Roi Louis XII, passé au Montils-lès-Tours le 22 Mai 1506, et il fut l'un des Ambassadeurs de François I, pour le Traité qui fut signé à Bruxelles le 3 Décembre 1516, entre le Roi et l'Empereur Maximilien.

Pour donner une idée précise du caractere de ce Ministre, qui fut un citoyen vertueux, il suffira de rapporter son épitaphe, telle qu'on la trouve dans les Poésies de Marot.

Sais-tu, Passant, de qui est ce tombeau ?
D'un, qui jadis en cheminant tout beau,
Monta plus haut que tous ceux qui se hâtent.
C'est le tombeau, là où les vers s'appâtent
Du bon vieillard agréable et heureux,
Dont tu as vu tout le monde amoureux.

Digitized by Google

Ci gît hélas ! plus je ne le puis taire,
Robert Gédoyn excellent Secrétaire,
Qui quatre Rois servit sans désaroi ;
Maintenant est avecque le grand Roi,
Où il repose après travail et peine.

Or a vécu personne d'âge pleine,
Pleine de biens et vertu honorable ;
Puis a laissé ce monde misérable,
Sans le regret qui souvent l'homme mord.
O vie heureuse ! O bienheureuse mort !

Je n'ai pu m'empêcher de m'étendre un peu sur ce Robert Gédoyn dont nous venons de parler. La réputation de probité qu'il a laissée, et le monument honorable qui en reste dans les œuvres de Marot, exigeoient cette légere digression, qui même en considérant les choses du côté philosophique, ne doit point paroître étrangere à notre sujet. En effet, si l'on peut regarder comme médiocre, l'avantage de descendre d'un homme puissant, il ne peut être in-

Digitized by Google

différent pour personne de descendre d'un homme vertueux. C'est dans ce cas que la nature et la raison permettent de tirer du bonheur de sa naissance une gloire moins propre à nourrir l'orgueil, qu'à encourager la vertu.

Revenons présentement à M. l'Abbé Gédoyn, qui est ici notre unique objet. Il fut élevé à Paris, au Collége des Jésuites; les progrès rapides et brillants qu'il fit dans ses premieres études donnèrent de lui de hautes esperances. Les Jésuites souhaiterent de l'avoir parmi eux, et il desira lui-même avec ardeur d'être admis dans cette Société respectable. Son naturel porté à la religion et à la vertu, n'opposoit point chez lui les passions fougueuses de la jeunesse au goût de la vie Religieuse. Assez mal partagé des biens de la fortune, il n'avoit point

à

Digitized by Google

à combattre du côté du monde, des espérances brillantes qui auroient pu faire chanceler sa vocation, son pere n'ayant laissé à onze enfants qu'il avoit, qu'un bien peu considérable ; ainsi tout conspiroit à entraîner M. l'Abbé Gédoyn du côté où son inclination l'appelloit. Sa famille s'opposa vainement à son dessein. Il entra au Noviciat des Jésuites, en l'année 1684, c'est-à-dire, dès qu'il eut fini ses Classes.

Il a souvent avoué, qu'il devoit tout ce qu'on trouvoit d'estimable en lui, aux dix années qu'il passa dans cette excellente école. Il y forma ses mœurs et son esprit, et y puisa un amour constant de la vertu, un attachement inviolable à ses devoirs, et une connoissance très-étendue des Belles-Lettres. Mais la vie dure et rigoureuse que prescrit la

Digitized by Google

règle qu'il avoit embrassée, convenoit mal à son tempéramment foible et délicat : sa poitrine en parut considérablement altérée, et il s'apperçut avec chagrin qu'elle étoit peu propre à fournir une si pénible carriere. Ainsi les Jésuites n'eurent d'espérance de le conserver pour eux, et pour lui, qu'en le perdant pour leur Société. Mais s'il a cessé d'être inscrit au nombre de ses enfants, il n'a jamais cessé de lui appartenir par des sentiments d'attachement et de reconnoissance, qui font également son éloge et celui de la Société.

M. l'Abbé Gédoyn se vit, au sortir des Jésuites, transporté sur un théâtre bien différent. Placé au milieu du plus grand monde, il n'y fut point étranger. Il eut bientôt pris *ce Ton de la bonne Compagnie*, dont tant de gens parlent, souvent sans l'avoir, presque

Digitized by Google

toujours sans le bien connoître, qui ne dépend ni de l'esprit, ni des graces de la figure, et que le commerce du monde ne donne qu'à ceux à qui la nature l'a déjà donné.

La maison de Mademoiselle de l'Enclos, (cette célebre Ninon,) étoit le rendez-vous de ce que la Cour et la Ville avoient de gens polis et estimables par leur esprit. Les meres les plus vertueuses briguoient pour leurs fils qui entroient dans le monde, l'avantage d'être admis dans une société aimable, qu'on regardoit comme le centre de la bonne Compagnie. M. l'Abbé Gédoyn n'eut qu'à s'y montrer pour y être goûté : il y acquit des amis, qui s'intéresserent vivement à sa réputation et à sa fortune.

Un Canonicat de la Ste. Cha-

Digitized by Google

pelle fut la premiere grace qu'il obtint de la Cour. Il fut nommé à ce Bénéfice en 1701 ; la maison Canoniale qu'il alla habiter, lui donna lieu par le voisinage, de former une liaison étroite avec un homme très-estimable, Monsieur Arouet, pere de l'illustre M. de Voltaire. M. l'Abbé Gédoyn vit les premiers essais du jeune écrivain : il sut découvrir le grand homme dans les efforts d'une Muse naissante, et dès-lors il annonça cette éclatante réputation que M. de Voltaire a si justement méritée et qu'il confirme chaque jour par de nouveaux succès.

Les talents de M. l'Abbé Gédoyn lui frayoient la route des Académies. En 1711, l'Académie des Belles-Lettres l'adopta, et il justifia l'honneur qu'il en reçut par son assiduité aux Assemblées, par son exactitude à fournir chaque

Digitized by Google

année, suivant les Réglements, deux Dissertations, ce qui fait dans l'espace de trente-trois ans un grand nombre d'Opuscules, dont la plupart sont imprimés dans les Mémoires de cette Académie.

Un ouvrage plus considérable, et qui parut en 1718, emporta, pour le moins, dix années de son loisir. C'est une traduction de Quintilien. Il en composa la plus grande partie à la campagne chez MM. de Billy, et de Bachaumont, ses Parents, à qui il étoit encore infiniment plus cher par les liens de l'amitié que par ceux du sang. Peut-être quelques endroits de sa traduction se sentent-ils de ce séjour. On n'a pas à la campagne, comme à Paris, le secours des grandes Bibliothéques ; d'ailleurs l'excellente édition, donnée par M. Capperonnier, n'avoit pas encore paru.

Digitized by Google

Tel fut cependant le succès de cette traduction, qu'elle ouvrit à M. l'Abbé Gédoyn les portes de l'Académie françoise. Il y fut nommé en 1719, et cet honneur littéraire lui attira de la part de la Cour une autre récompense, moins brillante peut-être, mais que l'état trop modeste de sa fortune rendoit importante pour lui. Il fut nommé à l'Abbaye de Saint-Sauve de Montreuil, ordre de S. Benoît, Diocèse d'Amiens.

Quoique son assiduité à deux Académies, et les travaux à quoi cela l'engageoit fussent bien capables de l'occuper tout entier, il trouva encore du temps pour faire un autre ouvrage de longue haleine, la traduction de Pausanias: ouvrage plus utile qu'agréable, mais qui n'en doit pas être moins estimé.

Digitized by Google

Peu après l'édition de ce livre, qui parut en 1731, il fut nommé à l'Abbaye de Notre-Dame de Baugenci, en remettant celle qu'il possédoit auparavant. Il commença alors à jouir d'une aisance qui n'auroit pas assouvi les desirs d'un ambitieux, mais qui pouvoit contenter les besoins d'un Philosophe. L'Eglise auroit pu lui offrir des dignités brillantes; mais il ne tourna jamais ses regards de ce côté-là, et ne voulut point contracter des engagements augustes et étendus, que l'on craint d'autant plus qu'on est plus en état de les remplir.

Il nous reste à parler de sa mort. Le 6 Août de l'année 1744, M. l'Abbé Gédoyn allant à son Abbaye de Baugenci, s'arrêta au château de Fontpertuis, dans le dessein de passer quelques jours chez M. Angran de Fontpertuis son ami,

Digitized by Google

à qui il étoit attaché depuis long-temps. Le 8 il eut d'assez vives douleurs d'estomac, qu'il crut d'abord être la suite d'une indigestion ; mais l'oppression qui accompagnoit ces douleurs, ayant résisté à une saignée, il répondit à M. de Fontpertuis qui le félicitoit sur le soulagement de ses douleurs, que l'oppression subsistant toujours, il n'étoit pas temps de se rassurer ; que la vie lui étoit assez indifférente, que parvenu à l'âge où il étoit, le peu qu'il pouvoit avoir à vivre ne valoit pas la peine d'être regretté : que toutes ses affaires étoient en ordre, qu'il avoit fait toutes ses dispositions, et qu'il étoit sans inquiétude sur l'issue de sa maladie. Il disoit vrai, et quand on connut que le danger devenoit plus pressant, on n'eut pas besoin, pour l'avertir de son état, de prendre ces détours si usés et si rebattus qu'exige la foiblesse des mourants.

Digitized by Google

Il avoit déclaré qu'il ne vouloit pas être trompé, et il ne le fut point. Il demanda les Sacrements qui lui furent administrés le lundi. Voyant ses domestiques affligés, il leur dit : *Consolez-vous, je ne vous ai pas oublié dans mon Testament.* Une heure après il dit encore : *Voilà mon dernier moment*, et il expira. Il étoit âgé de 77 ans.

Le lendemain qui étoit le onze du mois, il fut enterré dans le Chœur de son Abbaye, qui est proche de Fontpertuis.

Il institua pour son héritier, par un Testament Olographe, M. du Four, son neveu, fils de sa niece, à la charge de porter le nom et les armes (1) de Gédoyn ; il ne reste plus personne de ce nom.

(1) Les Armes de MM. Gédoyn sont écartelées d'or et d'azur, à la croix recroisetée, de même l'un sur l'autre, c'est-à-dire, or sur azur, et azur sur or.

Digitized by Google

La probité, la franchise, la candeur formoient le fonds de son caractere : il joignit à cela une extrême politesse, sans ombre d'affectation. Son ame jouissoit toujours de cette paix, qui est la compagne ordinaire de la vertu : mais avec un naturel si doux, il étoit vif et impétueux dans la dispute : contraste que l'on rencontre souvent, parce que, peut-être, il naît moins d'entêtement ou d'orgueil, que d'un amour sincere de la vérité.

Digitized by Google

QUINTILIEN

A TRYPHON (1), LIBRAIRE,

En lui envoyant ses Livres de l'Institution de l'Orateur.

Vous n'avez point eu de repos, que vous ne m'ayez arraché les Livres que j'avois faits pour mon ami Marcellus, touchant l'*Institution de l'Orateur*. Je croyois pour moi qu'il falloit les laisser mûrir, n'ayant mis, comme vous le savez, guère plus de deux ans à les composer, avec la multitude d'affaires et d'occupations que j'ai eues d'ailleurs. Et ce temps, je l'ai donné bien moins au style, qu'à la préparation des matériaux nécessaires pour un Ouvrage, qui est immense, et à la lecture d'une infinité d'Auteurs qu'il m'a fallu citer.

Suivant donc le conseil d'Horace (2), qui dans son Art poétique recommande à ceux qui écrivent, de ne pas se presser de rendre leurs écrits publics, je gardois les miens, afin de les revoir à

(1) *Ce Tryphon étoit un fameux Libraire de ce temps là. Il en est parlé dans Martial.*

(2) *Nonumque prematur in annum.*

Digitized by Google

mon loisir, de laisser passer ce premier mouvement d'amour et de complaisance que l'on a toujours pour ses productions; et de les examiner, non plus en Auteur préoccupé, mais avec le sang froid d'un lecteur.

Si pourtant le public desire cet Ouvrage avec l'impatience que vous dites, le voilà; je l'abandonne à sa destinée, et je lui souhaite le succès que vous vous en promettez. Mais souvenez-vous que vous pouvez aussi par vos soins et votre exactitude, contribuer beaucoup au point de perfection où je voudrois qu'il fût.

DE

Digitized by Google

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome I.

LIVRE PREMIER.

AVERTISSEMENT, ... 1
PRÉFACE, ... xv
MÉMOIRE SUR LA VIE DE L'ABBÉ GÉDOYN, ... xliij
QUINTILIEN A TRYPHON, ... lix

AVANT-PROPOS,

Où l'Auteur expose son dessein, et donne une idée générale de l'Ouvrage, ... 1

CHAP. I. *Quelle espérance un pere doit concevoir de son fils dès son bas âge, et quelle précaution il doit prendre pour son éducation.* 12

II. *Quels précepteurs il faut donner aux enfants, par quelle langue et à quel âge on doit commencer à les instruire.* 15

III. *Lequel vaut le mieux, de faire étudier les enfants chez soi, ou de les envoyer aux écoles.* 27

Digitized by Google

TABLE

IV. *Comment on connoît l'esprit des enfants, et de quelle maniere on les doit gouverner.* 40

V. *De la Grammaire. Des lettres de l'Alphabet, et de leur valeur. Des parties de l'Oraison, etc.* 46

VI. *Des perfections et des vices de l'Oraison.* 61

VII. *Des quatre choses principales qui servent de fondement à toutes les langues.* 89

VIII. *De l'Orthographe.* 107

IX. *De la lecture des enfants.* 107

X. *Des commencements de la composition.* 125

XI. *S'il est nécessaire à l'Orateur de savoir plusieurs arts.* 128

XII. *De la Musique et de ses avantages.* 131

XIII. *De la Géométrie.* 141

XIV. *De la maniere dont il faut commencer à former le geste et la prononciation.* 147

XV. *Si un enfant est capable d'apprendre plusieurs choses en même temps.* 153

LIVRE SECOND.

CHAP. I. *En quel temps un enfant doit être mis à l'étude de la Rhétorique.* 160

II. *Des mœurs et du devoir des Professeurs.* 165

III. *S'il faut donner d'abord d'excellents Maîtres aux enfants.* 169

IV. *Par quels exercices doit commencer le Maître de Rhétorique.* 173

Digitized by Google

DES CHAPITRES.

V. *De la lecture des Orateurs et des Historiens chez le Maître de Rhétorique.* 189

VI. *Des matieres de composition, et de la maniere de les donner.* 197

VII. *De ce qu'il faut apprendre par cœur.* 199

VIII. *S'il faut enseigner chaque enfant selon son génie.* 201

IX. *Du devoir des enfants envers leurs Maîtres.* 206

X. *Des Déclamations et de leur utilité.* 207

XI. *Si c'est une connoissance nécessaire que celle de l'Art oratoire.* 213

XII. *Pourquoi ceux qui ont le moins étudié semblent avoir plus d'esprit que les autres.* 216

XIII. *Quel tempérament il faut garder dans l'observation des préceptes.* 221

XIV. *Du mot de Rhétorique. Division de l'ouvrage,* 227

XV. *Ce que c'est que la Rhétorique, et quelle est sa fin.* 229

XVI. *Si la Rhétorique est utile.* 243

XVII. *Si la Rhétorique est un art.* 249

XVIII. *Division générale des arts. En quel rang il faut mettre la Rhétorique.* 263

XIX. *Lequel contribue le plus à l'éloquence, de l'art ou de la nature.* 265

XX. *Si la Rhétorique est une vertu.* 267

XXI. *De la matiere et de l'objet de la Rhétorique.* 271

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE TROISIEME.

CHAP. I. *Des différents auteurs qui ont traité de la Rhétorique.* 279

II. *Quelle est l'origine de la Rhétorique.* 287

III. *Que la Rhétorique a cinq parties.* 289

IV. *Qu'il y a trois genres de causes.* 295

V. *Des parties qui composent un discours.* 301

VI. *Ce que c'est que l'état de la cause; d'où il se prend; si c'est le demandeur ou le défendeur qui l'établit; combien il y en a, et quels ils sont?* 308

VII. *Du genre démonstratif, qui comprend la louange et le blâme.* 355

VIII. *Du genre délibératif.* 567

IX. *Des parties d'une cause judiciaire, ou d'un plaidoyer.* 393

X. *Des différentes sortes de causes.* 397

XI. *Ce que c'est que question, que moyen de défense, que point à juger, que point fondamental d'une cause, et s'il est nécessaire de les distinguer.* 400

Fin de la Table des Chapitres.

Digitized by Google

DE L'INSTITUTION DE L'ORATEUR.

LIVRE PREMIER.

AVANT-PROPOS,

Ou l'Auteur expose son dessein, et donne une idée générale de l'Ouvrage.

APRÈS avoir employé vingt ans à l'instruction de la jeunesse, avec le travail et l'étude que demande un tel emploi, il me fut enfin permis de me reposer. Comme je fus alors un peu plus maître de moi, mes amis me pressèrent de composer quelque traité de Rhétorique. Je m'en défendis long-temps, mais en vain. J'eus beau leur dire que nous avions entre les mains les livres de quantité de célebres écrivains, et grecs et latins, qui ont traité la matiere à fond. Cette raison, que;

Digitized by Google

je croyois devoir les contenter, ne fit que les rendre encore plus pressants. Ils alléguoient que dans une si grande diversité d'opinions, souvent même contraires les unes aux autres, il étoit difficile de savoir à quoi s'en tenir : que si je n'avois rien de nouveau à dire, je ne pouvois du moins me dispenser de porter mon jugement sur ce qui avoit été dit. Il faut avouer la vérité. J'eus honte de les refuser, et cette honte, plutôt que l'espérance de réussir, me fit consentir à ce qu'ils souhaitoient. Voilà comme je me suis mis à écrire. Mais dans la suite, à mesure que mon sujet s'est développé, j'ai entrepris de moi-même beaucoup plus que je n'avois promis ; et deux raisons m'y ont engagé. La premiere, parce que j'ai cru ne pouvoir trop faire, pour des personnes dont l'amitié m'est si chere ; la seconde, pour n'être pas obligé, dans un chemin si battu, de marcher précisément sur les pas de ceux qui l'ont déjà tenu avant moi. En effet, jusqu'ici, presque tous ceux qui ont écrit de l'art oratoire, s'y sont pris comme si le lecteur étoit pleinement instruit de toutes les autres sciences, et qu'il ne lui manquât plus, s'il faut ainsi dire, qu'une derniere façon pour être un parfait orateur. C'est qu'apparemment

Digitized by Google

ils regardoient comme des bagatelles, tout ce que nous apprenons avant que d'en venir là; ou qu'ils ne croyoient pas que ces commencements fussent du ressort de leur profession, (chaque maître ayant en effet ses fonctions particulieres); ou, ce qui est plus vraisemblable, c'est que ne songeant qu'à se faire de la réputation dans le monde, ils y jugeoient peu propres ces sortes de choses, qui sont à la vérité nécessaires; mais qui faute d'éclat, se dérobent à la vue des hommes: comme dans un édifice il n'y a guère que les parties plus élevées qui frappent les yeux, et que les fondements sont cachés. Pour moi, à qui rien de tout ce qui est nécessaire à l'orateur, ne paroît indigne de l'art oratoire, et qui ne crois pas que l'on puisse atteindre à la perfection de quelque art que ce soit sans commencements, je ne ferai pas difficulté de m'abbaisser aux plus petites choses, qui quand on les néglige, ne laissent pas lieu d'en attendre de plus considérables. En un mot, je ferai comme si j'avois entre les mains un orateur à former; je le prendrai au berceau, et je commencerai à diriger ses études dès son enfance.

C'est à vous que je consacre mon ou-

Digitized by Google

vrage, Marcellus Victorius. En quoi je ne consulte pas seulement notre ancienne amitié, ni la passion que vous avez pour les Lettres, quoique ces deux titres vous rendent bien digne de recevoir ce gage de mon estime; mais je considere encore qu'ayant un fils à élever, qui dans sa plus grande jeunesse promet infiniment, et qui paroît visiblement né pour se distinguer un jour par la beauté de l'esprit et par l'éloquence, mes réflexions ne vous seront peut-être pas inutiles pour son éducation: puisque mon dessein est, dans cet ouvrage, de m'attacher à l'orateur dès qu'il commence, pour ainsi dire, à bégayer; de le conduire par tous les degrés et par toutes les sciences qui peuvent lui être de quelque secours, et de ne le point quitter qu'il ne soit arrivé à la perfection. Ce que j'entreprends encore d'autant plus volontiers, qu'il a déjà paru sous mon nom deux livres de Rhétorique, à la publication desquels je n'ai eu nulle part, et qui même n'ont jamais été faits pour voir le jour. Car le premier, ce sont mes Ecoliers qui l'ont tiré d'un discours dont je les avois entretenus deux jours durant sur cette matiere; et l'autre, ce sont encore eux qui, recueillant toutes

Digitized by Google

mes paroles à la dérobée, autant que l'art d'abréger en écrivant y peut suffire, en composerent eux-mêmes un Traité comme ils purent; et par zele pour la gloire de leur Maître, rendirent cet écrit public sans ma participation. C'est pourquoi on verra dans cet ouvrage-ci, quelques endroits semblables à ce que l'on a déjà vu : mais on y en verra aussi beaucoup de changés, plusieurs autres ajoutés, et généralement tout y sera le plus travaillé et le plus châtié qu'il me sera possible.

Or, quand je parle d'un Orateur parfait, je le prétends tel qu'il n'y ait que l'homme de bien qui le puisse être. Je ne demande pas seulement en lui un rare talent pour l'éloquence, mais j'exige encore toutes les vertus : et je ne puis approuver le sentiment de ceux qui s'imaginent qu'une vie honnête et vertueuse est le partage des seuls Philosophes. Je soutiens au contraire qu'un homme d'Etat, un homme vraiment né pour le bonheur des autres, également propres aux affaires de la République et des particuliers, capable de gouverner une ville par ses conseils, de l'affermir par de sages loix, de la réformer par de bons réglements; je soutiens, dis-je, qu'un homme de ce

Digitized by Google

caractere n'est autre que l'Orateur. Ainsi donc j'avoue que je mêlerai ici bien des préceptes qui se trouvent dans les livres des Philosophes : mais je prétends qu'ils ne sont pas moins essentiels à mon ouvrage, et qu'ils appartiennent en propre à l'art Oratoire. En effet toutes les fois qu'il faudra parler de la Force, de la Justice, de la Tempérance et d'autres vertus semblables ; comme il n'est presque point de sujet où il n'entre naturellement quelqu'une de ces choses, qui toutes ont besoin du secours de l'Invention et de l'Elocution pour être bien traitées ; peut-on douter que ces endroits, étant poussés avec beaucoup de force d'esprit et d'éloquence, ne soient aussi ceux où triomphe particulièrement l'Orateur ? Cicéron l'a fort bien démontré (1). Toutes ces parties sont unies par la nature, comme elles sont liées par le besoin qu'elles ont mutuellement les unes des autres, et c'est une nécessité que le sage ne soit point distingué de l'Orateur. Aussi ne le furent-ils pas dans le commencement. Depuis, les soins se partagerent ; mais ce fut certainement un effet de notre lâcheté, qui d'un art seul, en fit deux : car celui de bien par-

(1) Dans le troisieme Livre de l'Orateur.

Digitized by Google

let étant devenu un métier, et ceux qui en faisoient profession commençant à pervertir l'usage des meilleures choses, l'Eloquence fut aussitôt séparée de la Morale, qui alors se vit comme en proie aux esprits médiocres. Quelques-uns dans la suite mépriserent le soin de l'Eloquence à leur tour, et revinrent à la Morale. Ils s'appliquerent à former les mœurs et à régler la vie des hommes; se réservant parmi les fonctions de l'Orateur, celle qui véritablement seroit la plus importante et la meilleure, si on pouvoit les diviser. Ce furent eux qui, se croyant les seuls amateurs de la sagesse, usurpèrent hardiment le nom de Philosophes; nom que ni les plus fameux Capitaines, ni les plus grands Politiques n'avoient jamais osé prendre, plus soigneux de faire de bonnes actions que d'en promettre. Il est vrai que parmi les anciens Philosophes, il y en a eu plusieurs qui ont donné d'excellentes maximes et qui les ont pratiquées. Mais la plupart de ceux de notre temps, ont caché de grands vices sous un si beau nom (1). Car ils

(1) Les Philosophes furent tous chassés de Rome sous Domitien, par un décret du Sénat. C'est apparemment pourquoi Quintilien les ménage si peu.

Digitized by Google

s'étoient fait la réputation de Philosophes, non pas par leur vertu et leur application; mais par un visage triste et sévere, par une singularité d'habit et de manieres, qui servoient de masque à des mœurs très-corrompues.

Présentement chacun se mêle de parler de Philosophie. Qui est-ce en effet, même parmi les plus méchants, qui ne raisonne pas sur les loix, sur l'équité, sur le souverain bien (1)? et y a-t-il homme si grossier, qui ne fasse quelquefois des questions sur les causes naturelles? Pour ce qui est de la Dialectique, qui examine la force des mots, leur différence, leur propriété; l'étude en est commune à tous ceux qui cultivent tant soit peu leur langue. Mais l'Orateur saura tout cela parfaitement, et en parlera de même. Et plût aux Dieux qu'il y en eût eu quelqu'un d'accompli, nous ne serions pas obligés d'aller chercher des préceptes de vertu dans les écoles des Philosophes. Maintenant il nous faut recourir à ceux qui, comme j'ai dit, se sont emparés de la meilleure partie de l'Eloquence, dans le temps qu'elle étoit abandonnée. C'est à eux qu'il la faut redemander, non pour nous parer de leurs dépouilles, mais

(1) *Bono* signifie ici l'Equité naturelle. *C.*

Digitized by Google

pour faire voir qu'ils se sont approprié un bien qui ne leur appartenoit pas.

Je veux donc que l'Orateur soit tel, qu'il mérite le nom de Sage; parfait, non-seulement dans ses mœurs (car quoiqu'en disent quelques-uns, je ne crois pas que cela suffise), mais aussi dans toutes les sciences et dans tout ce qui peut contribuer à le rendre plus éloquent; tel enfin qu'il ne s'en est peut-être pas encore trouvé un. Mais je n'en ferai pas moins mes efforts pour le conduire à la perfection, à l'exemple des Anciens, qui n'ont pas laissé de donner des préceptes de sagesse, bien qu'ils ne crussent pas qu'il y eût jamais eu un seul Sage. Car après tout, ce n'est pas une chimere que cette Eloquence parfaite, et la nature de l'esprit humain n'empêche point qu'on n'y puisse parvenir. Que si on n'est pas assez heureux pour cela, il est certain du moins, que plus on fera d'efforts, plus haut on s'élevera; au lieu que ceux qui se défient trop de leurs forces, s'arrêtent incontinent d'eux-mêmes, ou sont toujours rampants. C'est pourquoi on me pardonnera, si dans cet ouvrage, je descends jusques à des minuties, ne voulant rien omettre de tout ce que je croirai nécessaire à mon dessein. Car le premier

Digitized by Google

livre comprendra tout ce qui précede la fonction du Rhéteur. Dans le second, je parlerai des premiers éléments et de la nature même de la Rhétorique. Les cinq livres suivants sont destinés à l'invention et à la disposition que je faits suivre immédiatement. Je traiterai dans les quatre autres, de l'Elocution, de la Mémoire et de la Prononciation. Enfin le dernier regardera la personne même de l'Orateur. J'y enseignerai quelles doivent être ses mœurs; ce qu'il doit observer dans les causes qu'il entreprend, qu'il étudie, qu'il plaide; quel genre d'éloquence il y doit employer, en quel temps il doit songer à se retirer; quelles doivent être ses occupations dans sa retraite. Voilà ce que je me propose d'exécuter ici, autant que mon peu de lumieres et de capacité me le pourra permettre.

J'accommoderai aussi ma maniere d'écrire à la nature des choses qui se présenteront: car je ne dois pas me borner à donner simplement au Lecteur ces connoissances, qui seules, au sentiment de quelques-uns, composent l'art dont il est question; ni lui enseigner la Rhétorique, comme on enseigne le Droit (1). Mais je

(1) *Il n'est pas question de droit; il faut*: ni lui expliquer seulement la lettre, si je puis parler ainsi, des loix de la Rhétorique; *ou*: précisément ce qui est de son ressort. *C.*

Digitized by Google

dois écrire de telle sorte, que la lecture de mon Ouvrage puisse nourrir son style et fortifier son éloquence. En effet il arrive, pour l'ordinaire, que ces préceptes (quand on les traite d'une maniere si nue et si subtile) dessèchent l'esprit, ne laissent ni force ni agrément au discours, et en font comme un corps maigre et sec, qui n'offre à la vue que des os. Véritablement il faut qu'il y en ait, et qu'ils soient étroitement serrés par les nerfs; mais aussi ne faut-il pas qu'ils soient décharnés. C'est pour cela que je ne donne pas un traité en racourci, comme ont fait la plupart des autres: au contraire, tout ce que j'ai cru être utile à former l'Orateur, je l'ai inséré dans ces douze Livres, sans m'étendre pourtant beaucoup sur chaque partie: car autrement ce ne seroit jamais fait.

Mais il faut que je commence par avertir que tout l'art et tous les préceptes seront inutiles, si on manque de dispositions naturelles; ainsi cet ouvrage sera pour ceux qui sont nés sans esprit, ce que les préceptes d'Agriculture sont pour les terres stériles. Il y a d'autres avantages naturels qui sont encore fort nécessaires, comme la voix, la santé, la grace, un esprit et un corps capables

Digitized by Google

d'une forte application. A l'égard de ces derniers, pour peu que l'on en soit pourvu, ils peuvent s'augmenter par l'industrie; mais ils manquent quelquefois à un point, que toutes les lumieres de l'esprit, tant acquises que naturelles, en sont obscurcies: comme aussi ces avantages sans un habile maître, sans un travail opiniâtre, sans un exercice continuel de lire, d'écrire, de parler, ne vont pas bien loin.

CHAPITRE PREMIER.

Quelle espérance un pere doit concevoir de son fils dès son bas âge; et quelles précautions il doit prendre pour sa premiere éducation.

Dès que vous aurez un fils, je veux que vous commenciez par concevoir de lui de grandes espérances. Vous en serez dès-là plus soigneux de son éducation. Certainement on a tort de se plaindre de la nature, comme si elle ne favorisoit qu'un très-petit nombre d'hommes, des talents qui sont nécessaires pour faire du progrès dans les sciences, et que la plupart perdissent leur temps et leur peine, faute d'intelligence. On en voit au con-

Digitized by Google

traire, une infinité qui conçoivent aisément et qui apprennent de même. C'est que l'homme est fait pour cela. Comme il est naturel aux oiseaux de voler, aux chevaux de courir, aux bêtes sauvages de nuire ; de même l'esprit et l'industrie nous sont donnés en partage ; ce qui a fait croire que nos ames avoient une origine céleste. Pour ce qui est de ces esprits, nés stupides et indisciplinables, ils ne sont pas moins contre la nature que les monstres. Aussi sont-ils fort rares : en voici une preuve. C'est que dans les enfants on voit briller je ne sais quelles lumieres qui font attendre beaucoup d'eux ; et lorsque ces lumieres s'éteignent avec l'âge, n'est-il pas manifeste que ce n'est pas la nature qui a manqué, mais le soin? Les uns pourtant ont plus d'esprit que les autres. Que s'ensuit-il ? Que les uns peuvent plus, les autres moins ; mais tous sont capables de quelque chose avec de l'application. Un pere qui fera ces réflexions, sitôt que les Dieux lui auront accordé un fils, plein d'espérance de le voir un jour un Orateur accompli, s'appliquera tout entier à le bien élever. En premier lieu, qu'il prenne garde de le donner à des nourrices qui parlent mal. Chrysippe les souhaitait savantes, s'il y

Digitized by Google

avoit moyen. Il veut du moins qu'on choisisse les plus sages et les plus vertueuses. Sans doute c'est à leurs mœurs qu'on doit regarder principalement : mais il faut aussi qu'elles parlent bien. C'est la nourrice qui se fait entendre d'abord à un enfant : ce sont ses paroles qu'il tâchera de rendre et d'exprimer par l'imitation. Or, ce que l'on apprend à cet âge s'imprime naturellement dans l'esprit et y demeure. Il en est comme d'un vase neuf qui conserve long-temps l'odeur de la premiere liqueur que vous y mettez : et comme des laines qui ne recouvrent jamais leur premiere blancheur, quand elles ont été une fois à la teinture. Malheureusement encore, les mauvaises habitudes sont celles qui se perdent le plus difficilement ; car il est aisé de tourner le bien en mal : mais quand vient-on à bout de se défaire des vices, et de mettre les vertus à la place? Qu'on n'accoutume donc point un enfant, non pas même dans ses plus tendres années, à un langage qu'il lui faudra désapprendre.

Pour ce qui est des parents, je voudrois en eux beaucoup de savoir ; je ne parle pas seulement des peres : car il est constant que l'éloquence des Gracques ne fut pas peu aidée par Cornélie

Digitized by Google

leur mere, dont l'érudition a passé jusqu'à nous avec ses lettres. On dit aussi que la fille de Lélius ne parloit pas moins bien que son pere. Pour la fille d'Hortensius, on en peut juger par la harangue qu'elle prononça devant les Triumvirs, et qui lui feroit honneur indépendamment de son sexe. Mais ce n'est pas à dire que les Peres qui ne sont pas savants, doivent être moins soigneux de faire étudier leurs enfants. Au contraire, c'est cela même qui doit les rendre plus attentifs à ce qui regarde leur éducation.

Ce que j'ai dit des nourrices, je le dis aussi des enfants, parmi lesquels il faut faire élever celui de qui l'on a conçu de si hautes espérances.

CHAPITRE II.

Quels Précepteurs il faut donner aux enfants ; quelle langue il faut leur montrer d'abord ; et à quel âge on doit commencer à les instruire.

A L'ÉGARD des précepteurs qu'on donne aux enfants, ce que j'ai à recommander le plus, c'est qu'ils soient véritablement habiles, ou qu'ils sachent du moins qu'ils ne le sont pas. Car je ne vois rien de

Digitized by Google

pis au monde, que ces gens, qui parce qu'ils ont quelque légere teinture des lettres, s'imaginent être fort savants, et se donnent pour tels. C'est en vain que vous voudrez les redresser. Ils croient en savoir plus que tous les maîtres; et fiers de leur autorité, comme ils sont ordinairement, ils insistent sur leurs sottises, jusqu'à se mettre en fureur contre qui ose les contredire. Souvent même leur ignorance ne nuit pas moins aux mœurs. Témoin Alexandre, qui, au rapport de Diogene de Babylone, avoit pris de son gouverneur Léonide, certains défauts qui le poursuivirent jusques dans l'âge où on les pardonne le moins, sur-tout à un si grand Roi. Si quelqu'un trouve que j'exige trop, je le prie de considérer qu'il s'agit ici de l'éducation d'un Orateur, à quoi il est extrêmement difficile de réussir; et que quand même nous ne manquerions à rien dans ces commencements, il nous reste encore beaucoup plus à faire dans la suite. Car nous avons besoin et d'une application continuelle, et des plus excellents maîtres, et de bien des sortes de sciences. C'est pourquoi il faut donner les meilleurs préceptes. Si on n'a pas le courage de les suivre, du moins le mauvais succès ne

Digitized by Google

pourra pas être imputé à l'art, et l'on ne s'en prendra qu'à soi-même. S'il arrive néanmoins qu'on ne puisse donner à un enfant des nourrices, des camarades et des précepteurs tels que je les demande; que l'on mette du moins auprès de lui un homme de confiance qui ne l'abandonne pas un moment, et qui soit assez éclairé pour reprendre ceux-ci, lorsqu'il leur échappe de parler mal en présence de son disciple, afin qu'il ne se regle pas sur eux; pourvu qu'on sçache que de ces deux conseils, l'un est un bien, et l'autre un remede.

Je suis d'avis que l'on commence par le grec, parce que le latin étant notre langue, nous l'apprenons pour ainsi dire malgré nous: outre que c'est des Grecs que nous avons tiré toutes nos sciences. Mais il ne faut pas observer cela scrupuleusement, comme je vois faire à quelques personnes, qui tiennent long-temps un enfant à n'apprendre et à ne parler que le grec. Car il naît de-là un inconvénient, qui est, qu'en parlant continuellement une langue étrangere, on s'accoutume à une maniere de prononcer et à des tours qui sont vicieux dans la nôtre, et dont on a de la peine à se corriger. Il faut donc que le latin suive

Digitized by Google

de près, et qu'on cultive les deux langues presque en même-temps et avec un égal soin, afin qu'elles ne se nuisent pas l'une à l'autre.

Quelques-uns ont cru qu'il falloit attendre que les enfants eussent au moins sept ans, pour les appliquer à l'étude; persuadés qu'avant cet âge ils n'ont ni la force de corps, ni l'ouverture d'esprit nécessaire pour apprendre. Et l'on a attribué ce sentiment à Hésiode, jusqu'au temps du grammairien Aristophane, qui le premier a nié que l'ouvrage où ce précepte est contenu, fût véritablement d'Hésiode. Mais plusieurs autres auteurs ont prescrit la même chose, entre lesquels est Eratosthène.

Pour moi j'aime mieux m'en rapporter à ceux qui ont cru avec Chrysippe, qu'il n'y avoit dans la vie de l'homme, aucun temps qui ne demandât du soin et de la culture. Car quoique ce philosophe donne trois ans aux nourrices, il veut pourtant que dès cet age on accoutume les enfants au bien. Or, qui empêche qu'on ne cultive leur esprit, si on peut cultiver leurs mœurs? Je sais bien qu'on fera plus dans la suite en un an, que l'on n'aura pu faire durant tout le temps qui a précédé. Mais il me paroît néanmoins

Digitized by Google

que ceux qui ont tant ménagé les enfants, ont prétendu ménager encore plus les maîtres. Après tout, que veut-on que fasse un enfant depuis qu'il commence à parler? Car enfin il faut bien qu'il fasse quelque chose: et si l'on peut tirer de ses premieres années quelque avantage, si petit qu'il soit, pourquoi le négliger? En effet, pour peu qu'il ait appris avant sept ans, n'est-il pas vrai que c'est autant d'avance, et qu'à sept ans on pourra l'appliquer à de plus grandes choses, au lieu qu'il faudroit commencer par les plus petites? et cela continué d'une année à l'autre, ne devient-il pas considérable à la longue? En un mot, ce que l'on pourra prendre sur l'enfance, c'est autant de gagné pour l'âge qui suit. Il en est de même de tous les temps de la vie. Tout ce qu'il faut savoir, qu'on l'apprenne toujours de bonne heure. Ne souffrons donc point qu'un enfant perde ses premieres années dans l'oisiveté. Songeons que pour ces commencements de lettres, il ne faut que de la mémoire; et que non-seulement les enfants en ont, mais qu'ils en ont même beaucoup plus que nous.

Mais aussi ne suis-je pas si mal instruit de la portée de chaque âge, que de vou-

Digitized by Google

loir qu'on tourmente d'abord un enfant, et qu'on lui demande plus qu'il ne peut; car il faut se garder sur-tout de lui faire haïr les sciences, dans un temps où il ne peut encore les aimer; de peur qu'il ne soit rebuté pour toujours par l'amertume qu'on lui aura fait une fois sentir. L'étude doit être un jeu pour lui. Je veux qu'on le prie, qu'on le loue, qu'on le caresse, et qu'il soit toujours bien aise d'avoir appris ce que l'on veut qu'il sache. Quelquefois ce qu'il refusera d'apprendre, on l'enseignera à un autre; cela piquera sa jalousie : il voudra le surpasser, et on lui laissera croire qu'il a réussi. Cet âge est sensible à de petites récompenses; que l'on se serve encore de cette amorce. Voilà de bien petits préceptes pour un aussi grand dessein que celui que je me suis proposé. Mais les études ont aussi leur enfance. Comme les corps les plus robustes ont eu de foibles commencements, tels que sont le lait et le berceau : de même l'éloquence la plus sublime a commencé par des cris, par des paroles confuses et mal formées, et s'est vue arrêtée aux lettres de l'alphabet. Parce qu'il ne suffit pas de savoir une chose, dira-t-on qu'il n'est pas nécessaire de l'apprendre? et si personne ne blâme un

Digitized by Google

pere qui ne néglige pas les moindres bagatelles dans son fils, pourquoi trouvera-t-on mauvais qu'un Auteur publie ce qu'il seroit loué de pratiquer chez lui ? Ajoutez à cela que ces petites choses sont plus proportionnées à l'esprit des enfants. Enfin, comme le corps ne se dresse bien, et n'est susceptible de certains mouvements, que lorsqu'il est encore tendre et délicat ; de même l'esprit, s'il n'est bien manié d'abord, et si on ne le rend souple, contracte avec l'âge une certaine dureté qui le rend inhabile à bien des choses. Philippe, Roi de Macédoine, ne voulut-il pas que son fils apprît à lire d'Aristote, qui étoit le plus grand philosophe de son temps ? Et ce grand homme dédaigna-t-il cet emploi ? C'est qu'ils savoient l'un et l'autre, qu'il importe infiniment que ces premiers fondements de lettres et d'études soient jettés par une habile main. Représentons-nous donc Alexandre, cet enfant si cher, si digne de soins, et quel enfant n'est pas cher à son pere ! Imaginons-nous qu'on l'ôte d'entre les bras des femmes pour me le donner à instruire. Si j'ai quelque secret pour apprendre à lire en peu de temps, aurai-je honte de le mettre en usage ?

Car j'avoue que je n'aime point la

Digitized by Google

maniere dont je vois qu'on se sert ordinairement, de faire apprendre aux enfants les noms et la suite des lettres, avant que de leur en montrer la forme et le caractere. Je suis persuadé que cela leur en rend la connoissance plus difficile. Comme ils savent leurs lettres par cœur, ils songent bien moins ensuite à ce qu'ils voient, qu'à ce qu'ils ont dans la mémoire, qui va plus vîte que leurs yeux. C'est pourquoi on conseille avec raison de ne pas leur présenter toujours les lettres de l'alphabet dans leur ordre naturel; mais de les mêler, de les transporter en plusieurs façons, jusqu'à ce qu'ils en distinguent parfaitement les caracteres. Ils apprennent à connoître les gens qu'ils voient par le visage et par l'habit; il faut qu'il en soit de même en quelque maniere des lettres; mais ce qui est un obstacle à la connoissance des lettres, n'en est pas un pour les sillabes.

C'est un artifice connu de tout le monde, de faire jouer les enfants avec des lettres d'ivoire, pour les mettre en humeur d'apprendre. Je ne blâme point cela, ni tous les autres petits jouets de cette nature, s'il y en a qui leur fassent encore plus de plaisir, qu'ils aiment à nommer, à tenir, à regarder.

Digitized by Google

Lorsqu'ils commenceront à écrire, il sera bon de faire graver le mieux qu'on pourra toutes les lettres sur une planche, afin que la trace des caracteres dirige leur stile (1). De cette façon ils n'estropieront point la figure des lettres, comme il arrive sur de la cire; leur main trouvant une égale résistance aux extrémités, ne sortira point de son modele; et à force d'imiter des caracteres fixes, ils l'auront bientôt sûre, sans qu'il soit besoin d'un maître qui la conduise. Ce n'est pas une chose de si peu de conséquence qu'on s'imagine de savoir écrire bien et vîte; ce que les personnes de condition négligent un peu trop. En effet l'exercice le plus considérable qu'il y ait dans les études, et le seul qui puisse produire un fruit durable et solide, c'est de beaucoup écrire. Or, une main pesante arrête la vivacité de l'esprit, et quand l'écriture est mauvaise, ou qu'elle n'est pas nette, on n'y connoît rien; d'où il arrive une autre incommodité, d'être obligé de dicter ce que l'on veut transcrire. On se trouvera toujours bien de l'avis que je donne; mais sur-tout lorsqu'on écrit

(1) C'étoit un poinçon, ou une grosse aiguille, avec la pointe de laquelle les Anciens écrivoient sur des tablettes enduites de cire.

Digitized by Google

à ses amis, à qui on mande souvent bien des choses que l'on n'est pas bien aise qu'un autre sache.

Pour ce qui est des syllabes, il n'y faut point de méthode abrégée : c'est une nécessité que les enfants les apprennent toutes ; et il ne faut pas même différer à leur montrer les plus difficiles, sous prétexte qu'elles se présenteront assez d'elles-mêmes dans les mots qu'on lour donnera à écrire. Je ne veux pas non plus qu'on s'en fie d'abord à leur mémoire ; il vaut mieux lui faire répéter plusieurs fois la même chose ; et quand ils liront, qu'on ne les presse point, ni pour articuler les mots, ni pour les joindre ensemble ; à moins qu'ils ne voient tout d'un coup et sans hésiter la liaison des lettres. Alors on pourra leur permettre de dire un mot tout entier, et même plusieurs de suite. Il n'est pas croyable combien la précipitation nuit à la lecture, et combien on retarde les enfants pour les vouloir trop avancer : car de-là vient qu'ils hésitent, qu'ils répetent, qu'ils s'interrompent eux-mêmes : tout cela parce qu'ils veulent dire mieux qu'ils ne peuvent. Et quand une fois ils ont manqué, ils ne disent plus qu'en tremblant les choses mêmes qu'ils savent le mieux.

Qu'ils

Digitized by Google

Qu'ils commencent donc par connoître parfaitement leurs lettres, ensuite par les savoir lier les unes avec les autres ; et qu'on les accoutume à lire lentement pendant un fort long-temps, jusqu'à ce qu'à force d'exercice ils parviennent à lire vîte et bien tout à-la-fois.

Quant à ce que recommandent tous les maîtres (1), de regarder toujours à droite en lisant, la raison et l'usage sont également d'accord là-dessus. Car on ne peut venir à ce qui suit que par ce qui précede ; autrement il faudroit partager son application, au hazard de prononcer un mot, pendant que les yeux en liroient un autre. Quand le temps sera venu de leur faire écrire des noms, comme c'est la coutume, au lieu de leur donner des mots communs, et tels qu'ils se présentent fortuitement, il sera bon de les mettre tout d'un coup à ce que les Grecs appellent

(1) On sait que les Hébreux écrivoient et par conséquent lisoient de droite à gauche. Cette maniere passa aux Phéniciens, et des Phéniciens aux Grecs, qui y firent quelque changement. Car ils écrivoient la premiere ligne de droite à gauche, et la seconde de gauche à droite, observant toujours le même ordre : ce qui faisoit une espece de sillons dans leur écriture, aussi cela s'appelloit-il βουστροφηδὸν γράφειν, écrire par sillons : usage qui passa sans doute aux premiers Latins ; et c'est là-dessus qu'est fondée la remarque de Quintilien.

Digitized by Google

des Gloses, qui est une interprétation de ce qu'il y a de mots plus difficiles dans une langue. Ils tireront de-là un grand avantage. Car en badinant et sans y penser, ils apprendront une chose qui dans la suite demenderoit un temps et un soin tout particulier.

Puisque nous sommes en train de donner de petits préceptes, en voici encore un pour le temps qu'ils apprennent à écrire. Que les exemples qu'on leur donne, ne soient point de ces pensées frivoles et bizarres, qui n'ont rien d'utile ; mais qu'ils renferment plutôt quelque moralité : leur mémoire conservera ces importantes leçons jusques dans la vieillesse, et ces premieres idées reçues dans une ame qui n'est encore imbue d'aucune autre, s'y graveront plus profondément, et les mœurs s'en ressentiront. Qu'on leur fasse apprendre aussi par maniere de divertissement, les paroles mémorables des grands hommes, et quelques endroits choisis, particulièrement des Poëtes; car c'est ce qui fait le plus de plaisir aux enfants : tout cela exerce la mémoire, qui comme je dirai en son lieu, est extrêmement nécessaire à l'Orateur, et ne s'entretient que par l'exercice. Outre qu'à cet âge où les enfants ne

Digitized by Google

peuvent rien produire d'eux-mêmes, la mémoire est la seule chose qui soulage un maître.

Mais afin qu'ils aient la langue plus libre et la prononciation plus nette, il faudra les obliger à répéter avec le plus de vîtesse et de volubilité qu'il sera possible, certains noms barbares, dont les syllabes mal assorties semblent être enchaînées comme par force, plutôt qu'unies naturellement ensemble : de même certaines phrases et certains vers composés de mots rudes qui se heurtent et s'entre-choquent. On traitera peut-être cela de bagatelle : cependant faute de prendre cette précaution, il se glisse dans la prononciation une infinité de défauts, qui lorsqu'on n'y remédie pas dans ces premieres années, s'enracinent à tel point, qu'il n'est plus possible de s'en corriger.

CHAPITRE III.

Lequel vaut le mieux, de faire étudier les enfants chez soi, ou de les envoyer aux Ecoles.

INSENSIBLEMENT notre éleve sort de l'enfance. Il est temps de le sevrer des douceurs que demande l'âge tendre

Digitized by Google

et il faut désormais qu'il commence à étudier sérieusement. C'est ici le lieu de traiter une question ; savoir lequel est le plus utile, de faire élever un enfant dans la maison paternelle, ou de l'envoyer aux écoles publiques. Il me paroît que les plus grands législateurs et les auteurs les plus célebres ont été du dernier avis. Je ne saurois pourtant dissimuler qu'il y a des personnes qui se croient bien fondées à s'éloigner en cela, d'une coutume qui est presque généralement suivie. Deux raisons principales, autant que j'en puis juger, semblent les autoriser dans leur sentiment : l'une que ce seroit exposer les mœurs d'un enfant, que de le jetter dans une foule de jeunes gens, qui par leur âge sont fort enclins au vice, et dont on prétend que le commerce est une source continuelle de déréglements. Car voilà ce qu'ils disent, et plût au Ciel que ce fût sans fondement : l'autre est, qu'un maître, quel qu'il soit, qui n'est chargé que du soin d'un enfant, a bien plus de temps à lui donner, que s'il étoit obligé de se partager entre plusieurs. La premiere de ces deux raisons est certainement considérable : car s'il étoit vrai que les écoles fussent utiles aux études, mais préjudiciables aux mœurs, je serois

Digitized by Google

d'avis qu'un enfant apprît plutôt à bien vivre, qu'à bien parler. Mais je crois que ces deux choses ont une si étroite liaison ensemble, que nul ne peut être Orateur s'il n'est homme de bien; et quand cela pourroit être autrement, je ne le voudrois pas. Examinons d'abord cette premiere raison dans toute son étendue.

Ils disent donc que tous les enfants se gâtent aux écoles. Assurément cela arrive quelquéfois; mais ne se gâtent-ils point chez leurs peres? Combien d'exemples nous prouvent que, soit aux écoles, soit dans la maison paternelle, un jeune homme peut également conserver et perdre son innocence. Les inclinations qu'il apporte en naissant, et l'éducation qu'on lui donne en font toute la différence. Qu'un enfant soit porté au mal; qu'on ait peu de soin de former ses mœurs, et de veiller sur ses actions dans la premiere jeunesse; les endroits les plus écartés ne le mettront pas à couvert du vice. En effet le précepteur à qui on le confie, ne peut-il pas être lui-même de mauvaises mœurs, et cet enfant sera-t-il plus en sûreté parmi des esclaves vicieux, qu'avec des compagnons peu retenus? Mais s'il est bien né, si l'assoupissement, ou plutôt la

Digitized by Google

léthargie des peres n'est pas encore un mal désespéré, ne peut-on pas lui choisir pour précepteur un homme de probité; (car c'est le premier soin des personnes sages), l'accoutumer à une discipline exacte, et mettre encore auprès de lui ou bien un gouverneur affectionné, qui s'attire de l'autorité par sa sagesse, ou quelque affranchi d'une fidélité éprouvée, dont la présence tienne en respect ceux-mêmes de qui la compagnie nous est suspecte?

Il y auroit un remede encore plus aisé. Plût aux Dieux que l'on ne pût pas nous imputer à nous-mêmes le déréglement de nos enfants! Nous amollissons d'abord leur enfance par toute sorte de délicatesse. Cette éducation molle que nous couvrons du nom d'indulgence, leur énerve l'esprit et le corps. A quoi ne porteront pas leurs désirs dans un âge plus avancé, des enfants accoutumés à fouler la pourpre? à peine peuvent-ils bégayer quelques mots, qu'ils savent déjà demander ce qu'il y a de plus friand et de plus exquis (1). Nous leur apprenons à goûter les bons morceaux, avant que de leur apprendre à parler. Ils croissent assis dans des chaises roulantes; et s'ils mettent les

(1) Il y a ici différentes manieres de lire le Texte. J'ai suivi celle qui m'a paru la plus naturelle.

Digitized by Google

pieds à terre, incontinent des femmes empressées les tiennent suspendus et les balancent nonchalamment. S'ils disent quelque chose de licencieux, c'est un divertissement pour nous. Des paroles qui ne seroient pas supportables dans la bouche des plus voluptueux, nous font plaisir dans celles des enfants; on en rit, on leur applaudit, on les baise. Je ne m'en étonne pas, puisque c'est de nous qu'ils les ont apprises, et qu'ils ne font que répéter ce qu'ils nous entendent dire. Ils sont témoins de nos passions, de nos plaisirs les plus criminels. Il n'y a point de repas (1), point de table qui ne retentisse du bruit des plus infâmes chansons. Des choses que je n'oserois dire sans rougir, sont exposées en spectacle à leurs yeux. Tout cela passe en habitude, bientôt après en nature. Les pauvres enfants se trouvent vicieux avant que de savoir ce que c'est que le vice. Ensuite ne respirant que luxe et que mollesse, l'esprit et le corps appesantis, ils viennent languir à nos écoles. Y prennent-ils ces mœurs? non; mais ils les y apportent.

Venons aux études. Un précepteur, dit on, qui n'a qu'un enfant à élever,

(1) Ne diroit-on pas que ce sont nos mœurs que Quintilien dépeint?

Digitized by Google

lui donnera bien plus de temps. Premierement, qui empêche qu'on en donne un à ceux que l'on envoie aux écoles ? Mais si on ne peut faire l'un et l'autre, j'aimerois encore mieux le grand jour d'une honnête et nombreuse assemblée, que les ténebres et la solitude des maisons particulieres. Car tout bon maître aime à se voir beaucoup d'auditeurs, et se croit digne d'un grand théâtre. Il n'y a pour l'ordinaire que des hommes d'une capacité médiocre, qui daignent s'attacher à l'éducation d'un seul enfant, et faire l'office de Pédagogue, parce qu'ils se sentent incapables d'un emploi plus relevé. Mais je veux que par argent, par crédit, par amitié même, on vienne à bout d'avoir chez soi un homme d'un mérite rare. Cet homme sera-t-il tout le jour après un enfant ? et son disciple sera-t-il continuellement appliqué sans se lasser ? Un regard fixe et continuel fatigue les yeux. Il en est de même de l'esprit ; outre que l'étude le plus souvent demande qu'on soit seul. Car un enfant apprend sa leçon, il écrit, il pense, il médite : à tout cela il ne faut point de maître ; et quiconque vient, pendant ce temps-là, précepteur ou autre, il le trouble, il l'interrompt. Cet enfant n'a

Digitized by Google

besoin non plus du secours de personne, pour bien des sortes de lectures. Autrement quand auroit-il acquis la connoissance de tant d'auteurs ? il ne reste donc presque plus qu'à lui donner sa tâche, s'il faut ainsi dire, et qu'à lui prescrire ce qu'il doit faire dans la journée; ce qui ne demande pas un grand temps. C'est pour cela qu'en instruisant un enfant, on en peut instruire plusieurs. Telle est en effet la nature de bien des choses, que la même voix les porte et les communique à tous. Je passerai si l'on veut sous silence les matieres d'amplification et les déclamations de nos rhéteurs, dont il est bien sûr que chacun peut faire son profit dans un grand nombre d'auditeurs, comme dans un petit. Car il n'en est pas de la voix d'un maître comme d'un repas, qui diminue à mesure que croît le nombre des convives. Mais il en est comme du soleil, qui distribue également par-tout sa lumiere et sa chaleur. Qu'un Grammairien fasse une dissertation sur la langue; qu'il débrouille une question; qu'il explique un poëte, un historien, il n'y a aucun de ceux qui l'écoutent, qui n'en puisse profiter.

Mais, dira-t-on, le moyen qu'un homme entende tous les jours tant d'enfants; et

Digitized by Google

qu'il ait le loisir de voir, d'examiner, de corriger ce qu'ils font (1)? Quand je conviendrois qu'il ne le pourroit pas, où ne trouve-t-on pas des inconvénients? nous comparerons tantôt celui-ci avec les avantages qui le peuvent balancer. Mais je ne prétends pas aussi que l'on envoie un enfant à une école, où l'on croit qu'il sera négligé; outre qu'un bon maître ne se chargera jamais d'un trop grand nombre d'écoliers. Et ce maître, nous devons sur-tout faire en sorte de l'avoir, je ne dis pas seulement pour ami, mais pour ami particulier; afin qu'en instruisant nos enfants, il agisse moins par la vue de son devoir, que par un secret mouvement de son affection. De cette maniere ils ne seront point confondus dans la foule. Ajoutez à cela qu'un enfant qui a de l'esprit et de l'application, ne court aucun risque d'être oublié. Son maître ne manquera pas de s'attacher à lui, comme à un sujet capable de lui faire honneur; et pour sa propre gloire il en prendra un soin tout particulier. Mais quand il seroit vrai que les écoles nombreuses ne seroient pas les meilleures, chose dont

(1) *C'est*: Puisse donner assez de temps à la correction des compositions, et à l'explication des Auteurs. *C.*

Digitized by Google

je ne conviens pas, lorsque c'est le mérite et la réputation d'un maître qui attirent ce concours : il ne s'ensuit pas qu'il les faille condamner toutes : car on peut du moins choisir celles qui plaisent davantage. J'ai réfuté jusqu'ici, ce que l'on a coutume d'objecter contre les écoles publiques. Il me reste maintenant à dire ce que j'en pense.

Je veux pour moi qu'un homme qui se destine aux fonctions du barreau, à vivre par conséquent au milieu des affaires, et à jouer un rôle considérable dans le monde ; je veux, dis-je, qu'il s'accoutume de bonne heure à ne point craindre la multitude, et qu'il se donne bien de garde de contracter une certaine pusillanimité qu'inspire naturellement une vie solitaire et retirée. Il faut toujours que l'esprit s'éleve et s'évertue, au lieu que dans la retraite et dans les ténebres il languit, il s'abat, il se rouille, pour ainsi dire ; ou bien on tombe dans une extrémité opposée, qui est de s'enfler d'un sot orgueil, et de s'entêter de soi-même : car c'est une nécessité qu'un homme s'en fasse accroire, qui ne se compare avec personne. Ensuite s'agit-il de faire montre de ses études ? il demeure interdit, le grand jour le blesse, tout

Digitized by Google

lui est nouveau, tout l'embarrasse; c'est qu'il n'est jamais sorti de son cabinet, et qu'il n'a appris que dans la solitude, ce qu'il doit pratiquer aux yeux de tout le monde. Je ne parlerai point des connoissances ni des liaisons que l'on fait aux écoles, et qui se conservent jusques dans la derniere vieillesse avec une sorte de religion; car rien n'est plus sacré, plus inviolable. On diroit que d'avoir étudié ensemble, c'est être initié aux mêmes mysteres.

Mais ce que nous appellons le sens commun, où le prendra-t-on, quand on fuira la société qui est si naturelle, non-seulement aux hommes, mais même aux animaux, tout muets qu'ils sont? De plus, il est certain qu'un enfant ne peut apprendre chez lui que ce qu'on lui enseigne, et qu'aux écoles il apprend encore ce qu'on enseigne aux autres. Il verra tous les jours son maître approuver une chose, corriger l'autre, blâmer la paresse de celui-ci, louer la diligence de celui-là. Tout lui servira; l'amour de la gloire lui donnera de l'émulation; il aura honte de céder à ses égaux; il voudra même surpasser les plus avancés: voilà ce qui donne de l'ardeur à de jeunes esprits; et quoique l'ambition soit

Digitized by Google

un vice, bien souvent pourtant elle produit la vertu. Je me souviens d'une coutume que mes maîtres observoient dans mon enfance avec succès. Ils nous partageoient en différentes classes, qu'ils régloient eux-mêmes selon nos forces; ainsi chacun disputoit dans sa place, qui étoit plus élevée, à mesure qu'il surpassoit les autres, et qu'il avoit fait plus de progrès. Cela s'examinoit fort sérieusement, et c'étoit à qui remporteroit l'avantage. Mais d'être le premier de la classe et à la tête des autres, c'étoit, sur-tout ce qui faisoit l'objet de notre ambition. Au reste ce n'étoit point une affaire décidée sans retour: à la fin du mois, celui qui avoit été vaincu, pouvoit prendre sa revanche et renouveller la dispute, qui n'en devenoit que plus échauffée; car l'un dans l'attente d'un nouveau combat, n'oublioit rien pour conserver son avantage; et l'autre trouvoit dans sa honte et dans sa douleur des forces pour se relever avec éclat. Je sais bien que cela nous donnoit plus de courage et d'envie d'apprendre, que tout ce qu'auroient pu faire et nos maîtres et nos précepteurs, et tous nos parents ensemble.

Mais comme rien ne sert tant à avancer les enfants que l'émulation, il faut

Digitized by Google

aussi remarquer que ceux qui commencent, se mesurent plus volontiers avec leurs camarades, qu'avec leur maître. En effet, qu'un enfant qui n'en est encore qu'aux premiers éléments, ait tout d'un coup l'audace d'aspirer à l'éloquence d'un homme qu'il regarde comme infiniment au-dessus des autres, il n'y a pas d'apparence. Il s'attachera bien plutôt à ce qu'il trouve à sa portée, comme une jeune vigne à la faveur d'un arbre qui lui sert d'appui, s'élève de branche en branche et monte enfin jusqu'au faîte. Aussi un bon maître qui songe plus à se rendre utile qu'à briller, doit feindre d'abord et ne pas montrer tout son savoir; afin de s'accommoder à la foiblesse de son disciple, et de ne le pas accabler. Si vous versez de l'eau avec précipitation dans un vase qui ait l'ouverture étroite, rien n'entre; mais versez-la doucement et goutte à goutte, vous le remplissez insensiblement. Il en est de même des enfants, il faut voir de quoi ils sont capables. Des choses trop relevées et qui passent leur intelligence, n'entreront pas dans leur esprit, qui n'est pas encore assez ouvert pour les recevoir. Il est donc avantageux d'avoir quelqu'un que l'on puisse imiter, jusqu'à ce qu'on soit en état de le surpasser. C'est

Digitized by Google

par ces degrés que l'on peut espérer de monter et de s'élever fort haut dans la suite.

J'ajoute une réflexion ; c'est qu'un maître qui n'a qu'un enfant à instruire ne donnera jamais à ses paroles, le poids, le feu et la vivacité qu'elles auroient, s'il étoit animé par une foule d'auditeurs ; car la force de l'éloquence réside principalement dans l'ame. Il faut que l'ame soit touchée vivement, qu'elle se fasse des images des choses, et qu'elle se transforme, pour ainsi dire, en celles dont nous avons à parler. Or, plus l'ame est grande et élevée, plus elle a besoin d'un grand spectacle pour s'ébranler. C'est pour cela que la louange lui fait prendre son vol plus haut ; que l'effort qu'elle fait lui donne de nouvelles forces, et qu'elle ne se plaît qu'à de nobles entreprises. On sent une secrette indignation, ou plutôt je ne sais quel dédain d'employer pour un seul auditeur, ce grand talent de la parole qui coûte tant de peines et de travaux. C'est l'avilir, c'est le profaner ; et l'on a honte de donner un air si magnifique à un simple entretien. Figurons-nous en effet un homme qui déclame ou qui prononce un discours, sa voix, sa mine, sa démarche, sa prononciation, son geste : voyons-le se

Digitized by Google

saisir, se transporter, se fatiguer, se tourmenter, tout cela pour une personne qui l'écoute. Vous paroîtra-t-il bien sage ? Certainement il n'y auroit point d'éloquence parmi les hommes, s'ils n'avoient jamais à parler qu'en particulier.

CHAPITRE IV.

Comment on connoît l'esprit des enfants, et de quelle maniere on les doit gouverner.

Il faut qu'un habile maître qui a un enfant entre les mains, commence par bien connoître son caractere d'esprit et son naturel. La principale marque d'esprit à cet âge, c'est la mémoire qui consiste en deux choses, à apprendre aisément, et à bien retenir. Une autre marque, et que je n'estime guère moins, c'est l'imitation ; car il n'appartient qu'à un naturel souple et flexible, de bien imiter. En sorte pourtant qu'un enfant exprime et peigne naïvement les choses qu'il apprend, et non pas les manieres et la mine des gens, ni les défauts qu'il remarque en eux. Je n'aurai jamais bonne opinion de celui qui fait le plaisant, et qui met son étude à faire rire, par ce talent de contrefaire. Un enfant, pour

Digitized by Google

avoir véritablement de l'esprit selon moi, doit être bon et vertueux : autrement je l'aimerois mieux un peu tardif, qu'avec un méchant esprit. Mais je mets une grande différence entre ce que j'appelle un enfant bon et vertueux, et un enfant lâche, pesant, endormi. Celui dont je me fais l'idée, apprendra sans peine tout ce qu'on lui montre. Il fera quelquefois de petites questions ; mais son allure sera plutôt de suivre, que de courir devant : car ces esprits si avancés, comme les fruits précoces, ne viennent presque jamais à une parfaite maturité. On les connoit à la facilité qu'ils ont pour les petites choses. Ils sont hardis, et ils en donnent d'abord toutes les marques dont ils sont capables. Par exemple, (et voilà de quoi ils sont capables), lorsqu'ils apprennent à lire, plus entreprenants que les autres, ils joindront plusieurs mots ensemble ; ils les prononceront avec un air de confiance, sans hésiter, sans nulle crainte de dire mal : ce qu'ils font est peu de chose ; mais ils ont bientôt fait. Ces caracteres d'esprit sont fort superficiels ; ce n'est point une véritable force qui agit en eux ; ils n'ont pas poussé d'assez profondes racines. Comme ces petites graines, que l'on ne fait que jetter sur la

Digitized by Google

surface de la terre, et qui levent incontinent; ou comme ces mauvaises herbes qui imitent le bled, elles jaunissent avant la moisson; mais aussi n'apportent-elles que des épis vuides et inutiles. Cependant on est charmé de voir un enfant si avancé pour son âge. Erreur. Ce progrès merveilleux cesse tout-à-coup; et on revient bientôt de l'admiration où l'on étoit.

Après qu'on aura connu l'esprit d'un enfant, on examinera comment il veut être gouverné; car l'un veut être pressé, menacé; l'autre au contraire veut qu'on le prie, qu'on le flatte, et se révolte contre le joug de l'autorité. Il y en a tel que la crainte retient, et tel aussi que la crainte décourage. On en voit qui ne réussissent qu'à force de temps et d'étude: d'autres qui font plus par une certaine impétuosité ennemie de la persévérance. Pour moi je veux un enfant que la louange excite, qui soit sensible à la gloire, qui pleure quand il se voit vaincu. Il ne faudra qu'entretenir en lui ces sentiments nobles; un reproche, une réprimande le piquera jusqu'au vif, l'honneur lui fera tout faire; la paresse ne sera jamais à craindre pour lui.

Mais il leur faut donner à tous quelque sorte de divertissement, non-seulement

Digitized by Google

parce qu'il n'y a rien qui soit à l'épreuve d'un travail continuel, et que les choses, même inanimées, ne se maintiennent, qu'autant que le repos succede à l'agitation ; mais encore parce que l'envie d'apprendre est dans la volonté qu'on ne peut contraindre. C'est pour cela qu'après s'être un peu délassés, ils se remettent plus gaiement à l'étude ; ils sont animés d'un nouveau courage, et l'esprit qui pour l'ordinaire se souleve contre la contrainte, devient traitable avec ces ménagements. Le jeu ne me déplaît point dans les enfants ; c'est une marque de vivacité en eux. Un enfant que je verrai toujours triste et morne ; même en jouant, me trompera bien s'il étudie de bon cœur ; puisqu'il languit dans la chose du monde la plus naturelle à cet âge, et à quoi les autres se portent avec le plus d'ardeur. Mais en cela, comme en tout, il y a un milieu à garder ; car si vous ne leur donnez point de divertissement, ils prennent l'étude en aversion ; si vous leur en donnez trop, ils s'accoutument à l'oisiveté. Il y a des amusements qui peuvent servir à leur aiguiser l'esprit ; comme lorsqu'on leur propose de petits problêmes sur quantité de choses, et qu'ils s'empressent à

Digitized by Google

l'envi d'en trouver la solution. Le jeu nous sert encore à découvrir leurs inclinations et leurs mœurs. C'est-là particulierement qu'ils se donnent à connoître, pourvu qu'on sache qu'il n'y a point d'âge qui ne soit capable de bien et de mal; et que le véritable temps de former les enfants, c'est lorsqu'ils ignorent encore l'art de feindre, et qu'ils sont plus dociles. Car vous romprez bien plutôt que vous ne redresserez, tout ce qui s'est fortifié dans un mauvais pli. C'est pourquoi on ne sauroit avertir trop tôt un enfant, de ne rien faire par passion, par méchanceté, par emportement; et il faut se souvenir toujours de ce que dit (1) Virgile de ces jeunes plantes qu'on éleve.

Il y a une chose que je ne puis souffrir, quoique l'usage l'autorise, et que Chrysippe ne la désapprouve pas; c'est de fouetter les enfants : ce châtiment me paroît bas et servile; et il faut convenir qu'à un autre âge, ce seroit un affront cruel. D'ailleurs un enfant mal né, qui n'est point touché de la réprimande, s'endurcira bientôt aux coups comme les plus vils esclaves. Ajoutez à cela que si un précepteur est assidu au-

(1) *Adeò in teneris consuescere multum est.* Georg. Lib. 2.

Digitized by Google

près de son disciple, et soigneux de lui faire rendre compte de ses études, il ne sera pas obligé d'en venir à cette extrémité. C'est souvent la négligence du maître qui rend l'écolier punissable : on ne le châtie pas pour l'obliger à faire son devoir, mais parce qu'il ne l'a pas fait. Enfin si vous n'avez point d'autre secret pour réduire un enfant, que ferez-vous quand il sera grand ? car alors il n'aura rien à craindre de ce côté-là, et cependant il entrera dans une carriere bien autrement difficile. Ajoutez-encore que dans le temps qu'on punit ainsi les enfants, la crainte ou la douleur leur fait faire des indécences qui ne se peuvent honnêtement rapporter, et qui les couvrent d'infamie. Ensuite honteux, confus, ils n'osent plus se montrer; ils perdent courage, ils fuient la lumiere qu'ils ne souffrent qu'à regret. Mais ce sera bien pis, si l'on n'a pas réussi au choix des gens qu'on a mis auprès d'eux. Je n'oserois dire jusqu'où va la dépravation de ces indignes maîtres, ni à quel point ils abusent du droit de châtier les enfants; et l'appréhension continuelle où sont ces petits malheureux est quelquefois une occasion à d'autres, pour faire de semblables attentats. Je n'appuierai

Digitized by Google

pas davantage là-dessus : on m'entend, c'en est trop. Il me suffit d'avertir qu'il ne doit être permis à personne de trop entreprendre sur un âge si foible et si exposé à l'injure.

Je vais parler maintenant des arts et des connoissances qui sont nécessaires à l'Orateur, et je marquerai le temps auquel je suis d'avis qu'il commence à apprendre chaque chose.

CHAPITRE V.

De la Grammaire. — Des lettres de l'Alphabet et de leur valeur. — Des parties de l'Oraison, &c.

Dès qu'un enfant saura lire et écrire, il faudra le mettre à la grammaire. Il n'importe que je parle du grec ou du latin : mon sentiment est que le grec aille devant; mais le chemin qui mene à l'un, mene à l'autre. Quant à la grammaire, elle comprend deux parties; savoir l'art de parler correctement; et l'explication des poëtes. Ainsi elle a dans le fond plus d'étendue qu'elle n'en promet d'abord : car à l'art de parler correctement, est joint celui de bien écrire, et l'explication des

Digitized by Google

poëtes présuppose qu'on sache lire parfaitement : choses qui demandent toutes un discernement juste et une critique sûre. Les anciens grammairiens exerçoient cette critique avec tant de sévérité, que s'érigeant en censeurs, ils marquoient dans les livres les endroits qui ne leur plaisoient pas ; ils démêloient les véritables ouvrages d'un Auteur, d'avec ceux qui lui étoient faussement attribués : traitant ceux-ci comme des enfants supposés, qu'on chasseroit d'une maison pour faire place aux légitimes ; ils passoient en revue tous les Auteurs (1), mettoient les uns en meilleur ordre, et donnoient une entière exclusion aux autres.

Mais il ne suffit pas à un grammairien d'avoir lu les poëtes ; je veux aussi qu'il ait feuilleté, qu'il ait épluché, pour ainsi dire, tout ce qu'il y a d'écrivains : non-seulement pour les traits d'histoire qui s'y rencontrent, mais aussi pour les mots, qui tirent souvent toute leur force de l'autorité de ceux qui s'en sont servis. De plus, sans un peu de musique, il ne sauroit être parfait dans son art, puisqu'il est obligé de

(1) Quelques commentateurs ont entendu cet endroit autrement. Mais je trouve que leur explication est forcée, et j'ai mieux aimé suivre un sens plus littéral.

Digitized by Google

donner des leçons sur les *Mesures* (1) et sur les *Rythmes*. Et s'il ne sait de l'astronomie, il n'entendra pas même les poëtes, qui parlent si souvent du lever et du coucher des astres, pour marquer les différentes saisons. C'est encore une nécessité qu'il soit versé dans la philosophie, à cause d'une infinité d'endroits que l'on trouve dans presque tous les poëtes, et qui sont tirés de ce qu'il y a de plus subtil dans la recherche des causes naturelles; outre qu'Empédocle parmi les Grecs, et parmi les Latins Varron et Lucrèce qui ont traité des matieres de philosophie en vers, rendent cette connoissance absolument nécessaire. Enfin il ne lui faudra pas une éloquence médiocre, pour parler de toutes ces choses facilement et en bons termes. On peut juger par-là s'il faut écouter ceux qui se moquent de cet art, comme s'il ne rouloit que sur des bagatelles, et qu'il n'y en eût pas de plus mince. Je tiens pour moi que si notre Orateur n'y est consommé, le grand édifice que nous méditons d'élever, aura la destinée de tous les édifices qui manquent par les fon-

(1) La mesure consiste dans la proportion des temps, et dans un certain arrangement de pieds, propre à faire un vers. Le Rythme observe seulement la proportion des temps.

dements.

Digitized by Google

dements. En un mot la grammaire est nécessaire aux enfants; elle peut même plaire aux personnes les plus avancées en âge, et a de quoi nous occuper agréablement dans la solitude, par une infinité de recherches curieuses dont elle est remplie: d'autant plus estimable que de tous les genres d'étude auxquels on peut s'appliquer, c'est peut-être le seul qui ait plus de fond et de solidité que de brillant et d'ostentation.

Que personne donc ne méprise les principes de la grammaire, comme une chose de peu de conséquence; non qu'il soit difficile de distinguer les consonnes d'avec les voyelles, et de savoir qu'elles se divisent en demi-voyelles, et en muettes; mais parce que, si on prend la peine d'approfondir cette matiere, on y trouvera plus de mystere qu'on ne pense; et qu'elle renferme mille subtilités, qui non-seulement sont fort propres à aiguiser l'esprit des enfants, mais qui peuvent aussi exercer la plus profonde érudition. Croit on en effet (1) qu'il appartienne à tout le monde d'exiger les vrais sons de chaque lettre et sa juste valeur? Et moi je crois qu'il ne faut pas moins d'oreille pour cela,

(1) Faire sentir la valeur et la différence. G.

Digitized by Google

que pour faire la différence des sons que rendent les cordes d'un instrument.

Du moins faut-il convenir que tout grammairien est obligé de descendre dans ce détail, savoir si nous manquons de quelques lettres nécessaires; je ne dis pas quand nous écrivons de certains mots qui sont tirés du grec; car alors nous empruntons des Grecs mêmes deux lettres (l'y et le z), mais je dis dans notre langue : par exemple, si nous avons besoin du Digamma Eolique (1) en quelques mots, comme dans *fervus* et *vulgus*. Il est certain aussi qu'il y a un son qui tient le milieu entre l'*u* et l'*i*; car nous ne prononçons point *optimum* comme *opimum* : et dans le mot *herè* (2), ni l'*e* ni l'*i* ne se prononcent pleinement.

Il examinera d'un autre côté, si nous n'avons point de lettres qui soient superflues, outre cette marque d'aspiration, ⊢, que l'on ne peut recevoir sans ad-

(1) Le Digamma Eolique étoit une lettre particuliere aux Eoliens, laquelle ressembloit à notre F, et en avoit toute la force : pour ἴλιον, ils disoient Fιλιον, et pour ῥοδόν, Fροδον. A leur imitation les anciens Latins usoient de l'*f* comme d'une aspiration, et disoient *fœdum* pour *œdum*. Le Digamma tiroit son origine du *Vav* des Phéniciens. C'étoit proprement deux gamma l'un sur l'autre F, d'où il avoit pris son nom.

(2) Ils disoient alors *herè* pour *heri*.

Digitized by Google

mettre la marque opposée ⊣. J'entends donc particulierement le K, qui est encore la lettre caractéristique de quelques noms (1), et le Q. qui pour la forme et pour l'effet est tout semblable au Κόππα (2) des Grecs, avec cette seule différence, que le Q chez nous a une figure plus oblique, et que le Κόππα (3) chez les Grecs ne sert plus présentement que de marque dans leur arithmétique. J'entends enfin l'X qui est la derniere lettre de notre alphabet, et dont nous nous passerions bien, si nous ne l'avions été chercher.

A l'égard des voyelles, c'est au grammairien de voir si l'usage n'a point donné force de consonnes à quelques-unes : puis-

(1) Ils écrivoient *Karthago*, *Kalendæ*.

(2) Cet endroit du texte est tellement corrompu, que personne jusqu'ici n'en a pu tirer un sens raisonnable; j'en dois l'intelligence à un savant Magistrat du Parlement de Dijon, qui l'a heureusement rétabli, dans une dissertation qu'il a faite sur l'alphabet des Grecs et des Latins, et qui est imprimée à la fin de la Paléographie du célebre écrivain D. Bernard de Montfaucon.

(3) Le Κόππα ou *Kofé* étoit une des six lettres que Cadmus avoit apportées aux Grecs. L'illustre Magistrat dont je viens de parler, prouve par ce passage de Quintilien que le Κόππα des Grecs étoit à-peu-près de même figure que le Q des Latins. Les Grecs ne s'en servoient plus comme d'une lettre, mais comme d'une note d'arithmétique qui signifioit le nombre de 90, c'étoit un pur ἐπίσημον, dont la figure étoit telle ϙ.

Digitized by Google

que l'on écrit *jam* comme *tdm*, et *vos* comme *cos*. Il examinera aussi de quelle maniere on les joint ensemble. Car par le moyen de cette jonction, tantôt on fait une voyelle longue, comme il se voit par la maniere d'écrire des Anciens, qui doubloient une voyelle (1), en sorte que ce redoublement tenoit lieu d'accent (2); et tantôt on les faisoit longues toutes deux (3), ce qui ne peut aller plus loin; à moins qu'on ne s'imagine qu'il y a des syllabes composées de trois voyelles, ce qui ne sauroit jamais être, si l'une de ces voyelles ne fait l'office de consonne.

Il recherchera aussi comment deux voyelles ont la propriété de s'unir ensemble (4); au lieu que deux consonnes qui se suivent, on ne peut unir l'une avec l'autre, sans que le son de l'une des deux n'en demeure affoibli. Cependant deux *i* s'unissent fort bien ensemble; c'est pour-

(1) Les anciens Latins ont dit *loumen* pour *lumen*, *rees* pour *res*, *doonum* pour *donum*.

(2) Du signe d'une longue, *et non accent. C.*

(3) Et tantôt on en fait deux syllabes. *C.*

(4) Quintilien veut dire que deux voyelles étant jointes ensemble, soit par redoublement comme dans *rees*, soit dans une dipthongue, comme dans *aj*, chacune d'elles conserve sa nature. Au lieu que deux consonnes de même nature ne peuvent s'unir dans une même syllabe; et de nature différente, comme dans *frangit*, elles se nuisent l'une à l'autre.

Digitized by Google

quoi de *jacit* on fait *conjicit*. Il en est de même de deux *u* dans *vulgus* et *servus*, comme ils s'écrivent aujourd'hui (1), et à ce sujet il fera remarquer à son disciple que Cicéron aimoit à mettre deux *i* en quelques mots où les autres n'en mettent qu'un, comme dans *aijo* et *Maija*, auquel cas il faut que l'un des deux soit consonne.

Qu'un enfant apprenne donc ce que chaque lettre a de propre et de particulier; ce qu'elle a aussi de commun avec d'autres, et quelles sont celles qui ont de l'affinité entre elles. Il ne sera plus surpris de voir *scabellum* formé *de scamnum*, et *bipennis* qui signifie une hache à deux tranchants, de *pinna*, (c'est tout ce qui se termine en pointe) et il ne tombera pas dans l'erreur de ceux qui croyant que *bipennis*, une hache, est ainsi dite à cause des deux aîles qu'elle a, veulent par cette raison que l'on dise aussi *pinnæ* pour signifier les aîles d'un oiseau.

On ne l'instruira pas seulement des changements qui arrivent aux verbes par la conjugaison, ou par le moyen d'une préposition que l'on ajoute, comme *secat*

(1) L'Empereur Claudius avoit introduit l'usage du Digamma Eolique dans la prononciation de ces mots, et de quelques autres.

Digitized by Google

secuit, *cadit excidit*, *cædit cecidit*, *calcat exculcat*, et de *lavare lotus*, *illotus*, etc. mais aussi de ceux qui avec le temps se sont faits dans les cas directs, autrement appellés nominatifs; car comme on dit maintement *Valerii* et *Furii*, au lieu de *Valesii* et *Fusii* qu'on disoit autrefois; de même *arbos*, *labos*, *vapos* même et *clamos* et *lases* ont eu leur temps. Et cette même *s* qui s'est vue chassée de ces mots-là, a pris en d'autres la place d'une autre lettre; car on disoit *mertare* et *pultare*, pour *mersare* & *pulsare* que l'on dit à présent. Bien plus, anciennement les Latins disoient *fordeum* et *fœdus* pour *hordeum* et *hœdus*, employant l'*f* ou quelqu'autre lettre semblable, pour toute aspiration; au contraire les Grecs aspirent leur φ, et de-là vient que Cicéron se moque d'un témoin qui ne pouvoit prononcer la premiere lettre du nom de *Fundanius*.

N'y a-t-il pas eu un temps aussi où nous mettions un *B* à la place de quelques autres lettres? de-là *Burrhus*, *Bruges*, et *Balœna*, pour *Pyrrhus*, *Phryges*, et *Phalœna*. C'est pour cela que de *duellum*, on a fait *bellum*, et quelques uns même ont osé dire *Bellios* pour *Duellios*. Je ne dis rien de quelques autres usages qui sont encore plus extraordinaires (1).

(1) Comme *stlocum* et *stlites*, pour *locum* et *lites*.

Digitized by Google

Pour le *T*, il est en quelque sorte de communauté avec le *D*; ainsi il ne faut pas s'étonner si, sur de vieux édifices de notre ville, et en quelques-uns de nos temples les plus célebres, on trouve écrit *Alexamter* pour *Alexander*, et *Cassantra* pour *Cassandra*. L'*o* et l'*u* de même se sont souvent mis l'un pour l'autre, non-seulement dans les mots grecs, comme *Hecoba*, *Culchydes*, *Pulyxena*, mais en latin, *dederont*, *probaveront*, ainsi d'Ὀδυσσεὺς les Eoliens ont fait Οὐδυσσεὺς, et les Latins *Ulysses*. L'*e* n'a-t-il pas tenu aussi la place de l'*i* en beaucoup de mots, comme en *Menerva*, *Leber*, *Magester*, *Dijove*, *Vejove*; pour *Dijovi*, et *Vejovi*? Il ne suffit d'indiquer les choses sur lesquelles il faut insister; car je ne fais pas ici la fonction de maître, je donne seulement des avis à celui qui la doit faire.

De-là donc il passera aux syllabes, sur quoi je ferai quelques observations, lorsque je traiterai de l'orthographe. Ensuite il examinera combien il y a de parties d'oraison, et quelles elles sont, bien qu'on s'accorde peu sur leur nombre. Car les anciens, comme Aristote entr'autres et Théodecte, n'en ont admis que trois, savoir les verbes, les noms, et les conjonctions: fondés sur ce que la force du dis-

Digitized by Google

cours est dans les verbes, la matiere dans les noms (l'un en effet est ce qui se dit, et l'autre ce dont il se dit); et qu'enfin il ne se peut faire d'assemblage de l'un avec l'autre, sans un lien commun qui les unisse, d'où naissent les conjonctions. Mais peu-à-peu les philosophes, et surtout les Stoïciens ont augmenté le nombre de ces parties. En premier lieu, aux conjonctions on a ajouté les articles, ensuite les prépositions; puis on a ajouté aux noms l'appellation, ensuite le pronom; enfin on a mêlé le participe avec le verbe, et on a joint aux verbes mêmes les adverbes. Notre langue ne demande point d'articles; c'est pourquoi ils sont confondus avec les autres parties de l'oraison; mais à celles que j'ai nommées on a ajouté encore l'interjection.

Quelques-uns néanmoins n'en reçoivent que huit, en quoi ils ont pour eux de forts bons Auteurs, comme Aristarque, et de notre temps Palémon, qui ont compris l'un et l'autre, le *vocabulum*, ou *l'appellation* sous le nom, comme des especes sous leur genre. Mais ceux qui ont mis de la différence entre le nom et ce que nous appellons *vocabulum*, sont obligés d'en admettre neuf. Il y en a qui subtilisent encore davantage, et qui distinguent entre

Digitized by Google

vocabulum et *appellatio*; ensorte que le premier soit pour les choses qui se peuvent voir et toucher, comme *maison*, *lit*, *etc.* Le second pour celles qui manquent de l'une des deux qualités, ou de toutes les deux ensemble, comme *vent*, *ciel*, *Dieu*, *vertu*, etc. Ils ajoutent encore deux autres parties (1), que je ne puis approuver. De savoir maintenant si le mot grec προσηγορία doit être rendu par *vocabulum* ou par *appellatio*, et s'il faut le rapporter au nom comme à son genre; la question étant peu importante, je laisse au grammairien la liberté de prendre là-dessus tel parti qui lui plaira.

Mais sur-tout qu'un enfant sache parfaitement décliner les noms, conjuguer les verbes, sans quoi il ne pourra jamais faire de progrès considérables. Il seroit même inutile d'en avertir ici, sans la précipitation fastueuse de la plupart des maîtres, qui commencent par une chose qui ne doit aller qu'après, et qui pour faire briller un enfant par des connoissances spécieuses, se servent de méthodes abrégées, qui bien loin de l'avancer, le retardent et l'embarrassent; mais si

(1) L'une étoit l'affirmation comme *heu*; et l'autre une espece d'adverbe collectif, comme *fasceatim*.

Digitized by Google

un maître a la capacité nécessaire, et ce qui n'est guère moins rare, s'il veut bien prendre la peine de montrer ce qu'il sait, il ne se contentera pas d'enseigner à son disciple qu'il y a trois genres dans les noms, ni quels sont les noms qui ont les deux genres, et même tous les trois. Pour moi j'exige de lui bien autre chose, et je ne croirai pas que ce soit un homme à qui rien n'échappe, parce qu'il aura fait observer qu'il y a des noms communs, qui se donnent également au mâle et à la femelle, et qui comprennent les deux sexes; d'autres qui avec une terminaison féminine, sont pourtant masculins, comme *Murena;* et d'autres qui avec une terminaison neutre, sont de genre féminin, comme *Glicerium.*

Un habile grammairien (1) recherchera l'origine d'une infinité de surnoms; car les uns ont été imposés pour quelque défaut corporel, *Rufus*, *Longus*, etc. parmi lesquels il y en a dont la raison ne se découvre pas si aisément, comme *Sulla*, *Burrhus*, *Galba*, *Plancus*, *Pansa*, *Scaurus*, etc. D'autres viennent de quelque accident qui sera arrivé à la naissance d'une personne, comme *Agrippa*

(1) Il s'est ici glissé tant de fautes dans le texte, qu'il en faut deviner le sens.

Digitized by Google

Opiter, *Postumus*, *Vopiscus* (1), etc. D'autres enfin de plusieurs autres causes, *Scipion*, *Cotta*, *Lenas*, *Serranus*, etc. Il en sera de même des noms (2) de peuples, de villes, de certains lieux, et de beaucoup d'autres choses, lesquels noms ont une pareille origine.

Il parlera aussi d'une sorte de nom que l'on donnoit autrefois à nos esclaves, et qui se prenoit du nom de leurs maîtres (3), *Marciporès*, *Publipores*, etc.

C'est encore à lui de voir si chez les Grecs, il y a quelque chose qui ait force d'un sixieme cas, et parmi nous d'un septieme; car lorsque je dis qu'un homme a été blessé d'un dard, à proprement parler, je n'use point de la nature de l'ablatif, non plus que de celle du datif, quand j'exprime la même chose en Grec (τῳ δορι.)

Quant aux verbes, il n'y a personne qui ne sache qu'ils ont leurs qualités (4), leurs modes, leurs temps, leurs personnes, leurs nombres, et leurs genres; c'est

(1) Ou après la naissance, comme Vopiscus. *C.*

(2) Des noms propres tirés de peuples, ect. (comme Africanus, etc.) *C.*

(3) *Marcipores*, id est, *pueri* vel *servi Marci.*

(4) Qualités et modes sont synonymes dans Quintilien. *C.*

Digitized by Google

ce qu'on apprend aux petites écoles, et rien n'est si trivial. Mais bien des gens se trouveront embarrassés de certains verbes qui ne se conjuguent point à la maniere des autres.

De plus il y a des participes dont on peut raisonnablement douter s'ils sont participes verbaux, ou seulement des noms, comme *lectus*, *sapiens*, parce qu'ils peuvent être l'un et l'autre selon l'occasion. Et de même il y a des verbes que l'on prendroit pour des noms appellatifs, comme *fraudator*, *nutritor*.

Que dirons-nous de ceux qui ont un passif contre toutes les regles ? *Itur in antiquam sylvam*, etc. ne méritent-ils pas une attention particuliere? car ils ne se disent point à la premiere personne : *fletur* est encore de même espece. Et puisque nous en sommes sur les verbes passifs, il est à remarquer qu'ils s'emploient fort diversement; les uns ont une signification passive plus générale, *panditur interea domus omnipotentis olympi ;* les autres sont pris impersonnellement, *totis usque adeò turbatur agris :* les autres enfin sont neutres passifs, et ont une emploi personnel, *campus curritur*, *mare navigatur.*

Que dirai-je de certains participes qui ont une terminaison passive, et qui si-

Digitized by Google

gnifient tout le contraire de ce qu'ils semblent signifier, comme *pransus*, *potus* ? Ajoutons encore qu'il y a des verbes défectueux, c'est-à-dire, qui manquent de plusieurs inflexions; d'autres qui changent absolument en quelques-uns de leurs temps, *fero*, *tuli* : d'autres qui ne se disent qu'à la troisieme personne, *licet*, *piget*; et quelques-uns dont la terminaison devient semblable à celle de certains mots qui se prennent adverbialement : car nous disons *dictu et factu*, comme *noctu et diu*; mais ils ne laissent pas d'être des verbes (1), quoique dans une espece de participes, différente des participes *dicto et facto*.

CHAPITRE VI.

Des perfections et des vices de l'Oraison.

Après avoir parlé des parties de l'Oraison (2), il nous faut maintenant parler

(1) Du temps de Quintilien on ne connoissoit pas encore de supin. C'est un nom inventé après ce rhéteur. De son tems on appelloit participe tout ce qui se décline dans le verbe, à la façon des noms.

(2) Quoique ces chapitres de grammaire soient pour la langue latine, on en peut néanmoins appliquer une partie à toutes les langues, et sur-tout à la nôtre.

Digitized by Google

de ses perfections et de ce ses vices. Toute Oraison doit être correcte, claire et ornée. Pour la convenance qui est sa principale beauté, je n'en dis rien : parce que la plupart la comprennent dans l'ornement. Ces trois perfections ont autant de vices opposés, que la Grammaire se propose d'examiner, comme faisant son premier devoir de donner des regles pour apprendre à parler correctement. Or, ces regles concernent les mots, soit pris séparément et considérés en eux-mêmes, soit joints ensemble et entant qu'ils se rapportent les uns aux autres. [Je prends ici le mot latin, *verbum*, dans une signification générale, car il a deux sens : quelquefois il signifie toutes les parties d'Oraison, comme dans Horace: Quand on aura bien médité son sujet, les mots se présenteront d'eux-mêmes. Quelquefois il ne signifie qu'une partie d'Oraison, appellée *verbe*, comme *lego*, je lis, *scribo*, j'écris. Pour éviter cette équivoque, il y a des Auteurs latins, qui en parlant des mots en général, les appellent *voces*, *Dictiones*, *Locutiones*. *C.*] Les mots (1) pris séparément sont du fonds

(1) Le mot latin *verbum* pouvant également signifier *un mot* et *un verbe*, Quintilien démêle ici cette équivoque; mais comme elle ne se trouve point en

Digitized by Google

de la langue ou étrangers ; simples ou composés ; propres ou transportés d'un emploi à un autre ; usités ou communs, ou de notre invention et nouveaux. Mais chaque mot considéré de la sorte est plus susceptible de vice que de beauté : car lors même que nous disons quelque chose de propre, de beau, de sublime, aucune de ces qualités ne se trouve que dans le tissu de l'Oraison ; puisque nous ne louons les termes que par la convenance qu'ils ont avec les choses ; de sorte que détachés de ce rapport ils n'ont rien de remarquable, qu'un certain son qui est plus ou moins parfait, et qui fait que de deux mots qui ont la même signification, la même (1) valeur, on choisit celui qui sonne le mieux.

Ayons soin premierement que l'Oraison soit exempte de barbarisme et de solécisme. Mais comme ces vices sont quelquefois excusés ou par coutume, ou par l'autorité, ou par l'antiquité, ou enfin pour la ressemblance qu'ils ont avec quelque vertu (car souvent il n'est pas aisé de les démêler d'avec les figures) de

notre langue, je me suis attaché au sens et non pas à la lettre. *Cette note du traducteur devient inutile par l'addition.*

(1) Εὐφωνία.

Digitized by Google

crainte qu'on ne soit trompé à une observation si glissante et si dangereuse ; plus cette différence est délicate, plus un grammairien doit s'étudier à la bien marquer. J'en parlerai moi-même plus au long dans le traité des figures ; cependant tout vice qui tombe sur les mots en particulier, nous l'appellerons barbarisme.

Il me semble voir quelqu'un dire en lui-même, que fait cet homme qui nous avoit promis de si grandes choses ? Et qui ne sait pas qu'il y a des barbarismes qui se font en écrivant, d'autres qui se font seulement en parlant ? par la raison que tout ce qui s'écrit mal, c'est une nécessité qu'il se dise mal ; et qu'au contraire ce qui se dit d'une maniere vicieuse, il ne s'ensuit pas toujours qu'il péche dans l'écriture. Qui ne sait pas aussi que les premiers viennent d'une lettre ou d'une syllabe qu'on ajoute, qu'on retranche, qu'on change, ou qu'on transpose ? et les seconds, de quelques syllabes qu'on divise, qu'on assemble, qu'on aspire, ou enfin qu'on prononce mal.

Il est vrai, ces remarques sont peu de chose ; mais ce sont encore des enfants que nous enseignons, et des grammairiens que nous avertissons de leur

Digitized by Google

devoir. Si parmi ces derniers il y en a quelqu'un qui, pour n'avoir qu'une très-légere connoissance de cet art, se borne à montrer ce que contiennent certains abrégés, ouvrage hâté et superficiel de quelques Professeurs ; ceux qui sont plus profonds n'en demeureront pas-là. Par exemple, ils apprendront à un enfant qu'il y a diverses sortes de barbarismes ; l'une qui naît d'un mot étranger, Africain, si vous voulez, ou Espagnol, qu'on emploie pour un mot de la langue ; tel est *canthus* qui signifie cette bande de fer que l'on met autour d'une roue, duquel mot néanmoins Perse a usé comme *Sat. 5. 71.* d'un mot reçu. Tel est encore *ploxemum* que Catulle a employé, quoiqu'il ne se dise qu'aux environs du Pô. Tel est encore ce mot gaulois *casnar*, (*id est*, *assectator*), qui se trouve dans l'Oraison de Labiénus, ou si on veut de Cornélius-Gallus contre Pollion : car pour *mastruca* qui est un mot Sardien (1), Cicéron s'en est servi exprès, et par plaisanterie. La seconde sorte est celle que nous affectons, pour donner à entendre qu'un homme, en ne suivant que sa colere et son emportement, s'est exprimé dans les termes les plus grossiers et les plus barbares. La

(1) Dans l'oraison pour Scaurus.

Digitized by Google

troisieme est une espece de barbarisme dont il y a une infinité d'exemples, et dont il est aisé de s'en imaginer autant qu'on voudra : il ne faut qu'ajouter une lettre ou une syllabe à quelque mot que ce soit, ou en ôter une autre, ou bien mettre l'une pour l'autre, ou placer la même autrement qu'elle n'est. Mais quelques-uns pour faire montre de leur érudition, ont coutume de tirer des exemples d'un poëte ; et en lisant le texte de ce poëte, comme on fait d'abord, ils commencent par lui faire son procès. Cependant un enfant doit savoir que ces fautes en vers sont excusables, et qu'elles tournent même quelquefois en beauté ; c'est pourquoi il faut plutôt choisir des exemples moins ordinaires, comme celui de Tinca (1) qui, au rapport de Hortensius, disoit *preculæ* pour *pergulæ*, et faisoit deux barbarismes dans un seul mot, par le changement d'une lettre et par la transposition d'une autre : au lieu qu'Ennius qui tombe deux fois dans les mêmes fautes, en deux mots consécutifs (2), est justifié par le droit qu'ont les poëtes.

Mais en prose même, il y a certains

(1) Célebre Orateur, dont il est parlé dans Cicéron.

(2) *Metieo*, *suffetieu*, pour *Metio* et *suffetio*.

Digitized by Google

changements qui sont reçus présentement. Cicéron n'a-t-il pas dit l'armée des *Canopites*, quoique les gens du pays disent *Canobites* ; et plusieurs auteurs n'écrivent ils pas *Tharsomène* pour *Thrasymène*, en quoi ils font une transposition ? Il en est de même de beaucoup d'autres mots ; car Sisenna a dit le premier *assentio* pour *assentior* ; et soit qu'il eût raison ou non, plusieurs l'ont imité, et outre son autorité, ont suivi encore l'analogie ; mais ceux qui tiennent pour *assentior* ont le plus grand nombre de leur côté. Or un grammairien ignorant s'imaginera qu'il y a ou une lettre ajoutée en l'un, ou une retranchée en l'autre. N'y a-t-il pas aussi des mots composés, dont chaque partie prise séparément seroit sans doute vicieuse, et qui dans leur composition n'ont rien de mauvais : car tout le monde a dit jusqu'ici *duapondo*, *trepondo*, et Messala soutient qu'ils se disent bien. Séparez-les, vous faites deux ou trois barbarismes de différent genre. Il paroîtra peut-être absurde de dire que le barbarisme, qui est le vice d'un seul mot, tombe sur les nombres et sur les genres : cependant il y a des mots qui, sans qu'on change, qu'on retranche, ni qu'on ajoute aucune lettre, sont mau-

Digitized by Google

vais ; par la seule raison que les uns étant pluriels, on les met au singulier ; comme *scala* et *scopa*, pour *scalæ* et *scopæ* : les autres étant singuliers, on les met au pluriel, comme *hordea* et *mulsa* pour *hordeum* et *mulsum* ; et les autres qui sont masculins, on les fait neutres, comme *gladia* pour *gladii* ; mais je me contente de remarquer cela en passant, pour ne pas ajouter une nouvelle question à un art qui n'est déjà que trop embrouillé par la faute de quelques opiniâtres.

A l'égard des barbarismes qui se font dans la prononciation, il faut plus de pénétration pour les connoître ; parce que l'on n'en peut guere donner d'exemples par écrit, si ce n'est lorsqu'ils se rencontrent en vers ; comme ceux qui naissent de la *diérese*, dont le propre est de diviser les syllabes et d'une seule en faire deux, par exemples *Europaï* pour *Europæ* : ou du vice contraire que les Grecs nomment *synérése* ou *synalèphe* : et que nous pouvons appeller nous du mot d'union, parce qu'il unit les syllabes et de deux n'en fait qu'une, comme on peut voir dans ces vers de Varron, *Cùm te flagranti dejectum fulmine, Phaeton.* En effet, si c'étoit de la prose, on pourroit prononcer toutes les lettres, et conserver chaque syllabe.

Digitized by Google

Les fautes aussi qui regardent les temps et la mesure des syllabes, comme lorsqu'une syllabe breve est employée pour une longue, *Italiam fato profugus*; ou qu'une longue est employée pour une breve *unius ob noxam et furias*: ces fautes aussi, dis-je, ne se font remarquer qu'en vers; encore même en vers, ne sont-elles pas regardées comme des fautes. Mais pour celles qui altèrent les sons, il n'y a que l'oreille seule qui en puisse juger. Cependant on peut demander, si dans notre langue, quand ces fautes viennent d'une aspiration ôtée ou ajoutée mal-à-propos, elles ne passent point jusqu'à l'écriture, supposé que l'*h* soit une lettre et non pas seulement une marque; car on a souvent varié là-dessus. Les anciens se servoient très-rarement de l'*h*, même avec les voyelles, écrivant *ædos* et *ircos* pour *hœdos* et *hircos*. Ensuite on a long-temps observé de ne la pas employer avec les consonnes; alors on disoit *grâcci* et *triumpi* pour *gracchi* et *triumphi*. Mais tout-à-coup l'usage en fut porté à l'excès, de sorte qu'on mettoit l'*h* par tout; comme il se voit par beaucoup de mots qui sont restés dans de vieilles inscriptions, *choronæ*, *chenturiones*, *prœchones*: ce qui a donné

Digitized by Google

lieu à cette ingénieuse épigramme (1) de Catulle, que tout le monde sait. De-là ont passé jusqu'à nous plusieurs mots où l'*h* s'est toujours conservée depuis, *vehementer*, *comprehendere*, *mihi*; car on disoit autrefois *mehe* pour *me*, et il y en a des exemples dans les vieux poëtes tragiques.

Il est encore plus difficile d'observer ici toutes les fautes qui se commettent dans les tons ou dans les accents, [que je trouve appellés *tonores* par les anciens, qui avoient dérivé ce mot du grec Τόνος. *C.*] (2), lorsqu'une syllabe qui doit avoir un accent aigu, est mise pour une qui a un accent grave, comme dans *Camillus*, si on donnoit un accent aigu à la premiere; ou lorsqu'un accent grave se met pour un circonflexe, comme dans *Cethegus*, si on relevoit la premiere syllabe; car alors celle du milieu changeroit de nature; ou enfin lorsqu'on met un circonflexe pour un grave, [mettant un *apex* (le signe d'une longue) sur la suivante. *C.*] comme font quelques-uns. Encore même confondent-ils les deux dernieres syllabes en une, mais cela ne se fait guere que dans des

(1) *Chommoda dicebat, si quando commoda vellet Dicere, et Hinsidias Arrius insidias.* Catul.

(2) *Tenores*, et anciennement *tonores*.

Digitized by Google

noms grecs, comme *Atreus*, *Terei*, *Nerei* (1), qu'ils marquent d'un accent circonflexe, en quoi ils pèchent doublement. Cependant je me souviens que dans ma jeunesse, de doctes vieillards prononçoient ces mêmes mots avec un accent aigu sur la premiere syllabe, de sorte que la seconde étoit nécessairement grave; et telles étoient les regles des accents. Aujourd'hui néanmoins, je vois que de savants grammairiens observent de donner quelquefois un son aigu à la derniere syllabe d'un mot, pour le distinguer d'un autre avec lequel on pourroit le confondre; par exemple dans ce vers de Virgile,

quæ circùm littora, circùm
Piscosos scopulos, etc.

ils relevent la syllabe finale de *circùm*, afin que l'on voie que c'est une préposition, et non pas l'accusatif de *circus*. Par une raison semblable, ils marquent d'un accent grave le derniere syllabe de *quale* et de *quantum*, lorsqu'ils servent à interroger; et d'un accent aigu, lorsqu'ils sont pris pour termes de comparaison. Mais ils ne pratiquent guere cet usage qu'à l'égard

(1) Quintilien veut dire que quelques-uns prononçoient ces mots grecs, comme s'ils n'avoient que deux syllabes en latin, au lieu qu'ils en ont trois.

Digitized by Google

des adverbes, des prépositions et des pronoms; et ils suivent la générale par-tout ailleurs. Pour moi, je crois que l'exception vient de ce qu'en ces endroits, nous joignons deux mots ensemble; car je regarde la préposition jointe à son régime, comme ne faisant qu'un seul mot, et en effet on les prononce d'une maniere peu distincte; ainsi on reléve alors la syllabe, comme on feroit si ce n'étoit qu'un seul mot; ce qui a lieu encore en d'autres occasions, par exemple, ici, *Trojæ qui primus ab oris.* Il arrive aussi que le besoin du vers change l'accent, et que l'on prononce une syllabe breve avec un accent aigu, comme dans cette fin de vers, *pecudes, pictæque volucres;* parce qu'encore que cette syllabe soit breve de sa nature, elle devient pourtant longue par position, pour ne pas faire une iambe que le vers héroïque n'admet point; mais si l'on sépare ces mots, ils rentrent dans la regle; ou si la coutume l'emporte, il faut abolir les anciennes loix de la prononciation.

Ces loix sont d'une observation plus difficile chez les Grecs, à cause de leurs différents idiomes qu'ils appellent dialectes, et parce qu'un même mot est tantôt bien dit, tantôt mal; mais en latin la pratique en est très-simple: car il ne peut

Digitized by Google

y avoir trois syllabes de suite dans un même mot, qu'il n'y en ait une aiguë; soit que ces trois syllabes composent tout le mot, ou qu'elles en soient seulement les dernieres : et de ces trois, la syllabe aiguë, est toujours la pénultieme ou l'antépénultieme. Si celle du milieu est longue, elle aura un accent aigu ou un circonflexe : si elle est breve, elle aura un accent grave; et par cette raison ce sera la syllabe de devant, c'est-à-dire, l'antépénulrieme, qui deviendra aiguë. Enfin dans tous les mots de plusieurs syllabes, il y en a toujours une qui a un accent aigu; mais jamais plus d'une, et jamais la derniere; ainsi dans les mots de deux syllabes, c'est toujours la premiere. De plus, jamais la même syllabe n'a un accent aigu et un circonflexe, parce que le circonflexe se forme du grave et de l'aigu; c'est pourquoi un mot latin ne sauroit avoir sur la derniere syllabe un accent aigu, ni un circonflexe : je dis un mot de plusieurs syllabes; car pour ceux qui n'en ont qu'une, ils l'auront toujours marquée d'un aigu, ou d'un circonflexe; afin qu'il soit vrai de dire, qu'il n'y a pas un seul mot qui n'ait un accent aigu.

Il resteroit encore à parler de certains défauts, qui affectent les sons, et qui vien-

Digitized by Google

nent d'une prononciation vicieuse; par exemple, de la peine qu'on a à prononcer un double *i* ou une double *l*; ou de ce qu'une lettre nous échappe, ou de ce que nous donnons un son trop (1) grossier et trop épais à une autre; ou de ce que la voix se fait entendre dans l'enfoncement de la bouche: mais ces défauts ne se peuvent marquer par écrit; et même pour les exprimer, nous sommes obligés d'avoir recours aux Grecs, qui sont infiniment plus heureux que nous à inventer des termes. Enfin il y a des sons ou plutôt des accents que nous reprochons à toute une nation, tant ils sont inévitables et comme attachés à ceux qui les ont. Tous ces défauts bannis de l'oraison, il en résulte un parler correct, qui consiste, si je ne me trompe, à employer des mots qui soient tous bons, tous bien prononcés, et mêlés d'un certain agrément; car l'idée d'un parler correct nous fait entendre tout cela (2).

Les autres vices naissent tous de l'assemblage des mots et particulierement le solécisme. Cependant on chicanne en-

(1) C'est ce qu'ils appellent ἰωτακισμὸς, λαμβδακισμὸς, ἰσχνότητας, σκαλειασμὸς, κοιλοστομίαν.

(2) ὀρθοεπεία. [Dans la derniere édition, on avoit réuni ce mot à la note qui précede.]

Digitized by Google

core là-dessus : car ceux mêmes qui conviennent que le solécisme a lieu dans le tissu de l'oraison, comme souvent il se corrige par le changement d'un seul mot, veulent que le vice soit alors dans le mot et non dans l'oraison. Ils apportent pour exemple, *amaræ corticis*, et *medio cortice*, prétendant que l'un des deux péche dans le genre : pour moi je ne blâme ni l'un ni l'autre, puisqu'ils sont fondés sur l'autorité de Virgile. Mais supposé que l'un des deux soit mal dit, et qu'on y remédie en disant *amari corticis*, ou bien *media cortice*, il ne s'ensuit pas pour cela que la faute soit dans les mots; car ces mots *amari corticis* et *media cortice*, pris séparément, sont bons, et ne deviennent mauvais que parce qu'ils sont joints ensemble. Or cette jonction n'est-ce pas ce qui fait le tissu de l'oraison?

Mais on propose une question plus savante, c'est à savoir si le solécisme peut tomber sur un seul mot? par exemple, si quelqu'un pour appeller une personne disoit, *venite;* ou si pour en congédier plusieurs, il disoit, *abi*, ou *discede;* ou bien si interrogeant une personne en ces termes, *quem video?* cette personne répondoit, *ego*. Quelques-uns vont encore plus loin, et soutiennent que c'est faire un solécisme, que d'exprimer une chose

Digitized by Google

par la parole, et d'en faire entendre une autre, soit par un signe de tête, soit par quelqu'autre geste. Pour moi je ne suis pas tout-à-fait de ce sentiment, ni ne m'en éloigne pas non plus tout-à-fait; car il est vrai que le solécisme peut se trouver dans un mot; mais il faut pourtant convenir qu'il y a quelque chose de sous-entendu, qui tient lieu de plusieurs autres mots. De maniere que ce vice est toujours dans l'assemblage de ce qui sert à nous faire entendre les choses, ou à nous faire marquer l'intention de celui qui parle. Pour éviter toute subtilité, je crois que le solécisme est quelquefois dans un mot, mais jamais préciséfment dans un mot seul.

De savoir maintenant combien de sortes il y en a, c'est un point sur lequel on n'est pas plus d'accord. Ceux dont la division me paroît la plus juste, en font quatre especes, qui sont les mêmes que celles du barbarisme, et consistent dans un mot ajouté, comme *veni de Susis in Alexandriam*, ou retranché, comme *Ægypto venio, ambulo viam, ne hoc fecit;* ou transposé de façon que l'ordre en soit renversé, comme *quoque ego, enim hoc voluit, autem non habuit.* Et au sujet de la transposition, on demande si le mot *igi-*

Digitized by Google

tur, mis au commencement du discours, doit être traité de solécisme; à quoi il n'est pas aisé de répondre, parce que les meilleurs écrivains sont partagés là-dessus; les uns l'employant souvent de la sorte, et les autres ne l'employant jamais. Ces trois premieres especes sont honorées du nom de tropes (1) et de figures, par quelques auteurs qui appellent la premiere *un pléonasme*, c'est-à-dire, une adjection; la seconde, *une ellipse*, c'est-à-dire, une détraction; la troisieme, *une anastrophe*, c'est-à-dire, une inversion; et qui prétendent que s'il faut les regarder comme des especes de solécismes, on ne peut se dispenser d'y ajouter aussi l'hyperbate, qui est de même nature. Pour la quatrieme espece, on en convient, et c'est lorsqu'on met un mot pour un autre; ce qui arrive à toutes les parties de l'oraison, mais plus fréquemment au verbe; parce que c'est celle de toutes qui souffre le plus de changements: ainsi le verbe est susceptible de solécisme dans [dans ses genres. *C.*] ses personnes, dans ses temps, dans ses modes, que les uns appellent ses différents états, les autres ses qualités, et qui sont au nombre de six, comme il plaît aux uns; ou de

(1) *Tropes* doit être effacé; Quintilien les distingue des *figures*. *C.*

Digitized by Google

huit, comme il plaît aux autres : et ce vice prendra autant de formes, que l'on comptera de sortes de changements qui se peuvent faire.

Ajoutons encore les nombres : Nous autres Latins nous n'en avons que deux; mais les Grecs en ont un troisieme, qui est le duel. Quelques-uns néanmoins ont voulu nous donner aussi un duel, et s'imaginoient l'avoir trouvé dans *scripsêre*, *legêre*; ne faisant pas réflexion que cette terminaison n'est soufferte, que parce qu'elle est quelquefois moins rude; comme par la même raison les Anciens ont dit pour *malè mereris*, *malè merêre*. Aussi notre prétendu duel n'occupe que ces deux places, au lieu que celui des Grecs regne dans toute la suite du verbe et dans les noms, quoique malgré cela ils s'en servent tres-rarement; mais pour le nôtre, aucun de nos auteurs ne s'est avisé jusqu'ici d'en faire la distinction. Au contraire quand ils ont dit, *devenere locos*, *conticuere omnes*, *consedere duces*, nous voyons manifestement qu'il ne s'agit point du nombre de deux. Et notre *dixere*, qui termine les plaidoyers, et qu'Antonius Rufus cite comme une preuve du sentiment contraire, il est certain que l'Huissier le dit d'un plus grand nombre d'Avocats, comme de deux. Ne

Digitized by Google

lisons-nous pas dans Tite-Live, presque dès le commencement de son premier livre, *tenuere arcem Sabini :* et peu après, *in adversum Romani subiere.* Mais quelle autorité nous faut-il après celle de Cicéron, qui s'en explique si nettement dans ses livres de l'Orateur? je ne blâme pas, dit-il, *scripsere*, mais je crois que *scripserunt* est plus naturel.

Le solécisme a lieu pareillement dans les noms, soit appellatifs ou autres, quand on met un genre, un nombre, et particulierement un cas pour un autre. En général, on peut dire que ce vice étend son empire sur tous les changements qui arrivent aux noms : ainsi non-seulement le comparatif et le superlatif y sont sujets; mais aussi le nom primitif (1) et le nom possessif, toutes les fois qu'on emploie l'un pour l'autre. A l'égard de la faute où l'on tombe lorsque pour un nom entier on se sert d'un diminutif, par exemple, si l'on disoit *magnum peculiolum*, il y en a qui la traitent aussi de solécisme; pour moi je doute s'il ne seroit point mieux de l'appeller un nom impropre; parce que ce diminutif péche dans la signification, et que le solécisme n'est pas dans le sens, mais, comme j'ai dit, dans l'assemblage

(1) C'est le nom patronymique (*Priamides*, etc.) C.

Digitized by Google

des mots. Quant au participe il peut pécher dans ses genres et dans ses cas, comme le nom; dans ses temps comme le verbe, et dans ses nombres comme l'un et l'autre. Le pronom a semblablement ses genres, ses nombres, et ses cas, qui peuvent n'être pas exempts de ce défaut.

Il se fait encore une infinité de solécismes dans les autres parties de l'oraison; mais il ne suffit pas de cette observation générale, il faut que le maître de grammaire vienne au détail, afin qu'un enfant ne s'imagine pas qu'il n'y a de solécisme, que quand on met une partie pour l'autre, par exemple, un verbe pour un nom, un adverbe pour un pronom et ainsi du reste: car parmi ces parties d'oraison, il y en a qui ont de l'affinité entr'elles, c'est à-dire, qui sont comprises sous le même genre, dont il n'y a pas moins de mal à changer l'espece qu'à changer le genre même. *An* et *aut* sont des conjonctions; cependant on ne peut pas se servir indifféremment de toutes les deux en interrogeant. *Ne* et *non* sont adverbes, mettez l'un à la place de l'autre, vous faites une faute; parce que l'un est une pure négation, et qu'on emploie l'autre pour défendre à quelqu'un de faire une chose. *Intrò* et *intùs* sont des adverbes de lieu; néanmoins qui mettroit

Digitized by Google

le premier avec un verbe de repos (1), et le second avec un verbe de mouvement, feroit un solécisme. La même chose arrive dans l'usage des pronoms, des interjections, et des prépositions, dont la diversité donne occasion aux mêmes méprises; car le solécisme considéré dans une période ou dans une phrase, n'est autre chose qu'un assemblage vicieux de ce qui précede avec ce qui suit.

Il y a pourtant certaines locutions qui ont une apparence de solécisme, sans être mauvaises, comme *ludi floralia, ludi Megalesia, tragœdia Thyestes.* Les Anciens n'ont jamais parlé autrement, quoiqu'aujourd'hui l'usage soit changé. On peut donc appeller ces locutions des figures, qui à la vérité sont plus familieres aux poëtes qu'aux orateurs; mais qui sont aussi fort permises à ceux-ci. Une figure au reste est presque toujours fondée en raison, comme on verra dans le traité où je me suis réservé d'en parler. Mais ces mêmes expressions qui passent pour figures, ne sont pas à couvert du blâme, quand elles échappent imprudemment. On peut rapporter à la même espece quelques noms dont j'ai parlé plus haut, dont les uns avec une terminaison féminine sont

(1) Comme *eo intùs* et *intrò sum.*

Digitized by Google

masculins, les autres avec une terminaison neutre sont féminins, quoique du reste ils n'aient rien de figuré. Voilà ce que j'avois à dire sur le solécisme; car je ne prétends pas donner ici un traité de grammaire : mais cet art s'étant présenté à son rang, je n'ai pas voulu aussi le passer sans lui faire honneur.

Pour suivre l'ordre que je me suis prescrit, il faut maintement que je parle des mots étrangers; car j'ai fait remarquer que parmi les mots dont on se sert, les uns étoient du fond de la langue, les autres empruntés. Or par mots étrangers, on entend ceux qui nous viennent de toutes sortes de nations comme les hommes, et comme beaucoup d'institutions et de coutumes. Je passerai sous silence tous les mots que nous avons pris des Toscans, des Sabins, et même des Prénestins; car Lucilius reproche à Vectius de parler leur langage, de même que Pollion a cru remarquer en Tite-Live je ne sais quoi qui sentoit le terroir de Padoue et son étranger. Pour moi je ne regarde point comme étrangeres les langues qui se parlent en Italie, et je ne les distingue point ici de celle qui se parle à Rome; mais il s'y est introduit plusieurs mots Gaulois que l'usage a adoptés. Tels sont, par exemple, *rheda*

Digitized by Google

et *pectoritum*, dont l'un se trouve dans Cicéron, et l'autre dans Horace. Notre mot de *mappa*, si usité dans le Cirque, les Carthaginois se l'approprient, et celui de *gurdus* dont le peuple se sert pour signifier un homme sans esprit, sans adresse, passe pour un mot espagnol. Mais ma division a particulierement en vue la Langue Grecque, d'où la nôtre est tirée pour la plus grande partie. Nous employons même des mots purement grecs dans les occasions où les nôtres manquent, comme les Grecs en empruntent quelquefois de nous. Delà naît une question, si ces mots grecs doivent se décliner de la même maniere que les mots latins. D'abord un grammairien qui sera un grand zélateur de l'antiquité, ne manquera pas de dire qu'il ne faut rien changer à la maniere latine; parce que les Grecs n'ayant point d'ablatif, il convient peu de se servir de cinq de leurs cas et d'y en ajouter un sixieme des nôtres. Il louera même le zele de ceux qui ont tâché d'enrichir notre langue, et qui ne croyant pas qu'elle fût obligée de recourir à des usages étrangers, prononçoient dans *Castorem* la syllabe du milieu longue, parce que tous nos noms propres dont le nominatif est en *or*, se prononcent de même : qui vouloient de plus que comme on dit *Pa-*

Digitized by Google

lœmo, on dit aussi, *Telamo* et *Plato*, car Cicéron même l'appelle ainsi, fondés sur ce qu'ils ne trouvoient aucun mot latin qui fût terminé en *on*. Par une raison semblable, ils ne finissoient pas volontiers en *as*, le nominatif des noms masculins qui ont cette terminaison en grec : c'est pourquoi nous lisons dans Célius, *Pelia Cincinnatus*; dans Messala *bene fecit Euthia*; et dans Cicéron *Hermagora*.

Ainsi nous ne devons pas être surpris que la plupart des Anciens aient dit, *Æneca & Anchisa*. En effet, si l'on disoit *Æneas & Anchisas*, comme *Mœcenas*, *Suffenas & Asprenas*, ils auroient le génitif non en *æ*, mais en *atis*. Delà vient aussi que dans *Olympus* et *Tyrannus*, qui sont des mots grecs, ils prononçoient la syllabe du milieu avec un accent aigu : parce qu'une syllabe breve, suivie d'une ou de deux longues, ne peut avoir d'accent aigu, selon le génie de la langue. Delà vient enfin qu'ils disoient au génitif (1), *Achilli*, *Ulyssi*, et qu'ils s'éloignoient des Grecs en beaucoup d'autres choses. Maintenant les Modernes ont établi la coutume de décliner les noms grecs en latin, comme font les Grecs

(1) Du nominatif *Achilleus*, *Ulysseus*, au génitif *Achillei*, *Ulissei*, et par contraction *Achilli*.

Digitized by Google

mêmes ; ce qui pourtant ne se peut pas toujours pratiquer. Pour moi je crois qu'il faut suivre la maniere des Latins, tant que la bienséance le permet ; car je ne voudrois pas dire présentement *Calypsonem*, comme *Junonem*, quoique C. César ait usé de cette façon de décliner à l'exemple des Anciens ; mais l'usage a prévalu sur l'autorité. A l'égard des noms qui se pourront dire d'une et d'autre maniere, si quelqu'un aime mieux s'en tenir à l'usage des Grecs, véritablement il ne parlera pas latin ; mais aussi ne le blamera-t-on pas.

J'ai dit en second lieu qu'il y avoit des mots simples et des mots composés ; les mots simples sont ceux qui conservent leur premier état, et à la nature desquels on n'a rien ajouté : les composés se joignent tantôt avec une préposition, comme *innocens*, tantôt avec deux, qui même quelquefois semblent être incompatibles, comme *imperterritus* ; mais quand elles n'ont rien de contraire, on peut en joindre deux de suite, comme *incompositus*, *reconditus*, et *subabsurdum*, qui est un mot dont se sert Cicéron : quelquefois aussi ce sont deux mots qui s'unissent et s'incorporent ensemble, comme *maleficus* ; car d'en composer un seul de trois autres, je

Digitized by Google

ne le permettrois pas à notre langue, quoiqu'on en apporte des exemples, comme *capsis*, qui, si nous en croyons Cicéron, est composé de *cape si vis*, et *Lupercalia*, qui, selon quelques-uns, vient de ces trois mots, *luere per caprum*; car pour *solitaurilia*, on ne doute plus qu'il ne soit formé de *sus*, *ovis*, et *taurus* : et en effet ce sont trois animaux que l'on immole dans ce sacrifice, comme Homere lui-même en fait foi (1). Mais ces exemples sont moins composés de trois mots, que de trois particules de mots. Et Pacuve (2), qui a voulu joindre à deux mots, non un troisieme, mais seulement une préposition, pour en former un seul mot, a fait un assemblage insupportable. Il faut donc se contenter d'unir tout au plus deux mots ensemble.

Or, ce mêlange se fait ou de deux mots latins entiers, comme *superfui*, *subterfugi*; encore ne convient-on pas que ce soient deux mots entiers; ou d'un mot entier et d'un mot corrompu, comme *malevolus*; ou d'un mot corrompu et d'un mot entier, comme *noctivagus*; ou de deux mots corrompus, comme *pedisse-quus*; ou d'un mot latin et d'un mot

(1) Au huitieme livre de l'Odyssée.

(2) *Nereï repandirostrum incurvicervicum pecus.*

Digitized by Google

étranger, comme *biclinium*; ou d'un mot étranger et d'un mot latin, comme *epitogium*, *Anticato*; ou de deux mots étrangers, comme *epirhedium*: car encore que ce mot vienne d'une préposition grecque et de *rheda*, qui est Gaulois, ni les Grecs ni les Gaulois ne se servent du composé; et les Romains prenant des uns et des autres ce qui les accommode, ils en ont fait un mot, dont ils usent comme du leur.

Mais il faut remarquer que les prépositions mêmes, sont souvent altérées par ce mêlange, comme il paroît en plusieurs mots, dans la composition desquels elles entrent, *amisit*, *abstulit*, *aufugit*, qui sont composés de la seule préposition *ab*; *coit*, qui est composé de *cum*; *ignavi*, *erepti*, et généralement parlant on peut dire que cet alliage de mots différents, dont on en compose un seul, réussit fort aux Grecs et peu à nous; non, à mon avis, que cela vienne du génie de notre langue, mais parce que nous sommes plus portés d'inclination pour les étrangers. C'est pourquoi après avoir admiré le κυρτοαυχένα des Grecs, nous avons peine à nous empêcher de rire, quand nous lisons *incurvicervicum* dans Pacuve.

Digitized by Google

Je reviens à ma division. Les mots propres sont ceux qui signifient ce qu'ils doivent signifier selon leur premiere institution, et nous appellons mots métaphoriques ceux qui sont transférés d'un usage à un autre, et qui portent naturellement une idée à l'esprit, et une autre eu égard au lieu où ils sont.

Pour ce qui est des mots usités, on entend ce que c'est; et il n'y en a point dont on se serve plus sûrement; au contraire les mots nouveaux ne s'inventent point sans quelque danger; s'ils passent, ils sont d'un médiocre ornement au discours; et s'ils sont rejettés ils nous donnent même du ridicule. Cependant (1) on peut quelquefois en hasarder; car, comme dit Cicéron, ceux qui d'abord ont paru durs (2), s'adoucissent par l'usage; mais il ne nous est point du tout permis de caractériser les choses par de nouveaux noms. En effet, qui pourroit souffrir que nous employassions des expressions, comme quelques-unes qu'on loue avec justice dans Homere et dans les Anciens? Nous en avons même dont peut-être on

(1) C'est ce que les Grecs appellent ὀνόματοποιία, comme λιγξε βιὸς, , et σίξει οφθαλμὸς. Iliad. lib. 9. Odyss. 1.

(2) Tels sont, dit-il, *balare* et *hinnire*.

Digitized by Google

ne se serviroit pas aujourd'hui, si elles n'avoient l'antiquité pour garant.

CHAPITRE VII.

De quatre choses principales qui servent de fondement à toutes les langues.

Il y a des observations à faire pour bien parler, et il y en a à faire pour bien écrire : remarquons en premier lieu que chaque langue est fondée sur la raison, sur l'antiquité, sur l'autorité, et sur l'usage. La raison, en fait de langue, se tire particulierement de l'analogie, et quelquefois aussi de l'étymologie. L'antiquité est respectable par une certaine majesté, et pour ainsi dire, une certaine religion, qui en est comme inséparable. Par autorité, j'entends celle des Orateurs et des Historiens ; car les poëtes sont souvent obligés de donner quelque chose au besoin et à la nécessité du vers ; si ce n'est en quelques occasions, où pouvant également se servir de deux expressions, ils préferent l'une à l'autre, ce semble contre les regles. Il y en a plusieurs exemples dans Virgile, comme *imo de stirpe recisum ; aëriæ quò congessere palumbes : silice in nudâ*

Digitized by Google

connixa reliquit. Et l'on peut fort bien les imiter, parce que le jugement des grands hommes, en ce qui regarde l'éloquence, tient lieu de raison; et qu'il ne peut être que glorieux de suivre de si excellents guides, dût-on même s'égarer avec eux.

A l'égard de l'usage, on peut dire que c'est un grand maître; et il en est du langage comme de la monnoie, qui pour avoir cours doit être marquée au coin public. Toutes ces choses néanmoins demandent beaucoup de discernement, sur-tout l'analogie, que l'on peut appeller en notre langue du mot de rapport. Elle consiste à rapporter ce qui est douteux, à quelque chose de semblable dont on ne doute point, afin de prouver l'incertain par le certain; ce qui se fait en deux manieres, par voie de comparaison et par la considération du diminutif. On compare deux mots semblables, principalement par rapport à leurs dernieres syllabes; et c'est pour cela, dit-on, qu'il ne faut pas demander raison de ceux qui n'ont qu'une syllabe. Cette comparaison sert dans les noms, à nous en découvrir le genre et la déclinaison; le genre, par exemple, veut-on savoir si *funis* est masculin ou féminin? il n'y a qu'à le

Digitized by Google

comparer avec *panis*, qui est tout semblable. La déclinaison ; doute-t-on s'il faut dire *hac domu*, ou bien *hac domo ? domuum*, ou bien *domorum ; anus* et *manus* étant de même espece, on jugera de l'un par l'autre. Le diminutif nous fait connoître le genre seulement ; ainsi pour m'en tenir au même exemple, *funiculus* prouve que *funis* est masculin.

Mais la comparaison a lieu dans les verbes. Si quelqu'un donc, à la maniere des Anciens, faisoit dans *fervere* la syllabe du milieu breve, on s'appercevroit qu'il parle mal, parce que tous les verbes qui ont la premiere personne de l'indicatif en *eo*, et qui à l'infinitif conservent un *e* dans leur pénultieme, ont cette pénultieme longue, *prandeo*, *pendeo*, *spondeo ; prandere*, *pendere*, *spondere*. Et au contraire, ceux qui à la premiere personne de l'indicatif se terminent seulement en *o*, ont l'*e* bref à l'infinitif ; *lego*, *dico*, *curro ; legere*, *dicere*, *currere*, quoiqu'en dise Lucilius (1) ; car avec tout le respect que je dois à un si savant homme, s'il veut qu'on dise *fervit*,

(1) Lucilius mettoit de la différence entre *fervere* long, et *fervere* bref, comme il paroît par ce vers que Quintilien cite : *Fervit aqua et fervet ; fervit nunc, fervet ad annum.*

Digitized by Google

comme *currit* et *legit*, il faudra dire *fervo* comme *curro* et *lego*, ce qui est inoui : aussi n'est-ce pas la vraie comparaison qu'il en falloit faire. Il devoit comparer *fervit* avec *servit*, et suivant cette analogie, ce sera une nécessité de dire *fervire* comme *servire*.

J'ajoute que par le moyen des temps obliques, on decouvre quelquefois la premiere personne du présent de l'indicatif ; et je me souviens que m'étant servi une fois du mot *pepigi* ; comme quelque gens le blâmoient, j'eus recours à cette regle pour les convaincre que c'étoit bien dit : car ils demeuroient d'accord que de célebres Ecrivains s'en étoient servis, aussi bien que moi ; mais ils soutenoient que c'étoit contre la raison ; parce que la premiere personne de l'indicatif étant *paciscor*, qui a la nature d'un verbe passif, le prétérit devoit être *pactus sum* : pour moi, outre l'autorité des Orateurs et des Historiens, qui me donnoit gain de cause, je disois que l'analogie favorisoit encore mon sentiment ; qu'en effet nous lisions dans les douze tables, *ne ita pagunt*, et que *pagunt* étoit entierement semblable à *cadunt* ; d'où il paroissoit que la premiere personne de l'indicatif, quoiqu'abolie par le temps, étoit *pago*, comme

Digitized by Google

cado ; et qu'ainsi il n'y avoit pas à doutet qu'on ne dût dire *pepigi*, comme *cecidi*.

Mais souvenons-nous qu'on ne peut pas toujours recourir à l'analogie, parce qu'elle est contraire à elle-même en bien des occasions. Il est vrai que quelques Savants la soutiennent tant qu'ils peuvent; par exemple, quand on leur objecte que *lepus* et *lupus*, dont le nominatif est semblable, sont néanmoins fort différents dans leurs cas et dans leur nombre; ils vous répondent que ces deux noms ne sont pas de même espèce, parce que *lepus* est épicène (1), et *lupus* masculin; bien que Varron, dans le livre où il traite des commencements de la ville de Rome, ait fait le dernier féminin, après Ennius et Pictor Fabius. Si vous leur demandez pourquoi *aper* fait au génitif *apri* et *pater patris*, ils vous diront que le premier est un nom absolu, et le second un nom relatif. De plus, comme ils sont tous deux tirés du grec, ils en apportent encore cette raison, et prétendent que le Latin n'a fait que suivre la déclinaison grecque (2). Mais que peuvent-ils répondre, quand on leur mon-

(1) On appelle *épicène* tout nom qui, sous un même genre, et une même terminaison, comprend les deux sexes; comme en françois, *Aigle*, *Perdrix*, *Souris*.

(2) πατρὸς, *patris*; κάπρι, *apri*.

Digitized by Google

tre que les noms, je dis même les féminins dont le nominatif se termine en *us*, n'ont jamais le génitif en *eris*, et que cependant *Venus* fait *Veneris*; que ceux qui se terminent en *es*, quelque diversifié que soit leur génitif, ne l'ont jamais non plus en *eris*, et qu'on ne laisse pas de dire *Ceres Cereris?* sans parler de quantité de noms et de verbes qui, semblables en apparence, c'est-à-dire, à en juger par le nominatif ou par la premiere personne de l'indicatif, ont néanmoins des inflexions toutes différentes, comme *Alba*, d'où viennent *Albani* et *Albenses*; *volo* qui fait au prétérit *vŏlui* et *volavi*; car pour ce qui est du prétérit des verbes qui ont la premiere personne de l'indicatif en *o*, l'analogie nous apprend elle-même, qu'il se forme très-diversement, *cado*, *cecidi*; *pingo*, *pinxi*; *lego*, *legi*; *pono*, *posui*; *frango*, *fregi*; *laudo*, *laudavi*.

Il ne faut donc pas s'imaginer qu'au moment que les hommes ont été créés, cette analogie soit descendue du Ciel pour leur apprendre à parler; bien loin de cela, elle n'a été inventée que depuis l'institution des langues, et depuis qu'on a remarqué dans le langage les diverses inflexions des mots qui le composent, et la variation qui se trouve dans leurs désinences. Ainsi

Digitized by Google

elle n'est pas appuyée sur la raison, mais sur l'exemple. Ce n'est point une loi, mais une pure observation; de sorte que l'analogie elle-même tire son origine de l'usage et non d'autre chose. Quelques-uns néanmoins par une opiniâtreté insupportable, qu'ils traitent d'exactitude, aimeront mieux dire *audaciter* qu'*audacter*, contre le sentiment de tous les Orateurs; *emicavit*, qu'*emicuit*, et plusieurs autres mots (1). Souffrons donc aussi qu'ils disent toujours *audivisse* et *scivisse*; et *tribunale* et *faciliter* : qu'ils conservent précieusement, *frugalis*, au lieu de *frugi*; car comment feroient-ils *frugalitas*? qu'ils se sachent bon gré de trouver deux solécismes en certaines expressions (2), où l'on met non-seulement un cas, mais un nombre pour un autre : apparemment que nous ne le savions pas, et quand nous parlions comme tout le monde parle, ce n'étoit pas pour déférer à l'usage et à la bienséance, comme il arrive en tant d'autres façons de parler, que Cicéron dans ses Livres de l'Orateur, détaille parfaitement bien, ainsi que tout le reste.

Mais après tout, nous voyons qu'Auguste même écrivant à Caïus César son

(1) *Conire* pour *coire*.

(2) Comme *centum millia nummûm*, *fidem Deûm*.

Digitized by Google

neveu, le reprend de ce qu'il disoit *calidum*, plutôt que *Caldum*; non, dit-il, que le premier ne soit latin, mais parce qu'il déplaît et qu'il est d'une affectation frivole; car c'est ce qui signifie le mot grec (περίεργον) dont il se sert. Voilà pourtant, si nous en croyons ces gens, la seule maniere de bien parler. Pour moi je ne l'exclus point du tout; car qu'y a-t-il de si nécessaire dans le langage qu'une expression réguliere? je crois donc qu'il s'y faut attacher tant que l'on peut, qu'il faut même s'opposer long-temps à ceux qui veulent innover; mais lorsque des mots sont absolument hors d'usage, de vouloir les retenir, il me semble qu'il y a à cela ou de l'effronterie, ou je ne sais quelle vanité puérile: car ce Savant qui en saluant ses amis, leur dira *avete* (1), sans aspiration et faisant la seconde syllabe longue, comme autrefois, et qui aimera mieux dire *calefacere*, et *conservavisse*, que comme nous disons aujourd'hui, il pourra se servir aussi de *face* pour *fac*,

(1) Cet endroit est remarquable. Car il s'ensuit que du temps de Quintilien, on disoit *havete*, et que l'on faisoit breve la pénultieme, dont pourtant je n'ai trouvé d'exemple nulle part: ce verbe étoit apparemment, comme plusieurs autres que l'on faisoit tantôt de la seconde conjugaison et tantôt de la troisieme.

de

Digitized by Google

de *dice* pour *dic*, et d'autres impératifs semblables. C'est le chemin le plus droit; qui le nie? mais il y en a un tout contre, et qui est plus aisé et plus battu.

Ce qui m'étonne le plus, c'est de les voir se donner la liberté, je ne dis pas, de deviner le nominatif par les cas obliques, mais de le changer. Par exemple, au lieu d'*ebur*, et de *robur* que nos meilleurs Ecrivains ont toujours écrits et prononcés ainsi, de dire *ebor* et *robor*, parce qu'ils font au génitif *eboris*, *roboris*; tandis qu'ils laissent l'*u* dans le génitif de *sulfur* et de *guttur*, fondé sur le même principe; et c'est aussi pourquoi ils ne conviennent pas de la terminaison de *jecur* et de *femur*. Je trouve pour moi que cette licence qu'ils prennent n'est pas moindre, que si dans *sulfuris* et *gutturis*, ils changeoient l'*u* de la pénultieme en *o*; par la raison qu'*ebur* et *robur* font *eboris* et *roboris*. Et en effet, Antonius Gniphon (1) convient à la vérité, qu'il faut dire *ebur* et *robur*, et même, ajoute-t-il, *marmur*; mais il veut qu'ils fassent au pluriel *ebura*, *robura*, *marmura*. Cependant s'ils avoient

(1) Célebre Grammairien qui vivoit du temps de Cicéron. Suétone rapporte que cet Orateur ne dédaigna pas de prendre de ses leçons, lors même qu'il étoit Préteur.

Digitized by Google

bien remarqué l'affinité et l'union qu'il y a entre certaines lettres, ils sauroient que de *robur* on fait *roboris*, de la même maniere que de *miles* on fait *militis*, de *limes limitis*, et de *judex judicis*; pour ne pas citer encore une fois beaucoup d'exemples que j'ai rapportés ci-dessus.

Mais, comme j'ai dit aussi, combien de noms dont le nominatif est semblable, et qui prennent des formes toutes différentes dans leurs cas obliques? *Virgo*, *Juno*: *fusus*, *lusus*: *cuspis*, *pappis*, et tant d'autres. N'y en a-t-il pas qui ne se disent qu'au pluriel, d'autres qui sont indéclinables, et d'autres qui incontinent après le nominatif, changent à n'être pas reconnoissables, comme *Jupiter*, *Jovis?* Changement qui arrive de même dans les verbes, comme dans *fero*, qui emprunte d'un autre ses prétérits; outre qu'il y a encore des noms qui ont quelques-uns de leurs cas d'une prononciation si dure et si étrange, que c'est à-peu près comme s'ils en manquoient absolument: car à quoi sert, par exemple, le génitif singulier de *progenies*, et le génitif pluriel de *spes*? Et quels seront les prétérits passifs ou les participes de *quire* et de *ruere?* Que dirai-je de plusieurs autres noms, sur l'inflexion ou la déclinaison desquels on n'est pas

Digitized by Google

d'accord (1) ? C'est pourquoi je trouve que l'on a raison de dire, qu'autre chose est de parler grammaticalement, autre chose de parler bien. Mais en voilà assez sur l'analogie, et peut-être trop.

Quant à l'étymologie qui recherche l'origine des mots, Cicéron l'appelle du nom de *marque*, parce que le terme dont Aristote s'est servi *, signifie cela; car pour celui que Cicéron avoit imaginé, et qui est composé de deux mots ** (2), lui-même craint d'en faire usage. Il y en a qui s'attachant plutôt à la nature de la chose, aiment mieux l'appeller l'art de trouver l'origine des mots. A l'égard de son emploi, il est quelquefois très-nécessaire, sur-tout quand le sujet dont il s'agit a besoin d'interprétation : comme lorsque M. Célius soutenoit qu'il étoit ce que nous entendons par *homo frugi*; non qu'il se piquât d'abstinence, il ne pouvoit pas mentir à ce point; mais parce que sa conduite étoit utile à plusieurs, et pour me servir de son terme, *fructueuse*, d'où vient, disoit-il, notre mot *frugalité ?*

(1) Comme, *Senatûs*. On doutoit alors s'il avoit au génitif *Senatûs*, et au datif *Senatui*, ou bien *Senati*, *Senato*.

* *Notatio*, Σύμβολον. **. *Verîloquium*.

(2) *C'est* : Qui est traduit mot-à-mot. *C.*

Digitized by Google

C'est pourquoi l'étymologie a lieu particulierement dans les définitions. Son usage est encore de démêler les dictions barbares et vicieuses, d'avec celles qui sont dans les regles; par exemple, quand on examine si la Sicile est bien nommée *triquetra*, et si ce n'est pas *triquedra* (1) qu'il faut dire : si *meridies* est bien dit, et s'il ne vaudroit pas mieux dire, *medidies*. Il en est de même de plusieurs autres mots que nous défigurons, parce que c'est une nécessité de se conformer à l'usage.

Au reste l'étymologie renferme en soi beaucoup d'érudition, soit qu'elle remonte à la source des mots que nous avons tirés du grec, et qui sont en grand nombre, particulierement de ceux qui se déclinent suivant la dialecte Eolique, celle de toutes, dont notre langue approche le plus; soit qu'elle cherche dans l'histoire et dans les monuments de l'antiquité, l'origine des noms qui ont été donnés aux hommes, aux lieux, aux villes et aux nations. D'où vient, par exemple, le nom de Brutus, de Publicola, de Picus? Pourquoi l'Italie a été appellée

(1) ἴδρα signifie *un angle* (2), et l'on sait que la Sicile est appellée *triquetra* à cause de sa figure triangulaire.

(1) Non; mais *base, coté*. C.

Digitized by Google

Latium ? pourquoi la ville de *Beneventum* est ainsi nommée ? quelle raison les Romains ont eue de dire *le Capitole*, *le mont Quirinal*, *le mont Argilete*, etc. ? Je ne dis rien d'une infinité de noms de moindre conséquence, qui font pourtant la principale étude de ceux qui sont entêtés de cette recherche, et qui veulent à quelque prix que ce soit, ramener tous les mots à leur étymologie. Pour cela ils font breves les lettres ou syllabes qui sont longues, et longues celles qui sont breves. Ils en ajoutent, ils en suppriment : enfin il n'y a sorte de changement qu'ils n'y fassent. Mais ils portent leur vaine subtilité jusqu'à se rendre ridicules ; par exemple, ils examineront sérieusement si le mot de Consul vient de *consulere*, *pourvoir*, ou de *consulere*, *juger* ; car les Anciens le disoient aussi en ce sens, comme il se voit par une façon de parler qui est encore en usage (1) ; si c'est l'âge de ceux qui composoient le sénat, qui l'a fait nommer ainsi, parce qu'on les appelloit *patres*, *les peres* ; si le mot de *rex* vient de *regere*, *gouverner*. Voilà les belles choses qu'ils nous apprennent, comme si personne en avoit jamais douté ; car je ne nie

(1) *Rogat boni consulas*, id est, *bonum judicem*.

Digitized by Google

pas que *regula*, et les mots semblables n'aient un primitif d'où ils sont sortis.

Je conviendrai même, si l'on veut, de l'étymologie de quelques autres (1), quoiqu'elle soit détournée ; mais faut-il convenir pour cela que l'étymologie de quelques-uns, doive se tirer justement de leurs contraires (2) ? Et croirons-nous que le mot d'*homme* soit pris *ab humo* de la terre, dont le premier homme fut formé ; comme si tous les animaux n'avoient pas eu la même origine, ou que les premiers hommes eussent donné un nom à la terre, avant que de s'en donner un à eux-mêmes. Recevrons-nous pour bonnes ces étymologies et leurs pareilles? Continuons : nous parviendrons bientôt jusqu'à croire que *stella*, une étoile, est comme qui diroit *luminis stilla*, *une goutte de lumiere*. L'auteur de cette découverte est pourtant célebre dans les Lettres ; mais il y auroit de l'inhumanité à le nommer dans un endroit où je ne fais mention de lui, que pour le blâmer. Il y en a qui ont fait des volumes entiers, pleins de ces sortes

(1) Comme *classis a calando ; lepus, quasi levipes ; vulpes quasi volipes.*

(2) Comme *ludus*, une école, *quia longissimè absit a lusu. Lucus, quia umbrâ opacus parum luceat. Dis, quia minimè dives.*

Digitized by Google

de recherches, et qui pensant avoir bien réussi, n'ont pas hésité à mettre leur nom à la tête de leur ouvrage. C'est ainsi que C. Granius s'applaudissoit d'avoir trouvé que notre mot de *cœlibes*, par lequel nous entendons les personnes qui gardent le célibat, étoit dit pour *cœlites*; parce que ces personnes à l'exemple des bienheureux, vivent sans inquiétude, et sont exemptes du plus pésant fardeau qu'il y ait. Il confirmoit son sentiment en alléguant le terme grec ἡιθέης qui signifie la même chose; et selon lui par la même raison. Modestus a voulu partager avec lui la gloire de l'invention, en disant que Saturne ayant fait au Ciel, son pere, le traitement que l'on sait, on a depuis appellé du nom que j'ai dit, tous ceux qui sont assez heureux pour se passer de femme. L. Elius apporte une étymologie du mot de *pituite* qui n'est guère moins plaisante; *pituita*; dit-il, *quia petat vitam.* Mais qui n'excuserons-nous pas après Varron, qui vouloit persuader à Cicéron que le mot d'*ager*, *un champ*, venoit d'*agere*, *faire*, parce qu'il y a toujours à faire à un champ, et que celui de *graculi*, *des geais*, vient de ce que les geais volent *gregatim*, *par troupe*, bien qu'en effet le premier

Digitized by Google

soit manifestement pris du grec, et que le second n'ait d'autre fondement que le chant, ou pour mieux dire, le cri de ces oiseaux. Mais ce savant homme avoit si fort à cœur de trouver l'origine de tous les mots, qu'il n'a pas même oublié celui de *merle* (1), où il n'a pas mieux réussi. Quelques-uns n'ont pas fait difficulté de comprendre dans l'étymologie, tout ce qui peut donner lieu aux dénominations et aux noms; par exemple, les qualités du corps qui, comme je l'ai déjà remarqué, ont fondé les surnoms de *Rufus*, de *Longus*, etc. le son, dont l'imitation a fait les mots de *craquer* et de *murmurer*; la dérivation, qui de *vîte* a fait *vîtesse*? enfin les composés, de la plupart desquels il est aisé de juger, par l'exemple des dérivés, et qui sans doute ont un primitif d'où ils viennent. Mais je ne crois pas que pour en connoître l'origine, il soit besoin de recourir à la science des étymologies, qui n'est d'usage que dans les choses obscures et douteuses.

Pour ce qui est des vieux mots, non-seulement ils ont d'illustres partisans, mais il faut avouer qu'ils donnent de la

(1) *Merula*, selon Varron, *quia sola volat, quasi mera volans.*

Digitized by Google

majesté au discours, et qu'ils ne sont pas même sans agrément ; car ils ont tout le poids de l'antiquité ; et parce qu'on a cessé de s'en servir, ils ont aussi la grace de la nouveauté ; mais il en faut user avec beaucoup de retenue, et de maniere qu'ils ne soient ni trop fréquents ni trop remarquables, par la raison que rien ne déplait tant que l'affectation. Je ne conseillerois pas non plus de les aller chercher dans des temps fort éloignés, et presque effacés de la mémoire des hommes, comme plusieurs mots (1) que l'on ne connoît presque plus, et comme les vers des Saliens, qui ne sont pas entendus de leurs propres prêtres. A l'égard de ces vers, la religion empêche qu'on y fasse aucun changement, il faut s'en servir comme de choses consacrées ; mais pour le discours, dont la premiere perfection est la clarté, que seroit-ce s'il avoit besoin d'interprete ? Comme donc parmi les mots nouveaux, les plus anciens sont les meilleurs ; aussi, parmi les anciens, les plus nouveaux sont ceux qui vallent le mieux. Il en est de même de l'autorité ; quoiqu'à la rigueur on ne péche pas en

(1) *Topper* pour *citò*, *antigerio* pour *valdè* ; *exantlare*, *prosapia*. Cependant Cicéron s'est servi d'*exantlare* en deux endroits.

Digitized by Google

parlant comme de célebres écrivains ont parlé, cependant il ne faut pas tant regarder à ce qu'ils ont dit, qu'à ce qu'ils ont persuadé. Qui de nous en effet pourroit souffrir aujourd'hui certaines expressions (1) qui se trouvent dans Caton, dans Pollion, dans Messala, dans Célius, dans Calvus, eux-mêmes ils ne s'en serviroient pas à présent.

Il reste donc de s'en tenir à l'usage; car il seroit ridicule d'aimer mieux le langage qu'on parloit autrefois, que celui qui se parle aujourd'hui: et ce vieux langage qu'est-ce autre chose que l'ancien usage? Mais ce que je dis a besoin de réflexion, et il faut bien définir ce que nous entendons par l'usage; car si on le prend pour ce que l'on voit faire à la multitude, les conséquences en seront dangereuses, non-seulement pour la langue, mais ce qui est plus important, pour les mœurs. D'où nous viendroit en effet tant de bonheur, que ce qui est bien fût suivi du plus grand nombre? Comme donc de s'arracher le poil, de porter ses cheveux coupés par étages, de faire la débauche dans le bain, quelque répandues que soient ces misérables mo-

(1) Comme *tuburcinabundum*, *lurcabundum*, *hostodices*, *gladiola*, *parricidatum*, *colles*.

Digitized by Google

des, sien de tout cela n'est l'usage; parce que rien de tout cela n'est à couvert du blâme; mais de prendre le bain, de se faire raser, de se divertir honnêtement avec ses amis, voilà l'usage. De même pour la langue, si de mauvaises façons de parler viennent à avoir cours, ce ne sera pas là-dessus qu'il se faudra régler; car pour ne point m'arrêter à une infinité de mauvais mots qui sont dans la bouche du peuple et des ignorants, nous savons que tout le théâtre et tout le parterre se sont souvent récriés en termes barbares. J'appellerai donc ici l'usage, ce qui est bien dit, du commun accord des honnêtes gens et des savants; comme en fait de mœurs, l'usage sera ce qui a l'approbation des gens de bien.

CHAPITRE VIII.

De l'Orthographe.

Nous avons dit tout ce qui concerne la maniere de bien parler; disons maintenant ce qu'il faut observer en écrivant. Premierement ce que les Grecs appellent orthographe, nous l'appellerons, nous, la science d'écrire correctement; science qui ne consiste pas à apprendre à un enfant

Digitized by Google

quelles sont les lettres dont chaque syllabe est composée (car je crois cela au-dessous de l'emploi de grammairien) mais qui selon moi, a lieu principalement dans les mots dont le sens est douteux. Véritablement de mettre un accent sur toutes les syllabes longues, pour marquer qu'elles sont longues, ce seroit une exactitude puérile, parce que la plupart se manifestent assez par la nature même du mot qu'on écrit. Mais il est nécessaire quelquefois d'en user ainsi, lorsqu'une même lettre peut faire naître des idées différentes, selon qu'elle est longue ou breve; par exemple, *malus* pouvant également signifier un arbre et un méchant homme, on le distingue par un accent; *palus* ayant aussi deux significations, on le détermine de la même maniere : et parce que la même lettre est breve au nominatif, et longue à l'ablatif, d'ordinaire on avertit par cette marque si c'est l'un ou l'autre qu'il faut entendre. Sur ce fondement plusieurs ont cru qu'il falloit distinguer les verbes qui sont composés de la préposition *ex* (1), et qui commencent par une *s*, d'avec ceux qui commencent par un *p*, en

(1) Comme dans *specto* et *pecto*. Le composé de l'un sera *exspecto* avec une *s*, et le composé de l'autre sera *expecto* sans *s*.

Digitized by Google

ajoutant une *s* à la seconde syllabe des premiers, et en la supprimant dans la composition des seconds. Ils observoient encore d'écrire *ad* par un *d*, lorsqu'il faisoit partie d'un mot comme préposition, et par un *t*, lorsqu'il en faisoit partie comme conjonction ; d'écrire *cum* par un *q*, toutes les fois qu'il marquoit le temps ; par un *c* quand il signifioit accompagnement, et par un *q* suivi de deux *uu*, quand il étoit employé comme particule déclaratoire ou causale. Ils poussoient l'exactitude encore plus loin et jusqu'au scrupule, écrivant toujours *quicquid* avec un *c* au milieu, de crainte qu'on ne le prît pour une double interrogation, et *quotidie* comme il est écrit ici, afin de garder la marque de son origine. Mais ce sont des minuties auxquelles on ne fait plus attention aujourd'hui.

On demande si dans la composition des mots, il faut écrire les prépositions selon qu'elles s'y prononcent, ou suivant le son qu'elles ont par elles-mêmes ; comme par exemple, dans *obtinuit* ; car la raison veut un *b* pour la seconde lettre ; cependant il semble qu'on entende un *p* : et dans *immunis*, l'*n* surmontée par le son de la syllabe qui suit, se change en une double *m*. Les mots qu'on est obligé de partager en

Digitized by Google

écrivant, demandent aussi quelque réflexion, pour savoir, si la consonne du milieu appartient à la syllabe qui précede, ou à celle qui suit, comme *aruspex*; car la derniere partie de ce mot venant de *specto*, par cette raison il faudra joindre l'*s* à la troisieme syllabe. Au contraire dans *abstemius*, qui signifie un homme qui s'abstient du vin, comme son origine le marque (1), l'*s* fait partie de la premiere syllabe.

Pour le *K*, je crois qu'il ne faut jamais s'en servir, si ce n'est lorsqu'étant seul, il signifie tout un mot (2) : je fais cette remarque, non parce qu'il y a des gens qui croient le *k* nécessaire devant l'*a*, quoique nous ayons le *c* dont le pouvoir s'étend sur toutes les voyelles; mais pour avertir que l'orthographe est soumise aussi à l'usage; et c'est pourquoi elle a si souvent changé. Car sans parler de ces temps si reculés, où nous avions bien moins de lettres, et où elles n'étoient ni de même forme, ni de même valeur, que celles dont nous nous servons aujourd'hui [comme chez les Grecs la lettre *o* est tantôt longue et tantôt breve, aussi bien que chez les Latins.

(1) *Abstemius ex abstinentia temeti.*

(2) K. On s'en servoit pour écrire en abrégé les mots de *Kalendæ*, *Carthago*, *caput* et *columna*.

Digitized by Google

Quelquefois elle est employée pour la syllabe qu'elle exprime par son nom. C.] ne savons-nous pas que les anciens Latins terminoient plusieurs mots par un *d*; ce qui se voit encore par cette colonne ornée d'ancres (1) de navires, qui fut érigée dans le barreau à l'honneur de Duillius (2)? ils en terminoient d'autres par un *g*, comme nous le voyons aussi par l'autel du Soleil, qui est proche du temple de Quirinus (3). Il n'est pas besoin de répéter ici ce que j'ai dit de certaines lettres qu'ils changeoient en d'autres; car peut-être parloient-ils comme ils écrivoient. Il a été long-temps fort en usage de ne point doubler les demi-voyelles, et au contraire jusqu'au temps d'Accius et par-delà, on marquoit comme j'ai dit les syllabes longues par une double voyelle.

L'usage de joindre un *e* avec un *i*, et de les employer de la même maniere que les Grecs employent la diphthongue *ei*, s'est conservé encore plus long-temps. On a

(1) Non, mais *de Proues*. C.

(2) Caius Duillius défit l'armée navale des Carthaginois. C'est la premiere victoire que les Romains aient remportée sur mer. Pour honorer la mémoire de leur général, ils érigerent la colonne dont il est ici parlé, avec cette inscription : *Dicata columna Duillio fortitud. ergo.*

(3) On y lisoit ce mot *vesperug*, pour *vesperugo*.

Digitized by Google

même fait des regles pour marquer en quels cas et en quels nombres (1) les noms devoient s'écrire de la sorte, et Lucius a mis ces regles en vers; usage au reste qui me paroît non-seulement inutile, l'*i* n'étant pas moins long que bref de sa nature, mais quelquefois aussi très-incommode; car les noms qui auront un *e* immédiatement devant la derniere syllabe, et qui se termineront par un *i* long, suivant cette maniere, prendront un double *e*, *aureei*, *argenteei*; ce qui sera fort embarrassant, particulierement pour ceux qui apprennent à lire. Il en est de même de l'*i*, que les Grecs ajoutent à la fin des datifs (λῃξῃ), et qu'ils inserent même en quelques-uns, parce que l'étymologie qui ne seroit pas marquée sans cette interposition, l'exige ainsi. A l'égard de leur diphthongue *ai*, dont nous avons changé la seconde lettre en *e*, les anciens la prononçoient par *a* et *i*, différemment pourtant: les uns toujours de la sorte à la maniere des Grecs, les autres seulement au singulier, quand le génitif et le datif le pouvoient souffrir. Et delà vient qu'on trouve encore *pictaï* et *aquaï* dans Virgile, qui

(1) Ils écrivoient *puerei* au nominatif pluriel, pour le distinguer du génitif singulier; et *mendacei*, *furei*, pour *mendaci*, *furi*.

Digitized by Google

étoit grand amateur de l'antiquité. Ceux-ci, au pluriel des mêmes noms, mettoient un *e* à la place de l'*i*, et disoient *hi Syllæ*, *Galbæ*, etc. Nous avons aussi là-dessus un précepte de Lucilius, que je ne rapporte pas, parce qu'il est trop long; on peut consulter l'endroit, c'est au neuvième livre.

Mais sans remonter si haut, du temps de Cicéron, et un peu au-dessous, toutes les fois qu'il y avoit une *s* entre deux voyelles longues, ou qu'elle en étoit précédée, on ne manquoit presque jamais de la redoubler; c'est pourquoi et lui et Virgile écrivoient *caussæ*, *cassus*, *divissiones*, comme leur main en fait encore foi.

Quelque temps avant eux, au lieu que nous disons *jussi* par deux *s*, on disoit et on écrivoit *jusi* par une seule : alors on disoit aussi *optumus*, *maxumus*, et l'on tient que c'est dans une inscription de C. César, qu'on a commencé à écrire ces mots par un *i* dans le milieu. Nous terminons présentement *herè* par un *e*; cependant je trouve encore dans de vieux recueils de comédies *heri ad me venit* (1), et

(1) Rien ne fait mieux voir les variations de la langue latine. On a dit *heri*, ensuite *herè*, et puis on est revenu à *heri*, qui est enfin demeuré.

Digitized by Google

on le trouve de même dans les lettres d'Auguste, je dis celles qui sont écrites ou corrigées de sa main. Caton le Censeur écrivoit toujours *dicem*, *faciem*, pour *dicam*, *faciam*, et il en usoit de même pour tous les futurs qui ont cette terminaison : cela se voit par les anciens manuscrits que nous avons de lui, et Messala en a fait une remarque dans le traité de l'*s*. On lit dans plusieurs livres *sibe* et *quase*, (pour *sibi* et *quasi*), je ne sais pas si ça été l'intention de ceux qui ont fait ces livres; mais il est certain que Tite-Live écrivoit de la sorte; Pédianus nous l'apprend, et lui-même suivoit en cela Tite-Live : aujourd'hui nous finissons ces mots par un *i*.

Que dirai-je de *vortices*, de *vorsus*, et des autres mots semblables, dont on dit que Scipion l'Africain a changé le premier l'*o* en *e* ? Dans notre enfance nos maîtres écrivoient *cervom* et *servom* par un *u* et un *o*, parce qu'une voyelle jointe à une autre voyelle de même nature, ne peut jamais s'unir et se mêler si parfaitement avec elle, qu'elles ne fassent toutes deux qu'un même son : à présent néanmoins ils s'écrivent par un double *w*, comme ils sont couchés ici. Mais ni l'une ni l'autre maniere ne rendent bien le son que nous voudrions exprimer; c'est pourquoi Claudius

Digitized by Google

n'avoit pas mal imaginé d'employer le *Digamma Eolique* à cet usage. Une réforme que nous avons eu raison de faire, c'est d'écrire *cui* avec les trois lettres dont je me sers, au lieu que dans le temps que nous étions enfants, on écrivoit *quoi*, seulement pour le distinguer de *qui* au nominatif; ce qui faisoit une prononciation fort épaisse.

Que dirai-je encore des mots qui s'orthographient tout autrement qu'ils ne se prononcent; car *Gaius* se marque par un *C*, et cette même lettre renversée ↄ désigne un nom de femme. En effet, nos cérémonies nuptiales font voir que l'on donnoit ce nom aux femmes comme aux hommes. La lettre caractéristique de *Cneus* n'est point non plus celle qu'il a dans la prononciation. Nous lisons *Columa* sans *n* (1), et nous prononçons *Columna*: *Coss.* ainsi écrit par deux *s* signifie *Consules*. Enfin quand on veut écrire le mot *suburra* en abrégé avec trois lettres, la troisieme est un *c*. Je pourrois rapporter une infinité d'exemples de cette nature; mais je ne me suis déja peut-être que trop étendu, pour l'importance de la matiere. Au reste, c'est au grammairien à interposer son jugement et son autorité en tout ceci; et sa décision

(1) Dèlà vient *Columella*, une petite colonne.

Digitized by Google

est d'un grand poids dans ces sortes de doutes : pour moi, à moins que l'usage n'en ordonne autrement, je suis d'avis que l'on écrive chaque mot comme on le prononce; car l'emploi et la fonction des lettres consistent à conserver les sons et les paroles, pour les rendre fidellement aux yeux du lecteur, comme un dépôt qui leur est confié; c'est pourquoi il faut qu'elles expriment ce que nous devons dire.

Voilà à-peu-près tout ce qui concerne les deux premiers devoirs de la grammaire, qui sont d'apprendre à parler et à écrire correctement : quant aux deux autres qui comprennent la maniere de s'exprimer avec force, et d'embellir le discours, je ne les ôte point aux grammairiens; mais ayant à parler des fonctions du rhéteur, c'est-là que je me réserve d'en traiter à fond. Il me vient encore à l'esprit qu'il y aura des gens qui mépriseront tout ce que je viens de dire, comme des minuties, et qui le regarderont même comme un obstacle aux grands desseins que nous avons : je leur répondrai que je ne prétends pas non plus qu'on épluche ces difficultés de grammaire, avec un soin qui aille jusqu'à l'anxiété et au scrupule. Je suis persuadé aussi bien qu'eux que ces petites subtilités

Digitized by Google

retrécissent l'esprit, et le tiennent comme en brassiere : mais de toute la grammaire, rien ne nuit que ce qui est inutile. Est-ce que Cicéron a été moins grand orateur, pour avoir observé les préceptes de cet art dans la derniere exactitude, et pour avoir exigé de son fils, je dis impitoyablement, qu'il s'accoutumât à parler et à écrire avec toute la pureté possible, comme il paroît par les lettres qu'il lui écrit ? Est-ce que les livres que C. César nous a donnés sur l'analogie, ont rien diminué de la force de ses pensées et de son éloquence ? voyons-nous que Messala ait été moins élégant, moins poli, parce qu'il a fait des traités entiers, non-seulement sur les mots, mais sur les lettres ? Ces connoissances ne nuisent pas à qui s'en sert, comme d'un degré pour s'élever à d'autres ; mais à qui s'y arrête et s'y borne uniquement.

CHAPITRE IX.

De la lecture des enfants.

POUR finir ce qui regarde la grammaire, il me reste à parler de la lecture des enfants, sur quoi il est difficile de donner des regles ; car de dire où il faut reprendre haleine et s'arrêter ; en quel endroit il faut

Digitized by Google

partager le vers; où le sens commence et où il finit; quel ton il faut donner à chaque chose; quand il faut élever ou baisser la voix; ce qu'il faut lire vîte ou lentement, avec véhémence, ou avec douceur; c'est ce qui ne se peut faire que dans la pratique et en les faisant lire. Je n'ai donc qu'une chose à recommander à cet égard; pour bien faire tout cela, qu'ils entendent ce qu'ils lisent. Mais qu'on les accoutume sur-tout à lire d'une voix mâle, qui ait une certaine gravité mêlée de douceur. En second lieu, qu'ils sachent que les vers se lisent autrement que la prose. Les vers sont une sorte de musique, et les poëtes nous apprennent eux-mêmes qu'ils chantent : mais aussi ne faut-il pas prendre un ton languissant ni efféminé, comme si l'on chantoit une chanson. C'est un autre défaut où bien des gens tombent : ce qui donna occasion à un bon mot de César, lorsqu'il étoit encore dans la premiere jeunesse. Si vous prétendez chanter, disoit-il à quelqu'un, vous chantez mal, et si vous prétendez lire, vous chantez. Il y en a qui veulent que ce que le poëte met dans la bouche de ses personnages, on le récite comme feroit un comédien sur le théâtre. Ce n'est pas mon sentiment; il ne faut qu'une légere inflexion, seulement pour distin-

Digitized by Google

guer ce que dit le poëte, d'avec ce qu'il fait dire aux autres.

Le reste a besoin de beaucoup de sagesse et de précaution, principalement pour ne laisser rien apprendre aux enfants, je ne dis pas seulement que de beau, mais que de bon et d'honnête; par la raison que leur âge les rend plus susceptibles des impressions qu'on leur donne, et que ce qui entre d'abord dans leur esprit, pour ainsi dire, encore tout neuf, y laisse des traces plus profondes. C'est donc une coutume fort sagement établie, que de commencer par la lecture d'Homere et de Virgile: il est vrai que des enfants ne sont pas capables d'en connoître les beautés, mais ils en auront tout le temps; car ils les liront plus d'une fois. Cependant la majesté du vers héroïque leur élevera l'esprit et l'ame; l'importance du sujet les rendra attentifs, et de quelque côté qu'on regarde ces deux poëtes, la jeunesse y prendra d'excellents principes. Les tragédies seront encore fort utiles, aussi bien que les vers lyriques, à condition que pour ceux-ci, on fera un choix non-seulement des poëtes, mais encore de leurs ouvrages; car les Grecs sont souvent trop libres, et il y a des endroits dans Horace, que je ne voudrois pas expliquer. Pour ce

Digitized by Google

qui est de l'Elégie qui roule toute sur l'amour, et des hendecasyllabes qui sont ordinairement licencieux (1), il vaut mieux les laisser ignorer à la jeunesse, s'il est possible, ou tout au plus les réserver pour un âge un peu plus mur. A l'égard de la comédie, comme elle peut contribuer beaucoup à l'éloquence, par le privilége qu'elle a de peindre les mœurs et les caracteres des hommes, je dirai dans la suite et en son lieu de quelle utilité elle est aux enfants; car dès que leurs mœurs seront en sûreté, il faudra qu'elle fasse leur principale lecture. Je parle sur-tout de Ménandre, sans pourtant exclure les autres, ni même les Latins, qui ont aussi leur mérite, mais il faut commencer par ce qui est plus capable de nourrir l'esprit et de fortifier l'ame. Le reste, c'est-à-dire, ce qui ne regarde que l'érudition, trouvera sa place avec le temps.

Quoiqu'il y ait plus d'esprit que d'art

(1) Il y a dans le texte, *et des hendecasyllabes, où il y a des bouts de vers Sotadéens; car pour les vers Sotadéens purs et simples, il ne faut pas seulement en faire mention.* Comme ces termes sont barbares pour la plupart des Lecteurs, j'ai cru devoir les mettre en marge. Ces vers Sotadéens étoient fort licencieux, et se nommoient ainsi, du nom de leur Auteur Sotadés, poëte Alexandrin.

dans

Digitized by Google

dans les anciens poëtes latins, on ne laisse pas d'en tirer de grands avantages, particulierement pour la richesse de l'expression : il y a de la force et de la grandeur dans leurs tragédies, de l'élégance dans leurs comédies, et par-tout un certain atticisme qui les distingue. La disposition de leurs pieces, et ce que nous appellons l'économie, est aussi plus exacte que dans la plupart des Modernes, qui ont fait consister dans le brillant des pensées, tout le mérite des ouvrages d'esprit.

Certainement c'est dans les écrits des Anciens, qu'il faut chercher cette noblesse de sentiments, et ce caractere mâle, que l'on ne trouve presque plus parmi nous, depuis que la fausse délicatesse et le raffinement dans toute sorte de plaisirs, ont corrompu notre éloquence avec nos mœurs. Nous pouvons nous en fier à nos plus grands Orateurs, qui ont fait servir les vers des anciens poëtes ou d'ornement à leur éloquence, ou de preuves et d'autorité à leurs plaidoyers; témoins sur-tout Cicéron et Asinius, et tous ceux qui ont vécu le plus près de ce temps-là, dont les oraisons sont mêlées de vers d'Ennius, d'Accius, de Pacuve, de Lucilius, de Térence, de Cécilius, et des autres Poëtes; ce qui

Digitized by Google

est tout-à-la-fois une marque de leur savoir, et une source infinie d'agrémens ; car les charmes de la poésie sont tout propres à flatter l'oreille de l'auditeur, fatigué par l'apprêté de la plaidoirie, et par je ne sais quoi de barbare toujours inséparable du barreau, sans compter l'utilité que tire un Orateur de ces citations, lorsqu'il confirme sa proposition par quelques sentences de ces grands hommes, comme par autant d'illustres témoignages. Voilà bien des raisons d'aimer les poëtes ; les unes sont pour les enfants, et les autres pour les personnes d'un âge plus avancé ; car l'étude des belles-lettres, et l'amour de la lecture ne doivent finir qu'avec la vie, bien loin de se borner au temps que l'on passe aux écoles.

Au reste il y a bien de petites choses qu'un grammairien ne doit pas négliger, sur-tout à la premiere explication d'un poëte ; par exemple, d'obliger un enfant à faire la construction des mots en rompant le vers ; de lui apprendre la nature et les propriétés des différents pieds, dont la connoissance est tellement nécessaire, que même en prose, on en a souvent besoin ; de lui faire remarquer ce qu'il y a de barbare ou d'impropre, ou contre l'usage ordinaire dans

Digitized by Google

l'expression ; non pour blâmer le poëte, qui souvent est esclave de la mesure, et par-là si excusable que les vrais défauts changent même de nom en Poésie : car nous empruntons exprès du grec, des termes mystérieux pour déguiser ces taches, et nous donnons des noms honorables à la nécessité ; mais pour avertir un enfant que ce sont des licences de l'art, et pour le faire souvenir des regles. Il ne sera pas inutile de lui apprendre en même-temps, les diverses significations des mots qui se présenteront, et de lui donner l'explication de ceux qui sont moins en usage. Ce dernier devoir n'est pas le moindre de la profession du grammairien. Mais un devoir encore plus important, c'est de bien enseigner tous les tropes, qui sont un des principaux ornements de la prose et des vers ; et ensuite les deux sortes de figures, celles des pensées, et celles de la diction. Je me réserve à parler des unes et des autres, aussi bien que des tropes, quand nous en serons à la maniere d'embellir le discours.

Mais à quoi un maître doit sur-tout s'appliquer, c'est à montrer ce qu'il faut observer dans l'économie d'une piece, dans les bienséances, dans les caracteres ;

Digitized by Google

ce qu'il y a de beau dans les sentiments et de singulier dans l'expression; où il est à propos d'étendre son style, et où il faut le resserrer. Un maître ne sauroit prendre assez de peine, pour mettre tout cela bien avant dans l'esprit des enfants. Ensuite vient ce qui regarde l'histoire, dont il faut leur donner une connoissance exacte, sans charger leur mémoire de rien d'inutile. Il suffira de leur apprendre ce que les meilleurs auteurs en ont écrit; car on seroit bien malheureux, si l'on étoit obligé de savoir tout ce qui a été dit par les plus misérables écrivains; il y auroit une vanité bien ridicule à s'en faire honneur: outre que ce fatras d'érudition gâte l'esprit et fait perdre un temps que l'on emploieroit plus utilement à autre chose. Quiconque voudra lire curieusement tout ce qu'il y a de mauvaises notes, pourra bien se piquer aussi de savoir les sots contes, dont les vieilles ont accoutumé de bercer les enfants. Cependant les grammairiens ne sont que trop sujets à grossir leurs commentaires d'une infinité de remarques, dont ils seroient fort en peine de rendre raison eux-mêmes. Tout le monde sait ce qui arriva à Dydime, le plus grand faiseur de livres qu'il y

Digitized by Google

eût jamais ; comme on racontoit je ne sais quelle histoire en sa présence, et qu'il la traitoit d'apocryphe, on lui montra un de ses livres où elle étoit rapportée tout du long. Mais c'est sur-tout dans le fabuleux que cela est poussé jusqu'à l'extravagance et à l'effronterie. Aussi est-ce le privilége des gens qui n'ont ni conscience, ni honneur, de tout supposer, de tout feindre. On cite des auteurs qui ne furent jamais ; et c'est pour cela même qu'on croit mentir impunément ; car dans un sujet connu, il n'est pas aisé d'en imposer aux savants. Je compterai donc pour une perfection dans un grammairien, d'ignorer bien des choses qui en effet ne méritent pas d'être sues.

CHAPITRE X.

Des commencements de la Composition.

VOILA à-peu-près tout ce qui regarde la profession du grammairien, laquelle, comme j'ai dit, renferme deux choses, la connoissance de la langue, et l'explication des auteurs. [On nomme la premiere Méthodique, la seconde Historique. *C.*] Quoiqu'elle n'en promette pas davantage,

Digitized by Google

nous pouvons la charger encore des commencements de la composition, pour occuper les enfants, jusqu'à ce qu'ils soient en âge de passer sous la discipline du rhéteur. Les fables d'Esope doivent suivre de près celles des nourrices. Qu'ils apprennent donc à raconter ces fables en termes purs, simples, naturels, et qui n'aient rien de trop élevé; ensuite à les travailler en imitant la même simplicité de style. Ce qui consiste premierement à rompre le vers, puis à l'expliquer en d'autres mots, et enfin à le mettre dans un nouveau jour par une paraphrase libre, où il leur soit permis de passer légerement sur quelques endroits pour s'étendre sur d'autres, et les orner en conservant toujours le sens du poëte. C'est un exercice à quoi les plus habiles maîtres trouvent de la difficulté. Un enfant qui s'en acquittera comme il faut, peut raisonnablement espérer de réussir à tout autre.

Ce qu'on appelle en terme de l'art des chries, des sentences, des éthologies, qui ne sont autre chose qu'une parole remarquable dont on rend raison; tout cela, dis-je, doit s'apprendre encore chez les grammairiens, parce que c'est la lecture qui y donne occasion. Mais qui fera bien l'une, fera bien l'autre, l'art étant

Digitized by Google

le même en toutes, quoique la forme soit différente. La sentence est une vérité spéculative et universelle ; l'éthologie regarde les mœurs et les personnes ; pour les chries, il y en a de plusieurs sortes, la premiere, comme la sentence, consiste dans un simple mot, *Diogène disoit*, etc. *Diogene avoit coutume de dire*, etc. la seconde consiste en une réponse, *Diogène interrogé pourquoi*, etc. *répondit*, etc. la troisieme peu différente renferme un fait, par exemple, *Cratès voyant un enfant qui ne savoit rien, on dit qu'il se mit à battre son précepteur.* Il en est à-peu-près de même de l'exemple qui suit, bien qu'ils l'appellent seulement une maniere de chrie. *Milon s'étant accoutumé à porter tous les jours un veau sur ses épaules, il se trouva avec le temps qu'il portoit un bœuf.* En tout cela on peut employer les mêmes cas, et on rend également raison des dits et des faits qu'on rapporte.

A l'égard des petites narrations que l'on rencontre dans les poëtes, je crois qu'il ne faut s'y arrêter, que pour en donner l'intelligence aux enfants, et non par rapport à l'éloquence. Il y a encore d'autres choses plus importantes que les Rhéteurs latins ont abandonnées, et qui par-là sont devenues le partage des gram-

Digitized by Google

mairiens. Les Grecs sont plus exacts observateurs de leurs devoirs, et savent mieux s'en tenir à ce qu'exige leur profession.

CHAPITRE XI.

S'il est nécessaire à l'Orateur de savoir plusieurs arts.

J'AI traité de la grammaire avec le plus brièveté qu'il m'a été possible, n'ayant pas prétendu épuiser la matiere, car cela seroit infini; mais seulement en dire ce qu'il y a de plus nécessaire à savoir. Il me faut parler maintenant en peu de mots, et comme en passant, des autres arts dont je suis d'avis qu'on instruise un enfant, avant que de le mettre entre les mains des rhéteurs, afin de faire ce cercle de sciences que les Grecs nomment Encyclopédie; car il y en a plusieurs autres qu'il faut commencer à étudier presqu'en même temps. Et parce que ces différentes connoissances sont autant d'arts; que l'Orateur ne sauroit être parfait sans eux, et qu'ils ne sont pas capables aussi tout seuls de le rendre tel: on demande si ces arts sont absolument nécessaires au dessein que nous nous sommes proposé.

Digitized by Google

En effet, dit-on, pour plaider une cause, ou pour dire son avis dans le Sénat, quelle nécessité de savoir de la géométrie? Comment, par exemple, sur une ligne donnée, on peut former un triangle équilatéral; et pour défendre un accusé, ou pour persuader son sentiment dans une délibération importante, à quoi bon de savoir distinguer les sons d'un instrument par leurs noms et par leurs temps? On citera même des orateurs, et peut-être en grand nombre, qui ont été très-utiles au public, et qui n'ont jamais su de géométrie, ni connu la musique, que par le plaisir qu'elle fait à tout le monde. Je réponds à cette objection, ce que Cicéron déclare si souvent dans son traité des Orateurs illustres, que nous ne formons pas notre Orateur sur le modele de ceux qui sont, ou qui ont jamais été; mais que nous nous sommes fait l'idée d'un orateur parfait, en qui l'on ne puisse rien désirer. C'est ainsi que les Stoïciens, pour faire un sage qui soit accompli, et comme ils parlent, en quelque maniere, un Dieu revêtu d'un corps mortel, non-seulement veulent qu'il soit instruit de toutes les sciences divines et humaines; mais ils le conduisent à ce point de perfection, par des connoissances qui sont très-peu importantes, si on les re-

Digitized by Google

garde en elles-mêmes. Telles sont certaines ambiguités qu'ils recherchent à plaisir; non que les fausses subtilités des paralogismes, ni les arguments captieux des sophistes, soient fort capables de perfectionner leur sage; mais c'est qu'ils ne croient pas qu'il lui soit permis de se tromper dans les moindres choses. Il en est de même de notre orateur, à qui certes la sagesse n'est pas moins nécessaire. Ce n'est ni la géométrie ni la musique qui le rendront parfait, mais elles y aideront pourtant. Est-ce que les contre-poisons et les autres médicaments qui servent à la guérison des maladies ou des plaies, ne sont pas composés d'une infinité de choses, qui prises séparement, ont souvent un effet tout contraire, et dont le mêlange fait un remede qui prend sa vertu spécifique de toutes les parties qui le composent, sans ressembler à pas une d'elles? Les abeilles ne vont-elles pas chercher mille sucs différents sur toutes les fleurs, pour donner à leur miel ce goût merveilleux que toute notre industrie ne peut imiter? Et l'on s'étonnera après cela, si l'éloquence, qui est le plus beau présent que le Ciel ait fait aux hommes, a besoin du secours de plusieurs arts, qui pour ne se pas montrer toujours à découvert, ne

Digitized by Google

laissent pas, ce me semble, d'agir imperceptiblement et de se faire sentir? Tels et tels ont été éloquents (1) sans tous ces arts: mais je veux un orateur. Ils n'y font pas grand chose: mais je veux tout; et pour faire ce tout, il ne faut pas qu'il y manque rien; car c'est en cela que consiste le souverain degré de perfection. Quelqu'élevé qu'il soit, ne laissons pas de donner tous les préceptes nécessaires, afin d'en approcher au moins de plus près. Mais pourquoi désespéreroit-on d'y atteindre? la nature n'y met point d'obstacle, et dès qu'une belle entreprise est possible, ou ne l'abandonne point sans honte.

CHAPITRE XII.

De la Musique et de ses avantages.

Je pourrois me contenter ici du témoignage des Anciens. Qui ne sait pas, en effet, que la musique, pour commencer par elle, étoit si fort, je ne dis pas seulement en honneur dans les premiers temps, que l'on donnoit à ceux qui en faisoient profession, le nom de sages et d'hommes inspirés: j'en pourrois nommer plusieurs; mais je m'en tiens à Orphée et à Linus.

(1) Non, mais *diserts*. C.

Digitized by Google

N'a-t-on pas cru qu'ils étoient l'un et l'autre de la race des Dieux ? Et parce qu'Orphée adoucissoit les mœurs d'une multitude ignorante et grossiere, par l'admiration qu'il lui causoit, delà vient la fable qui a passé jusqu'à nous, que non-seulement les bêtes sauvages l'écoutoient, mais que les rochers mêmes et les arbres, devenus sensibles à la douceur de ses divins accords, se détachoient pour le suivre. Timagène rapporte que de toutes les sciences, la plus ancienne est la musique; et les poëtes les plus célebres nous en fournissent des preuves, lorsqu'il nous représentent à la table des rois, d'illustres musiciens qui chantent les louanges des héros et des dieux sur la lyre. Dans Virgile Jopas ne chante-t-il pas,

Du bel astre du jour le cours laborieux,

par où ce grand poëte nous déclare ouvertement, que la musique a une liaison naturelle avec l'intelligence des choses divines; ce que l'on ne peut accorder, sans avouer en même temps qu'elle est nécessaire à l'orateur; puisque cette partie de l'éloquence que les orateurs ont négligée, et dont les philosophes ont profité, n'est pas moins de notre ressort que du leur; et qu'enfin l'éloquence ne sauroit être

Digitized by Google

parfaite, sans le secours de ces sortes de connoissances. Mais qui peut douter que ces hommes qui se sont rendus si recommandables par leur sagesse, n'aient été passionnés pour la musique, si l'on fait réflexion que Pythagore et ses disciples y rapportoient tout, et vouloient que le monde eût été fait sur le modele d'une sorte d'harmonie, que la lyre a su depuis imiter; opinion qu'apparemment ils avoient prise d'autres savants plus anciens qu'eux, et qu'ils n'ont fait que répandre davantage. Et non contents de cette harmonie que l'on pourroit prendre pour la concorde admirable qui regne au milieu des contraires, ils donnoient des sons particuliers au mouvement des spheres célestes qui roulent sur nos têtes. Platon aussi a tant mêlé de musique dans ses écrits, qu'il n'est pas possible de l'entendre en une infinité d'endroits, particulierement dans son Timée, si l'on n'a étudié cet art à fond. Qu'est-il besoin de tant parler des philosophes? Socrate qui en est comme le pere, a-t-il rougi d'apprendre, à jouer de la lyre dans un âge fort avancé? L'histoire nous apprend que les plus grands capitaines savoient jouer de la flûte et des instruments à cordes, et que les armées des Lacédémoniens étoient animées au

Digitized by Google

combat par certains airs de musique. Dans nos légions, quel autre usage ont nos clairons et nos trompettes, dont le son est d'autant plus impétueux et plus vif, que la nation Romaine l'emporte sur toutes les autres à la guerre? Ce n'est donc pas sans raison que Platon a cru la musique nécessaire à tout homme qui veut se rendre capable de gouverner les autres; et les auteurs de cette secte, qui paroît aux uns si sévere, et si dure aux autres, n'ont-ils pas supposé que quelques-uns de leurs sages donneroient aussi leurs soins à ce genre d'étude? Enfin ce fameux législateur de Lacédémone, Lycurgue, dont les loix sont si austeres, a approuvé la musique comme les autres. Aussi faut-il avouer que la nature elle-même, semble nous l'avoir donnée pour adoucir nos peines. Il ne faut que voir les rameurs, comme le chant les encourage; mais cela ne paroît pas seulement dans ces ouvrages pénibles, où plusieurs personnes qui travaillent ensemble au signal d'une voix flatteuse, unissent de concert leurs efforts. Chacun en son particulier et dans la solitude, se fait une musique à sa mode, pour charmer ses maux et son ennui.

Mais je m'amuse à louer ce bel art, au lieu de montrer combien il est néces-

Digitized by Google

saire à l'orateur. Je ne dirai donc pas qu'autrefois la musique et la grammaire n'étoient point séparées; cela est si vrai; qu'Architas et Aristoxène parlent de la grammaire, comme d'un art qui est compris dans la musique; et c'étoient les mêmes maîtres qui enseignoient l'une et l'autre, suivant le témoignage de Sophron, cet agréable poëte comique, dont Platon faisoit tant de cas, que l'on trouva, dit-on, ses livres sous le chevet de son lit, lorsqu'il mourut. Eupolis confirme la même chose; car il introduit un certain Prodamus, qui montre la musique avec les lettres. Et ailleurs il fait encore mention d'Hyperbolus, surnommé par dérision *Maricas*, qui confesse ne savoir de toutes les parties de la musique, que la grammaire. Aristophane nous apprend en plus d'un endroit, que telle étoit la maniere d'instruire les enfants: et dans une comédie de Ménandre, un pere redemandant son fils à un vieillard, chez qui il l'avoit mis en pension, le vieillard dans la dépense qu'il avoit faite pour son éducation, lui comptoit tant pour le maître de géométrie, et tant pour le maître de musique. C'est de-là que venoit la coutume chez les Grecs, de présenter une lyre à la fin du repas; et parce qu'un jour Thémis-

Digitized by Google

tocle déclara qu'il n'en savoit pas jouer, il n'en fallut pas davantage, dit Cicéron, pour le faire regarder comme un homme dont on avoit négligé l'éducation. Mais nos anciens Romains ne se donnoient-ils pas aussi dans leurs festins, le divertissement de la musique? Et les vers des Saliens ne se chantent-ils pas encore à présent? Ces institutions viennent pourtant du roi Numa; ce qui fait voir que, quoique toutes leurs pensées fussent tournées à la guerre, ils ne laissoient pas de cultiver la musique, autant qu'ils en étoient capables, dans un siecle si grossier. Enfin les Grecs ont une espece de proverbe, pour dire que les ignorants n'ont pas grand commerce avec les Grâces, et les Déesses qui président à la musique. Mais venons aux avantages particuliers que l'orateur peut tirer d'un art, qui est si généralement approuvé.

La musique a deux sortes de nombres, les uns pour la voix, les autres pour les mouvements du corps; car il faut que l'un et l'autre soient réglés. Aristoxène, qui est un grand maître en cette matiere, comprend tout ce qui regarde la voix, sous les noms de rhytme et de mélodie mesurée. Par rhytme, il entend la structure des paroles (1) ou la composition; et par

(1) *C'est :* il entend la mesure. *C.*

Digitized by Google

mélodie mesurée, les chants et les sons. Que l'on me dise donc maintenant si l'orateur peut se passer de toutes ces choses, s'il peut se passer de ce qui sert et au geste et à l'arrangement des mots, et aux inflexions de la voix, qui certainement peuvent aussi beaucoup dans une action. Si ce n'est peut-être qu'on s'imagine qu'il n'y a que les vers et les chansons, où se doive trouver un certain enchaînement de paroles qui flatte agréablement l'oreille, et qu'il n'en est pas de même d'un discours. Comme si l'orateur ne varioit pas sa composition et sa prononciation, selon la nature des choses dont il parle, aussi bien que le musicien; car celui-ci exprime et chante ce qui est grand et élevé, avec force; ce qui est agréable, avec douceur; et ce qui tient le milieu, il se contente de le chanter avec justesse: enfin il accommode toujours son art à son sujet, ajustant les airs aux paroles et aux passions qu'il veut exprimer. De même l'orateur, selon qu'il pousse ou qu'il ménage sa voix, et qu'il la fait adoucir et diversifier à propos, remue différemment l'ame de ses auditeurs. Tel tour de phrase, telle maniere de prononcer, et pour tout dire en un mot, telle union de l'un avec l'autre, est propre pour exciter la colere et l'in-

Digitized by Google

dignation des juges, qui ne l'est pas pour leur donner des sentiments de compassion; et l'on ne doutera point de ces différents effets de la parole, si l'on considere que les instruments de musique, qui ne sauroient former des sons articulés, font néanmoins de si puissantes impressions sur nous.

Il faut aussi que le geste soit réglé, et qu'il y ait de la grace dans tous les mouvements du corps; ce que les Grecs expriment si bien et si heureusement par un seul terme (Εὐρυθμία.): or qui donne cela, si ce n'est l'art dont nous parlons? C'est néanmoins une partie considérable de l'action, et nous en parlerons en son lieu. Mais s'il est vrai que l'orateur doive prendre un soin particulier de sa voix, qu'y a-t-il de plus essentiel à la musique? Qu'on ne m'en croie point encore, j'y consens, et que l'on ne se contente pas de l'exemple de C. Gracchus, le plus grand orateur de son temps. On sait jusqu'où alloit sa délicatesse : il ne parloit point en public, qu'il n'eût derriere lui un musicien, qui avec une flûte destinée à cet usage, lui donnoit le ton qu'il devoit prendre. Et quel homme fut plus en droit de négliger une sujettion pareille? tantôt la terreur des grands, tantôt les craignant lui-même;

Digitized by Google

toujours l'objet de leur jalousie et de leur haine, il prenoit ce soin en prononçant ses harangues, les plus tumultueuses qu'il y eût jamais. Je veux me servir d'une preuve encore plus sensible, pour l'amour de ceux qui sont moins éclairés, et j'espere qu'elle ne leur laissera aucun doute. Ils conviennent que la lecture des poëtes est nécessaire à l'orateur; mais la poésie n'est-elle pas inséparable de la musique, au moins la poésie lyrique, s'il est possible d'en douter à l'égard de la poésie en général? Je m'étendrois davantage sur cette matiere, si c'étoit une nouveauté que je voulusse introduire; mais comme c'est un usage pratiqué de tout temps, à remonter depuis nous jusqu'à Chiron et Achille, un plus long discours ne serviroit qu'à rendre douteux un sentiment, qui a passé pour constant jusqu'ici.

Au reste, quoique les exemples que j'ai cités, fassent assez voir quelle sorte de musique j'approuve, et à quel point je l'approuve, je crois pourtant devoir déclarer ici, que ce n'est nullement celle dont retentissent aujourd'hui nos théâtres, et qui par ses airs efféminés et lascifs, a achevé d'empoisonner le peu de vertu qui nous restoit. Quand je recommande donc la musique, c'est celle dont les hommes

Digitized by Google

pleins d'honneur et de courage, se servoient pour chanter les louanges de leurs semblables. Je ne prétends point parler non plus de ces instruments dangereux, dont les sons languissants portent la mollesse et l'impureté dans l'ame, et qui doivent être en horreur à tout ce qu'il y a de personnes bien nées. Mais j'entends cet art agréable, d'aller au cœur par le moyen de l'harmonie; pour exciter les passions, ou pour les appaiser, conformément au besoin et à la raison. C'est ainsi que Pytagore, voyant une troupe de jeunes gens prêts à forcer une honnête maison, qu'ils auroient déshonorée, réprima tout-à-coup leur fureur, en commandant à une joueuse de flûte qu'ils avoient avec eux, de chanter des airs plus graves et plus lents. Chrysippe prescrit aussi certains chants pour les nourrices; et c'est un sujet de déclamation assez ingénieusement inventé, que celui où l'on feint qu'un joueur de flûte s'étant mis à jouer un air phrygien pendant qu'un homme sacrifioit, cet homme devint furieux, et s'alla précipiter: sur quoi l'on accuse le musicien comme coupable de la mort d'un homme. Mais cela même, pour être bien traité, ne suppose-t-il pas que l'Orateur ait quelque connoissance

Digitized by Google

de la musique ? Comment donc ne pas demeurer d'accord, que la connoissance de cet art fait infiniment à mon dessein, quelque prévenu qu'on puisse être du contraire ?

CHAPITRE XIII.

De la Géométrie.

QUAND à la Géométrie, tout le monde convient qu'elle est utile aux enfants, en ce qu'elle exerce l'esprit, l'ouvre et l'aiguise, par conséquent rend la conception plus prompte et plus aisée. Mais on veut qu'au contraire des autres sciences, elle ne serve que dans le temps qu'on l'apprend, et pas davantage; c'est l'idée que s'en fait le vulgaire. Cependant ce n'est pas sans raison que de grands hommes se sont particulierement appliqués à cette science; car la géométrie comprend deux sortes de connoissances, celle des nombres, et celle des dimensions : la premiere est nécessaire à quiconque a la moindre teinture des lettres; mais beaucoup plus à l'Orateur, par le fréquent usage qu'il lui en faut faire au barreau, où l'on a mauvaise opinion de son habileté, je ne dis pas seulement si on le

Digitized by Google

voit hésiter en faisant un produit ; mais si en comptant par ses doigts, un mouvement, un geste s'accorde mal avec le nombre qu'il articule : à l'égard de l'autre qui renferme l'étude des lignes et dimensions, il est aisé de juger qu'elle ne lui est pas moins nécessaire, puisqu'une infinité de procès roulent sur les mesures et sur les limites.

Mais cette science tient encore à l'art oratoire par d'autres endroits bien plus considérables. Premierement l'ordre qui est essentiel à la géométrie, ne l'est-il pas aussi à l'éloquence ? La géométrie pose des principes, dont elle tire des conséquences, et se sert de choses claires et certaines, pour en établir d'autres qui ne le sont pas. Nous autres Orateurs, n'en faisons-nous pas de même ? La géométrie renferme ses preuves dans des sillogismes, ce qui a donné lieu au sentiment de quelques-uns qu'elle approche plus de la dialectique que de la rhétorique. Il est vrai que l'Orateur use peu de la dialectique ; mais il en use pourtant ; car il emploie le sillogisme dans le besoin, du moins l'enthymème, qui est, à proprement parler, le sillogisme de la rhétorique. Enfin les preuves les plus fortes sont celles qu'on appelle démonstra-

Digitized by Google

tions géométriques (Γραμμικαὶ ἀποδείξεις.) et qui se font par le moyen des lignes et des lettres. La géométrie a donc pour but de prouver invinciblement. L'éloquence s'en propose-t-elle un autre? La géométrie a encore cela de commun avec celle-ci, qu'elle découvre le faux dans le vraisemblable : par exemple, en fait de nombres, elle fait voir l'erreur de certains calculs, qui ont si fort l'apparence du vrai, que tout le monde y seroit trompé; sur quoi sont fondés de petits jeux qui ont fait quelquefois l'amusement de notre enfance. Car qui ne donneroit pas dans ce raisonnement? *Tous les lieux dont la circonférence est égale, doivent être égaux entr'eux.* Cependant cela est faux; car il faut savoir quelle figure a cette circonférence, et les géometres blâment avec raison les historiens qui déterminent la grandeur des îles par le circuit que les voyageurs en ont fait dans la navigation. En effet, plus une figure est parfaite, plus elle renferme d'espace. Si donc la circonférence fait un cercle, qui de tous les plans est la figure la plus parfaite, elle comprendra plus d'étendue que si elle formoit un quarré d'une égale circonférence. Par la même raison que les quarrés seront plus

Digitized by Google

spacieux que les triangles ; et les triangles à côtés égaux, plus spacieux que les triangles dont les côtés seroient inégaux. Nous trouverions peut être des choses un peu trop abstraites et trop difficiles, si nous voulions creuser cette matiere ; c'est pourquoi je m'en tiens à une expérience sensible, et qui est à la portée de tout le monde. Personne n'ignore que l'arpent a deux cents quarante pieds en longueur et la moitié en largeur ; d'où il est aisé de juger, et quel est son circuit, et quelle est sa surface. Mais supposons un quarré dont les côtés soient chacun de cent quatre-vingts pieds, sa circonférence égalera précisément celle de l'arpent, et contiendra néanmoins un espace beaucoup plus grand. Si l'on ne veut pas se donner la peine d'examiner cela, on le peut voir d'un coup d'œil dans un plus petit nombre ; car un quarré dont les côtés sont chacun de dix pieds, en a quarante de tour, et sa surface est de cent pieds quarrés. Si vous mettez quinze pieds de longueur sur cinq de largeur, vous aurez la même circonférence, et l'espace renfermé sera moindre d'un quart. Mais si un quarré long a dix-neuf pieds de longueur sur un de largeur, sa circonférence sera encore de quarante pieds, comme

Digitized by Google

comme celle du quarré parfait, dont la surface est de cent pieds quarrés, et cependant il n'aura de surface qu'autant de pieds quarrés, qu'il a de pieds en longueur : ainsi tout ce que vous diminuerez de la perfection du quarré, diminuera de la surface : donc il se peut faire qu'un plus petit espace soit renfermé dans un plus grand circuit. Je parle des lieux dont le terrein est plat; car pour les montagnes et les vallées, il est clair qu'elles ont plus de surface que de ciel.

C'est à la géométrie que nous devons ces découvertes, mais elle n'en demeure pas-là : elle s'éleve jusqu'à la connoissance des choses célestes, et de ce qu'il y a de plus admirable dans la nature. Elle nous apprend par l'exactitude de ses nombres, combien le cours des astres est sûr et réglé, et par-là nous convainc qu'il ne sauroit être que l'effet de l'ordre, et nullement du hazard. Or cela même ne peut-il pas appartenir quelquefois à l'éloquence ? Quand Périclès donna aux Athéniens les raisons naturelles d'une éclipse de soleil, dont il les voyoit consternés : quand Sulpitius Gallus dans l'armée de Lucius Paulus, avertit d'une éclipse de lune qui devoit arriver, pour empêcher que les soldats n'en prissent

Digitized by Google

l'alarme, comme d'un prodige extraordinaire; ne firent-ils pas l'un et l'autre le personnage d'Orateur? Si Nicias en avoit su autant qu'eux, il n'auroit pas perdu une belle armée d'Athéniens, comme il fit en Sicile, par le trouble où le jetta un pareil accident. Dion plus éclairé et plus heureux, étant venu à dessein de chasser Denis le Tyran, ne s'étonna pas de si peu de chose. On dira que ces exemples sont bons pour la guerre. Laissons donc encore celui d'Archimède, qui lui seul fit durer si long-temps le siége de Syracuse. Du moins faut-il m'accorder une chose qui prouve assez bien, ce me semble, la nécessité de la géométrie; c'est qu'il y a quantité de questions qui regardent, par exemple, la maniere de diviser, la multiplication, les progressions, la division à l'infini, et que l'on embrouille plutôt qu'on ne les explique, si l'on ne se sert des preuves linéaires que cette science nous fournit. De sorte que si l'Orateur doit être prêt à parler sur toute sorte de sujets, d'une maniere propre à persuader, comme nous le ferons voir dans le livre suivant, on ne peut jamais mériter ce nom, sans le secours de la géométrie.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

De la maniere dont il faut commencer à former le geste et la prononciation.

Il ne sera pas inutile non plus de prendre des leçons d'un comédien, pourvu qu'on s'en tienne précisément à ce qu'il faut pour savoir bien prononcer; car je ne prétends pas faire d'un Orateur un bouffon, qui prenne tantôt le ton radouci d'une femme, tantôt la voix tremblante d'un vieillard; ni qu'un enfant sur qui nous avons de si grands desseins, s'amuse à contrefaire l'ivrogne, ou à jouer l'indigne personnage d'un esclave fourbe, officieux, empressé; bien moins encore qu'il apprenne à exprimer l'amour, l'avarice et la superstition : outre que toutes ces choses ne sont nullement nécessaires à l'Orateur; car à force d'imiter ce qui est vicieux, on en prend l'habitude, et les mœurs en souffrent. Il y a même bien des gestes et des mouvements qu'il faut laisser aux comédiens. En effet, quoique l'Orateur doive se former en quelque façon sur eux, il doit pourtant s'éloigner des manieres du théâtre, et composer différemment son ac-

Digitized by Google

tion, sa démarche et son visage. Ce qui est supportable dans l'un, seroit un excès ridicule dans l'autre; car s'il y a de l'art à tout cela, pour les personnes qui parlent en public, le grand secret est de le cacher.

Quel est donc ici le devoir d'un maître? C'est de corriger les défauts de la prononciation; c'est d'accoutumer un enfant à s'énoncer distinctement, et à donner à toutes les lettres le son qu'elles veulent avoir. Il y en a quelquefois qui nous échappent, parce que nous n'appuyons pas assez dessus; d'autres sur lesquelles nous appuyons trop, ce qui fait un parler épais; de certaines aussi que nous trouvons rudes, nous ne les faisons pas assez sonner, et nous les changeons volontiers en d'autres qui ont quelqu'affinité avec elles, et qui sont plus douces; comme l'*r* que Démosthène lui-même avoit de la peine à prononcer, et à la place de laquelle on met souvent une *l*, je dis en latin comme en grec. Il en est de même du *c* et du *t*, que l'on adoucit en les prononçant, comme si c'étoit un *g* et un *d*. Voilà ce qu'un maître ne doit pas souffrir, ni même cette affectation de faire sonner l'*s*, que quelques-uns s'imaginent être du bel air. Il ne souffrira pas non plus qu'un enfant parle du gosier, ni que sa voix retentisse dans

Digitized by Google

sa bouche, ni qu'il la contrefasse pour prononcer un mot simple avec emphase. Les Grecs ont un terme (Καλαπεφωλασμένον.) pour signifier cela, et c'est le terme dont ils se servent aussi pour exprimer cette maniere de jouer de la flûte, où l'on bouche les trous qui en éclaircissent le son, pour ne laisser de libre que l'issue qui le grossit. Il prendra garde encore que les dernieres syllabes ne se perdent point; que la prononciation se soutienne toujours également; que dans les exclamations l'effort vienne de la poitrine et non pas de la tête; que le geste se rapporte à la voix, le visage au geste; que notre jeune orateur se présente bien; qu'il ne fasse point de grimaces en parlant; qu'il ne tourne point la bouche; qu'il ne l'ouvre pas trop grande; qu'il ne jette point le visage en l'air; qu'il ne baisse pas trop les yeux; qu'il ne panche la tête ni d'un côte, ni de l'autre. Le front péche en bien des manieres: j'en ai vu plusieurs à qui les sourcils s'élevoient au moindre effort de voix qu'ils faisoient; d'autres à qui ils se resserroient; d'autres à qui ils s'écartoient si fort, que l'un montoit en haut, tandis que l'autre leur couvroit presque l'œil. Cependant tout cela est d'une conséquence infinie, comme nous le dirons dans la suite; car rien ne peut

Digitized by Google

plaire de ce qui est contre la bienséance. C'est encore au comédien à montrer comment on fait un récit; avec quelle autorité on persuade [avec quelle impétuosité s'élève pour ainsi dire la colere. *C.*] quel ton il faut prendre pour exciter la pitié: et pour bien faire il choisira dans quelques comédies des endroits convenables, qui aient rapport à la maniere du bareau. Cela servira à plus d'une chose; car en même-temps qu'un enfant apprend par-là à bien prononcer, il y trouve aussi de quoi nourrir son style et son éloquence; mais quand l'âge l'aura rendu capable de plus grandes choses, (car ceci n'est qu'en attendant) quand il commencera à lire les plaidoyers et les harangues des orateurs, et qu'il en sentira déja les beautés, c'est alors qu'un maître doit redoubler ses soins. C'est le temps non-seulement de lui former l'esprit par la lecture, mais de l'obliger à apprendre par cœur les plus beaux endroits d'une piece, et ensuite à les déclamer, comme s'il avoit véritablement à parler en public, afin d'exercer sa voix et sa mémoire par la prononciation.

Je ne désapprouve pas même qu'il aille quelque temps à l'académie; je n'entends pas ces lieux où vont les athlètes, et où, pour dire ce que j'en pense, on abrutit

Digitized by Google

l'esprit à force de soigner le corps ; je n'ai garde de donner un tel conseil : mais je parle des maîtres chez qui les honnêtes gens envoient leurs enfants pour apprendre à faire leurs exercices ; car notre mot latin *Palæstra* signifie l'un et l'autre. C'est chez ces maîtres qu'un jeune homme apprend à tenir bien ses bras, à n'être point embarrassé de ses mains, à avoir une bonne contenance, à marcher avec grace, à ne point faire de mouvement de la tête et des yeux, qui ne s'accordent avec les autres mouvements du corps ; car il faut convenir que tout cela entre dans la prononciation, et que la prononciation fait une partie considérable de l'Orateur. Pourquoi donc négliger de s'instruire de ce que l'on est obligé de savoir ? particulierement quand nous voyons que ces regles du geste sont nées dès les temps héroïques ; qu'elles ont été approuvées des plus grands hommes de la Grece, et de Socrate même ; que Platon les a mises au rang des vertus civiles, et que Chrysippe ne les a pas oubliées dans son livre de l'éducation des enfants. En effet nous lisons dans l'histoire, que les Lacédémoniens avoient parmi leurs exercices, une sorte de danse qu'ils faisoient apprendre à leur jeunesse, comme pouvant lui être extrêmement utile à la

Digitized by Google

guerre. Et nos anciens Romains n'avoient pas honte de pratiquer la même chose. Nous en avons une preuve dans ces danses, qui sont encore en usage aujourd'hui parmi nos Prêtres, et que la religion a consacrées. Cicéron nous en dit aussi son sentiment au troisieme livre de l'Orateur, où il veut que ceux qui parlent en public aient quelque chose de noble et de mâle dans toute leur action; qu'ils se forment non sur un comédien ni sur un bouffon, mais sur les manieres des gens de guerre, et des personnes qui ont été à l'académie, où vont encore à présent la plupart de nos jeunes gens, sans que personne y trouve à redire. Je ne veux pas pourtant que l'on fréquente long-temps ces lieux, ni passé la premiere jeunesse; car je travaille à former un orateur, et non un danseur. Mais un enfant prendra là je ne sais quoi, qui, sans qu'il y pense, mêlera des graces secrettes à toutes ses actions, et dont il se sentira tout le reste de sa vie. C'est précisément là ce qu'il nous faut, et pas davantage.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

Si un enfant est capable d'apprendre plusieurs choses en même temps.

On demande si, supposé que toutes ces choses soient nécessaires à savoir, elles peuvent s'enseigner et s'apprendre toutes en même temps. Bien des gens se persuadent que tant de connoissances différentes confondent les idées, et fatiguent l'esprit. Le moyen, disent-ils, de vaquer dans une journée à tant de sortes d'études? Comment l'esprit et le corps y peuvent-ils suffire? Et quand même les personnes d'un âge plus avancé en seroient capables, est-il à propos de surcharger des enfants foibles et délicats comme ils sont? Mais ceux qui raisonnent ainsi ne connoissent pas les forces de l'esprit humain: ils ne font pas réflexion qu'il est si actif, si prompt, et tellement fait pour se partager, qu'il ne peut pas même se réduire à ne faire qu'une seule chose. Combien en embrasse-t-il, je ne dis pas en un jour, mais en un instant? Représentons-nous un joueur d'instruments. Voyons tous les mouvements qu'il se donne à la fois. Il touche une corde, il arrête l'autre, il es-

Digitized by Google

saye celle-ci, il accorde celle-là ; tout travaille en lui en même temps, la mémoire, la voix, la main droite, la main gauche, les pieds même, dont il se sert pour marquer les temps et pour battre la mesure. Nous-mêmes que nous ayons à parler sur-le-champ, par quelque nécessité imprévue, combien se partage et se multiplie notre application ? Nous disons une chose, nous songeons à une autre ; nous inventons des raisons ; nous faisons choix des mots, nous accommodons notre prononciation, nos gestes, notre visage, nos manieres à la nature de l'affaire dont il s'agit. Que si d'un seul effort nous fournissons à tout cela, qui empêche qu'en plusieurs heures, on ne puisse s'appliquer à quatre ou cinq sortes de sciences ? Sur-tout si l'on considere le génie de l'homme, qui est tel que rien ne le soulage et ne le réjouit tant que la variété. C'est pour cela que nous passons de la composition à la lecture, et de la lecture à la composition, trouvant dans l'une de quoi nous délasser de l'autre. Quoique nous ayons bien fait des choses, commençons-en une autre, nous y apportons une nouvelle ardeur. D'avoir affaire pendant tout un jour à un même maître, il n'y a personne que cela ne fatigue ; au lieu que le changement réveille. Il en est

Digitized by Google

comme des viandes dont la diversité pique le goût et rappelle l'appétit. Mais qu'on me dise donc s'il y a une autre maniere d'apprendre. Veut-on qu'un enfant fasse son unique occupation de la grammaire, puis de la géométrie, ensuite de la musique? qu'il s'attache au latin comme s'il n'y avoit point de grec; et qu'il passe au grec comme s'il n'y avoit point de latin; en un mot qu'il ne pense qu'à ce qui se présente en dernier lieu? Nos paysans ont donc grand tort de cultiver en même-temps nos terres, nos vignes, nos oliviers, nos arbres. Pourquoi souffrons-nous qu'ils donnent leurs soins tout-à-la-fois à leurs prés, à leurs troupeaux, à leurs jardins, à leurs ruches? Nous-mêmes, pourquoi donnons-nous tous les jours quelque chose au bareau, à nos affaires, à nos amis, à notre ménage, à notre santé, quelque chose même à nos plaisirs? Chacune de ces occupations ne nous lasseroit-elle pas cruellement, si elle étoit continuée long-temps sans interruption? Tant il est vrai qu'il est plus aisé de faire plusieurs choses, que de s'opiniâtrer à une seule.

Il ne faut pas même appréhender que les enfants ne soient pas à l'épreuve du travail de l'étude: il n'y a point d'âge qui fatigue moins. On traitera peut-être cela

Digitized by Google

de paradoxe ; mais nous en avons l'expérience. Il est certain qu'ils apprennent plus aisément que lorsqu'ils sont grands, à quoi la délicatesse des organes contribue beaucoup. Une preuve de ce que je dis, c'est que depuis qu'ils ont une fois la langue déliée, en moins de deux ans ils parlent bien, et savent presque tous les mots, sans qu'il soit besoin de les tourmenter pour cela : au contraire, quel temps faut-il à nos esclaves pour apprendre à parler latin? Quiconque a montré les lettres à des personnes avancées en âge, voit bien que ce n'est pas sans raison que les Grecs, pour signifier un homme qui excelle dans son art, disent qu'il le sait comme un homme (παιδομαθεῖς) qui s'y est pris dès l'enfance. Constamment les enfants résistent mieux au travail que nous ne faisons nous-mêmes. Comme les chûtes qu'ils font si souvent sont peu dangereuses, parce qu'ils ne tombent pas rudement, et qu'on les voit sans cesse courir, jouer, se trainer à terre, sans que cela les lasse, à cause qu'ils ont le corps moins pesant, et qu'ils ne font pas de grands efforts : leur esprit de même peine moins que le nôtre, parce qu'ils s'appliquent plus légerement, qu'ils ne saisissent pas l'étude par un mouvement personnel, et qu'ils ne font que se

Digitized by Google

prêter à leurs maîtres, et recevoir l'impression qu'on leur donne. Ils ont un autre avantage, c'est de faire avec simplicité tout ce qui leur est prescrit, sans songer à ce qu'ils ont déja fait, ils ne sont pas encore capables de le mesurer. Or comme nous l'éprouvons tous les jours, la réflexion nous fait plus de peine que le travail même. On peut ajouter qu'ils ont plus de commodité, plus de loisir qu'ils n'en auront jamais, parce qu'à ces âges tout consiste à écouter. Lorsqu'ils seront en état d'écrire, de composer, de faire quelque chose d'eux-mêmes, le temps pourra leur manquer pour les autres études, ou peut-être la volonté. Puis donc qu'un maître de grammaire ne peut pas les occuper continuellement, et qu'il ne le doit pas même, de crainte de les rebuter, à quoi pouvons-nous mieux employer tant de loisir, qu'à leur donner les connoissances que nous avons dites? Car ce n'est pas mon intention qu'un enfant les possede toutes dans la derniere perfection, qu'il sache la géométrie comme un mathématicien achevé, et la musique comme un musicien de profession. Pour demander qu'il s'accoutume à bien prononcer, et qu'il ait le geste agréable, je n'en veux faire ni un comédien, ni un danseur: en-

Digitized by Google

core ne seroit-ce pas le temps qui nous manqueroit, quand je demanderois ce point de perfection; car les années sont assez longues à qui les met à profit, et je suppose de bons esprits. Pourquoi Platon a-t-il excellé dans toutes les choses que j'exige de l'orateur? Non content des sciences que lui fournissoit Athènes, et de celles des disciples de Pythagore, qu'il vint chercher par mer en Italie, il passa jusqu'en Egypte, pour apprendre des Prêtres du pays leurs mysteres les plus secrets.

Disons le vrai. Nous grossissons les difficultés pour excuser notre paresse. Nous ne travaillons point d'inclination : si nous cherchons l'éloquence, ce n'est point parce que c'est la plus belle chose du monde, et la plus digne de nos soins, c'est pour en faire un vil usage, et pour l'amour d'un gain sordide. A la bonne heure donc, que l'on se fasse écouter au barreau, et qu'on s'enrichisse même sans le secours de ces beaux arts : mais que l'on m'avoue aussi qu'un marchand peut gagner davantage en débitant sa marchandise, et qu'un crieur public tire encore plus de sa voix, que ces indignes Orateurs. Pour moi je ne veux pas même d'un lecteur, qui compte ce que son travail et

Digitized by Google

ses études lui peuvent valoir. Qu'on me donne un homme d'un esprit élevé, qui sache se faire une juste idée de cette éloquence sublime, qu'Euripide appelle la reine des cœurs, qui l'ayant sans cesse devant les yeux, trouve le fruit de ses peines, non pas à mendier honteusement son salaire, mais dans lui-même, dans sa science et dans l'élévation de ses pensées; fruit durable, et qui n'est point sujet aux caprices de la fortune. Un homme de ce caractere emploiera volontiers à la musique et à la géométrie, le temps que donnent les autres aux spectacles, aux exercices du champ de Mars, au jeu, à des conversations frivoles, pour ne pas dire à la mollesse et à la débauche; et il y trouvera des charmes qu'on ne trouve point dans ces plaisirs, où il n'entre ni goût ni délicatesse: car la Providence par bonté pour nous, a voulu que nos occupations les plus honnêtes fussent aussi les plus satisfaisantes et les plus douces. Mais cette douceur là même nous a menés peut-être un peu trop loin: que ce que j'ai dit suffise donc pour les études que doit faire un enfant, jusqu'à ce qu'il soit capable de choses plus importantes. Le livre suivant nous va présenter une nouvelle matiere, en passant d'abord aux devoirs du théteur.

Digitized by Google

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

En quel temps un enfant doit être mis à l'étude de la Rhétorique.

QUAND je fais réflexion à la coutume qui s'est introduite, et qui s'établit tous les jours de plus en plus, de mettre les enfants si tard à l'étude de l'éloquence, j'en trouve deux raisons; l'une que nos rhéteurs ont négligé une partie de leurs devoirs, l'autre que nos grammairiens en ont pris occasion de se l'approprier. Car les premiers, pourvu qu'ils fassent de beaux discours, et qu'ils apprennent aux autres à en faire, s'imaginent qu'on n'est pas en droit de leur rien demander davantage; encore se renferment-ils dans le genre délibératif, et dans le judiciaire, regardant tout le reste comme au dessous d'eux: et les seconds ne se contentent pas de prendre ce qu'on leur laisse, dont on leur sauroit gré;

Digitized by Google

mais ils s'émancipent jusqu'à faire aussi des discours du genre délibératif, et ce qu'ils appellent des prosopopées ; sorte d'exercice aussi difficile qu'il y en ait, et qui demande le plus d'éloquence. De-là vient que ce qui faisoit le commencement d'un art, fait aujourd'hui la fin de l'autre, et qu'on voit demeurer les enfants dans une classe inférieure, à un âge où il semble qu'ils devroient passer à une plus haute : en un mot, qu'ils apprennent la rhétorique chez les grammairiens. Delà vient encore une chose fort ridicule à mon sens, qui est d'attendre qu'un enfant sache une partie de la rhétorique, pour l'envoyer à ceux qui font profession de l'enseigner. Assignons donc à chaque art et ses fonctions et ses limites.

Que la grammaire, (γραμματικὴ) qui, comme on en peut juger par son nom, est proprement la science des lettres, apprenne de sa dénomination même, à connoître les bornes étroites où elle fut renfermée d'abord, et qu'elle a passées de beaucoup. Foible en effet dans ses commencements, grossie ensuite de la connoissance des poëtes et des historiens, elle est présentement assez considérable, depuis qu'outre l'étude de la langue,

Digitized by Google

qui est d'une grande étendue, elle a encore embrassé la plupart des beaux arts. Mais que la rhétorique aussi qui dans son étymologie est l'art de parler et l'éloquence même, ne refuse aucun de ses devoirs; qu'elle ne souffre point qu'un autre se mêle de son ouvrage, puisque pour avoir fui le travail, elle se voit presque chassée de son domaine. J'avoue que parmi les grammairiens il peut y en avoir d'assez habiles pour enseigner les choses que j'ai dites; mais alors ils feront la fonction de rhéteur, et non pas la leur.

Or on demande quand un enfant doit être mis à l'étude de la rhétorique? Je réponds qu'il n'y a point d'âge arrêté pour cela, et que c'est selon le progrès qu'il aura fait dans ses premieres études. Pour trancher la difficulté, c'est lorsqu'il en sera capable; mais cela même dépend de la question que nous venons d'examiner: car si l'on étend le devoir du grammairien jusqu'aux discours du genre délibératif, qui sont en effet des commencements de rhétorique, il est clair que lon pourra se passer plus long-temps du rhéteur. Si au contraire celui ci veut bien prendre la peine de remplir ses devoirs, il lui faudra commencer

Digitized by Google

par des narrations, et par de petits essais du genre démonstratif. Ne savons-nous pas que les anciens rhéteurs avoient accoutumé d'exercer leur éloquence sur des lieux communs, sur des theses, qui sont des questions vagues, et généralement sur tout ce qui donne matiere aux contestations qui naissent parmi les hommes, soit feintes, soit réelles. D'où l'on peut juger combien il est honteux à nos professeurs, d'avoir abandonné ce qui a fait long-temps leur premiere et même leur unique occupation. En effet, qu'ils me disent si de toutes les choses que je viens de toucher, il y en a une seule qui ne soit pas essentielle à la rhétorique, et qui ne tombe pas dans le genre judiciaire? Ne fait on pas des narrations au barreau? Je ne sais même si ce n'est point l'endroit le plus important d'une cause, et où l'adresse de l'Orateur paroît le plus. La louange et le blâme n'ont-ils pas bonne part aussi dans les plaidoyers? Les lieux communs n'y trouvent-ils pas leur place, tant ceux qui roulent sur les vices, et dont Cicéron nous a donné de si bons modéles, que ceux où l'on traite en général certaines questions, qui sont inséparables du fond des procès? par exemple, s'il faut croire

Digitized by Google

sur de légeres preuves, pour et contre les témoins, etc. Tels sont ceux que nous avons de Quintus Hortensius. Ces lieux communs sont comme des armes qu'il faut tenir toujours prêtes, pour s'en servir au besoin; et quiconque ne voit pas de quelle nécessité ils sont à l'Orateur, peut croire aussi que ce n'est pas commencer une statue, que de fondre le métal qui en doit composer les parties. Au reste, qu'on ne m'accuse point ici de trop de précipitation, comme si pour donner un enfant au théteur, je l'ôtois trop-tôt au grammairien. Celui-ci aura ses heures aussi bien que l'autre, et il ne faut pas craindre qu'un enfant se trouve fatigué de deux maîtres; car je ne multiplie point ses études, je les partage seulement, au lieu qu'elles étoient confondues; mais chaque maître deviendra plus utile, lorsqu'il ne se mêlera que de son métier. C'est ainsi que les Grecs en usent encore. Les Latins se sont relâchés, et peuvent dire pour excuse, que ce que l'un ne sait pas, l'autre le sait. Mais il est mieux de s'en tenir à ce que j'ai dit.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Des mœurs et du devoir des Professeurs.

QUAND un enfant sera parvenu au degré de capacité, et d'ouverture d'esprit qu'il doit avoir, pour être en état de prendre des rhéteurs les premiers principes dont nous avons parlé, il faudra l'envoyer à leurs écoles; mais sur-tout que l'on fasse choix d'un professeur qui soit irréprochable dans ses mœurs. Ce n'est pas qu'il ne faille avoir la même attention pour les autres maîtres, comme j'ai dit dans le premier Livre; mais je suis obligé d'en avertir principalement, à raison de l'âge des enfants; car ils sont déja grands, lorsqu'on les met en rhétorique, et ils y demeurent plusieurs années. C'est pourquoi il faut prendre encore plus de soin et de précaution, afin que la sagesse du maître conserve leur innocence dans la premiere jeunesse, et que sa gravité leur imposant du respect, les retienne ensuite, quand l'âge les aura rendus plus entreprenants et plus difficiles à gouverner. Il ne suffit pas qu'il soit homme de bien, s'il ne sait encore les tenir dans l'ordre par une exacte discipline. Qu'il prenne

Digitized by Google

sur tout des sentiments de pere pour eux, et qu'il se regarde comme tenant la place de ceux qui les lui ont confiés. Non-seulement qu'il n'ait point de vices, mais qu'il n'en souffre pas; austere sans rudesse, doux sans familiarité, de crainte de se faire haïr ou mépriser. Qu'il leur parle souvent de la vertu. Plus il les avertira de leurs devoirs, moins il sera obligé de les punir. Qu'il ne soit ni colere, ni emporté; mais aussi qu'il ne dissimule point leurs fautes. Simple dans sa maniere d'enseigner, patient, exact, sans trop exiger d'eux; qu'il se fasse un plaisir de répondre à toutes les questions qu'ils lui font; qu'il aille même au devant, et qu'il les interroge, s'ils ne lui en font pas. Qu'il ne leur refuse point la louange qu'ils méritent, mais aussi qu'il ne la prodigue pas; car l'un décourage, et l'autre donne une sécurité dangereuse. Quand il les reprend, qu'il ne soit amer ni offensant; rien ne leur donne tant d'aversion pour l'étude, que de se voir continuellement gronder avec un air chagrin, qu'ils prennent pour un esprit de haine. Que chaque jour il leur dise quelque chose qu'ils remportent avec eux, et dont ils fassent leur profit. Quoique la lecture leur fournisse assez de bons exemples, on fait encore plus de vive voix;

Digitized by Google

particulierement un maître que des enfants bien nés aiment et honorent : car on ne sauroit dire combien nous imitons plus volontiers, les personnes pour qui nous avons pris de l'estime et de l'inclination. Qu'il ne souffre pas non plus qu'ils prennent la liberté de se louer et de s'applaudir ouvertement les uns les autres, comme ils font ordinairement. Il ne faut pas même que les plus avancés témoignent trop ce qu'ils pensent, de ce qu'ils entendent dire aux autres. De cette maniere ils ne feront cas que du jugement de leur maître, et ne croiront avoir réussi qu'autant qu'ils auront son approbation. Cette mauvaise coutume de s'entre-donner des louanges sur tout ce qu'ils font, passe aujourd'hui pour un devoir d'honnêteté ; mais elle doit être bannie des écoles bien réglées, comme sentant le théâtre, et comme la peste des études : car comment veut-on qu'un enfant travaille et se donne de la peine, quand il est sûr que tout ce qu'il dira sera bien reçu? Qu'ils consultent donc uniquement les yeux de leur maître ; par-là ils acquerreront un discernement juste, et en même-temps que l'un apprendra à composer, les autres apprendront à bien juger ; au lieu que présentement à chaque période on les voit se

Digitized by Google

lever, sortir de leur place, se récrier et battre des mains d'une maniere qui ne convient nullement au lieu où ils sont. Ils en usent ainsi réciproquement entr'eux, et c'est delà qu'ils font dépendre tout le succès de leurs pieces. Ensuite ils croient avoir fait des merveilles; jusques-là qu'enflés de ces vains applaudissements, si leur maître ne les loue pas assez à leur gré, ils ont mauvaise opinion de lui. Mais que lui-même aussi se contente d'être écouté avec attention et modestie. C'est à ses disciples à rechercher son approbation, et non pas à lui à rechercher l'approbation de ses disciples. Cependant il peut examiner l'impression que fait ce qu'il dit sur chacun d'eux; et quand il trouvera qu'ils sentent ce qui est bon, qu'il en ait de la joie par rapport à eux, plus que par rapport à lui.

Je n'aime pas non plus que des enfants soient assis pêle-mêle avec de grands garçons; car bien qu'un maître, tel que nous le supposons, soit fort capable de contenir les plus licencieux, il est encore plus sûr de ne pas exposer la foiblesse des uns à la témérité des autres. Ce n'est pas assez d'être exempt de crime, il ne faut pas même que l'on en puisse être soupçonné. J'ai cru devoir dire cela en passant; car

que

Digitized by Google

que le maître et les enfants soient éloignés des derniers désordres, c'est ce qu'il n'est pas besoin de recommander. Certainement quiconque a l'imprudence de mettre son fils entre les mains d'un homme, qu'il sait être vicieux, peut bien compter que la peine que nous prenons ici pour son éducation, est dès-là fort inutile.

CHAPITRE III.

S'il faut donner d'abord d'excellents maîtres aux enfants.

Je ne crois pas devoir passer sous silence la prévention où je vois bien des gens, qui s'imaginent qu'à l'âge encore où l'on a coutume de mettre les enfants à l'étude de l'éloquence, il n'est pas nécessaire de leur donner d'abord le professeur le plus habile; qu'on peut les tenir quelque temps à une école de moindre réputation, et qu'un maître d'une capacité médiocre, est plus propre dans ces commencements; par la raison que ne disant rien de trop relevé, il se fait mieux entendre; qu'on l'imite même plus aisément, et qu'il essuie plus volontiers le dégoût des premiers principes, trop humiliants pour un maître d'un mérite plus distingué. Mais je n'aurai

Digitized by Google

pas beaucoup de peine à faire voir au contraire, qu'il est beaucoup mieux de puiser d'abord dans les sources les plus pures; que rien n'est si difficile que de corriger les défauts où l'on a été élevé, et qu'un habile homme qui succede à ces demi-savants, a toujours deux peines pour une; celle de faire oublier à un enfant ce qu'il avoit appris, qui est la plus grande, et celle de l'instruire de nouveau. Aussi raconte-t-on que Timothée, fameux joueur de flûte, qui vivoit du temps d'Alexandre, prenoit une fois plus de ceux qui venoient à lui après avoir appris à jouer d'un autre. On se persuade donc deux choses qui sont également fausses : la premiere, qu'un maître médiocrement capable suffit dans ces premieres années. Avec un bon estomac on digere tout. Voilà leur raisonnement. Cette extrême sécurité, quoique toujours blâmable, se pourroit souffrir en quelque façon, si le peu que montrent ces sortes de maîtres, ils le montroient bien; mais le mal est qu'ils enseignent tout de travers. La seconde erreur, et où l'on tombe encore plus communément, c'est de croire qu'un homme distingué par son mérite, ne s'abaisse point à de si petites choses, soit qu'il ne daigne pas en prendre la peine, ou qu'il ne le

Digitized by Google

puisse. Pour moi, dès qu'il ne le veut pas, je ne le mets plus au nombre des maîtres; mais je maintiens que plus il a d'habileté, plus il est capable d'enseigner les petites choses, comme les grandes, s'il en a la volonté : premierement, parce qu'un homme qui surpasse les autres en éloquence, sait apparemment mieux que personne les moyens de l'acquérir : en second lieu, parce qu'ici la méthode dont on se sert, fait infiniment, et qu'un bon maître l'a meilleure qu'un autre : enfin, c'est qu'il n'est pas possible, que qui excelle dans les grandes choses, soit un ignorant dans les plus petites. J'aimerois autant dire que Phidias représenta admirablement Jupiter; mais qu'un autre auroit mieux réussi aux ornements de sa statue, ou qu'un Orateur ne sait pas parler, ou qu'un médecin qui possede parfaitement son art, ne sauroit guérir de légeres maladies. Quoi donc, dira quelqu'un, n'y a-t-il pas une éloquence dont l'élévation passe de beaucoup la foible intelligence des enfants? Je l'avoue; mais ce maître, je le suppose sage autant qu'éloquent; je suppose qu'il sait son métier, et qu'il s'accommodera à la portée de son disciple. Comme un homme qui marche d'une vîtesse extraordinaire, et qui venant à

Digitized by Google

rencontrer un enfant, fait une partie du chemin avec lui; il lui donne la main, il se modere, et ne va pas si vîte que cet enfant ne puisse le suivre.

Ajoutez que les choses deviennent bien plus claires et plus aisées à entendre, lorsque c'est un savant homme qui les explique. En effet, la premiere qualité de l'éloquence, c'est la clarté; et moins on a d'esprit, et plus on fait d'efforts pour se guinder et pour s'étendre; comme ces petits hommes qui se dressent sur le bout des pieds, pour paroître plus grands, et comme les plus foibles sont toujours ceux qui font le plus de menaces; car je suis persuadé que l'enflure, le faux brillant, la délicatesse affectée, et tous les défauts qui semblent approcher de quelque vertu, marquent la foiblesse de l'esprit, et non pas la force; de même que ces visages bouffis sont une marque de mauvaise santé et non pas d'embonpoint, et de même qu'on s'égare d'ordinaire, dès que l'on quitte le droit chemin. Concluons donc que moins un maître a d'habileté, plus il est obscur.

Je n'ai pas oublié que dans un endroit de mon premier livre, en montrant combien les écoles publiques sont préférables aux maisons particulieres, j'ai dit que les

Digitized by Google

enfants imitoient plus volontiers leurs compagnons, parce qu'ils y trouvent plus de proportion; ce qui semble contredire ce que j'avance présentement : mais au contraire c'est pour cela même qu'on ne peut leur donner d'abord un trop excellent maître. Comme ses disciples seront mieux instruits, ils ne diront rien qui ne puisse servir de modele aux nouveaux venus : et s'il leur échappe de faire des fautes, ils seront redressés aussi-tôt; au lieu qu'un ignorant laisse passer mille choses vicieuses, qu'il les approuve même, et que son approbation entraîne celle de toute une classe. Cherchons donc toujours non-seulement le plus vertueux, mais le plus savant; tel qu'étoit l'illustre maître (1) d'Achille, également capable d'enseigner à bien parler et à bien faire.

CHAPITRE IV.

Par quels exercices doit commencer le maître de Rhétorique.

Je vais dire maintenant par quelle sorte d'exercice je suis d'avis que les rhéteurs

(1) Phœnix, dont Homere parle au neuvieme livre de l'Iliade.

Digitized by Google

commencent, et je viendrai ensuite à ce qui compose proprement l'art de la rhétorique. Mon sentiment est que ces maîtres exercent d'abord un enfant sur ce qui approche le plus de ce qu'il a appris chez les grammairiens ; par exemple sur des narrations. On en distingue de trois sortes, sans compter celle qui est en usage au barreau ; l'une fabuleuse, qui n'a ni vérité, ni apparence de vérité, et dont on se sert dans les tragédies et dans les poëmes : l'autre feinte, mais vraisemblable, qui fait le sujet des comédies : la troisieme historique, qui est le récit d'une chose réellement arrivée. Comme nous avons laissé les deux premieres aux grammairiens, il s'ensuit que le rhéteur doit commencer par des narrations historiques, qui sont d'autant plus solides qu'elles sont plus vraies. A l'égard de la maniere de narrer, nous en donnerons des regles, lorsque nous traiterons du genre judiciaire. Il suffit d'avertir ici qu'elle ne doit point être seche, et d'un style qui n'ait pour ainsi dire ni suc ni nourriture ; car qu'étoit-il besoin de tant de peine et d'étude, s'il ne falloit qu'exposer les choses toute nues, sans grace et sans ornement ? Mais aussi qu'elle ne soit point embarrassée, ni trop fleurie, ni chargée

Digitized by Google

de descriptions étrangeres, comme sont les narrations des poëtes, que plusieurs se donnent la liberté d'imiter : l'un et l'autre est un défaut ; le premier pourtant, qui marque disette et stérilité, est pire que le dernier, qui est causé par trop d'abondance et de richesse. Car il ne faut ni exiger, ni attendre un discours parfait d'un enfant ; mais j'augurerai bien d'un esprit fécond, qui sait produire de lui-même, et faire de nobles efforts, dût-il quelquefois se laisser emporter. En un mot, à cet âge, je ne hais point de trouver quelque chose à retrancher. Je veux même qu'un maître, comme une bonne nourrice, plein d'indulgence pour ses tendres éleves, leur donne de la nourriture abondamment, et les laisse se remplir de ce qu'il y a de plus agréable et de plus fleuri, comme d'un lait délicieux. Ils en auront dès-lors, s'il faut ainsi dire, plus de chair, et un corps mieux nourri, qui s'affermira de lui-même avec le temps. Cependant c'est un présage de force et la marque d'une bonne constitution ; au lieu qu'un enfant qui a toutes les parties formées de si bonne heure, est menacé de maigreur et d'infirmité dans la suite. Permettons-leur donc de s'égayer un peu, de prendre quelques

Digitized by Google

hardiesses, d'inventer et de se plaire dans ce qu'ils inventent; quoique leurs productions ne soient encore ni châtiées, ni justes. On remédie aisément au trop d'abondance, mais la stérilité est un mal sans remede. J'aurai peu d'espérance d'un enfant dont on ne connoît l'esprit, que par les marques qu'il donne de jugement. Je veux trouver de la matiere amplement, et au-delà de ce qu'il en faut, le temps la resserrera assez; la raison, comme une lime en ôtera; le fréquent usage la diminuera, pourvu qu'il y ait du superflu, et assez de prise pour souffrir la lime ou le marteau; or il y en aura, si dès le commencement nous ne tirons pas une lame si mince et si foible, qu'elle rompe au moindre effort que nous ferons, pour graver dessus ou pour la polir. Ceux qui ont lu Cicéron, savent bien que je ne fais que suivre ici son sentiment : voici comme il s'en explique au second livre de l'Orateur. *Je veux*, dit-il, *qu'un jeune homme donne carriere à son esprit, et qu'il montre de la fécondité.* Evitons donc soigneusement ces maîtres, dont la maniere d'enseigner est si maigre et si seche : ils ne sont pas moins à craindre, sur-tout pour les enfants, que le sont ces terres arides et brûlées, pour

Digitized by Google

de jeunes plantes. Un jeune homme entre leurs mains rampe toujours, et n'ose rien hazarder au-dessus de la portée la plus commune : ce n'est que maigreur, au lieu de santé ; et ce qu'ils appellent jugement, est pure foiblesse. Ils se persuadent qu'il suffit d'être exempt de défauts ; mais par-là même, ils tombent dans un grand défaut, qui est de manquer absolument de force. Je n'aime pas même que ces jeunes esprits viennent si-tôt en maturité ; comme il ne faut pas que le vin ait toute sa force, dès qu'il est dans la cuve, si on veut qu'il résiste au temps, et que les années le rendent meilleur.

Je dois avertir aussi que rien n'abbat si fort l'esprit des enfants, que d'avoir un maître trop sévere et trop difficile à contenter ; car ils se chagrinent, ils se désesperent, et ils prennent enfin l'étude en aversion ; ou, ce qui leur nuit autant, la frayeur qu'ils ont de dire mal, les glace à tel point, qu'ils ne tentent pas même de bien lire. Imitons les vignerons qui épargnent la vigne, tandis qu'elle est encore tendre ; ils se donnent bien de garde de la tailler : c'est qu'ils savent qu'elle appréhende le fer, et qu'elle ne peut souffrir la moindre blessure. Qu'un maître commence donc par se rendre agréable, et qu'il sache

Digitized by Google

que les remedes qui sont naturellement amers, ont besoin d'une main secourable qui les adoucisse. Louer un endroit, faire semblant d'approuver l'autre : changer celui-ci, et dire pourquoi on le change; raccommoder celui-là, en y mettant un peu du sien : voilà comme il doit s'y prendre. Il sera bon quelquefois de leur dicter des matieres toutes digérées, qu'ils n'aient qu'à remplir, et qu'ils regardent ensuite avec des yeux de complaisance, comme un ouvrage dont ils s'attribuent toute la gloire. Mais si leur composition est tellement négligée qu'il n'y ait pas moyen de la corriger; ce que l'on peut faire alors, et dont je me suis bien trouvé, c'est de reprendre la même matiere, de l'expliquer plus au long, et de la leur faire travailler tout de nouveau, en leur disant qu'on la peut encore mieux traiter qu'ils n'ont fait : car rien ne soutient les études comme l'espérance du succès. Remarquons aussi qu'une chose est louable en l'un qui seroit blâmable en l'autre; on demande aux uns plus, aux autres moins, selon qu'ils sont plus ou moins avancés. Pour moi, quand je voyois des enfants qui égayoient un peu trop leur style, et dont les pensées étoient plus hardies que solides; quant à présent, leur disois-je, cela

Digitized by Google

est bien, mais il viendra un temps que je ne vous permettrai pas ces libertés. De la sorte, ils se trouvoient flattés du côté de l'esprit, sans que leur jugement y pût être intéressé.

Je reviens à mon sujet. Qu'ils travaillent leurs narrations avec tout le soin possible; car j'approuve fort qu'au commencement, pour leur apprendre à s'expliquer, on les oblige à répéter ce qu'ils ont entendu, et à rendre une exposition, en la reprenant tantôt par un endroit, tantôt par l'autre. Soit qu'ils ne soient pas encore capables d'autre chose, ou qu'ils commencent à développer leurs idées, cet exercice sert du moins à leur assurer la mémoire. Mais du moment qu'on est parvenu à leur enseigner la maniere de faire un discours juste et exact, de soufffrir alors qu'ils s'accoutument à parler sur-le-champ, et à dire tout ce qui leur vient dans l'esprit, sans se donner le loisir d'y faire la moindre réflexion, c'est l'effet d'une ostentation ridicule. Voilà pourtant ce qui fait plaisir aux parents sots et ignorants, qui ne voient pas que cette vaine joie qu'ils ont, engendre dans leurs enfants le mépris du travail, l'impudence, l'habitude de débiter hardiment des sottises; et, ce qui a souvent ruiné des progrès

Digitized by Google

considérables, beaucoup d'orgueil et de présomption. Chaque chose aura son temps, et cette facilité de parler sans préparation sur toute sorte de sujets, ne sera pas oubliée dans mon ouvrage. Cependant c'est bien assez qu'un enfant, avec tout le soin et toute l'application dont il est capable, vienne à bout d'écrire raisonnablement, qu'il s'exerce à cela, et qu'il s'y accoutume. Celui-là enfin parviendra à ce que nous cherchons, ou du moins en approchera, qui songera plutôt à bien parler, qu'à parler facilement.

Après les narrations, suit la maniere de les établir ou de les réfuter, ce qui se pratique non-seulement dans des sujets fabuleux et tirés des poëtes, mais aussi dans certains traits d'histoire; comme lorsqu'on examine, s'il faut croire ce que l'on raconte d'un corbeau qui vint se percher sur la tête de Valérius, pour le servir de son bec et de ses aîles contre un Gaulois, qui l'avoit défié à un combat singulier : ce sera là une ample matiere de parler pour et contre. Il en sera de même de ce serpent, dont on dit que Scipion prit naissance; de même aussi de la louve de Romulus, et de ces fréquents entretiens de la nymphe Egérie avec Numa. Pour ce qui est des histoires grecques, elles ne

Digitized by Google

sont guere moins remplies de fables que la poésie. On fait aussi les mêmes difficultés sur le temps et le lieu où l'on prétend qu'une chose s'est passée, quelquefois même sur les personnes. Tite-Live et les autres historiens sont pleins de ces doutes; car il est rare qu'ils s'accordent ensemble.

Ensuite un enfant s'éleve insensiblement jusqu'à louer les grands hommes, et à blâmer ceux qui se sont rendus odieux par leurs méchantes actions; d'où il retire plus d'un avantage : car outre qu'une matiere si abondante et si variée, est fort propre à exercer l'esprit, la considération du bien et du mal, et des suites et de l'un et de l'autre, forme les mœurs. On acquiert la connoissance d'une infinité de choses; on se remplit la mémoire de mille exemples, qui sont d'un secours prodigieux dans tous les genres de causes que l'on traite. Delà naît une autre sorte d'exercice à-peu-près semblable, mais qui a beaucoup plus d'étendue. On fait le parallele de deux hommes que le vice ou la vertu a rendus fameux; on les compare ensemble; on examine qui des deux a été le plus loin dans l'un ou dans l'autre; on ne parle pas seulement en général de leurs bonnes ou mauvaises qualités, on les me-

Digitized by Google

suite, on les pese. Mais comme ce qui regarde la louange et le blâme, fait proprement la troisieme partie de la rhétorique, nous en parlerons plus amplement ailleurs.

Pour ce qui est des lieux communs, je dis ceux où, sans désigner personne, on se déchaîne contre les vices, par exemple, en général contre un adultere, contre un joueur de profession, contre un débauché; ils sont si essentiellement liés avec les actions du barreau, qu'il ne faut que les appliquer à quelqu'un, pour en faire de vraies accusations. Cependant on peut descendre du genre à l'espece; comme si vous supposez un adultere qui a perdu la vue, un joueur qui s'est ruiné, un vieillard amoureux. Quelquefois aussi on prend la défense de ces vices; car pour exercer son esprit, on parle en faveur de l'amour et de la débauche. On défend un parasite, on excuse enfin ce qu'il y a de moins excusable: mais en palliant le crime, on ne prend point le parti du criminel.

Certaines theses fournissent encore beaucoup à l'éloquence, particulierement celles qui naissent de la comparaison d'une chose avec une autre. Par exemple, *si la vie champêtre est préférable à celle qu'on mene à la ville? si l'homme de guerre ac-*

Digitized by Google

quiert plus de gloire que le Jurisconsulte? et l'on n'en tire pas peu de secours dans les délibérations et dans les plaidoyers. On en peut juger par l'oraison de Cicéron pour Muréna, où cette derniere est traitée fort au long. Celles qui suivent sont presqu'uniquement du genre délibératif, *s'il est avantageux de se marier, ou s'il faut briguer les charges?* Car faites-en l'application, elles deviennent des délibérations très-sérieuses. Je me souviens que mes maîtres nous exerçoient sur des matieres qui nous faisoient plaisir, et qui avoient aussi leur utilité : c'étoit une sorte de question qui étoit toute fondée sur des conjectures (1). *Pourquoi les Lacédémoniens représentent Vénus armée? Pourquoi on dépeint l'Amour sous la figure d'un enfant? Pourquoi on lui donne des aîles, des fleches et un flambeau?* Nous tâchions de pénétrer l'intention et la pensée de l'auteur; sorte de preuve à laquelle on est souvent obligé de recourir dans les affaires civiles. [Ce qui peut être regardé comme une espece de *chrie*. *C.*].

A l'égard de ces autres lieux communs, *s'il faut toujours s'en rapporter aux té-*

(1) C'est la *Question de fait*. Le Traducteur se trompe toujours lorsqu'il traduit les mots *conjectura*, *conjecturalis*, etc. *C.*

Digitized by Google

moins, si l'on doit croire sur de légeres preuves, il est si clair qu'ils appartiennent au genre judiciaire, que des orateurs de réputation les travaillent à loisir et les apprennent par cœur, afin d'en parer leurs discours, lorsque l'occasion s'en présente, et qu'ils ont à parler sur-le-champ. En quoi il me paroît qu'ils se défient étrangement d'eux-mêmes; car je ne puis m'en taire plus long-temps. Comment un orateur trouvera-t-il le point essentiel d'une cause qui a des faces différentes et toujours nouvelles? comment pourra-t-il répondre aux objections de la partie adverse, satisfaire dans le moment à une difficulté imprévue, interroger à propos un témoin, s'il a besoin de tant de préparation pour dire ce qu'il y a de plus commun, et de plus ordinaire dans la pratique du barreau? N'est-ce pas une nécessité que ce magasin de pieces surannées, cause du dégoût à ceux qui les entendent, comme des mets réchauffés que l'on serviroit une seconde fois, et que ces orateurs se couvrent de honte eux-mêmes, par la surprise où l'on est de retrouver ces vieilles parures qu'ils étalent par-tout, comme un noble mal-aisé, qui pauvre et glorieux tout ensemble, met à toute sorte d'usage ses misérables antiquailles. Ajou-

Digitized by Google

tez à cela qu'il n'y a point de lieu commun, si commun qu'il soit, qui puisse bien cadrer avec la cause, s'il n'a un rapport naturel à la question principale : autrement il paroîtra toujours emprunté, et grossierement appliqué au sujet ; soit à cause qu'il est fort différent des autres endroits, soit parce qu'il est tiré de loin, et que ce n'est pas la nécessité, mais la commodité qui fait qu'on s'en sert. J'en dis autant des digressions où l'on se jette, afin de pouvoir placer une belle pensée. Tout cela n'est louable qu'autant qu'il naît du sujet que l'on traite : hors delà il n'y a rien de beau. L'expression la plus heureuse, si elle ne va au but, et ne tend au gain de la cause, est au moins superflue, et souvent nuisible. Mais mettons fin nous-mêmes à cette digression, et revenons à notre sujet.

Il reste encore un genre d'essai, mais beaucoup plus difficile, et qui demande presque autant d'éloquence et d'habileté que l'ouvrage le plus considérable : c'est de faire l'éloge ou la censure des loix ; ce qui appartient tantôt au genre délibératif, tantôt au judiciaire, selon le droit et les différentes coutumes des nations : car chez les Grecs le Législateur étoit cité devant les Juges. Au contraire chez

Digitized by Google

les Romains on convoquoit le peuple ; l'orateur montoit à la tribune, et parloit pour ou contre la Loi. De quelque façon que cela se pratique, les préceptes qu'on peut donner là-dessus sont en petit nombre, et presque sûrs. Il faut en premier lieu distinguer trois sortes de Droits ; le Droit sacré, le Droit public, et le Droit particulier : cette division sert à rendre une Loi recommandable, lorsque par une espece de gradation l'orateur fait voir premierement que c'est une Loi ; secondement que c'est une Loi publique, et enfin que c'est une Loi qui regarde la Religion et le culte des Dieux. A l'égard des raisons qu'il peut y avoir de rejetter une Loi, elles sont, pour ainsi dire, sous la main de tout le monde : car ou l'on conteste l'autorité du Législateur, comme il arriva à l'occasion de P. Clodius, qu'on accusoit de n'avoir pas été créé Tribun du peuple dans les formes ; ou l'on attaque les défauts de formalité qui se trouvent dans la Loi : par exemple, si elle a été portée un jour défendu : si l'on a manqué de la faire proclamer pendant trois jours de marché, comme c'est la coutume ; si elle a passé malgré les oppositions qu'on y a faites, malgré quelque autre obstacle légitime : enfin si elle est

Digitized by Google

contraire à quelqu'une des anciennes Loix. Mais ceci ne regarde pas les premiers essais dont je parle; car ils font abstraction des personnes, du temps, et des autres circonstances particulieres. Quant aux autres considérations, elles sont à-peu-près les mêmes; soit que le sujet sur lequel on écrit soit véritable, soit qu'il soit purement inventé: car le défaut d'une Loi est dans les mots, ou dans les choses. On examine donc l'un et l'autre; les termes dans lesquels elle est conçue; s'ils sont assez significatifs; s'ils n'ont rien d'équivoque; les choses qu'elle prescrit; si elle ne se contrédit point elle-même; si elle doit obliger le public, ou seulement les particuliers. Mais on examine sur-tout si elle est honnête ou utile; ce qui souffre bien des distinctions. Pour moi sous le terme d'honnête, je comprends la justice, la piété, la religion, et les autres vertus semblables. Le mot de justice a besoin aussi de quelque discussion; car la question roule ou sur la nature d'une action, si elle mérite châtiment ou récompense; ou bien sur la qualité de la récompense ou du châtiment, qui sont blâmables dès qu'ils ne sont pas proportionnés. L'utilité se prend tantôt de la nature de la Loi, et tantôt de la circonstance du temps: on

Digitized by Google

examine encore si ces Loix sont possibles, et s'il est à croire qu'on les observera. Il y en a que l'on condamne toutes entieres, d'autres dont on ne condamne qu'une partie. Nous avons des exemples de l'un et de l'autre dans les harangues des plus célebres Orateurs. Je sais aussi qu'il y a des loix qui n'obligent que pour un temps. Elles sont faites pour donner pouvoir à quelqu'un de commander les armées, d'obtenir des charges et des honneurs. Telle étoit la Loi que le Tribun Manilius porta en faveur de Pompée, et que Cicéron défendit avec tant de force ; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler ; car elles se défendent ou s'impugnent par la nature des choses dont il s'y agit, et non par ces réflexions qui sont communes à toutes les Loix.

Voilà sur quoi les anciens s'exerçoient à bien parler, mais en suivant seulement la maniere de la Dialectique ; car de composer des harangues sur des sujets imaginés, à l'imitation de celles qui se font au barreau et dans les délibérations publiques, c'est ce que les Grecs n'ont connu qu'environ le temps de Démétrius de Phalère. Je ne sais pas bien si c'est lui qui en a introduit l'usage ; et ceux qui l'assurent le plus hardiment, n'en

Digitized by Google

sauroient donner une bonne preuve. Pour les Latins, Cicéron nous apprend qu'ils ont commencé d'avoir des maîtres d'éloquence sur les derniers temps de Lucius Crassus, et parmi eux Plotius est celui qui a tenu le premier rang.

CHAPITRE V.

De la lecture des Orateurs et des Historiens, chez le maître de Rhétorique.

Je parlerai bientôt de la maniere de faire ces sortes de discours; mais nous n'en sommes encore qu'aux premiers éléments de la rhétorique, et c'est le lieu de donner un conseil qui est d'une extrême importance pour les enfants. Comme j'ai dit que le grammairien devoit leur expliquer les poëtes, aussi faut il que le rhéteur leur donne la connoissance des orateurs et des historiens, mais sur-tout des orateurs, en les lisant avec eux. Pour moi je ne prenois cette peine, que pour un petit nombre d'enfants, dont l'âge sembloit exiger cela, et dont les peres me l'avoient demandé en grace. Ce n'est pas que je n'en connusse bien dès-lors l'utilité; mais je n'osois m'écarter si fort de l'ancienne maniere, outre que la plu-

Digitized by Google

part étoient déjà assez avancés pour n'avoir pas besoin d'un tel secours, et pour me suivre d'eux-mêmes. Mais quand même j'aurois acquis de nouvelles lumieres, je n'aurois pas honte de l'avouer et d'en faire part au public. A l'égard de la lecture que je recommande ici, je sais que présentement en Grece, les rhéteurs y donnent leurs soins, non pas à la vérité toujours par eux-mêmes, mais par des gens qu'ils ont sous eux pour les aider.

Il est certain que de lire un auteur avec un enfant, seulement pour lui apprendre à lire aisément et correctement le texte, ou même pour lui apprendre la force des mots, si par hazard il s'en rencontre quelqu'un qui mérite une attention particuliere; il est certain, dis-je, que c'est fort au-dessous de la profession des rhéteurs: mais de lui faire sentir les beautés d'une harangue, ou bien les défauts, lorsqu'il s'en trouve, c'est proprement l'affaire d'un homme qui se donne pour maître d'éloquence, et un devoir dont il ne peut raisonnablement se dispenser: car je ne demande pas qu'on lise avec chacun en particulier, tous les livres qu'il lui prendroit fantaisie de lire; c'est aux maîtres d'en ordonner; de choisir un auteur; de nommer ensuite un enfant pour en faire la lecture;

Digitized by Google

tantôt l'un, tantôt l'autre, chacun à son tour; et d'obliger les autres à écouter, afin qu'ils apprennent en même-temps à bien prononcer. Cette maniere me paroît la plus utile et la plus commode. Ensuite un maître expliquera le sujet du plaidoyer, car le reste en deviendra plus aisé à entendre. Il expliquera les endroits difficiles, et ne laissera rien passer sans faire quelques remarques, et sur l'invention et sur l'élocution. Il fera observer dans l'exorde comment on se rend les Juges favorables; quelle clarté il y a dans la narration; quelle brièveté, quel air de sincérité, quel dessein quelquefois, et quel artifice (car ici le secret de l'art n'est guere connu que des maîtres de l'art); quel ordre ensuite et quelle justesse dans la division : comme dans les arguments l'orateur est subtil, vif et serré; comme il est aussi tantôt véhément et sublime, tantôt au contraire doux et insinuant : quelle force et quelle violence il met dans ses invectives; quel sel et quel agrément dans ses railleries; enfin comme il remue les passions; comme il se rend maître des cœurs, comme il tourne l'esprit des Juges selon qu'il lui plaît. Delà passant à l'élocution, il leur fera remarquer le choix, l'élégance, la noblesse des expressions; en

Digitized by Google

quelle occasion l'amplification est louable, et quelle est la vertu opposée; la beauté des métaphores, les différentes figures de la diction; ce que c'est qu'un style coulant et périodique, mais pourtant mâle et nerveux.

Il ne sera pas inutile non plus d'examiner avec eux certaines pieces, qui sont pleines de défauts, et que le mauvais goût du siecle fait qu'on admire; d'en faire une critique exacte : combien de choses impropres, obscures, enflées, basses, rampantes, puériles, affectées, qui non-seulement ont une approbation presque générale, mais qui ne l'ont que parce qu'elles sont mauvaises : car un discours uni et sensé, qui n'a rien que de naturel, n'est d'aucun mérite, on n'y trouve point d'esprit. Mais ce qui est recherché, détourné, et hors de la droite raison, voilà ce que l'on admire aujourd'hui. C'est ainsi que quelques-uns ont plus de goût pour des monstres, pour des corps contrefaits et d'une figure extraordinaire, que pour ceux qui possedent tous les avantages convenables à la nature humaine. Et c'est ainsi que nous en voyons d'autres qui se laissent séduire par une vaine apparence : ils seront beaucoup plus touchés d'un visage fardé, d'une beauté artificielle, peinte de couleurs

Digitized by Google

leurs étrangeres ou parée de faux cheveux, que de toutes les graces que donne l'innocente nature ; comme si la beauté du corps pouvoit tenir de la dépravation des mœurs.

Mais il ne faut pas qu'un maître se contente simplement de faire ces réflexions. Je veux qu'il interroge souvent ses disciples, et qu'il éprouve leur jugement ; c'est le moyen qu'ils se tiennent toujours prêts à répondre, qu'ils ne laissent rien échapper de ce qu'on leur dit, et qu'ils arrivent enfin au point d'inventer d'eux-mêmes, et de se faire une juste idée des choses : car que prétendons-nous en les enseignant, sinon de les mettre en état de pouvoir enfin se passer de maître. J'ose dire que ce soin leur sera plus utile que tous les préceptes, qui sans doute ne laissent pas de servir beaucoup. Mais dans cette vaste étendue des arts et des sciences, il n'est guère possible de descendre à toutes les especes particulieres que l'occasion ou le hazard fait naître tous les jours. On a écrit de l'art militaire ; on en a donné des principes généraux ; mais il sera bien plus utile de savoir ce qu'un Capitaine a fait en tel lieu, en telle conjoncture, et si cela lui a réussi ou non : car en toutes choses

Digitized by Google

l'expérience est un grand maître, et l'emporte infiniment sur la théorie. Un maître pour servir de modele à ses disciples, prononce lui-même des discours de sa composition. Est-ce que la lecture de Démosthene et de Cicéron ne leur sera pas encore plus profitable ? il corrige publiquement les fautes qu'ils font dans leurs pieces. Est-ce qu'une critique comme celle dont je viens de parler, fera moins d'impression sur eux ? Non-seulement elle fera plus d'impression, mais elle leur sera même plus agréable : car nous voulons qu'on ménage notre amour-propre, et nous aimons mieux voir reprendre les défauts d'autrui que les nôtres. J'aurois encore bien des choses à dire là-dessus : mais on sait assez combien le conseil que je donne est important. Je souhaite seulement qu'on prenne aussi volontiers la peine de le suivre, que l'on comprendra aisément de quelle utilité il est.

Il ne reste plus qu'à savoir quels auteurs il faut lire les premiers. C'est une question que l'on a coutume de proposer ici, et à laquelle il n'est pas difficile de répondre. Les uns veulent que l'on commence par les moindres auteurs, parce qu'ils sont plus aisés : les autres croient que les écrivains les plus fleuris

Digitized by Google

sont plus conformes à l'esprit des enfants. Pour moi je tiens qu'il faut lire les meilleurs, et dès le commencement, et toujours; mais il faut choisir d'abord ceux qui ont écrit avec plus de netteté. Ainsi je conseillerai plutôt Tite-Live que Salluste, outre que le premier a embrassé un genre d'histoire plus considérable; mais pour l'entendre, il faut avoir déjà fait quelques progrès. Il me paroît aussi que Cicéron est assez clair pour ceux qui commencent, et qu'il est de plus fort agréable. On le lit non-seulement avec fruit, mais avec plaisir, selon pourtant, comme dit Tite-Live, que l'on approche de son caractere (1).

Mais je recommande ici deux choses, la premiere, qu'un maître, par une admiration aveugle pour l'antiquité, ne souffre pas que des enfants se rouillent dans la lecture des vieux auteurs, comme sont les Gracques, Caton et les autres de ce temps-là; car ils y prendront une maniere d'écrire dure, seche et barbare. Trop foibles pour atteindre à la force des pensées et à la noblesse des sentiments, ils s'attacheront à l'expression, qui sans doute étoit bonne alors, mais qui ne l'est

(1) *Le sens est :* Et on expliquera les autres Auteurs, à proportion qu'ils lui ressembleront. *C.*

Digitized by Google

plus aujourd'hui ; et contents d'imiter ce qu'il y a de défectueux dans ces grands hommes, ils seront assez sots pour croire qu'ils leur ressemblent.

Que l'on prenne garde au contraire qu'ils ne s'entêtent des modernes, jusqu'à mépriser les anciens, et que charmés des ornements que ceux-là sement avec profusion dans leurs écrits, ils ne se laissent prendre à cette dangereuse amorce, et ne donnent la préférence à un genre d'écrire qui les flatte d'autant plus, qu'il approche davantage de la puérilité de leur esprit. Mais lorsqu'ils auront le jugement formé et capable de s'en tenir à ce qui est bon, ils pourront lire indifféremment anciens et modernes. La force et la solidité des uns, purgée, si j'ose dire, des impuretés d'un siecle grossier, donnera du poids et un nouveau lustre à l'élégance de notre style ; et ils trouveront dans les autres des qualités qui ne sont pas non plus à mépriser : car enfin la nature ne nous a pas faits de pire condition que les anciens. Mais nous avons changé de goût ; et trop amateurs de ce qui flatte, nous avons porté le raffinement et la délicatesse plus loin qu'il ne falloit ; ainsi ils ne nous ont pas tant surpassés en esprit qu'en courage et en

Digitized by Google

austérité. Il faut donc faire choix de ce qu'on lit, et discerner le bon du mauvais; ils sont souvent mêlés. Qu'il y ait eu de nos jours d'excellents écrivains, non-seulement je l'avoue, je le soutiens même : mais de savoir juger quels ils sont; c'est ce qui n'appartient pas à tout le monde. Il est plus sûr d'imiter les anciens, dût-on quelquefois s'y tromper; c'est pourquoi je conseille de ne pas lire si-tôt les modernes, de crainte qu'on ne les imite, avant que de connoître ce qu'ils valent.

CHAPITRE VI.

Des matieres de composition, et de la maniere de les donner.

Les maîtres se conduisent encore différemment ici : les uns en donnant une matiere d'amplification à des enfants, non contents de la partager en certains points, s'étendent sur chaque point; ils lui assignent ses preuves, ses mouvements, ses figures. Les autres leur donnent un sujet, et l'ébauchent légérement, sans division, sans preuve, laissant le tout à leur choix et à leur génie. Mais après qu'un enfant a lu son discours, ils reprennent ce

Digitized by Google

qu'il a omis, et traîtent quelques endroits, comme s'ils avoient eux-mêmes à les prononcer en public. Ces deux manieres sont bonnes, et je ne sépare point l'une d'avec l'autre. Mais s'il faut opter, j'aimerois mieux enseigner d'abord à des enfants le chemin qu'ils doivent tenir, que d'attendre qu'ils se soient égarés, pour les y remettre: premierement parce qu'ils ne sont pas toujours fort attentifs, lorsqu'on corrige leurs fautes; au lieu qu'une division juste dirige leurs pensées et leur style: secondement, parce qu'un maître est écouté plus volontiers, lorsqu'il enseigne, que lorsqu'il reprend; sur-tout dans un siecle comme le nôtre, où les jeunes gens sont si délicats, que le moindre avis les blesse et les révolte. Cependant on n'est pas moins obligé de relever leurs fautes; car il faut avoir égard au plus grand nombre, qui prendroit pour bon, ce qu'un maître ne blâmeroit pas. Mais, comme j'ai dit, il se servira tantôt d'une maniere, tantôt de l'autre, selon l'occasion et le besoin. J'approuve fort que dans les commencements on leur applanisse les difficultés; qu'on leur donne des matieres aisées et proportionnées à leurs forces. Mais après qu'ils auront passé un temps raisonnable à se con-

Digitized by Google

former aux regles qui leur sont prescrites, il ne faudra plus que les mettre, pour ainsi dire, sur la voie : et ensuite on ne fera pas mal de les livrer quelquefois à leur génie : de crainte qu'en prenant l'habitude de ne rien faire qu'avec l'aide d'autrui, ils ne sachent pas s'en passer. S'ils réussissent, un maître n'a presque plus rien à desirer davantage ; et si par hazard ils s'écartent, ce sera à lui de les redresser. C'est à-peu-près ce que nous voyons faire aux oiseaux. Tant que leurs petits ont besoin de leur secours, ils leur apportent à manger : chacun d'eux reçoit régulierement sa portion : sont-ils un peu plus forts, la mere les accoutume à sortir du nid, et leur apprend à voler, en voltigeant elle-même à l'entour ; elle essaie leurs forces, et lorsqu'elle s'en est assurée, elle souffre enfin qu'ils prennent l'essor, et les abandonne à eux-mêmes.

CHAPITRE VII.

De ce qu'il faut apprendre par cœur.

Il me paroît qu'il y a une chose qu'il faut absolument changer à la maniere qui se pratique aujourd'hui, de souffrir que des enfants apprennent par cœur tout ce

Digitized by Google

qu'ils composent, et le récitent à certain jour, comme ils font, sans discernement et sans choix. C'est néanmoins ce que les peres exigent particulierement. Ils ne doutent plus que leurs enfants n'aient beaucoup étudié, lorsqu'ils les voient souvent prononcer des pieces de leur façon; et ils sont fort contents, parce que la diligence est en effet ce qui contribue le plus à leur avancement. Je conviens qu'ils doivent s'appliquer sur-tout à la composition; mais j'aimerois mieux qu'on leur fît apprendre par cœur quelques endroits tirés de nos orateurs, de nos historiens et de nos autres auteurs qui en valent la peine; car ils exerceront bien mieux leur mémoire sur les ouvrages d'autrui, que sur les leurs propres; et lorsqu'ils seront accoutumés à ce pénible exercice, leurs pieces ne leur coûteront plus rien à apprendre. Outre qu'ils se formeront le goût de bonne heure, et que leur mémoire leur fournira sans cesse d'excellents modeles, qu'ils imiteront même sans y penser, ils se feront une juste idée de l'éloquence, et ils y rapporteront naturellement tout ce qu'ils feront. Les expressions, les tours, les figures, tout cela naîtra sous leur plume, et sortira comme d'une source cachée qu'ils auront

Digitized by Google

en eux. Pleins d'une infinité de bons mots, de sentences et de choses ingénieuses, ils les pourront citer avec agrément dans la conversation, et avec succès dans les plaidoyers : car une citation qui vient à propos et qui ne paroît point affectée, nous fait souvent plus d'honneur et a plus d'effet que nos propres pensées. Je consens néanmoins qu'on leur permette quelquefois de réciter ce qu'ils ont composé ; pour ne pas les frustrer des applaudissements qu'ils cherchent, et qu'ils envisagent comme la récompense de leurs travaux. Mais on attendra qu'ils aient limé quelque piece à loisir, afin que ce soit effectivement une récompense, et qu'ils se sachent bon gré de l'avoir méritée.

CHAPITRE VIII.

S'il faut enseigner chaque enfant selon son génie.

Ce n'est pas sans raison que l'on regarde comme un mérite considérable dans un maître, de bien remarquer les différents talents de ses disciples, et de voir à quoi leur naturel les porte ; car la nature a mis une variété infinie dans les esprits, aussi bien que dans les corps. Sans sortir de

Digitized by Google

notre sujet, jugeons-en par ceux qui s'attachent à l'éloquence. Quoique plusieurs se proposent le même modele, trouverons-nous deux orateurs dont la maniere soit semblable? En second lieu c'est la maxime de la plupart des maîtres, qu'il ne faut que cultiver les bonnes dispositions qu'un enfant apporte en naissant, et l'aider dans les choses pour lesquelles il semble né. Que fait un maître d'Académie qui a nombre de jeunes gens chez lui? Il éprouve leurs forces, leurs inclinations, leur adresse, afin de les appliquer au genre d'exercice et de combat auquel il les trouve plus propres. C'est ainsi, dit-on, qu'un maître d'éloquence doit étudier le caractere d'esprit de chaque enfant et sa maniere d'écrire. L'un en effet l'aura juste et exacte, l'autre véhémente; l'un douce, l'autre piquante; l'un sérieuse, l'autre enjouée; celui-ci brillante, celui là polie, fine et agréable. Il s'accommodera ensuite à son génie, et le perfectionnera dans la maniere où il excelle; car la nature, quand elle est secondée par nos soins, se fortifie de plus en plus: au lieu que si on mene un enfant par un chemin qu'elle n'a point frayé, non-seulement il ne va pas loin, parce qu'elle lui manque au besoin; mais en négligeant les avantages qu'elle avoit mis en lui, on les affoiblit.

Digitized by Google

Pour moi qui fais profession de dire librement ce que je pense, et de suivre toujours la raison, même contre les opinions les plus reçues, j'avoue que je ne suis pas tout-à-fait de cet avis. Il est vrai qu'il faut examiner à quoi les esprits sont propres, et faire choix des études et des occupations qui leur conviennent. L'un en effet aura de la disposition pour l'histoire, l'autre pour la poésie, l'autre pour la science du Droit; et il s'en pourra trouver de si grossiers, qu'il vaudra mieux les renvoyer à leur village. Un maitre d'éloquence fera le discernement de tous ces caracteres; de même que le maître d'Académie destinera l'un à la course, l'autre à la lutte; celui-ci au pugilat, celui-là à quelqu'autre exercice de ceux qui composent ces jeux si célebres.

Mais il n'en est pas ainsi de l'Orateur: ce n'est pas assez pour lui de se rendre habile dans une partie de son art, il faut qu'il le possede entierement, quelque peine qu'il lui en coûte. Car s'il suffisoit du naturel, à quoi serviroit l'instruction? Elle deviendroit donc inutile. Qu'un jeune homme ait des défauts dans l'esprit, qu'il soit empoulé, qu'il affecte une fausse délicatesse, comme il n'est que trop ordinaire, lui laisserons-nous suivre son pen-

Digitized by Google

chant? Qu'il ait un style sec et affamé, pour ainsi dire, ne lui donnerons-nous ni ornement, ni force, ni nourriture? Car s'il y a des qualités qu'il faut retrancher, pourquoi ne sera-t-il pas permis d'en ajouter? Je ne combats point la nature : je veux qu'on cultive ce qu'elle a mis de bon dans un enfant, bien loin de le négliger; mais je tâche aussi de suppléer ce qu'elle lui a refusé. Isocrate, ce grand maître qui a si bien écrit et si bien enseigné, comme ses livres et ses disciples en font foi, quand il disoit d'Ephorus et de Théopompus, que l'un avoit besoin de bride et l'autre d'éperon, prétendoit-il qu'un maître dût s'accommoder au phlegme de celui-ci, et à la fougue de celui-là? Ne vouloit-il pas dire au contraire qu'il falloit corriger la lenteur de l'un, par la vivacité de l'autre, en les mêlant ensemble?

Ces esprits néanmoins qui sont si bornés, je consens qu'on les ménage, et qu'on ne leur fasse point une violence inutile; renfermés dans leur sphere, et uniquement occupés du peu dont ils sont capables, ils y réussiront mieux. Mais s'il se présente un heureux génie, en faveur de qui la nature se soit montrée plus libérale, et que nous puissions justement destiner aux nobles emplois du barreau, c'est

Digitized by Google

alors qu'il faudra déployer toutes les richesses de l'art, afin de lui procurer tous les avantages qui peuvent faire un orateur accompli. Il penchera nécessairement pour un genre d'éloquence plus que pour un autre. Mais rien n'empêchera qu'il ne les embrasse tous, et que par son application il ne rende les qualités acquises, égales aux qualités naturelles. Ainsi, encore une fois, en use un maître d'Académie; car pourquoi me servir d'une autre comparaison? Veut-il faire un athlete parfait? il ne lui apprend pas seulement à se signaler au combat de la lutte ou du ceste, ou du palet; mais il le rend également expérimenté dans toutes ces sortes de combats. Un jeune homme manque absolument de disposition pour quelqu'un de ces exercices? Son maître se contente de le former à ceux pour lesquels il est né, car il évite sur-tout deux inconvénients: le premier d'exiger de lui plus qu'il ne peut; le second, de le détourner d'une chose où il réussit, pour l'appliquer à une autre qu'il feroit moins bien. Mais que ce maître trouve un homme comme Nicostrate, ce fameux athlete que nous avons vu dans notre jeunesse remporter en un même jour le prix du ceste et de la lutte, il en fera comme lui un homme supérieur et universel.

Digitized by Google

Or à combien plus forte raison un maître d'éloquence doit-il prendre ce soin; puisqu'il ne suffit pas à un orateur d'être ou serré, ou subtil, ou piquant, ou pathétique, et qu'il doit rassembler toutes ces qualités en sa personne? de même qu'un musicien, s'il ne sait chanter et le dessus et la basse, et généralement toutes les parties, n'est pas un excellent musicien; car il en est d'une piece d'éloquence comme d'une lyre, dont on ne joue parfaitement, qu'autant que du juste accord de ses différents sons réunis ensemble, on sait former cette belle harmonie qui nous enchante.

CHAPITRE IX.

Du devoir des enfants envers leurs maîtres.

Je me suis étendu sur les devoirs des maîtres. Pour ce qui est des enfants, je n'ai qu'une chose à leur recommander; d'aimer ceux qui les enseignent, comme ils aiment les sciences qu'ils apprennent d'eux, et de les regarder comme des peres, dont ils tiennent non la vie du corps, mais la vie de l'ame. Delà dépend leur avancement; car avec ces sentiments, ils écouteront volontiers leurs maîtres, ils les

Digitized by Google

croiront, et n'auront point de plus grande passion que de leur ressembler. Ils se feront un plaisir de venir prendre leurs leçons : ils recevront bien leurs avis, ils seront sensibles à leurs louanges, et mériteront leur amitié, par une sérieuse application à remplir tous leurs devoirs. En effet c'est à eux d'être soumis et dociles, comme c'est à leurs maîtres de les enseigner : l'un ne peut rien sans l'autre. Comme la formation du corps est également l'ouvrage du pere et de la mere, et qu'envain on ensemence une terre, si elle n'a eu toutes les préparations nécessaires ; de même l'éloquence ne peut jamais être bien cimentée, que par le parfait concours du maître et du disciple.

CHAPITRE X.

Des déclamations et de leur utilité.

Non-seulement les premiers essais dont j'ai fait mention, sont considérables par eux-mêmes, mais ils disposent encore à de plus grandes choses, et même en font partie. Lors donc qu'un jeune homme s'y sera suffisamment exercé, il pourra commencer à traiter quelques matieres du genre délibératif et du judiciaire. Mais avant que

Digitized by Google

d'entrer dans ces matieres, je dirai mon sentiment en peu de mots, sur la conduite qu'il faut tenir dans les déclamations. C'est de tous les genres d'exercice le plus nouveau, et qui peut être le plus utile, quand il est bien entendu. Outre qu'il comprend la plupart des choses dont nous avons parlé, il imite parfaitement la maniere de la tribune et du barreau. Aussi est-il si fort en estime, que bien des gens croient qu'il suffit seul pour former un orateur. En effet, on peut dire que cette sorte de composition renferme toutes les beautés, qui se trouvent dans un discours suivi. Cependant elle a tellement changé, que l'ignorance et la licence de nos déclamateurs, sont regardées aujourd'hui comme la principale cause de la ruine de l'éloquence; mais ce qui est bon de sa nature, a cela de propre, qu'il est aisé d'en faire un bon usage.

Premierement donc, que les sujets qu'on invente, approchent le plus près qu'il sera possible de la vérité, et que les déclamations qui sont instituées pour disposer aux actions sérieuses, en soient une peinture fidelle; car ces prestiges (1), ces réponses d'oracles, ces fléaux imaginaires qui désolent un pays, ces marâtres plus cruelles

(1) C'étoient autant de sujets de déclamations.

Digitized by Google

que celles des poëtes tragiques ; cent autres choses dont on nous fait de vaines descriptions, tout cela n'a rien de commun avec la pratique du barreau. Quoi donc ? Ne sera-t-il jamais permis à des jeunes-gens de traiter des sujets extraordinaires ; de s'abandonner aux saillies d'une imagination échauffée, et d'avoir recours aux fictions pour embellir et pour enfler un peu leur éloquence ? Il seroit bien mieux de ne le pas souffrir ; mais qu'ils s'en tiennent du moins à ce qui est grand, à ce qui est hardi ; et qu'ils ne donnent pas dans le ridicule et l'extravagant, comme on voit qu'ils font. Enfin s'il faut avoir quelque indulgence pour nos déclamateurs, laissons-les se remplir et s'enfler tant qu'ils voudront, pourvu qu'ils sachent que, comme on met certains animaux à l'herbe pendant un temps, et qu'ensuite on leur tire du sang pour leur rendre le goût de la bonne nourriture avec la santé, ils doivent de même non-seulement se défier de leur plénitude, mais en retrancher les superfluités vicieuses, s'ils veulent que leurs productions soient véritablement saines et vigoureuses ; autrement, à la premiere action qu'ils entreprendront, ils verront eux-mêmes l'inutilité de leurs exagérations.

Digitized by Google

Certainement ce n'est pas savoir quelle est la fin des déclamations, que de s'imaginer qu'on les doit traiter différemment des causes qui se plaident au barreau ; car si elles ne servent à nous y préparer, ce n'est plus qu'un ennuyeux verbiage, ou une vaine montre plus digne d'un comédien que d'un orateur. En effet, à quoi bon se tourmenter pour gagner l'esprit d'un Juge, où il n'y a point de Juge? faire le récit d'une chose, dont tout le monde connoît la fausseté? chercher des preuves pour défendre une cause, sur laquelle personne ne doit prononcer? C'est néanmoins ce qu'il y a de plus supportable en eux : mais de s'échauffer, de se passionner, de porter la colere et la vengeance dans l'ame de ses auditeurs, ou bien d'exciter leurs gémissemens et leurs larmes, en vérité, n'est-ce pas se moquer, si l'on ne fait servir cette image de guerre comme de prélude à des dangers effectifs?

Il n'y aura donc point de différence entre une déclamation et un plaidoyer? Non, si nous allons au solide. Il seroit même à souhaiter que la coutume fût de descendre aux faits particuliers; de nommer les personnes; de feindre des circonstances semblables à celles qui embarrassent les affaires; d'employer même har-

Digitized by Google

dîment les termes de pratique, et de mêler à tout cela le sel de la raillerie, comme font nos orateurs : toutes choses dans lesquelles nous sommes fort novices, lorsque nous venons au barreau, quelque expérimentés que nous soyons dans tout le reste.

Mais ceux qui cherchent l'éclat dans une déclamation, peuvent donner quelque chose au plaisir de l'oreille ; car ces pieces qui sont faites pour plaire, quoique fondées sans doute sur une vérité, comme sont les panégyriques, et tout ce qui est du genre démonstratif ; ces pièces, dis je, doivent avoir des fleurs et des grâces que n'ont point les plaidoyers, où d'ordinaire l'art est plus caché : au lieu qu'ici non-seulement il se manifeste, mais il étale toutes ses beautés pour remplir l'attente de l'auditeur, qui vient à dessein d'entendre un beau discours. Ainsi ce genre d'exercice étant d'un côté l'image de ce qui se passe à la tribune et au barreau, doit s'attacher à la vraisemblance ; et de l'autre étant un ouvrage d'apparat, il faut lui donner de la pompe et du lustre. C'est à-peu-près ce que font les comédiens : ils ne prennent pas tout-à-fait le ton de la conversation, parce qu'il n'y auroit point d'art à cela. Ils ne s'éloignent pas néan-

Digitized by Google

moins beaucoup du naturel, parce que l'imitation en souffriroit; mais ils relevent la simplicité de l'entretien familier, par des manieres qui sont propres au théâtre.

Après tout, quoique nous fassions, ces sujets qui sont purement de notre invention, auront toujours leurs inconvénients, particulierement en ce qu'ils traînent après eux beaucoup de circonstances, que nous supposons comme il nous plaît. Telles sont celles qui se prennent de la considération de l'âge, ou de la condition, ou des parents, ou des enfants, ou des Loix, des mœurs et des forces d'une République, et autres semblables. Souvent même le déclamateur tire ses preuves de la fausseté de ces suppositions, comme nous dirons en son lieu; car quoique mon ouvrage ait uniquement pour but d'instruire l'orateur, cependant toutes les fois qu'il se présentera quelque chose qui aura du rapport à ce que l'on enseigne aux écoles, j'en dirai un mot en passant, pour ne laisser rien à desirer au lecteur.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Si c'est une connoissance nécessaire que celle de l'art oratoire.

Il nous faut présentement entrer dans cette partie de la rhétorique, par où ceux qui omettent les choses précédentes, ont coutume de commencer. Mais il me semble voir quelqu'un m'arrêter dès l'entrée, soutenir que l'éloquence n'a pas besoin de tant d'enseignements; et content de quelques avantages naturels, aidés de ce qui s'apprend aux écoles, et de quelque usage du barreau, nous regarder en pitié et rire des soins que nous prenons. Il se pourra même trouver des professeurs de réputation, qui penseront ainsi; témoin un d'eux, qui étant interrogé sur ce que c'étoit que figure et que sentence, répondit qu'il n'en savoit rien, mais que tout cela se trouvoit dans ses déclamations, quand il le falloit: et cet autre, à qui quelqu'un ayant demandé s'il étoit disciple de Théodore ou d'Apollodore: *Moi*, dit-il, *j'y vas d'estoc et de taille.* En quoi s'il confessa son ignorance, il le fit du moins assez plaisamment. Pour moi je tiens que ceux qui doivent leur

Digitized by Google

succès à un heureux naturel, ont beaucoup de pareils du côté de la négligence, et fort peu du côté de l'esprit. Ils se vantent de travailler de génie, et de ne suivre que leur enthousiasme. Qu'est-il besoin, disent-ils, de preuves et d'arrangement dans un sujet purement inventé? il ne faut que de belles pensées, et les plus hasardées sont les meilleures. Voilà ce qu'on cherche, et ce qui met la presse dans un auditoire. Sur ce fondement vous les verrez se mettre à méditer sur cette matiere, sans savoir seulement comment s'y prendre : tantôt les yeux attachés au plancher, passer quelques fois des jours à attendre que leur esprit soit en humeur d'enfanter quelque chose de grand; tantôt excité par le bruit qu'ils font, comme par des fanfares, changer cent fois de posture, et se donner toute sorte de mouvements, non pour arranger des mots, mais pour les chercher.

Quelques-uns avant que d'être convenus avec eux-mêmes de ce qu'ils doivent dire, se fixent de certains débuts, auxquels ils prétendent coudre quelque beau morceau. Après y avoir bien rêvé; ils voient la difficulté qu'il y a de les lier ensemble, et désespérant enfin d'y réussir, ils les abandonnent et passent à

Digitized by Google

d'autres, et puis encore à d'autres qui ont aussi peu de rapport avec leur sujet. Ceux enfin qui s'y prennent le mieux, s'attachent moins au fond de la cause, qu'à des lieux communs, ce qui pourtant ne leur réussit pas mieux; car perdant de vue le gros de l'ouvrage, ils poussent peut-être quelques endroits avec assez de force, mais au hazard, sans ordre et sans suite. Delà vient que tout leur discours est un tissu de pieces mal cousues, et une vraie rapsodie, semblable à ces recueils que font les enfants, où ils jettent tout ce qu'ils ont entendu louer dans les pieces des autres. Cependant ces déclamateurs à force de se tourmenter, rencontrent quelquefois de belles pensées et de bonnes choses; car c'est ainsi qu'ils en parlent: mais les gens les plus grossiers et nos esclaves mêmes, disent aussi par fois de bonnes choses. Si cela suffit, je conviens que l'art oratoire n'est nullement nécessaire.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Pourquoi ceux qui ont le moins étudié, semblent avoir plus d'esprit que les autres.

C'est une suite de l'abus que je viens de remarquer, de croire que les personnes qui ont le moins d'étude, sont celles qui parlent le mieux, et qui s'expliquent avec plus de force et de noblesse. Autre erreur, qui vient premierement du peu de lumieres de ceux qui jugent ainsi, et qui s'imaginent que les choses où il n'entre point d'art, ont plus de force : ouvrir, délier, amener, n'est rien chez eux en comparaison de rompre, de forcer, d'entraîner. Ils appellent fort, un gladiateur, qui sans jamais avoir appris à faire des armes, se jette tête baissée dans le combat; et un lutteur, qui faisant effort de tout son corps, saisit son homme, et s'opiniâtre à ne point lâcher prise. Ils ne font pas réflexion que celui-ci est souvent abattu par ses propres forces; et que celui-là avec toute sa fougue, trouve un adversaire qui d'une main légere pare ses coups, et lui en porte de mortels.

Cependant

Digitized by Google

Cependant il y a en ceci certaines apparences qui trompent naturellement les simples ; car la division, qui est d'un si grand avantage, semble effectivement affoiblir le discours, et les choses qui sont toutes brutes ou mal arrangées, paroissent bien autrement grandes ou nombreuses, que lorsqu'elles sont polies ou mises en ordre. De plus il y a entre les vices et les vertus une certaine proximité, qui fait que l'on donne le nom de libre au médisant, de hardi au téméraire, et de fécond à celui qui est diffus. Or un avocat ignorant est moins retenu ; il médit ouvertement, au hazard de ce qu'il en peut coûter et à sa partie et à lui-même : et parce que souvent on prend plaisir à entendre bien des choses, que l'on ne voudroit pas dire soi-même, delà vient que ces orateurs se font écouter.

Ajoutez aussi qu'ils sont moins circonspects au choix des expressions : ils ne connoissent pas le danger ; ils s'exposent hardiment, et se jettent tout à travers, et cette folle audace leur réussit quelquefois : car à force de chercher ce qui est outré, il se peut bien faire qu'ils attrapent le merveilleux : mais cela est rare et ne compense pas mille défauts qui s'en ensuivent. D'ailleurs s'ils imposent

Digitized by Google

par une malheureuse fécondité d'esprit ; c'est qu'ils disent tout ce qu'ils savent, au lieu qu'un habile homme dit précisément ce qu'il doit dire.

Une autre raison, c'est qu'ils ne se font pas un scrupule de s'écarter de leur sujet, et qu'ils se mettent peu en peine de prouver ce qu'ils avancent. Ils ont grand soin d'éviter ces questions et ces preuves, que de mauvais connoisseurs trouvent froides. Ils aiment bien mieux flatter l'oreille de leurs auditeurs, par tous les raffinements de la plus fausse éloquence ; c'est de quoi ils s'occupent uniquement. Disons aussi que les pensées ingénieuses et les pointes, qui est tout ce qu'ils cherchent, brillent d'autant plus dans leurs discours, que tout ce qui les environne est plus rampant et plus plat ; comme les ténebres, bien mieux que les ombres, relevent l'éclat de la lumiere. C'est ce que dit Cicéron. Que l'on vante donc leur esprit tant qu'on voudra, pourvu qu'on m'accorde qu'un homme vraiment éloquent, à qui l'on ne donneroit point d'autre louange, s'en tiendroit offensé. Il faut avouer néanmoins que l'art ôte quelque chose à un ouvrage, ainsi que la lime au fer qu'elle polit, la pierre au ciseau qu'elle aiguise, et le temps au vin

Digitized by Google

qu'il mûrit ; mais il ôte les défauts, et ce que l'étude et le savoir ont limé, ne se trouve diminué, qu'autant qu'il est devenu meilleur et plus parfait.

Ces gens cherchent encore par leur maniere de prononcer, la réputation d'orateurs véhéments : ils crient sans cesse, ou pour mieux dire, ils hurlent ; car à les voir toujours hors d'haleine s'emporter, se jetter tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, gesticuler des pieds, des mains, de la tête ; faire retentir tout l'auditoire de l'éclat de leurs voix, et des grands coups qu'ils se donnent, on les prendroit pour des furieux. Cependant le peuple trouve cela beau ; c'est par-là qu'il se prend. Il en est tout au contraire du véritable orateur dont je me fais l'idée : comme il sait tempérer, arranger, varier son discours ; de même dans sa maniere de prononcer, il sait aussi proportionner ses mouvements et son geste, à la nature des choses qu'il dit ; et s'il y a un caractere qu'il étudie particulierement, c'est de paroître modeste autant que de l'être. Mais ceux-ci appellent force, ce qui est, à proprement parler, emportement et fureur.

Mon étonnement est qu'il y ait, je ne dis pas des déclamateurs, mais ce

Digitized by Google

qui est bien honteux, des maîtres, qui parce qu'ils ont je ne sais quel talent, méprisent toutes les regles, ne suivent que leur verve et leur caprice; et payant par-tout d'effronterie, traitent ceux qui ont fait le plus d'honneur aux lettres, d'orateurs froids, timides, secs, ennuyeux, languissants, selon que le terme leur vient à l'esprit. En vérité ils sont bien heureux de se trouver éloquents à si peu de frais, sans science, sans peine et sans étude. Je les en félicite : ne laissons pas pourtant de nous consoler de notre retraite, en cherchant et en ramassant ici, tout ce que nous croyons pouvoir être utile aux jeunes gens d'un esprit bien fait. A quoi pourrions-nous mieux employer notre loisir? puisque nous avons renoncé aux soins d'enseigner, et aux exercices du barreau; n'ayant pas cru pouvoir quitter l'une et l'autre fonction plus à propos, que dans le temps même que le public nous témoignoit n'être pas fâché que nous les continuassions encore. Du moins trouverons-nous notre plaisir et notre satisfaction dans cet amusement.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Quel tempéramment il faut garder dans l'observation des préceptes.

Au reste, que l'on ne me demande pas des préceptes de la nature de ceux que donnent la plupart des écrivains qui ont traité des arts (1) ; et qu'on ne croie pas que mon dessein soit de captiver les esprits, en leur imposant des loix d'une nécessité indispensable. En premier lieu, l'exorde et ses conditions ; ensuite la narration avec ses qualités ; troisiemement, la proposition, ou comme il plaît à d'autres, la digression ; enfin un certain enchaînement de questions, de preuves, et d'autres choses que je vois suivre à quelques-uns de point en point, avec autant de gêne et de servitude, que s'il étoit défendu de faire autrement. La rhétorique certainement seroit bien aisée, si on pouvoit la renfermer dans un si petit nombre de règles. Aussi ces règles changent-elles selon la nature des causes, selon le temps, l'occasion et la nécessité. C'est pour cela que la princi-

(1) C'est : *de l'Art de la Rhétorique*, et non des Arts en général. *C.*

Digitized by Google

pale partie de l'orateur est le jugement, parce qu'il se détermine différemment suivant le besoin des affaires.

Que seroit-ce, en effet, si l'on vouloit obliger un Général, toutes les fois qu'il mettra son armée en bataille, de ranger d'abord son avant-garde, d'avancer les deux aîles, de jetter sa cavalerie sur la droite et sur la gauche? ce sera peut être la meilleure maniere et la plus naturelle, lorsqu'il pourra s'en servir. Mais s'il y a une montagne, des collines, une riviere, des bois, des défilés qui ne le permettent pas, il faudra bien alors changer l'ordre de bataille. Il prendra aussi des mesures différentes, selon l'ennemi à qui il aura affaire, et selon le danger où il se trouvera: tantôt il combattra en bataille rangée, tantôt par pelotons formés en pointe; ici avec le corps de réserve, là avec la légion; quelquefois il fera semblant de lâcher pied, quelquefois même de fuir. De même ici, pour savoir si l'exorde est nécessaire ou inutile, s'il le faut faire plus long ou plus court; si l'on doit adresser la parole aux Juges, ou bien à un autre par quelque figure; si la narration veut être serrée ou étendue, partagée ou faite sans interruption, suivant l'ordre naturel des faits ou autrement; c'est la

Digitized by Google

cause qu'on plaide qu'il faut consulter.

Il en est de même de la suite des questions; car il arrive souvent que dans une même affaire, nous trouvons notre avantage à commencer par un chef, et que l'adverse partie trouve le sien à commencer par un autre. En effet il n'y a point d'ordre supérieur qui nous fasse une loi de ces préceptes, et je ne prétends pas les donner pour des arrêts sans appel; l'utilité seule les a faits ce qu'ils sont. Je conviens que pour l'ordinaire il est mieux de les observer; autrement je ne me mêlerois pas d'en recommander la pratique. Mais si c'est cette même utilité qui nous les fait négliger, il est hors de doute que nous la devons préférer à l'autorité de tous les maîtres.

Un point que je recommande encore plus, et que je ne me lasserai jamais de répéter, c'est que l'orateur ait toujours deux choses devant les yeux; ce que demande la bienséance, ce que demande le bien de la cause. Or il est souvent du bien de la cause de ne pas s'attacher aux regles avec une exactitude si scrupuleuse; et il est quelquefois aussi de la bienséance, comme nous voyons qu'en fait de peinture et de sculpture on varie les ornements, le visage, et les attitudes. Une

Digitized by Google

figure toute unie a peu de grace : la tête droite sur les épaules, les bras pendants, les pieds joints, cela fait un ouvrage contraint, et comme on dit, une vraie statue. Mais donnez-lui un geste, quelque mouvement, quelque action, vous lui donnez de l'ame et de la vie; c'est pour cela que les mains, le visage, et les airs de tête sont si diversifiés. De cent figures vous n'en trouverez pas deux qui se ressemblent, les unes semblent s'élancer et courir, les autres sont assises, les autres penchées : il y en a de nues; il y en a que l'on voile; il y en a qui tiennent des unes et des autres. Qu'y a-t-il de plus contrefait et de plus peiné que ce joueur de palet de Myron? Cependant, si l'on s'avisoit de blâmer cette posture, comme peu naturelle, ne montreroit-on pas son ignorance, en reprenant justement ce qui fait la singularité de l'ouvrage et tout son prix?

C'est la sorte de grace et de beauté qu'ont les figures de rhétorique; car soit qu'elles soient dans les mots ou dans les pensées, elles ont toujours je ne sais quoi de détourné; et le plaisir qu'elles font à l'esprit, ne vient que de ce qu'elles s'éloignent de la maniere ordinaire. Dans la peinture tout le visage paroît : Apelles

Digitized by Google

néanmoins trouva le secret de peindre de profil, pour flatter le portrait d'Antigonus, en cachant la difformité de son œil. Mais dans un discours, combien de choses ont besoin d'être enveloppées, soit que l'on ne doive pas les donner à connoître, soit que l'on ne puisse le faire assez dignement? C'est ainsi qu'en usa Timanthe, dans ce beau tableau qui remporta le prix sur le fameux peintre de Téos, nommé Colos; car dans le sacrifice d'Iphigénie, ayant représenté Calchas triste, Ulysse encore plus triste, et Ménélas avec toute l'affliction qu'il étoit possible de lui donner; il vit bien que l'art ne pouvoit aller plus loin. Ne sachant donc comment exprimer la douleur du pere, il prit le parti de lui jetter un voile sur les yeux, laissant aux spectateurs à juger de ce qui se passoit au fond de son cœur. N'est-ce pas encore ce que fait Salluste, quand il s'écrie: « Car à l'égard de Carthage, je crois qu'il » vaut mieux se taire, que de n'en parler » qu'en passant ». C'est par toutes ces raisons que je ne me suis jamais guere assujetti à ces regles qu'ils appellent générales. En effet, il n'y a presque pas un genre d'écrire où l'on n'y puisse donner quelque atteinte, comme nous le ferons voir plus amplement ailleurs.

Digitized by Google

Cependant je ne veux pas que nos jeunes gens se croient suffisamment instruits, pour avoir lu quelques abrégés de rhétorique, comme ceux que l'on débite; ni qu'ils présument de leur capacité sur la foi de ces faiseurs de méthodes. L'art de bien parler demande un grand travail, une étude continuelle, une longue expérience, beaucoup d'exercice, une prudence consommée, avec un jugement excellent et toujours présent; mais ces regles ne laissent pas de servir, pourvu qu'elles ne nous astreignent pas à une seule maniere : car de prétendre alors les prendre pour guides, c'est vouloir éprouver la lenteur pénible de ces gens qui marchent sur une corde. Nous irons donc tantôt par un chemin, tantôt par l'autre; de même que souvent nous quittons la grande route pour prendre le plus court; qu'au contraire nous ferions le tour, si des torrens avoient emporté les ponts, et que nous passerions par la fenêtre, si le feu avoit déja gagné la porte. En effet nous traitons une matiere qui est d'une étendue, d'une variété infinie, et que l'on n'épuisera jamais. J'essayerai néanmoins de rapporter ce que les maîtres en ont dit; de faire choix des meilleurs préceptes qu'ils ont donnés; et s'il est à propos d'y changer, d'y ajouter

Digitized by Google

ou d'en retrancher quelque chose, je le dirai aussi.

CHAPITRE XIV.

Du mot de rhétorique. Division de tout l'ouvrage.

Il y a des écrivains qui ont voulu rendre ce mot de rhétorique par des noms latins (1). Je ne leur ôterai point la gloire qui leur est due, pour s'être efforcé d'enrichir notre langue; mais il y a des mots grecs qui se rendent mal en latin, comme il y en a de latins qui ne peuvent être heureusement exprimés en grec. J'avoue pour moi que cette interprétation qu'ils donnent du mot de rhétorique, ne me paroît pas moins dure que celle dont Flavius (2) s'est servi dans une occasion semblable. Elle n'est pas même juste; [car on dira *oratoria* aussi bien qu'*elocutoria*; *oratrix* aussi bien qu'*elocutrix*. Mais pour ce qui est de l'art dont nous parlons, la rhétorique, c'est la même chose que l'éloquence, et il n'est pas douteux que chez

(1) Ces noms latins qu'ils donnoient à la rhétorique, étoient *oratoria* ou bien *oratrix*.

(2) Il avoit inventé deux mots latins, qui sont *entia* et *essentia* pour exprimer le mot grec οὐσία.

Digitized by Google

les Grecs mêmes, on ne se serve de deux expressions; car on se sert d'une épithète, en disant *ars rhetorica*, comme on dit *navis piratica*, ou on donne un nom à la chose même, un nom substantif, comme *philosophia*, *amicitia*. Ici nous voulons exprimer la substance même. De *grammatice*, nous avons fait *litteratura*, non *literatrix*, comme nous avons dit *oratrix*; ni *literatoria*, comme nous avons dit *oratoria* (*supple ars*) *C.*] car ce n'est pas un attribut que nous cherchons, mais un terme qui exprime la chose même, comme la grammaire est exprimée par notre mot latin (*litteratura*). Or il n'y en a point de cette sorte pour la rhétorique. Ne nous tourmentons point inutilement, et servons-nous du mot grec, puisqu'il y en a tant d'autres que nous sommes obligés d'employer; car si j'ai besoin des termes de physicien, de musicien, de géometre, je n'irai pas leur faire violence pour les habiller à la Romaine, sans grace et sans succès. Enfin Cicéron lui-même intitula en grec les premiers livres qu'il donna sur cette matiere, et nous pouvons bien nous en fier à ce grand homme, quand il s'agit de donner un nom à son art.

La rhétorique donc, puisque désormais on ne nous chicannera pas sur le

Digitized by Google

terme, sera fort bien divisée à mon sens, si nous traitons en premier lieu de l'art, ensuite de l'artisan, et en troisieme lieu de l'ouvrage. L'art sera ce qui se doit apprendre, et c'est l'art de bien parler. L'artisan, celui qui exerce l'art; ou l'orateur, dont la fin est de bien parler. L'ouvrage enfin, ce que fait l'artisan, et c'est un discours parfait. Ces trois choses se subdivisent en plusieurs especes, qui trouveront toutes leur place dans la suite. Commençons maintenant par la premiere partie.

CHAPITRE XV.

Ce que c'est que la rhétorique, et quelle est sa fin.

Voyons d'abord ce que c'est que la rhétorique : on la définit diversement; mais elle souffre sur-tout deux questions: car on dispute ou sur la qualité de la chose même, ou sur son étendue (1). Ce qui fait la principale différence des opinions là-dessus, c'est que les uns croient qu'un méchant homme peut néanmoins être bon

(1) *Ce n'est point sur son étendue, mais* sur les termes qui doivent entrer dans sa définition. *C.*

Digitized by Google

orateur; et les autres dont nous aimons mieux suivre le sentiment, prétendent au contraire que ni le nom d'orateur, ni l'art dont nous parlons, ne peuvent jamais appartenir qu'à l'homme de bien.

Parmi ceux qui séparent l'éloquence de la premiere partie du mérite de l'homme, et sans doute la plus desirable, quelques-uns appellent la rhétorique simplement une force de persuader; d'autres une science, non pas une vertu; d'autres un exercice; d'autres un art, mais qui n'a rien de commun avec la science, ni avec la vertu : quelques-uns même un vice de l'art, ou un art pernicieux (Κακοτεχνίαν.) Tous ces différents sentiments se réunissent, en ce qu'ils font consister le devoir de l'orateur à persuader [ou dans l'art de parler d'une maniere propre à persuader; *C.*] car un méchant homme le peut faire comme un homme de bien. On définit donc ordinairement la rhétorique une force de persuader : plusieurs une puissance, une faculté, un talent. Pour ôter toute équivoque, j'entends ce que les Grecs entendent par le mot dont ils se servent (Τὴν δύναμιν.) Cette opinion tire son origine d'Isocrate, si néanmoins l'ouvrage qui porte son nom est véritablement de lui. Ce n'est pas qu'il voulût, comme les

Digitized by Google

autres, deshonorer sa profession, il en étoit bien éloigné; mais il ne laisse pas de nous donner une idée dangereuse de la rhétorique, quand il l'appelle l'ouvriere de la persuasion : car je ne saurois me permettre l'expression (1) dont Ennius s'est servi en parlant de M. Céthégus. On lit pourtant à-peu-près la même chose dans le Gorgias de Platon; mais c'est l'opinion de ce rhéteur, et non pas celle de Platon.

Cicéron dit aussi en bien des endroits, que le devoir de l'orateur est de parler, comme il convient de faire pour persuader; et dans ses livres de rhétorique, dont à la vérité lui-même n'étoit pas content, il met la fin de l'éloquence dans la persuasion; cependant il est certain que le bien, le crédit, l'autorité de celui qui parle; souvent même la seule présence d'une personne respectable par sa dignité, par son âge, par sa beauté, par de grands services, ou digne de compassion par ses malheurs; il est certain, dis-je, que tout cela persuade et détermine les esprits. Lorsqu'Antoine plaidant pour M. Aquilius, par un mouvement imprévu déchira l'habit de l'accusé, et fit voir les blessures qu'il avoit reçues en combattant pour la patrie,

(1) *Flos delibatus populi, suadæque medulla.*

Digitized by Google

se fia-t-il à la force de ses raisons? Non; mais il arracha des larmes au peuple romain, qui ne put résister à un spectacle si touchant, et renvoya le criminel absous. Lorsque Sergius Galba échappa à la sévérité des loix, comment s'y prit-il? Il vint à l'audience, suivi de nombre d'enfants qu'il avoit en bas âge. Il tenoit entre ses bras le fils de Gallus Sulpitius. A la vue de tant de malheureux, les Juges furent attendris, et cette pitié fit son salut. Ainsi le rapportent nos historiens, et nous l'apprenons encore par le plaidoyer de Caton. Enfin nous avons l'exemple de Phryné, que sa beauté défendit mieux que toute l'éloquence d'Hypéride; car tout grand orateur qu'il étoit, il alloit perdre sa cause, lorsqu'entr'ouvrant tout-à-coup la robe de cette belle accusée, il fit sentir aux Juges de l'Aréopage, qu'elle pouvoit les charmer comme les autres. La rhétorique n'est donc pas la seule chose qui persuade, et par conséquent la définition dont nous avons parlé, n'est pas bonne.

C'est pourquoi ceux-là croient être bien plus exacts qui, sans changer dans le fond de sentiment, la définissent une force de persuader par le discours; et c'est à quoi Gorgias à l'endroit que j'ai cité, est enfin réduit par Socrate. Théo-

Digitized by Google

decte ne s'éloigne pas beaucoup d'eux, soit que l'ouvrage que nous avons sous son nom soit de lui, ou comme on l'a cru depuis, qu'il soit d'Aristote. Quoi qu'il en soit, il y est dit nettement que la fin de la rhétorique est de porter les hommes où l'on veut, par la seule force du discours. Mais cela ne vaut guère mieux; car bien d'autres que l'orateur persuadent par leurs paroles, et tournent les esprits comme il leur plaît, par exemple, une courtisane, un flatteur, un agréable débauché; au lieu qu'un orateur ne persuade pas toujours. De sorte que quelquefois ce n'est pas proprement sa fin, et quelquefois cette fin lui est commune avec des personnes d'une espece toute différente. Apollodore a eu néanmoins la même pensée, lorsqu'il a dit que le principal objet d'une cause judiciaire, étoit de persuader les Juges et de se rendre maîtres de leur esprit: en quoi il assujettit tellement l'orateur aux événements, que du moment qu'il ne persuade pas, il est incontinent dégradé.

Il y en a qui font abstraction de l'événement, comme Aristote, qui définit la rhétorique, une faculté d'inventer tout ce qu'il peut y avoir de persuasif dans le discours: par-là il tombe non-seule-

Digitized by Google

ment dans le défaut que j'ai remarqué, mais encore dans celui-ci, de ne comprendre qu'une partie de la rhétorique, à savoir l'invention qui, séparée de l'élocution, ne peut jamais faire un discours. A l'égard de ceux qui veulent que sa fin soit de parler d'une maniere persuasive, comme Hermagore, ou de dire tout ce qu'il faut pour persuader, qui est la même chose en d'autres termes; nous leur avons déjà répondu, en leur faisant voir que l'orateur n'étoit pas le seul qui eût l'art de persuader.

D'un autre côté, les uns donnent plus d'étendue à la rhétorique, les autres moins. Ceux-ci bornent son objet aux matieres civiles: ceux-là l'étendent généralement à tout ce qui peut tomber dans le discours. Laquelle des deux opinions est-elle plus raisonnable, c'est ce que nous examinerons plus convenablement ailleurs. Jusqu'ici il paroît qu'Aristote ne refuse rien à l'orateur; c'est une suite de la définition que nous avons rapportée. Patrocles en ne mettant point d'exception, montre qu'il est dans un pareil sentiment; mais il fait la même faute qu'Aristote, au sujet de l'élocution qu'il ne comprend point dans l'idée de l'orateur. C'est pour l'éviter que Théodore

Digitized by Google

a dit que la rhétorique étoit une force d'inventer, et de dire avec grace tout ce qu'il y a de probable dans quelque genre que ce soit. Mais outre qu'il n'est pas nécessaire d'être orateur, pour dire des choses probables, non plus que pour dire des choses persuasives; en ajoutant ces mots, *dans quelque genre que ce soit*, il pousse la complaisance encore plus loin que les autres, et honore ceux qui persuadent le crime, de la qualité la plus glorieuse qu'il y ait au monde. Dans Platon, Gorgias se vante d'être maître en l'art de persuader, soit au barreau, soit dans les autres assemblées; de savoir aussi décider de ce qui est juste, et de ce qui ne l'est pas : sur quoi Socrate lui passe le privilége de persuader, mais non pas d'enseigner.

Pour ceux qui ont voulu resserrer l'orateur dans des bornes plus étroites, ils ont dû être, comme on peut penser, plus embarrassés et plus diffus dans leurs définitions. Ainsi Ariston, disciple de Critolaüs péripatéticien, définit la rhétorique, la science de connoître et d'agir dans les affaires civiles par un discours populaire et persuasif. Comme péripatéticien il appelle science, ce que les Stoïciens nomment vertu : mais quand

Digitized by Google

il parle de persuasion populaire, il fait injure à l'art oratoire, qu'il ne croit pas capable de persuader les savants. On peut dire aussi que de restreindre l'orateur aux affaires civiles, c'est l'exclure de bien des choses, qui certainement lui appartiennent, comme est tout le genre démonstratif, qui fait la troisieme partie de la rhétorique.

Venons à ceux qui veulent bien que ce soit un art, mais non pas une vertu: voici comme en parle Théodore de Gadare. Je me sers des termes de ceux qui l'ont traduit du grec. C'est l'art d'inventer, de connoître et de dire: [Avec des ornements convenables et assortis. *C.*] tout ce qui peut servir à persuader en matiere civile. Cornélius Celsus s'explique en moins de paroles, et veut dire la même chose. Je passe toutes les autres définitions; car il y en a millè qui ne sont que des répétitions ou des imitations de la premiere. Nous y satisferons lorsque nous traiterons de l'objet de la rhétorique.

Mais si nous en croyons quelques-uns, ce n'est ni une force de persuader, ni une science, ni même un art. Que sera-ce donc? un exercice, un usage de parler en public. C'est le sentiment de Critolaüs; car le mot grec (Τριβὴ) signifie

Digitized by Google

cela. Athénée enfin ne fait point façon de dire que c'est un art de tromper. Bien des gens au reste, pour n'avoir lu que quelques endroits détachés du Gorgias de Platon, sont tombés dans une erreur grossiere; car sans consulter les autres écrits de Platon, ni même le sens de celui-ci, ils font dire à ce philosophe, que la rhétorique n'est pas un art, mais plutôt un certain savoir dire, ou un goût délicat de ce qui peut flatter l'esprit et l'oreille. Dans un autre endroit, que ce n'est qu'un fantôme d'une partie de la politique; et dans un autre encore, qu'elle est la quatrieme sorte de fard, qui gâte et corrompt les meilleures choses. Ils se fondent sur ce que Platon divise toute la politique en quatre parties, dont il en donne deux au corps, à savoir la médecine et la gymnastique; et deux à l'ame, qui sont la connoissance des loix et la justice. Or selon lui, à chacun de ces arts est attaché un art imposteur, qui souvent prend la place du vrai, ou du moins l'altere et l'empoisonne; ainsi la médecine est altérée par le raffinement dans les plaisirs de la table; la gymnastique, par le manége de ces gens qui savent donner une apparence de santé et d'embonpoint à des

Digitized by Google

corps, qui n'ont ni l'un ni l'autre; la connoissance des loix par la sophistique; et la Justice enfin par les couleurs de la rhétorique.

Il est vrai que tout cela se trouve dans le Gorgias, et de plus, que c'est Socrate qui parle: circonstance remarquable, parce que c'est ordinairement par sa bouche que Platon s'explique. Mais il faut savoir que parmi les dialogues de Platon, les uns sont faits uniquement pour réfuter les Sophistes de son temps, et les autres pour instruire. Ce qui est de certain, c'est que dans cet endroit, Platon et Socrate n'en veulent qu'à la rhétorique qui étoit alors en usage, et non pas à la véritable éloquence; car en parlant à ces Sophistes, *selon l'idée*, leur dit-il, *que vous vous faites de la Politique.* Aussi toute cette dispute finit par ces mots: *N'est-ce donc pas une nécessité que l'orateur soit juste, et qu'étant juste, il veuille la justice et la pratique?* A cela Gorgias demeure sans réplique. Mais Polus plus étourdi, par le privilége de son âge, prend aussi-tôt la parole; et c'est à lui que s'adresse tout ce que dit Socrate de ces faux arts, qu'il traite de fantôme et d'illusion. Ensuite Calliclés paroît sur la scene encore plus

Digitized by Google

échauffé que les autres : on lui laisse jetter son feu, et on le conduit insensiblement à tirer lui-même cette conséquence, que quiconque veut bien faire la profession d'orateur, doit être homme juste, et savoir ce que c'est que la justice. Non-seulement donc Platon n'a pas cru la rhétorique mauvaise, mais il a jugé qu'à le bien prendre, elle étoit inséparable de la vertu.

Il s'en explique encore plus clairement dans le Phédrus, où il dit que cet art ne peut jamais être parfait, sans une connoissance et une pratique exacte de la Justice ; et c'est à quoi nous nous en tenons. En effet, autrement auroit-il fait l'apologie de Socrate, et l'éloge de ces braves citoyens qui avoient perdu la vie pour la défense de la patrie : car en cela il a fait constamment le personnage d'orateur ; mais il attaque ceux qui faisoient un mauvais usage de leur éloquence. Et Socrate animé du même esprit, regarda comme indigne de lui de prononcer le discours que Lysias avoit fait pour sa justification ; c'est que les orateurs de ce temps-là avoient accoutumé de composer des plaidoyers pour les personnes citées en Justice, qui ne faisoient pas difficulté de les apprendre et de s'en servir.

Digitized by Google

De cette sorte on éludoit la loi qui défendoit que l'on plaidât pour autrui.

Dans un autre endroit du Phédrus, Platon blâme ces maîtres qui séparent l'art de bien parler d'avec la Justice, et qui font moins de cas de la vérité que de la vraisemblance. Cornélius Celsus ne s'éloignoit pas apparemment de l'opinion de ces Sophistes, puisqu'il dit que l'orateur ne cherche que le vraisemblable. En effet, aioute-t-il, ce n'est pas la bonne conscience, mais le gain de la cause, qui fait la gloire et l'avantage des plaideurs. S'il en étoit ainsi, ne seroit-ce pas le comble de la méchanceté, d'armer l'injustice des hommes d'un instrument si dangereux ? Mais c'est aux auteurs de ce beau sentiment, à voir comment ils en peuvent sauver les conséquences. Pour nous, qui n'avons d'autre dessein que de former un orateur parfait, et qui le voulons homme de bien sur-tout, retournons à ceux qui ont mieux pensé de l'éloquence.

Quelques-uns de ces derniers ont cru que la rhétorique étoit la même chose que la politique. Cicéron l'appelle une partie de la science civile, et par science civile, il entend la sagesse : d'autre une partie de la philosophie, comme Isocrate; d'autres

Digitized by Google

d'autres enfin, la science de bien parler; et cette définition est la meilleure, parce qu'avec toutes les perfections du discours, elle renferme les mœurs de l'orateur, n'y ayant que l'homme de bien qui puisse véritablement bien parler. Chrysippe en rapporte une qu'il a tirée de Cléanthe, et qui revient à la même pensée. Il y en a plusieurs autres, mais elles ne regardent pas la question que nous examinons ici. Qui mettroit encore la fin de la rhétorique à persuader ce qu'il faut, ne rencontreroit peut-être pas mal, à cela près qu'il la feroit dépendre du succès. Aréus la met à parler avec toute la perfection dont le discours est susceptible, et j'approuve son sentiment. Ceux-là ne prétendent pas moins interdire l'éloquence à l'homme vicieux, qui la définissent la science des devoirs de la société civile, pourvu néanmoins qu'ils ne séparent pas la science de la vertu : mais du reste ils limitent trop son objet. Albutius, auteur et professeur célebre, péche par le même endroit; car après avoir appellé la rhétorique la science de bien parler, il ajoute ces mots, *dans les matieres civiles et avec vraisemblance :* opinion que nous avons déja réfutée. C'est pourquoi je loue ceux qui ont dit simple-

Digitized by Google

ment que la fin de l'orateur est de bien parler et de bien penser.

Voilà les principales définitions de la rhétorique ; car de les rapporter toutes, il n'est ni à propos, ni même possible. Il semble en effet que, par je ne sais quelle malignité d'émulation, tous les auteurs qui ont traité des arts (1), aient pris à tâche de ne rien définir dans les termes, dont un autre s'étoit servi avant eux. J'avoue pour moi que c'est la chose dont je me pique le moins. Peu jaloux de la gloire d'inventer, je me contenterai de faire part au lecteur de ce que j'aurai trouvé de plus raisonnable : par exemple, ceci ; que la rhétorique est la science de bien parler. Quand les autres ont trouvé ce qu'il y avoit de meilleur, chercher après eux, c'est vouloir trouver pis. Cette définition de la rhétorique, une fois supposée, il est aisé de juger quelle en est la fin ; car si c'est la science de bien parler, c'est assurément cela même qu'elle se propose.

(1) *C'est :* De la Rhétorique. *C.*

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

Si la rhétorique est utile.

Il faut savoir maintenant si la rhétorique est utile; car il y a des gens qui se déchaînent furieusement contre elle, et ce que je trouve indigne, qui tournent les forces de l'éloquence contre l'éloquence même. Que n'en disent-ils point? Que c'est elle qui protege le crime, et qui par ses artifices opprime souvent l'innocence; qui fait prévaloir les mauvais conseils sur les bons; qui non-seulement excite des troubles et des séditions dans les Etats, mais qui arme les Nations les unes contre les autres, et leur inspire des haines implacables, dont enfin le pouvoir ne paroît jamais avec plus d'éclat, que lorsque l'erreur et le mensonge triomphent de la vérité.

C'est en effet ce que les Comiques reprochoient à Socrate, d'enseigner comment d'une mauvaise cause on en fait une bonne. Et Platon nous représente deux fameux rhéteurs de son temps, (*Tisias et Gorgias*) qui font gloire de la même chose. A cela on joint des exemples tirés des Grecs et des Romains: on fait une lon-

Digitized by Google

gue énumération de quantité d'orateurs qui ont causé la ruine entiere, non-seulement des particuliers, mais des villes entieres et des Républiques : que pour cette raison l'éloquence s'est vue bannie de Lacédémone, et si resserrée dans Athènes, que l'usage des passions et des grands mouvements lui étoit interdit. Mais que s'ensuit-il delà ? Que les généraux d'armée, les magistrats, la médecine, la science même, et la philosophie ne seront d'aucune utilité : car on sait que Flaminius perdit autrefois une de nos armées ; que Gracchus et Saturninus, et Glaucia mirent Rome en combustion, pour monter aux dignités : qu'il entre souvent du poison dans les médicaments ; et que parmi les philosophes il s'en est trouvé qui n'étoient pas plus exempts de foiblesse et des derniers excès que les autres hommes. Ne touchons point aux viandes que l'on nous sert, bien des gens ont été incommodés pour en avoir mangé. N'entrons point dans les maisons, elles peuvent tomber sur nous et nous écraser. Qu'on ne donne point d'épées à nos soldats, un voleur s'en servira peut-être à nous égorger. Enfin ignore-t-on que les choses les plus nécessaires à la vie, l'air, le feu, l'eau, ces astres même qui nous

Digitized by Google

éclairent; ignore-t-on, dis-je, que tout cela devient quelquefois nuisible?

Combien d'exemples pourrois-je apporter aussi en notre faveur? Quand le Sénat voulut autrefois faire la paix avec Pyrrhus, à des conditions honteuses, ne fut-ce pas Appius, ce sage aveugle, qui l'en détourna? Quand Cicéron s'opposa à la loi de Servilius Rullus, sa divine éloquence ne parut-elle pas plus populaire que la loi même qu'il attaquoit? Ne fut-ce pas cette même éloquence qui déconcerta l'audace de Catilina, et qui au milieu de la paix, mérita des honneurs qu'on n'accorde qu'aux victoires les plus signalées? Mais de quelle utilité n'est pas un orateur? N'est ce pas lui qui releve les forces et le courage du soldat abattu par la crainte? qui le pousse aux entreprises hasardeuses; le fait courir à la gloire aux travers des dangers, et lui persuade qu'il est beau de mourir pour la patrie?

On me cite les Athéniens et les Lacédémoniens? Et moi je cite les Romains, chez qui l'éloquence a toujours été en estime et en vénération. Quelle apparence aussi que les fondateurs des Empires fussent jamais parvenus à rassembler les hommes jusques-là épars dans

Digitized by Google

les campagnes, et [illegible]nts au gré de leurs desirs comme les bêtes, pour ne faire désormais qu'un peuple, s'ils n'avoient su les y porter par les charmes de la persuasion ? Quelle apparence ensuite que des législateurs, sans une éloquence extraordinaire, eussent obligé cette multitude indocile et sauvage, à subir d'elle-même le pénible joug des Loix? Nous voyons que les préceptes mêmes de la morale, quoique gravés dans nos cœurs par la propre main de la nature, ne laissent pas de prendre une nouvelle force, lorsqu'ils nous sont donnés par une personne, qui sait joindre les ornements du discours à la beauté de la matiere. D'où je conclus que, quand même les armes de l'éloquence pourroient également nuire et servir, encore ne faudroit-il pas regarder comme mauvaise, une chose dont il dépend toujours de nous faire un bon usage. Mais renvoyons ces doutes à ceux qui établissent la fin de la rhétorique dans la seule persuasion. Pour nous qui la faisons consister à bien parler, dans la vue de ne reconnoître que l'homme de bien pour orateur, on nous permettra de croire que l'éloquence est infiniment utile.

Certainement le Créateur ne nous a guere distingués du reste des animaux,

Digitized by Google

que par le don de la parole; ils nous surpassent en force, en patience, en grandeur, en durée, en vîtesse, en mille autres avantages; et sur-tout en celui de se passer mieux que nous, de secours étranger. Guidés seulement par la nature, ils apprennent bientôt et à marcher et à chercher leur nourriture, et à passer les rivieres à la nage: ils portent avec eux de quoi se défendre contre le froid; ils ont des armes qui leur sont naturelles; ils trouvent à manger, pour ainsi dire, sous leurs pas. Et pour tout cela que n'en coûte-t-il pas aux hommes? C'est donc la raison qui nous est donnée en partage, et qui nous associe en quelque maniere aux immortels. Mais cette raison nous serviroit peu, et seroit fort en peine de se manifester, si nous n'avions la liberté d'exprimer nos pensées par la parole qui en est l'interprete fidelle. C'est en effet ce qui manque aux animaux, bien plus que l'intelligence, dont on ne peut pas dire qu'ils soient entierement dépourvus; car de se faire des retraites sûres et commodes; de travailler leurs nids avec tant d'adresse et d'industrie; de prendre tous les soins qu'ils prennent de leurs petits; de faire des ouvrages inimitables, comme sont la cire et le miel; de s'assurer même

Digitized by Google

des provisions pour la nécessité, c'est peut-être l'effet d'une sorte de raison. Mais parce qu'ils ne parlent point, tout ce qu'ils font de plus surprenant ne les tire point du rang des bêtes. Enfin représentons-nous un muet; que fait en lui cet esprit céleste qui l'anime? et que le secours qu'il en reçoit est bien foible!

Si donc les Dieux ne nous ont rien donné de meilleur que l'usage de la parole, qu'y a-t-il que nous devions tâcher de perfectionner davantage; et quel objet est plus digne de notre ambition, que de vouloir s'élever au-dessus des hommes, par l'endroit qui les éleve eux-mêmes au-dessus des bêtes? D'autant plus que ce n'est point un travail ingrat, et qu'il n'en est point au contraire qui soit suivi d'une récolte si douce et si abondante. Il ne faut que considérer par quels degrés l'éloquence est parvenue au point de gloire où nous la voyons, et combien elle peut croître encore: car sans parler de l'avantage et du plaisir que trouve un orateur à défendre ses amis dans le besoin; à gouverner le Sénat par ses conseils; à se voir l'oracle du peuple et le maître des armées: sans parler, dis-je, d'une satisfaction si flatteuse pour un honnête homme, qu'y a-t-il de plus beau que de pouvoir tirer de

Digitized by Google

la faculté de penser et de parler, qui est commune à tous les hommes, de quoi se faire un mérite supérieur et unique; jusques-là que des paroles dans la bouche d'un orateur, comme dans celle de Périclès, semblent être moins des paroles, que des éclairs et des foudres?

CHAPITRE XVII.

Si la rhétorique est un art.

Je ne finirois point, si je me laissois aller au plaisir de m'étendre sur cette matiere. Passons donc à la question qui suit, si la rhétorique est un art. Tous ceux qui ont écrit de l'éloquence, en ont si peu douté, qu'ils n'ont point intitulé autrement leurs livres, que l'art de bien parler. Et Cicéron nous apprend aussi que ce que l'on appelle rhétorique, n'est autre chose qu'une éloquence artificielle. Si c'étoit un sentiment particulier aux orateurs, on pourroit croire qu'ils ont voulu par-là se faire honneur de leur savoir, et rendre leurs écrits plus recommandables; mais la plupart des philosophes, soit Péripatéticiens, soit Stoïciens, sont d'accord avec eux. Pour moi, j'avoue que j'ai balancé si je traiterois cette question; car où est l'homme, je ne dis

Digitized by Google

pas assez ignorant, mais assez privé de sens, pour s'imaginer qu'il y a de l'art à bâtir une maison, à mettre des laines en œuvre, à faire un vase de terre, et que la rhétorique dont nous avons montré l'excellence, soit arrivée au point de grandeur et de perfection où elle est, sans le secours des regles? Ceux donc qui prennent le parti de la négative, je suis persuadé qu'ils ne le font que pour exercer leur esprit par la singularité du sujet; comme Polycrate entreprit de louer Busiris et Clytemnestre; et comme par la même raison, on lui attribue un discours qui fut prononcé contre Socrate.

Quelques-uns soutiennent que la rhétorique est un don de la nature, et néanmoins ils avouent que l'exercice ne lui nuit pas. C'est ainsi qu'Antoine, au premier livre de l'orateur, l'appelle simplement une observation. Mais quand Cicéron le fait parler de la sorte, son dessein n'est pas qu'on prenne ses mots à la lettre; il veut seulement garder le caractere d'Antoine, qui savoit cacher l'art mieux qu'un autre. Cependant Lysias semble avoir été de même opinion, fondé sur ce qu'il n'y a point de gens si simples et si grossiers, qui n'aient une sorte de rhétorique, lorsqu'il s'agit de défendre leurs

Digitized by Google

intérêts; car ils trouvent quelque chose d'approchant d'un exorde, ils narrent, ils prouvent, ils réfutent; et ce qui peut tenir lieu de péroraison, ils finissent par des prieres et des supplications.

On ajoute à cette raison de vaines subtilités : *Ce qui est l'effet de l'art*, dit-on, *ne peut avoir été avant l'art. Or de tout temps les hommes ont su parler pour eux et contre les autres, quoiqu'il n'y ait eu des maîtres que fort tard, environ le temps de Tisias et de Corax : par conséquent l'éloquence est née avant l'art; d'où il s'ensuit que ce n'est pas un art.* De savoir quand la rhétorique a commencé à s'enseigner, ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Il est certain qu'Homere fait mention non-seulement de Phénix, qui étoit maître en l'art de parler, comme en la science des mœurs, mais encore de plusieurs orateurs; que tous les genres d'oraison se trouvent dans la harangue des trois capitaines, qui sont députés au fils de Thétis; que ce poëte nous représente des jeunes gens qui disputent du prix de l'éloquence; et que parmi les ornements du bouclier d'Achille, Vulcain n'oublia pas la chicane ni les plaideurs.

Mais il suffit de répondre que tout ce que l'art perfectionne, a pris sa source

Digitized by Google

dans la nature. Autrement il faudra retrancher aussi du nombre des arts la médecine, qui nous est venue des observations qu'on a faites sur les choses utiles ou nuisibles à la santé, et qui même, au sentiment de quelques auteurs, est toute fondée sur l'expérience : car avant qu'elle fût réduite en art, quelqu'un s'est avisé de mettre un appareil sur sa plaie, et quelqu'autre s'est guéri de la fievre par le repos et par la diete; non qu'il vît la raison de ce régime, mais parce que son mal l'y obligeoit. Il faudra retrancher l'architecture : avant elle les premiers hommes ont eu leurs cabanes. La musique enfin ne sera pas un art, parce qu'il n'y a point de nation qui n'ait ses danses et ses chansons. Si l'on prend donc la rhétorique pour quelque discours que ce soit, je conviens qu'elle est plus ancienne que l'art; mais si tout homme qui parle n'est pas orateur, et si dans ces premiers temps on ne parloit pas en orateur, c'est une nécessité que l'orateur soit redevable à l'art, de ce qu'il est, et par conséquent que l'art existe avant lui.

Par-là je préviens cette autre objection, que tout ce que l'on fait de soi-même et sans l'avoir appris, n'est point de la dépendance de l'art : or, disent-

Digitized by Google

ils, tous les hommes savent parler, ceux mêmes qui n'ont jamais appris. On confirme ce raisonnement par l'exemple de Démade, qui étoit batelier, et par celui d'Eschine, qui avoit fait le métier de comédien. Ils se trompent, personne n'est orateur qu'il n'ait appris à l'être. Et pour ceux qu'ils citent, ce que l'on en peut dire, c'est qu'ils se sont adonnés plus tard à l'éloquence; encore Eschine fut-il mis de bonne heure à l'étude des lettres que son pere enseignoit. A l'égard de Démade, il n'est pas bien sûr qu'il n'ait point étudié; mais à force de parler en public, il a pu devenir un grand orateur; car c'est une fort bonne maniere d'apprendre : on peut croire enfin qu'avec le secours de l'art, il auroit été encore plus loin. On sait en effet qu'il n'osa jamais publier ses harangues, quelque succès qu'elles eussent dans sa bouche.

Aristote dans son Gryllus (1) a exercé contre nous sa subtilité ordinaire; mais on ne peut douter de ses véritables sentiments, après les trois livres qu'il a intitulés *de l'art de la rhétorique*; dans le premier desquels il reconnoît la rhétorique

(1) C'étoit un petit Traité de Rhétorique qu'il avoit intitulé ainsi du nom de Gryllus, qui étoit le fils de Xénophon.

Digitized by Google

pour un art, et lui attribue une partie de la politique, aussi bien que de la dialectique. Critolaüs et Athénodore le Rhodien nous ont attaqués de toute leur force. Agnon a entrepris aussi de décrier l'éloquence; mais s'il s'est ôté lui-même toute créance, par le seul titre de son ouvrage. Pour Epicure, l'ennemi juré des arts, je ne m'en étonne pas. Ces auteurs disent beaucoup de choses qui se réduisent à peu de chefs: je répondrai seulement à leurs principales objections. La premiere se tire de l'objet de la rhétorique: *Que tout art doit avoir un objet*, cela est vrai; *que le nôtre n'en a point qui lui soit propre:* je leur montrerai dans peu que rien n'est plus faux.

La seconde n'est pas tant une objection qu'une calomnie: *Que l'art ne donne jamais dans le faux, n'étant composé que de préceptes* (1), *dont la premiere qualité est d'être vrais. Donc la rhétorique, qui donne dans le faux, n'est pas un art.* J'avoue que la rhétorique met quelquefois le faux à la place du vrai; mais il ne s'ensuit pas qu'elle donne dans le faux; car autre chose est de donner dans le faux,

(1) *Il faut:* Etant un enchaînement de perceptions, (*præceptione*, est une faute; on doit lire *perceptione*) ou de connoissances, etc. *C.*

Digitized by Google

autre chose d'y faire donner les autres. C'est ainsi qu'un général d'armée emploie souvent la ruse et l'artifice. Quand Annibal, par exemple, se voyant enfermé par Fabius, fit attacher des fascines de sarment aux cornes de quantité de bœufs, commanda qu'on y mît le feu, et qu'on chassât ces animaux vers les hauteurs, pour faire croire à Fabius qu'il décampoit, il savoit fort bien ce qui en étoit. Quand Théopompus changea d'habit avec sa femme, et se sauva des prisons de Lacédémone, l'erreur fut pour ses gardes, et non pas pour lui. Aussi lorsqu'un orateur dit une chose fausse pour une vraie, c'est avec connoissance de cause; il ne donne donc pas dans le faux, mais il y fait donner les autres. Cicéron après avoir plaidé la cause de Cluentius, se vanta d'avoir jetté de la poussiere aux yeux des juges. Dira-t-on que le fait qu'il embrouilloit ne lui étoit pas connu? Un peintre enfin qui dispose tellement ses objets, que les uns semblent sortir de la toile et s'avancer, les autres se perdre dans le lointain; ignore-t-il qu'ils sont tous sur la même ligne (1)?

Que disent-ils encore? *Que tout art se propose une fin, et que la rhétorique*

(1) Sur le même plan, sur la même surface. *C.*

Digitized by Google

n'en a point du tout, ou qu'elle n'arrive point à celle qu'elle se propose. Autre erreur; car nous avons fait voir, et qu'elle a une fin, et en quoi elle consiste : l'orateur ne manquera jamais d'y parvenir, parce qu'il dira toujours bien. Cela ne peut donc regarder que ceux qui croient que la fin de la rhétorique est de persuader. Pour nous, nous ne la faisons point dépendre des événements. Il est vrai qu'un avocat aspire à gagner sa cause; mais qu'il la gagne, ou qu'il la perde, pourvu qu'il plaide bien, il a rempli son devoir. Un pilote veut arriver heureusement au port, son vaisseau devient le jouet de la tempête et des vents; en est-il moins bon pilote? Il n'abandonne point le gouvernail, le reste est entre les mains des Dieux. Un médecin s'applique à la guérison d'un malade; cependant une complexion foible, la violence du mal, un accident imprévu rendent ses soins inutiles. L'a-t-il traité dans les regles? il a satisfait à son art. Il en est de même d'un orateur : dès qu'il dit bien, on ne doit pas lui en demander davantage; car c'est dans l'action que l'art doit régner, et non pas dans l'effet, comme je l'expliquerai bientôt. On a donc tort d'insister sur ce que

Digitized by Google

les arts savent s'ils ont atteint le but qu'ils se proposent, et que la rhétorique ne le sait point ; comme si un orateur prouvoit qu'il dit bien.

Mais, dira-t-on, la rhétorique met tout en usage, jusqu'aux vices, ce que nul autre art ne fait. Je le nie. Elle emploie le mensonge, elle excite les passions. Si c'est pour de bonnes raisons, il n'y a point de honte à cela ; par conséquent il n'y a point de mal. Déguiser la vérité (1), c'est ce qui est très-permis, même au Sage, en certaines occasions. Et si un Juge ne peut être ramené à l'équité que par le moyen des passions, il faut bien que l'orateur s'en serve ; car souvent c'est un ignorant qui décide. Il faut le tromper pour l'empêcher de faillir. Que l'on me donne des Juges sages, un tribunal, une assemblée de sages, dont l'ame soit inaccessible à la haine, à l'envie, à l'espérance, à la crainte, aux séductions des préjugés et des faux témoins ; il n'est plus besoin d'éloquence, que tout au plus pour flatter l'oreille par des sons harmonieux. Mais si j'ai affaire à des hommes légers, inconstants, préoc-

(1) Quintilien dit formellement *mentir*. La Morale des payens se dément toujours par quelqu'endroit. *C.*

Digitized by Google

cupés, corrompus ; si la vérité a tant d'obstacles à surmonter, c'est une nécessité indispensable d'employer l'artifice, et tout ce qui peut servir à redresser des esprits mal tournés ; car quiconque a quitté le droit chemin, n'y peut rentrer que par un second détour.

Mais sur quoi nos adversaires triomphent particulierement, c'est de voir une même affaire se plaider pour et contre. Delà le mépris qu'ils ont pour l'éloquence et les railleries éternelles qu'ils en font ; *Que nul art n'est contraire à lui-même, et ne détruit son propre ouvrage. Donc la rhétorique qui tombe dans ce défaut, n'est point un art. En effet,* ajoutent-ils, *elle enseigne ce qu'il faut dire, ou ce qu'il ne faut pas dire. Si c'est le premier, pourquoi enseigne-t-elle aussi le contraire? Et si c'est le dernier, elle ne mérite pas le nom d'art.* De quelle rhétorique parlent-ils? Ce ne peut tout au plus être que de celle qui prétend subsister indépendamment de la vertu ; car pour nous, où la cause est injuste, nous ne reconnoissons point de rhétorique ; et c'est un cas fort extraordinaire, s'il se présente une affaire, où un homme de bien puisse parler indifféremment pour et contre.

Digitized by Google

Cependant comme il n'est pas impossible que deux hommes sages soient d'avis contraire, sur une cause qui sera juste dans le fond; et qu'alors ils pourront être obligés de tourner leur éloquence l'un contre l'autre; je répondrai aux difficultés que j'ai proposées. On verra que rien n'est si frivole, même dans l'opinion de ceux qui ne jugent pas que la qualité d'orateur soit incompatible avec le déréglement des mœurs. En effet la rhétorique n'est jamais contraire à elle-même. Une cause combat une autre cause; mais la rhétorique ne se combat point. Que des personnes sorties de la même école, emploient tant qu'elles voudront leur science à se disputer l'avantage: ce qu'elles ont appris n'en sera pas moins un art; autrement il faudra dire qu'il n'y a point d'art à faire des armes, parce que souvent on commet ensemble des gladiateurs qui ont fait leurs exercices sous le même maître. La marine ne sera point un art, parce que dans un combat naval on voit manœuvre contre manœuvre; le métier de la guerre ne sera plus un art, parce qu'un Général marche contre un autre Général.

Il n'est pas plus vrai que la rhétorique détruise son ouvrage. Un orateur ne dé-

Digitized by Google

truit point ce qu'il a établi, ni la rhétorique non plus ; car soit qu'on en mette la fin dans la persuasion, soit que nous supposions le cas que j'ai dit, de deux hommes de bien qui soutiennent des intérêts opposés, c'est toujours la vraisemblance que l'on cherche. Or ce qui est plus probable n'est pas contraire à ce qui l'est moins ; comme entre deux choses douces, le plus et le moins font bien quelque différence, mais non pas une opposition. Enfin l'art oratoire n'enseigne jamais ce qui n'est pas à dire ; bien moins le contraire de ce qu'il faut dire. Il s'en tient à ce qu'il est à propos de dire dans chaque cause ; mais il faut remarquer que quoique la vérité fasse son principal objet, l'utilité commune l'oblige quelquefois à soutenir le faux comme le vrai.

Cicéron propose aussi ses doutes au second livre de l'orateur. L'art, dit-il, doit rouler sur des principes certains. Or toute l'action de l'orateur est renfermée, non dans la science, mais dans la simple opinion ; car il parle à des Juges qui ne savent point le fait, et lui-même l'ignore souvent. Quant au premier point, que le Juge sache le fait, ou ne le sache pas, cela ne fait rien à notre sujet. Et quant au second, je con-

Digitized by Google

viens que l'art doit rouler sur des principes certains. La rhétorique est l'art de bien parler : aussi l'orateur sait-il bien parler ; mais il ne sait pas si ce qu'il assure est vrai, ni les physiciens non plus, lorsqu'ils nous donnent le feu ou l'eau, ou les quatre éléments, ou les atômes pour principes de ce que nous voyons dans la nature ; ni les mathématiciens, qui mesurent la terre et les cieux : cependant ils ne laissent pas les uns et les autres de donner le nom d'art à leurs connoissances. Que si la force de leurs raisons nous engage à leur passer pour science, ce qui à la rigueur n'est peut-être qu'une opinion, pourquoi n'en sera-t-il pas de même de l'orateur ? Mais il ne sait pas seulement si sa cause est véritable ? Le médecin sait-il si son malade a le mal de tête dont il se plaint ? Il le traite néanmoins comme s'il en étoit sûr, et la médecine est un art.

Il y a plus ; car la rhétorique ne se propose pas tant de dire le vrai que le vraisemblable : or elle ne peut ignorer que ce qu'elle dit soit vraisemblable. On nous fait un crime encore de ce que l'orateur attaque dans une cause les mêmes choses qu'il avoit défendues dans une autre. J'avoue que cela arrive ; mais il

Digitized by Google

s'en faut prendre à l'artisan, et non pas à l'art. Voilà les principales objections que l'on fait contre la rhétorique : toutes les autres sont foibles, quoique puisées dans les mêmes sources.

J'acheve de montrer en peu de mots qu'elle est véritablement un art. En effet si l'art, comme le veut Cléanthe, est une puissance qui fraye un chemin, et met un ordre où il n'y en avoit point; peut-on douter qu'il ne faille tenir un certain chemin, et un certain ordre pour bien parler ? Et si, comme il plaît aux autres, on doit appeller art toute chose qui, par un enchaînement de préceptes (1) approuvés, conduit à une fin utile, n'avons-nous pas déjà fait voir que rien de tout cela ne manque pas à la rhétorique? Ajoutons qu'elle a les deux parties qui composent les autres arts, à savoir la spéculation et l'action. Enfin si la dialectique est un art, comme on en convient, par la même raison la rhétorique en est un, puisqu'elle ne differe pas tant de celle-ci dans le genre, que dans l'espece. Mais il ne faut pas oublier cette réflexion, que là il y a de l'art, où ce que l'on fait au hasard, l'autre le fait par regles;

(1) Perceptions vraies, (*perceptione* et non *præceptione*.) *C.*

Digitized by Google

que là il y a de l'art, où celui que la science guide, réussit mieux que celui qu'elle ne guide pas. Or en fait d'éloquence, non-seulement un ignorant sera surpassé par un habile homme, mais celui-ci même sera surpassé par un plus habile : autrement nous n'aurions ni tant de préceptes, ni de si excellents maîtres. C'est ce qui doit passer pour constant dans l'esprit de tout le monde ; bien davantage dans l'esprit de ceux, qui, comme nous, ne séparent point l'éloquence d'avec la probité.

CHAPITRE XVIII.

Division générale des arts. En quel rang il faut mettre la rhétorique.

Il y a plusieurs sortes d'arts ; les uns purement spéculatifs se renferment dans la théorie, c'est-à-dire, dans la connoissance et la considération de leur objet : telle est l'astrologie, qui sans autre action, se borne à l'intelligence des choses célestes, dont elle fait sa principale étude : les autres auxquels on donne le nom de pratiques, consistent dans l'action. Ils en font leur fin, leur mérite et leur perfection ; mais c'est une action qui ne

Digitized by Google

laisse rien après elle, comme la danse. Les autres enfin qu'on peut appeller effectifs, se terminent à un effet qui est un ouvrage sensible et permanent; telle est la peinture.

Il est à croire que la rhétorique est du nombre des seconds; car c'est par l'action qu'elle remplit ses devoirs, et tous les maîtres en jugent ainsi. Il me semble néanmoins qu'elle tient aussi beaucoup des deux autres; car ne peut-elle pas se contenter quelquefois de la simple spéculation? Un orateur n'est pas continuellement au barreau ou à la tribune, et pour se taire, est-il moins orateur? S'il renonce à ses fonctions, soit de son propre mouvement, soit par nécessité, il ne cessera pas plus d'être orateur, qu'un médecin cesse d'être ce qu'il est, lorsqu'il renonce à voir des malades. En effet les études particulieres et domestiques ont certainement leur fruit. Je ne sais même s'il n'est point préférable à celui qu'apporte un succès éclatant. Je ne sais si le plus pur plaisir des sciences n'est point, lorsque notre ame, libre du tumulte et de l'embarras de l'action, venant à se replier sur elle-même, jouit en paix des connoissances dont elle a su s'embellir. Enfin la rhétorique est effective

Digitized by Google

effective à sa maniere ; elle a ses productions qu'elle nous laisse comme d'illustres monuments. Elle a les plaidoyers (1) ; elle a l'histoire ; cependant s'il faut décider la question, comme son plus grand usage est dans l'action, nous ne ferons pas difficulté de dire que c'est un art pratique.

CHAPITRE XIX.

Lequel contribue le plus à l'éloquence ; de l'art ou de la nature.

ON demande encore lequel des deux aide le plus à l'éloquence, de la science ou du naturel. Il est certain que tous deux sont nécessaires pour faire un orateur accompli ; ainsi cette question n'a rien de commun avec le dessein que je me suis proposé. Je crois cependant qu'il importe de savoir du moins comment elle se doit entendre ; car si l'on sépare les deux parties l'une de l'autre, le naturel tout seul pourra beaucoup sans la science, et la science ne peut pas même subsister sans le naturel. Si elles concourent également, et qu'on les suppose dans un degré

(1) Des discours oratoires *dans tous les genres, car plaidoyer est restraint au genre judiciaire. C.*

Digitized by Google

médiocre, le naturel l'emportera encore; mais si elles sont dans un degré éminent, je suis persuadé que la science aura l'avantage. Il en est comme d'une bonne terre et d'une mauvaise. Celle-ci, quelque soin qu'on en prenne, sera toujours stérile: celle-là au contraire rapportera d'elle-même et sans être cultivée; mais si on la cultive, elle donnera une moisson abondante, et le travail du laboureur y aura encore plus de part que la bonté de la terre. Si Praxitèle s'étoit efforcé de faire une statue d'une de ces pierres, dont on fait les meules de moulin, j'aimerois mieux sans comparaison un beau marbre tout brut: mais s'il avoit mis ce beau marbre en œuvre, il auroit fait quelque chose de fort précieux, et qui tireroit son prix des mains de l'ouvrier, bien plus que de sa propre beauté. En un mot le naturel est la matiere, et la science est l'art; l'une donne la forme, et l'autre est ce qui la reçoit. L'art n'est rien sans la matiere, et la matiere sans l'art ne laisse pas d'avoir son prix; mais le chef-d'œuvre de l'art vaut mieux que la matiere la plus précieuse.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

Si la rhétorique est une vertu.

VOICI une question plus importante, si la rhétorique est de ces arts indifférents qui ne sont ni louables, ni blâmables par eux-mêmes, et qui deviennent bons ou mauvais selon l'usage qu'on en fait; ou si c'est une vertu, comme l'ont cru les philosophes. Pour moi j'avoue que bien loin de reconnoître de l'art, dans la plupart de ceux qui se mêlent de parler en public, je n'y vois qu'une privation d'art (Ἀτεχνία) : ce sont gens qui n'ont ni jugement, ni littérature, et qui ne sont inspirés que par l'impudence ou par la faim. C'est en d'autres un art pernicieux, (Κακοτεχνία), s'il est permis d'allier ces deux termes; car de tout temps il y a eu des hommes qui n'ont fait servir leurs talents qu'à la ruine des autres. C'est encore en quelques-uns une vaine imitation de l'art (Ματαιοτεχνία), qui à la vérité n'est ni bonne, ni mauvaise, mais qui aussi n'a rien que de frivole; comme la ridicule application de cet homme qui s'exerçoit fort sérieusement à faire passer par le trou d'une aiguille de petits pois

Digitized by Google

qu'il jettoit d'assez loin, et qui n'en manquoit pas un. Alexandre le vit un jour, et on dit qu'il lui fit un présent digne de son occupation; c'étoit un boisseau de pois. Il faut mettre au rang de ces vains déclamateurs, qui se consument inutilement sur des discours, qu'ils savent n'avoir rien de vrai ni de solide.

Mais pour ce qui est de l'éloquence dont nous tâchons d'exprimer l'idée dans cet ouvrage, et qui est la véritable rhétorique, et la seule digne d'un honnête homme, c'est constamment une vertu. Les philosophes en apportent beaucoup de preuves fort subtiles, et nous avons aussi les nôtres, qui me semblent plus claires et plus naturelles. S'il y a de la prudence, disent-ils, à savoir ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire, pourquoi n'y en aura-t-il pas à savoir ce que l'on doit dire, et ce que l'on ne doit pas dire. De plus, on appelle vertus (1) certains sentiments que nous ne tenons que de la nature, et qui nous portent à pratiquer des choses honnêtes que nous n'avons jamais apprises; par exemple, la justice, dont il n'y a point d'hommes si barbares, qui n'aient quelque connoissance. Or il

(1) C'étoit l'opinion des Stoïciens et des Académiciens.

Digitized by Google

est manifeste que nous naissons avec une certaine disposition, qui nous fait prendre le parti des gens de bien, et parler pour eux, dans le besoin; grossierement à la vérité, mais pourtant de maniere à nous faire juger que cette faculté de parler, que l'étude perfectionne, a sa racine en nous. C'est ce que nous n'éprouvons point à l'égard des arts qui ne peuvent compatir avec la vertu.

D'ailleurs il y a deux genres d'oraison, l'un qui coule de suite et sans discontinuation, c'est la rhétorique; l'autre interrompu et coupé, c'est la dialectique. Zénon les séparoit si peu l'un de l'autre, qu'il comparoit celui-ci à une main que l'on ferme, et celui-là à la même main qu'on ouvre. Si donc ce genre contentieux est une vertu, comme ils en conviennent, que doit-on penser de la rhétorique qui a des beautés plus grandes et plus sensibles?

Mais, comme j'ai dit, cela se voit encore mieux par les ouvrages qu'elle produit. En effet, comment un orateur s'acquittera-t-il d'un panégyrique, s'il n'a une parfaite connoissance de la morale? comment sera-t-il capable de donner des conseils, s'il ne se propose et s'il ne connoît l'avantage de ceux qui le consultent? com-

Digitized by Google

ment plaidera-t-il une cause s'il ignore la justice? Mais s'il n'a de la constance et du courage, comment dira-t-il librement ses sentiments, au hazard tantôt d'être la victime d'un peuple séditieux, tantôt d'encourir la haine des grands; quelquefois même, lorsque tout retentit autour de lui du bruit des armes, comme il arriva dans le jugement de Milon? D'où je conclus que l'éloquence ne peut pas même être parfaite, si elle n'est une vertu.

Enfin si l'on reconnoît pour une perfection, la qualité qui distingue chaque animal, et où il excelle, comme la force dans les lions, la vîtesse dans les chevaux, etc. s'il est certain aussi que l'homme les surpasse tous, par le privilege qu'il a d'être né raisonnable et avec l'usage de la parole; pourquoi ne ferons-nous pas de l'éloquence aussi bien que de la raison, sa vertu propre et spécifique? C'est en effet le sentiment de Crassus. *L'éloquence*, dit-il, *est une des vertus les plus grandes*. Cicéron s'en explique de même dans ses lettres à Brutus, et en beaucoup d'autres endroits.

Mais, dit-on, un méchant homme ne dispose-t il pas son exorde, sa narration et ses preuves, comme le meilleur orateur du monde? Comme si parce qu'un

Digitized by Google

voleur combat vaillamment, la valeur cessoit d'être une vertu. Comme si parce qu'un esclave souffre la question, sans donner aucune marque de foiblesse, la constance perdoit par-là l'honneur qu'elle mérite. Beaucoup de gens font les mêmes choses; mais le principe est différent. En voilà assez pour prouver que la rhétorique est une vertu : à l'égard de son utilité, nous en avons déja parlé.

CHAPITRE XXI.

De la matiere et de l'objet de la rhétorique.

QUELQUES-UNS ont dit que la matiere de la rhétorique étoit l'oraison, c'est l'opinion de Gorgias dans Platon. Si par l'oraison l'on entend quelques discours que ce soit, ce ne sera pas la matiere, mais l'ouvrage de la rhétorique, comme une statue est l'ouvrage du sculpteur : car un discours se fait par le moyen de l'art, de même qu'une statue. Si l'on entend seulement les mots qui composent un discours, les mots ne sont rien, séparés de la substance des choses. C'est pourquoi quelques autres lui donnent pour matiere tout argument propre à persuader : mais ces arguments sont aussi partie

Digitized by Google

de l'ouvrage; ils dépendent de l'art, et ont besoin de matiere eux-mêmes. D'autres aiment donc mieux lui donner les affaires civiles : sentiment qui ne péche pas tant dans l'essence que dans sa restriction (1); car c'est bien l'objet de la rhétorique, mais ce n'est pas son unique objet. D'autres parce que la rhétorique est une vertu, font sa matiere de la vie de l'homme. Enfin, parce que toutes les vertus n'embrassent pas généralement tous les temps de la vie, et que la plupart, comme la justice, la force et la tempérance se renferment dans une certaine sphere de devoir, d'autres assignent à la rhétorique seulement une partie de la vie; c'est à savoir celle qui se passe dans les affaires, et qui est du ressort de la politique.

Pour moi je lui donne pour objet toutes les choses dont elle entreprend de parler, et je ne manque pas de bonnes autorités. Premierement, Socrate dans Platon, semble insinuer à Gorgias que ce n'est pas dans les mots, mais dans les choses qu'il faut chercher la matiere de la rhétorique. Et dans le Phédrus, le

(1) *Ou plutôt* dans la qualité de l'objet, que dans le peu d'étendue qu'on lui donne, ou dans la restriction qu'on y met. *C.*

Digitized by Google

même Socrate dit nettement qu'elle ne préside pas seulement aux jugements et aux délibérations, mais encore aux affaires domestiques et particulieres; d'où l'on peut conclure que c'est le sentiment de Platon. Cicéron de même, dans un endroit appelle la matiere de la rhétorique, les choses dont elle peut parler. Il est vrai qu'il en détermine l'espece; mais dans un autre endroit il n'excepte rien. *Cependant*, dit-il, *l'orateur semble être engagé par sa profession à parler éloquemment sur quelque sujet qu'on lui propose.* Et dans un autre: *Comme l'orateur n'a pas un champ moins vaste que la vie de l'homme, il n'y a rien*, dit-il, *qu'il ne doive lire, entendre, examiner, agiter et traiter.*

Quelques personnes néanmoins s'offensent de l'immense étendue que nous donnons à cet art; les uns disent que c'est lui donner une matiere infinie; les autres, que ce n'est pas même lui en donner une qui lui soit propre. Ils appellent la rhétorique un art libertin, qui court après une infinité d'objets, sans se fixer à pas un seul. Je ne veux point avoir de démêlé avec eux. Ils conviennent que l'orateur parle de tout, cela me suffit; car son objet, pour être étendu et diversifié, n'est pas infini; et des arts moins considérables

Digitized by Google

que le nôtre, n'ont pas des bornes beaucoup plus étroites. L'architecture, par exemple, n'embrasse-t-elle pas tout ce qui sert aux édifices? L'art de graver n'a-t-il pas l'or, l'argent, le fer, le cuivre? La sculpture, le bois, le marbre, l'ivoire, le verre, les pierres précieuses, et les métaux? Une chose peut donc être l'objet de la rhétorique, et celui d'un autre art en même temps : car si je demande à un sculpteur quelle est sa matiere, il me répondra que c'est le bronze; et si je demande à un fondeur quelle est la sienne, il me répondra la même chose. Cependant un vase est bien différent d'une statue. La médecine enfin ne tient-elle rien de la gymnastique et de l'art d'apprêter les viandes? Toutefois elle n'en est pas moins un art.

A l'égard de ce que l'on objecte, que c'est à la philosophie à examiner la nature du vrai bien, de l'utile et de l'honnête, c'est une moquerie : car qui dit philosophe, dit un homme de bien. Pourquoi donc s'étonner que l'orateur que nous ne distinguons point de l'homme de bien, se rencontre avec lui? Outre que j'ai fait voir dans mon premier livre, que les philosophes profitant du relâchement des orateurs, leur avoient enlevé la morale, et

Digitized by Google

que c'est plutôt eux qu'il faut accuser d'usurpation. D'ailleurs la dialectique a pour objet toutes les choses dont elle entreprend de disputer. Et l'on veut resserrer davantage la rhétorique, qui ne differe de celle-ci que dans le style et dans la maniere?

Mais un orateur possédera donc tous les arts, s'il doit parler de tout? Je pourrois apporter pour réponse le témoignage de Cicéron. *Selon moi*, dit ce grand homme, *un orateur n'est point parfait, s'il n'a la connoissance des beaux arts, et de tout ce qu'il y a de grand dans la nature.* Mais je suis plus modeste; je me contente qu'il possede bien son sujet. Il ne peut pas savoir toutes les questions, toutes les causes que l'on apporte tous les jours au barreau. Il sera néanmoins capable d'en parler. Desquelles parlera-t-il donc? De celles qu'il saura, et de même des arts. Il s'instruira de ceux dont il aura à parler, et lorsqu'il sera instruit, il en parlera. Quoi donc! un musicien ne se fera pas mieux entendre sur la musique, et un artisan sur son métier? Mieux sans doute, si l'orateur n'a étudié ni l'un ni l'autre: car il n'y a point de paysan, point d'homme si grossier, qui ne parle de son procès plus pertinemment que le plus habile orateur

Digitized by Google

qui n'est point au fait. Mais que cet orateur prenne les lumieres nécessaires et du musicien, et de l'artisan et du plaideur, il parlera mieux qu'eux. Cependant, dit-on, contestez quelque chose à cet artisan, à ce musicien, il appuiera son sentiment par de bonnes raisons : cela peut être. Alors sans être orateur, il fera ce que feroit un orateur. Le premier venu peut mettre un appareil sur une plaie et réussir; sera-t-il médecin pour cela? Non, mais il fera ce que feroit un médecin.

Venons au point décisif : ces sortes de choses n'entrent-elles jamais dans un panégyrique, dans une délibération, dans une cause? Quand on a délibéré tant de fois si l'on feroit un port à Ostie, n'a-t-on pas écouté nos orateurs? Cependant c'étoit l'affaire des architectes : c'est celle de la médecine, de voir si l'enflure et des taches sur le corps sont des marques de poison, ou seulement d'un estomac qui ne fait pas ses fonctions. Jamais orateur n'a-t-il été obligé d'en venir à cette recherche? Tout ce qui regarde la maniere de nombrer, de supputer, de mesurer, le renverrons-nous à la géométrie? Je crois pour moi qu'il n'y a rien qui ne puisse emprunter les couleurs de l'éloquence. Que si quelque chose lui échappe, ce ne

Digitized by Google

sera pas son objet. C'est pourquoi nous lui donnons pour matiere toutes celles qu'elle se propose de traiter; et c'est ce que nous faisons entendre nous-mêmes tous les jours : car s'il nous arrive d'écrire ou de parler en public, nous ne manquons pas d'annoncer dans l'exorde ou dans la préface, le sujet que nous avons dessein de traiter.

Gorgias étoit si persuadé qu'un rhéteur doit être prêt à parler de toute sorte de chose, que dans son école on avoit la liberté de lui faire telle question que l'on vouloit. Hermagore aussi en mettant l'objet de la rhétorique dans les questions et dans les causes, semble avoir tout compris : si pourtant il en excepte les questions, comme quelques-uns veulent, nous l'abandonnons, et s'il ne les en excepte pas, son autorité fait pour nous : car il n'y a rien qui ne tombe ou dans la cause ou dans la question. Aristote enfin, en divisant son objet en trois parties, qui sont le genre judiciaire, le délibératif et le démonstratif, n'a pas plus restreint les droits de l'orateur; car dans ces trois genres aussi bien que sous le nom de causes et de questions, il n'est rien qui ne soit compris.

Quelques auteurs, mais en petit nom-

Digitized by Google

bre, examinent encore quel est l'instrument dont se sert la rhétorique. J'appelle instrument en fait d'art, ce qui donne la forme à la matiere, et sans quoi nous ne saurions mettre celle-ci en œuvre. Mon sentiment est que cela ne regarde pas tant l'art que l'artisan : car les sciences prises en elles-mêmes, et séparées de l'action, ne laissent pas d'avoir toute leur perfection. Mais le graveur, par exemple, a besoin de son burin, et le peintre de son pinceau. Il sera donc temps d'examiner cette question, lorsque nous en serons au traité de l'orateur.

Digitized by Google

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Des différents auteurs qui ont traité de la rhétorique.

APRÈS avoir examiné dans le second livre ce que c'est que la rhétorique, et quelle est sa fin : après avoir fait voir du mieux que j'ai pu qu'elle est un art, qu'elle est utile, qu'elle est même une vertu, et qu'elle a pour objet tout ce qui tombe dans le discours ; maintenant je vais parler de son origine, des parties dont elle est composée, et de la maniere d'inventer et de traiter chaque chose, suivant les préceptes qu'elle en donne. Il s'en faut beaucoup que la plupart des écrivains qui m'ont précedé, en aient tant embrassé ; témoin Apollodore, qui s'est borné au seul genre judiciaire. Je n'ignore pas au reste à quoi je m'engage ; car pour satisfaire quelques personnes qui veulent savoir cet art

Digitized by Google

à fond, j'entre dans une matiere que la diversité des opinions rend extrêmement difficile; et qui ne manquera pas de causer du dégoût au lecteur, par la sécheresse des préceptes, dont l'exposition la plus simple est, selon moi, néanmoins tout ce qu'il faut ici.

En effet jusqu'à présent j'ai tâché de donner quelque sorte d'agrément à mon ouvrage, non pas pour faire paroître de l'esprit; car je pouvois choisir un sujet qui y fût plus propre; mais afin que les jeunes gens attirés par le plaisir de la lecture, reçussent plus volontiers l'instruction dont ils ont besoin, et qui dénué de graces, et d'ornements, ne manqueroit pas de les rebuter. C'est pour cela que Lucrece dit qu'il a voulu mettre les préceptes de la philosophie en vers. Tout le monde sait la comparaison dont il se sert.

Tel est d'un médecin l'innocent stratagême :
Pour guérir un enfant ennemi de lui-même,
Et d'un remède amer follement rebuté,
Sous la douceur du miel, dont le verre est frotté,
Il fait passer l'absinthe, etc.

Mais je crains bien que ce livre-ci ne tienne plus de l'amertume de l'absinthe, que de la douceur du miel, c'est-à-dire, qu'il ne soit beaucoup plus utile, qu'a-

Digitized by Google

gréable. Et ce qui me le fait craindre, c'est qu'il ne contiendra guère que des préceptes, qui ne sont pas même de mon invention, et qu'il choquera peut-être le sentiment de bien des gens ; car quoique la plupart des écrivains se soient proposé d'arriver au même but, ils ont pris néanmoins des routes différentes, et chacun d'eux a ses partisans. Ceux-ci se persuadent toujours que le chemin qu'il leur plaît de tenir est le meilleur ; et c'est temps perdu que de vouloir les faire revenir des préjugés de leur enfance ; parce qu'il n'y a personne qui n'aime mieux s'en tenir à ce qu'il sait, que d'être obligé à rapprendre de nouveau.

Or tandis que les uns veulent perfectionner ce que l'on avoit seulement ébauché avant eux, et que les autres pour avoir la gloire d'y contribuer aussi, changent même où il n'y avoit rien à changer ; les opinions se sont multipliées à l'infini, comme on verra dans la suite : car après ceux dont il est fait mention dans les poëtes, on tient que le premier qui ait eu quelque connoissance de la rhétorique, est Empédocle ; et les premiers qui en aient donné des regles sont Corax et Tisias, qui étoient tous deux Siciliens. Gorgias de Léontium les suivit

Digitized by Google

de près. On croit qu'il avoit été disciple d'Empédocle, et comme il vécut cent neuf ans, il eut l'avantage de voir plusieurs grands rhéteurs en même temps, depuis ceux que j'ai nommés, qui le regarderent comme leur rival, jusqu'à Socrate et par-delà. De ce nombre furent Thrasymaque de Calcédoine; Prodicus de Céos; Protagoras d'Abdère, à qui l'on dit qu'Evathle donna une somme considérable (1) pour apprendre de lui la rhétorique dont il publia un traité; Hippias d'Élis; Alcidame d'Elée, que Platon nomme Palaméde; Antiphon (2), qui a eu la gloire de composer le premier plaidoyer que l'on ait vu; qui même donna des regles sur ce nouveau genre d'écrire, et fut en réputation d'avoir parfaitement bien plaidé sa cause: Polycrate qui fit aussi une harangue contre Socrate, comme j'ai déjà dit; et Théodore de Bysance, l'un de ces Sophistes qui raffinoient tellement en l'art de parler, que Platon les caractérise par un nom fait exprès (λογοδαιδάλους).

Parmi ces rhéteurs, ceux qui traitè-

(1) Dix mille deniers, ce qui fait environ cinq mille francs de notre monnoie.

(2) Cet Antiphon eut pour Disciples Périclès, Socrate, et Thucydide.

Digitized by Google

rent les premiers des lieux communs furent Gorgias, Protagoras, Prodicus, et Thrasymaque. Cicéron dans son Brutus, ne trouve rien d'écrit qui ait les vraies beautés de l'éloquence avant Périclès, dont on dit qu'il se voit quelques pieces sous son nom. Pour moi je ne vois rien dans ces pieces, qui soit digne de la réputation d'un si grand orateur : c'est pourquoi je ne m'étonne pas qu'il y ait des gens qui aiment mieux croire que Périclès n'a point écrit, et que les ouvrages qui portent son nom, sont des ouvrages supposés.

A ces rhéteurs il en succéda quantité d'autres. De l'école de Gorgias on vit sortir Isocrate, le plus illustre de ses disciples. Je sais qu'il y en a qui lui donnent un autre maître, mais je m'en tiens à ce que rapporte Aristote. Alors on commença à tenir différents chemins. Isocrate eut ses disciples, qui excellerent dans tous les genres de sciences : mais sur la fin de ses jours, comme il étoit fort vieux (car il avoit quatre-vingt-dix-huit ans complets quand il mourut), Aristote tint école de rhétorique l'après-midi. Il avoit souvent à la bouche un vers (1) de la tragédie de

(1) La plupart de ceux qui ont fait des notes sur Quintilien, ont cru que ce vers étoit d'une piece

Digitized by Google

Philoctete, pour faire entendre qu'il y avoit de la honte à se taire et à laisser parler Isocrate. Ce furent ces deux derniers qui réduisirent l'éloquence en art, mais particulierement Aristote, qui en a traité plus au long. Théodecte étoit du même temps; j'ai déja parlé de son ouvrage dans mon second livre. Théophraste, disciple d'Aristote, écrivit aussi fort exactement de la rhétorique; et depuis, les philosophes se montrerent plus ardents que les rhéteurs mêmes, à traiter cette matiere, sur-tout les principaux des Stoïciens et des Péripatéticiens.

Ensuite vint Hermagore, qui se fit un chemin tout particulier : plusieurs néanmoins marcherent sur ses pas, entr'autres Athénée, qui semble l'avoir pris pour son modele, et l'a parfaitement bien imité. A quelque temps delà, on vit paroître Apollonius Molon, Aréus, Cécilius, et Denis d'Halicarnasse, qui ont tous beaucoup écrit. Mais les deux plus célebres, et qu'ont suivit le plus généralement furent Apollodore de Pergame, que César

de Sophocle, intitulée Philoctete, mais ils se trompent. Ce vers disoit qu'il étoit honteux de se taire et de laisser parler des barbares. Aristote le parodioit pour l'appliquer à Isocrate, mais dans un autre sens. αἰσχρὸν σιωπᾶν Ἰσοκράτην δ' ἐᾶν λέγειν.

Digitized by Google

Auguste eut pour maître à Apollonie, et Théodore de Gadare, qui aima mieux se dire de Rhodes, et que Tibere eut pour maître, durant le temps qu'il passa dans cette île. Ces deux rhéteurs avoient des opinions fort différentes, d'où sont venus les Apollodoréens et les Théodoréens, à la maniere des philosophes, qui se partagent en certaines sectes. Les disciples d'Apollodore nous ont conservé ses préceptes, et nous n'en avons guere de connoissance que par eux. C. Valgius nous les a donnés en latin, et Atticus en grec; l'un et l'autre avec beaucoup d'exactitude. Pour lui il n'a laissé qu'un petit traité de rhétorique, qu'il adresse à Matius; car tous les autres il les désavoue dans sa lettre à Domitius. Théodore a plus écrit, et son disciple Hermagore n'est pas si éloigné de notre temps, que quelques gens ne l'aient pu voir.

Pour ce qui est des Romains, le premier, que je sache, qui ait donné des regles de l'éloquence, c'est Caton le censeur. Ensuite Marcus Antonius commença un ouvrage dans le même genre; c'est le seul que nous ayons de lui, encore est-il demeuré imparfait. Après eux nous avons eu plusieurs écrivains de moindre réputation, dont je ne laisserai pas de

Digitized by Google

faire mention, lorsque l'occasion s'en présentera.

Mais le principal ornement de l'éloquence Romaine, ç'a été Cicéron, homme incomparable, de quelque maniere qu'on le regarde, soit comme orateur, soit comme rhéteur. Il seroit de la modestie de se taire après un si grand maître, s'il ne nous apprenoit lui-même, que ses traités de rhétorique lui sont comme échappés des mains dans sa jeunesse. Nous avons ses livres de l'orateur, qui sont admirables; mais on demande un détail de préceptes qui ne s'y trouve pas, et où il n'a pas prétendu entrer. Cornificius a beaucoup écrit sur le même sujet: Stertinius et Gallion le pere nous ont aussi laissé quelque chose. Celsus et Lenas plus anciens que Gallion, et de nos jours Virginius, Pline et Rutilius, ont fait aussi plusieurs traités fort exacts. Enfin nous avons encore aujourd'hui des hommes célebres qui ont écrit avec succès sur cette matiere. Je voudrois qu'il ne leur fût rien échappé; je n'aurois pas la peine de glaner après eux. Quelques éloges qu'ils méritent, je m'abstiens de les nommer, parce qu'ils sont encore vivants; mais ils n'y perdront rien, car l'envie n'a qu'un temps, et leur gloire passera d'âge en

Digitized by Google

âge jusqu'à la postérité la plus éloignée. Cependant le respect que j'ai pour tant de grands noms, ne m'empêchera pas de dire aussi quelquefois mon sentiment. Je ne ferai point comme ceux qui s'attachent superstitieusement à une secte; je déclare même que je n'en épouse aucune. Je ramasse seulement les différentes opinions, pour laisser au lecteur la liberté de choisir, content de remporter la louange d'un écrivain exact, quand la matiere ne demande rien davantage.

CHAPITRE II.

Quelle est l'origine de la rhétorique.

Cette question ne nous arrêtera pas beaucoup. Qui doute en effet que ce ne soit la nature, cette commune mere, qui nous a appris à parler? Il ne faut point chercher d'autre origine de la rhétorique. Qui doute qu'ensuite l'utilité n'ait porté les hommes à cultiver ce don de la parole; et qu'enfin la réflexion et l'expérience ne lui aient donné la perfection? Je ne vois pas pourquoi quelques-uns veulent que le soin de bien parler, ait commencé par ceux que le danger de succomber à des accusations injustes, a rendus éloquents.

Digitized by Google

C'en est peut être la cause la plus honnête, mais ce n'est pas la premiere; car on ne se justifie point sans être accusé auparavant. N'est-ce pas comme si je disois que l'on s'est avisé de forger des armes pour se défendre, plutôt que pour attaquer?

Nous avons donc commencé à parler, aidés de la nature, et nous avons commencé à parler avec art, aidés de la réflexion. Comme la médecine est venue aux hommes, des observations qu'ils ont faites sur ce qui étoit utile ou contraire à la santé, de même ils ont trouvé que dans un discours où il entre beaucoup de choses, les unes étoient bonnes, les autres mauvaises. Ils ont remarqué les premieres pour les suivre, et les secondes pour les éviter. A ces choses, eux-mêmes en ont ajouté d'autres qui y avoient quelque rapport; toutes ont été éprouvées et autorisées par l'usage. Ensuite chacun a enseigné tout ce qu'il savoit là-dessus; et voilà comme l'art de bien parler s'est insensiblement formé. Cicéron cependant en attribue l'origine aux fondateurs des villes, et aux législateurs. Je conviens qu'ils ont eu besoin de beaucoup d'éloquence; mais je n'en suis pas plus du sentiment de Cicéron; car il y a des peuples encore aujourd'hui,

Digitized by Google

jourd'hui, qui n'ont ni demeure fixe, ni ville, ni loix, et qui ne laissent pas d'avoir quelque sorte d'éloquence. Ils ont aussi bien que nous leurs députés, leurs ambassadeurs. Ils savent soutenir et combattre une opinion. Ils connoissent bien enfin que parmi eux, il y a des hommes qui parlent mieux les uns que les autres.

CHAPITRE III.

Que la rhétorique a cinq parties.

OR tout l'art oratoire, comme l'enseignent de grands maîtres, est composé de cinq parties, qui sont l'invention, la disposition, l'élocution, la mémoire et la prononciation, ou l'action; car on dit l'un et l'autre. En effet, tout tissu d'oraison qui a un sens, doit nécessairement exprimer une chose par le moyen des mots: s'il est court et qu'il renferme une simple proposition, cette unique chose et ces mots lui suffiront peut-être; mais s'il a plus d'étendue, il exigera davantage: car il ne faut pas seulement savoir ce que l'on doit dire et comment on le doit dire; mais il faut savoir aussi en quel lieu on le doit dire, ce qui fait la disposition. Maintenant le moyen de dire

Digitized by Google

tout ce qu'il faut sur un sujet, le moyen de dire chaque chose en son lieu, si la mémoire ne nous aide? Elle tient donc justement sa place après les trois premieres parties. Enfin que la prononciation péche, soit par le geste, soit par la voix; elle gâte tout : il faut donc absolument lui donner le cinquieme rang.

Quelques-uns néanmoins, et entr'autres Albutius, n'admettent que les trois premieres parties : et la raison qu'ils en donnent, c'est que la mémoire et la prononciation ou l'action ne sont pas des effets de l'art, mais des dons de la nature. Thrasimaque est de même sentiment pour ce qui regarde l'action : mais ils se trompent, la mémoire et la prononciation tiennent certainement quelque chose de l'art, comme on verra par les préceptes que j'en donnerai.

D'autres au contraire ajoutent une sixieme partie, à savoir le jugement, qu'ils placent immédiatement après l'invention : parce que selon eux, on commence par inventer, et ensuite on juge. Pour moi je crois que celui-là n'a pas même inventé, qui n'a pas jugé : car tout ce qui nous échappe de contraire à nos véritables intérêts, ou de trivial, ou de puérile, ou de ridicule; en un mot tout ce qui est vicieux,

Digitized by Google

à proprement parler, ne s'invente point; nous sommes seulement censés ne l'avoir pas évité. Cicéron dans ses livres de rhétorique a placé aussi le jugement après l'invention; mais il me paroît que le jugement est tellement confondu avec les trois premières parties, (car ni la disposition ni l'élocution ne peuvent subsister sans lui) qu'il a même beaucoup de part à la prononciation. Et ce qui me le fait dire avec plus d'assurance, c'est que le même auteur dans un ouvrage (*dans ses partitions oratoires*) où il traite plus en détail des parties de la rhétorique, est parfaitement d'accord avec nous; car il en établit d'abord deux, qui sont l'invention et l'élocution. Il charge la première du soin de trouver les choses et de les arranger. Il donne à la seconde les mots et la prononciation. Enfin il reconnoît pour cinquième partie la mémoire, qui est commune à toutes les autres, et en est comme la gardienne et la dépositaire. Il s'explique encore plus nettement dans ses livres de l'orateur, où il dit que l'éloquence consiste en cinq choses. Et comme ses ouvrages ont été composés long-temps après ses traités de rhétorique, ils sont aussi de meilleurs garants de ses opinions.

Ceux-là ne me semblent pas moins

Digitized by Google

donner dans la nouveauté, qui non contents de la disposition, y ajoutent l'ordre; comme si la disposition étoit autre chose que l'arrangement de tout ce qui entre dans le discours, selon l'ordre le plus parfait. Dion ne reçoit que l'invention et la disposition; mais il fait l'une et l'autre double, ensorte qu'elles s'étendent et aux choses et aux mots; ainsi selon lui l'élocution est une partie de l'invention, et la prononciation une partie de la disposition; ce qui fait toujours quatre parties auxquelles il faut ajouter la mémoire.

Les partisans de Théodore comprennent aussi sous l'invention, les pensées et la diction; du reste ils ne changent rien aux trois autres. Hermagore est d'un sentiment plus particulier, faisant dépendre le jugement, la distribution, l'ordre et tout ce qui concerne la diction, de ce qu'il appelle l'économie. C'est un mot tiré du grec, qui signifie le soin des affaires domestiques. Il est employé ici abusivement, n'y ayant point de terme qui lui réponde en notre langue.

On demande quel rang doit occuper la mémoire parmi ces cinq parties de la rhétorique; s'il la faut mettre après l'invention ou après la disposition; car les sentiments sont partagés. Pour moi je la

Digitized by Google

mets après les trois premieres parties, et je crois que c'est sa place naturelle; car ce n'est pas assez de retenir ce que l'on a inventé pour l'arranger, ni de retenir même ce que l'on a arrangé pour le prononcer; il faut de plus que la mémoire nous représente et ce que nous avons inventé, et ce que nous avons arrangé, dans les mêmes termes, dont nous avons jugé à propos de nous servir. En effet c'est elle qui doit rendre fidellement à l'orateur tout ce qu'il s'est proposé de dire, et qu'il lui a confié.

Mais plusieurs ont cru que ce que nous appellons les parties de la rhétorique, seroit mieux nommé l'ouvrage de l'orateur. N'est-ce pas à lui, dit-on, qu'il appartient d'inventer, d'arranger, d'exprimer, d'apprendre, et de prononcer? De ce principe il s'ensuivra que l'art n'a rien à faire; car c'est aussi le devoir de l'orateur de bien parler. Cependant la rhétorique est la science de bien parler; ou comme les autres s'expliquent, c'est à l'orateur de persuader; mais la force de persuader est dans la rhétorique. De même c'est à l'orateur à inventer, et à disposer comme il faut ce qu'il invente; mais et l'invention et la disposition appartiennent à la rhétorique.

Digitized by Google

D'autres, et en plus grand nombre, doutent s'il faut les appeller les parties, ou l'ouvrage; ou comme le veut Athénée, les élémens de la rhétorique. J'estime pour moi que le nom d'élément ne sauroit leur convenir; car on entend par éléments les premiers principes d'une chose, auquel sens l'eau, le feu, la matiere, ou les atômes sont les éléments du monde. On n'a pas plus de raison de les prendre pour l'ouvrage de l'art, puisque ce n'est point l'art qui les fait, et qu'il est lui-même leur ouvrage: c'en sont donc les parties; car par la même raison qu'elles composent la rhétorique, et que la rhétorique est un tout, elles sont nécessairement les parties de ce tout. Ceux qui ont mieux aimé leur donner le nom d'ouvrage, ne paroissent l'avoir fait, autant pour éviter la répétition des termes, que par aucun autre motif; car ils avoient déjà divisé la rhétorique en trois parties, qu'ils appelloient la partie judiciaire, la délibérative et la démonstrative; mais ce seroient tout au plus des parties de la matiere, et non pas de l'art. Il est clair en effet que la rhétorique se trouve toute entiere en chacune d'elles; et que pas une ne peut se passer de l'invention, de la disposition,

Digitized by Google

de l'élocution, de la mémoire, et de la prononciation ; c'est pourquoi quelques-uns ont cru avoir mieux rencontré, en les appellant les trois genres de la rhétorique ; mais ceux qui ont dit les trois genres de causes, ont parlé plus juste, et Cicéron les a suivis.

CHAPITRE IV.

Qu'il y a trois genres de causes.

On demande s'il n'y en a que trois. Il est certain que les meilleurs écrivains de l'antiquité n'en ont pas compté davantage, à l'exemple d'Aristote (1), qui donne seulement un autre nom au genre délibératif ; car pour s'accommoder à la forme de gouvernement qui étoit en usage à Athenes, il l'appelle le genre qui se traite dans les assemblées du peuple. Cependant dès-lors chez les Grecs, et depuis chez les Romains, comme Cicéron nous l'apprend dans ses livres de l'orateur, on essaya de multiplier ces trois genres. Et présentement peu s'en faut que l'on ne cede à l'autorité du plus célebre auteur de nos jours, qui non-seulement

(1) Ἐστι γένη τῶν πολιτικῶν λόγων, τὸ μὲν δημηγορικὸν, τὸ δὲ ἐν δικαστηρίοις, τὸ δὲ ἐπιδεικτικόν.

Digitized by Google

en admet plus de trois, mais qui en admet un nombre presque infini. En effet, si l'on établit un genre particulier pour la louange et pour le blâme, pourquoi ne pas accorder le même privilége à cent autres choses; car on plaint une personne, on la console, on l'adoucit, on l'irrite, on l'intimide, on la rassure, on la félicite : on commande, on prie, on raconte, on éclaircit une difficulté. On fait des reproches, des menaces, des invectives, ou bien quelquefois on fait des souhaits. On mande une chose, on répond à une autre : on dit son avis, on explique enfin ses pensées en cent autres manieres. Sous quel genre veut-on que tout cela soit compris ? Voilà sur quoi l'on condamne aujourd'hui les anciens. De sorte que moi qui persiste dans leur sentiment, je suis presque réduit à demander grace pour eux; du moins à les justifier, et à examiner par qu'elle raison ils ont donné des bornes si étroites à une matiere qui véritablement paroît si vaste et si étendue.

Ceux qui les croient dans l'erreur, s'imaginent que ce qui les a trompés, c'est qu'alors les orateurs ne se mêloient guères que de ce qui est renfermé dans ces trois genres. Ils louoient la vertu, ils

Digitized by Google

décrioient le vice, ils faisoient des oraisons funebres; mais ils donnoient particulierement leurs soins aux fonctions de la tribune et du barreau. Et les auteurs de ce temps-là n'ont parlé que de ces occupations, parce que c'étoient les principales et les plus ordinaires.

Au contraire ceux qui défendent les anciens, distinguent trois sortes d'auditeurs: les uns, disent-ils, viennent dans l'espérance d'entendre un beau discours; les autres pour prendre conseil, et les troisiemes pour connoître des affaires. Voilà les trois genres d'éloquence. Pour moi, tout bien considéré, je dirois que l'orateur exerce son éloquence ou sur les affaires du barreau, ou sur des choses qui n'ont nul rapport au barreau. Les premieres composent le genre judiciaire, les secondes qui ne sont point du ressort des Juges, regardent le passé ou l'avenir; le passé, nous le louons ou nous le blâmons, l'avenir nous en délibérons. Je dirois encore que tout sujet dont on entreprend de parler, roule nécessairement sur des choses qui sont ou douteuses, ou certaines. Chacun loue celles-ci ou les blâme, selon qu'il est bien ou mal intentionné. Celles-là sont de deux sortes: on laisse les unes à notre choix, c'est la

Digitized by Google

matiere de nos délibérations : on soumet les autres au jugement d'autrui, c'est la matiere des procès.

Anaximène vouloit qu'il n'y eût que deux genres (1), le judiciaire et celui qui se traite dans l'assemblée du peuple ; mais il divisoit ces deux genres en sept especes, conseiller, dissuader, louer, blâmer, accuser, défendre, examiner, dont les deux premieres especes comme on voit, se rapportent au genre délibératif, les deux suivantes au démonstratif, et les trois dernieres au judiciaire. Je ne dis rien de Protagoras, qui réduisoit toute l'éloquence à ces quatre articles, interroger, répondre, commander et prier. Platon dans le Sophiste admet un genre pour le barreau, un second pour la tribune, et un troisieme pour le dialogue. Ce dernier n'a rien de commun avec celui du barreau; il sert dans les disputes particulieres, et il a toute la force de la dialectique. Isocrate a cru que la louange et le blâme entroient partout? et il n'a pas jugé à propos d'en faire un genre à part. Le plus sûr est de s'en tenir à l'opinion qui se trouve appuyée

(1) Le texte de Quintilien est ici fautif. Anaximène de Lampsaque, qu'on croit Auteur de la Rhétorique à Alexandre, reconnoit trois genres de causes. C.

Digitized by Google

par le plus grand nombre d'écrivains, et c'est aussi celle qui me paroit la plus raisonnable.

Il y a donc, comme j'ai dit, un genre destiné à louer et à blâmer; mais il prend son nom de la plus noble de ces deux fonctions. On l'appelle le genre du panégyrique: d'autres disent le genre démonstratif. On croit que ces deux noms sont traduits du grec (ἐγκωμιαστικὸν καὶ ἐπιδεικτικὸν). Cependant il me semble que le genre démonstratif des Grecs, tient moins du panégyrique que de l'ostentation, et qu'il est fort différent du nôtre: véritablement il le renferme, mais il ne s'y borne pas. Car qui peut dire que les panégyriques grecs ne soient des discours du genre démonstratif? Ils ont néanmoins pour but de conseiller une entreprise, ou d'en dissuader; et il y est presque toujours parlé des intérêts de la Grece: ce sont plusieurs genres mêlés ensemble, dont une partie est employée à traiter des affaires de la république, et l'autre à étaler toute la pompe de l'éloquence. Mais peut-être aussi que notre terme de démonstratif n'est point copié du grec, et qu'il vient seulement de ce que la louange et le blâme, montrent chaque chose telle qu'elle est.

Digitized by Google

Le second genre est le délibératif, et le troisieme le judiciaire. Toutes les especes imaginables tombent dans ces trois genres ; car il n'y en a pas une qui ne se propose de louer ou de blâmer ; de persuader, ou de dissuader ; d'accuser ou de défendre. Maintenant de préparer les esprits, de raconter, d'instruire, d'amplifier ou de diminuer ; d'exciter les passions, ou de les calmer, et par-là de se rendre maître des cœurs, c'est ce qui est commun à tous les genres. Je n'approuve pas même que par une division qui a plus d'apparence que de justesse, on donne l'honnête en partage au genre du panégyrique ; l'utilité, au genre délibératif, et la justice, aux matieres du barreau. Ces trois genres ne subsistent que par le secours qu'ils se prêtent réciproquement les uns aux autres ; car la justice et l'utilité entrent dans la louange, l'honnête dans les conseils, et difficilement trouvera-t-on un plaidoyer, où chacune de ces choses ne se présente tour-à-tour.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Des parties qui composent un discours.

Tout discours est composé de ce qui est signifié ou de ce qui signifie, c'est-à-dire de choses et de mots. A l'égard de la faculté de faire un discours, c'est l'ouvrage de la nature, de l'art et de l'habitude. Quelques-uns ajoutent, de l'imitation; mais je ne la sépare point de l'art. L'orateur a aussi trois devoirs à remplir; instruire, plaire et toucher. Cette division me paroît plus claire que celle qui partage toute l'éloquence en raisons et en mouvements. Mais il ne faut pas croire que tout cela se trouve toujours dans un discours; car il y a des matieres qui ne sont pas susceptibles de mouvements. Or comme ceux-ci n'ont pas toujours lieu, aussi par-tout où ils se font sentir, ils donnent une force merveilleuse au discours.

D'excellents auteurs prétendent que dans l'art oratoire, il y a des choses qui ont besoin de preuves, d'autres qui n'en ont pas besoin; et je suis de leur sentiment. Quelques-uns au contraire, comme Celsus, soutiennent que l'orateur

Digitized by Google

ne doit parler que sur des choses douteuses ; mais outre que la plupart des écrivains ont rejetté cette opinion, la seule division des trois genres de cause en fait voir la fausseté ; si ce n'est qu'on veuille dire que de louer la vertu et de blâmer le vice, n'est pas une fonction de l'orateur.

Des matieres douteuses naissent les questions. On convient que toutes sont fondées sur ce qui est ou écrit, ou non écrit : les premieres regardent la chose en elle-même : le genre des unes est légal, et le genre des autres est de pur raisonnement. C'est ce qu'Hermagore et ceux qui l'ont suivi ont voulu dire, par les deux mots grecs (νομικὸν καὶ λογικὸν) dont ils se servent ; et c'est aussi la pensée de ceux qui font consister toutes les questions dans les choses et dans les mots.

On convient encore qu'une question est ou indéfinie, ou limitée : j'entends par question indéfinie, celle qui faisant abstraction des personnes, des temps, des lieux, et de pareilles circonstances, peut être traitée pour et contre ; c'est ce que les Grecs appellent these ; Cicéron, proposition ; d'autres, question civile, universelle ; d'autres, question philosophique ; et Athénée une partie de la cause.

Digitized by Google

Cicéron en distingue de deux sortes, les unes spéculatives, et les autres pratiques. Voici, par exemple, une question spéculative : *Si la Providence gouverne le monde?* Et en voici une pratique : *S'il faut se mêler des affaires de la république?* La premiere en souffre trois autres par rapport à son objet, *S'il est, ce qu'il est, quel il est* : car tout cela peut bien être ignoré. La seconde en souffre deux : on demande *Quels sont les moyens d'acquérir la chose dont il est question, et quelle est la maniere d'en bien user.*

J'entends par questions limitées, celles qui se renferment dans la considération des personnes, du temps, du lieu, et des autres circonstances. Les Grecs leur donnent le nom d'hypothese, et nous celui de cause : tout s'y réduit à examiner les choses, non pas en elles-mêmes, mais par rapport aux personnes. Les questions indéfinies sont toujours plus vastes et plus étendues que les autres, qui n'en sont qu'une suite ; cela se verra clairement dans un exemple. On demande *s'il faut se marier?* Voilà une question indéfinie. Mais, *Caton doit-il se marier?* En voilà une limitée, qui peut aussi, comme on voit, être matiere de délibération.

Les premieres, quoique détachées des

Digitized by Google

personnes, ne laissent pas d'avoir ordinairement leur restriction; ainsi de cette question qui est simple, *s'il faut se mêler du gouvernement de la république*, on en peut faire celle-ci [qui est plus spécifiée. *C.*], *s'il faut se mêler du gouvernement de la république, lorsqu'elle gémit sous la tyrannie.* Mais on pourroit dire qu'il y a là, sous le nom de tyrannie, comme une personne cachée qui double la question, et que l'esprit est fixé par la considération du temps et de la qualité : cependant ce n'est point encore là proprement une cause. Au reste les questions que j'appelle indéfinies, peuvent aussi s'appeller générales, et par conséquent les questions limitées seront particulieres.

Mais on remarquera que toute question particuliere en comprend une générale, qui en est comme la source et le principe. Je ne sais même si dans ces causes, la question qui naît au sujet de la qualité, n'est point une these. En effet, quand on dit, *Milon a tué Clodius, et il l'a tué justement, car celui-ci lui dressoit des embûches, et en vouloit à sa vie*; n'est-ce pas faire cette question, *S'il est permis de tuer un homme qui veut nous ôter la vie?* Dans les choses qui sont purement de conjecture, on demandera,

Digitized by Google

par exemple, *Si c'est la haine ou l'avarice qui a fait commettre un tel crime ? S'il faut ajouter foi à la confession que l'on arrache d'un criminel dans les tourments ? Lequel doit l'emporter sur notre esprit, des témoins ou des preuves ?* Toutes ces questions ne sont elles pas générales ? A l'égard de celles qui roulent sur la définition, il est visible qu'elles sont encore plus universelles que les autres.

Quelques-uns croient qu'on peut aussi quelquefois donner le nom de theses à des questions particulieres, en les regardant d'une certaine façon. Par exemple : Oreste est accusé, cela fait une cause selon eux ; mais de savoir si Oreste a été justement absous, si Caton a pu donner sa femme à Hortensius, c'est une these. Ils distinguent donc la cause d'avec la thèse, en ce que celle-ci se renferme dans la spéculation, et que celle-là se termine à un jugement décisif et pratique. Dans la these c'est une vérité que l'on est curieux de savoir ; dans la cause c'est une affaire qu'on plaide.

Je ne dissimulerai pas qu'il y a des gens qui ne jugent pas ces questions universelles, fort nécessaires à l'orateur. Que sert, disent-ils, de prouver qu'il est avantageux de se marier, ou de gouverner la

Digitized by Google

république, si l'auteur trouve dans son âge ou dans sa santé des obstacles à l'un ou à l'autre. Mais ils ne font pas réflexion qu'il n'en est pas de même de bien des questions; par exemple, de celles-ci: *Si la vertu est le souverain bien: Si le monde est gouverné par la Providence?* Dans celles mêmes qui se rapportent à la personne, comme il ne suffit pas de traiter la chose en général, aussi ne peut-on l'appliquer à l'espece particuliere, si l'on n'a bien considéré le genre auparavant; car le moyen que Caton délibere s'il se mariera, à moins qu'on ne lui ait fait voir qu'il est avantageux de se marier? Et comment épousera-t-il Martia, s'il n'est déja persuadé qu'il doit se marier.

Cependant on nous oppose l'autorité d'Hermagore, qui est d'un sentiment contraire; soit que l'ouvrage que l'on cite porte faussement son nom, ou qu'il y ait eu un autre Hermagore. En effet comment veut-on que celui que nous connoissons en soit l'auteur, lui qui a si bien écrit de l'art oratoire, et qui, au rapport de Cicéron, divisoit toute la matiere de la rhétorique en theses et en causes? à quoi même Cicéron a trouvé à redire, prétendant que tout ce qui s'appelle these, ne regarde point l'orateur. Mais ce grand

Digitized by Google

homme m'a épargné la peine de le réfuter, en condamnant lui-même le livre où il parle de la sorte, et en nous recommandant expressément en plusieurs autres (1), d'éloigner toujours, autant qu'on peut, la dispute de ce qui la resserre dans des bornes trop étroites, parce qu'il est plus aisé de s'étendre sur le genre que sur l'espece, et que ce que l'on a une fois établi dans la these, demeure nécessairement prouvé dans la cause. Quant à l'état de la question, il est le même dans l'un et dans l'autre. On ajoute que parmi ces questions, les unes sont absolues, les autres relatives : *S'il faut se marier : s'il faut qu'un vieillard se marie. Si un tel capitaine a été vaillant, s'il a été plus vaillant qu'Annibal.*

Apollodore définit ainsi une cause, ou plutôt Valgius son disciple : *C'est une affaire dont toutes les parties se rapportent à un point litigieux*, ou *qui a pour fin une contestation.* Ensuite il définit ainsi une affaire : *C'est un assemblage de personnes, de temps, de lieux, de causes, de moyens, d'incidents, de pieces, de faits, de dits, et de choses écrites et non écrites.* D'où l'on peut juger que la cause est ce que les

(1) Dans ses topiques, dans ses livres de l'Orateur, et dans celui qu'il a intitulé l'*Orateur*.

Digitized by Google

Grecs nomment *hypothese*, et l'affaire ce qu'ils nomment *péristase* : quelques-uns pourtant prennent le mot de cause au même sens qu'Apollodore a pris le mot d'affaire. Isocrate entend par cause, une question civile et particuliere, ou bien, un point litigieux qui se décide par rapport aux personnes. Cicéron enfin dit que c'est une contestation qui se renferme dans la considération des personnes, des temps, des lieux, des actions et des affaires qui y ont rapport; si ce n'est de tout cela ensemble, au moins de la plus grande partie.

CHAPITRE VI.

Ce que c'est que l'état de la cause? d'où il se prend; si c'est le demandeur ou le défendeur qui l'établit : combien il y en a, et quels ils sont?

(1) Il n'y a point de cause qui ne consiste dans un certain état. Avant donc que d'enseigner comment il faut manier chaque genre de causes, je crois que nous ne fe-

(1) Les personnes qui ne lisent que pour leur plaisir, peuvent passer ce chapitre, dont j'aurois moi-même supprimé une bonne partie, si j'avois osé.

Digitized by Google

rons pas mal d'examiner ce qui est commun à tous ces genres, je veux dire, ce que c'est que l'état de la cause, d'où il se prend, et combien il y en a (1). Quelques-uns ont cru que cela ne regardoit que les matieres du barreau; mais leur ignorance sautera aux yeux, quand j'aurai traité des trois genres, comme je me suis proposé de le faire.

Ce que nous appellons l'état de la cause, quelques auteurs l'appellent la constitution; d'autres simplement la question; Théodore et ses sectateurs le principal chef, ou l'article principal à quoi se rapporte tout. Ces différents noms signifient au fond la même chose; il importe peu duquel on se serve, pourvu que l'on entende bien de quoi il s'agit. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Grecs emploient le mot d'état au même sens que nous. On croit qu'Hermagore n'est pas le premier qui s'en soit servi; mais que c'est Naucrate (2), disciple d'Isocrate, et selon d'autres, Zopire de Clazomène. Cependant ce terme n'étoit pas inconnu à Es-

(1) Il y a ensuite *et qui sint*, et quels ils sont, leurs noms. *C.*

(2) Les anciens manuscrits portent, *Eucrate, disciple de Socrate;* mais comme Cicéron fait mention d'un Naucrate, disciple d'Isocrate, il y a apparence qu'il faut lire ainsi.

Digitized by Google

chine; car nous voyons que dans son oraison pour Ctésiphon, il prie les juges de ne pas souffrir que Démosthêne sorte de son sujet, mais de l'obliger à se renfermer dans l'état de la cause. On dit que ce terme vient de ce qu'en cet endroit les deux parties commencent d'être aux prises, ou de ce qu'elles se retranchent là (1), comme dans un fort. Voilà pour l'origine du mot : venons à la chose.

Quelques-uns définissent l'état de la cause : *la premiere contestation qui s'éleve au sujet de deux causes opposées*. Il me paroît qu'ils pensent bien, mais qu'ils s'expliquent mal; car l'état n'est pas la premiere contestation, *Vous l'avez fait; je ne l'ai pas fait;* mais ce qui naît de la premiere contestation, c'est-à-dire, le genre de question : *Vous l'avez fait; je ne l'ai pas fait : S'il l'a fait? Vous avez fait cela; je n'ai pas fait cela. Qu'a-t-il fait?* Car c'est justement ce qui se présente à examiner, et sur quoi les deux parties insistent également. Dans le premier exemple, la question roule sur des conjectures, et l'état de la cause est purement de conjecture. Dans le second, la question roule sur une définition du fait, et l'état est défi-

(1) Hermogène dit, στάσιν, ἀπὸ τοῦ στασιάζειν τοὺς ἀγωνιζομένους.

nitif. Si quelqu'un disoit que le son est le choc de deux corps qui se heurtent, diroit-il bien? Non sans doute; car le son n'est pas le choc de ces deux corps, mais quelque chose qui en résulte : encore ceci seroit-il plus supportable, et cette définition ne laisse pas de se faire entendre. Mais ceux qui définissent l'état de la cause en la maniere que j'ai dit, tombent dans une erreur très-grossiere; car trompés par ces mots de *premiere contestation* qu'ils entendent fort mal, ils s'imaginent que l'état de la cause vient toujours de la premiere question, ce qui est très-faux. En effet, il n'y a point de question qui n'ait son état particulier, puisqu'il n'y en a point qui ne soit fondée sur une contestation entre le demandeur et le défendeur. Il faut donc remarquer que les unes sont essentielles à la cause, les autres étrangeres, liées pourtant avec elle; mais qui ne se traitent que par surabondance de droit, ou tout au plus, pour servir d'aide et d'appui aux premieres. Ainsi il entre plusieurs questions dans une même affaire. Souvent même les moins importantes sont celles qui vont devant; car c'est un artifice assez ordinaire à l'orateur de commencer par ce qu'il y a de plus foible dans sa cause, soit pour l'abandon-

Digitized by Google

ner ensuite à la partie adverse par maniere de bonté, soit pour monter comme par degrés à des preuves plus importantes et plus solides.

Si la cause est simple, bien qu'elle se puisse défendre en plusieurs manieres, elle ne peut avoir qu'un point capital sur lequel il faille prononcer. C'est ce point-là même que l'orateur se propose d'emporter, et que le juge comprend aussi fort bien qu'il doit particulierement examiner. Ce point fera proprement l'état de la cause; mais les questions subalternes ne laisseront pas d'avoir leur état distingué. Eclaircissons cela par un exemple. L'accusé peut dire : *Quand je l'aurois fait, j'aurois bien fait;* et alors il établit l'état de sa cause sur la qualité de l'action : mais s'il dit, *je ne l'ai pas fait*, l'état sera de conjecture. Or il est toujours plus sûr de n'avoir pas fait ce dont on est accusé. Il vaut donc mieux insister sur ce point, *je ne l'ai pas fait.* C'est pourquoi je crois qu'il faut toujours fonder l'état de la cause sur ce que l'on diroit, s'il n'étoit permis d'insister que sur un seul point. Il est aisé de voir maintenant pourquoi on définit l'état de la cause, la premiere contestation qui s'éleve entre les parties, au sujet de

Digitized by Google

de deux causes opposées, et non pas au sujet de deux questions.

Cicéron, dans son oraison pour Rabirius Postumus, commence par montrer que la loi ne donnoit point d'action contre sa partie. Ensuite il prouve que Rabirius n'est nullement coupable de concussion. Voilà deux moyens de défense. Dans lequel des deux mettrons-nous l'état de la cause? Dans le dernier, comme étant le plus favorable à l'accusé. Dans son oraison pour Milon, il traite d'abord certaines questions qui étoient autant de préjugés contre lui. Est-ce-là que commence la véritable contestation? Non; mais, c'est lorsqu'arrivé au nœud de l'affaire, il prouve de toutes ses forces que Clodius étoit l'aggresseur; que Clodius en vouloit à la vie de Milon, et par conséquent que celui-ci a eu droit de le tuer. Ce qu'il faut donc que l'orateur fasse, quand même il seroit obligé de prendre sa cause en plus d'une maniere, c'est de bien aviser quel est le point dont il veut sur-tout convaincre les Juges. Mais quoique ce soit la premiere chose à quoi il doit songer, il ne s'ensuit pas que ce soit toujours par elle qu'il doive entrer en matiere.

D'autres ont cru que l'état de la cause étoit dans le premier effort que fait l'accusé

Digitized by Google

pour se défendre ; ou comme s'explique Cicéron, dans l'endroit où le défendeur engage le combat, et fait ses premiers efforts pour repousser les traits de son adversaire. Ce qui a donné lieu à une autre difficulté, à savoir si c'est toujours le défendeur qui détermine l'état de la cause. Cornélius Celsus est d'un sentiment contraire, et soutient que c'est celui qui est obligé de prouver. Par exemple, on vous accuse d'avoir tué un homme, vous niez le fait : c'est votre partie qui établit l'état de la cause, parce que c'est à elle à prouver. Mais si confessant le fait, vous vous retranchez sur le droit, l'obligation de prouver passe de votre partie à vous, et alors vous déterminez l'état de la cause. C'est l'opinion de Celsus, ce n'est pas la mienne ; car il me paroît que ceux-là ont raison, qui disent qu'il n'y a plus de procès, du moment que le défendeur passe condamnation, et qu'il n'a rien à répliquer. D'où il s'ensuit que l'état de la cause vient toujours de celui qui réplique. Cependant je crois que cela change quelquefois, selon la nature des affaires. Dans quelques-unes, la seule proposition fait l'état de la cause ; comme dans celles qui sont fondées sur des conjectures : car alors c'est particulièrement l'accusateur qui est obligé de recou-

Digitized by Google

rir à ce genre de preuves : c'est pourquoi ceux qui font le défendeur toujours maître de l'état de la cause, admettent un état qu'ils appellent négatif, et qu'ils soutiennent être le véritable état de ces causes-là. Dans celles qui se traitent par syllogismes (1), c'est encore le demandeur qui fixe l'état de la cause, parce que c'est lui qui établit le principe et qui tire les conséquences.

Mais, dira-t-on, qu'un homme accusé d'avoir commis un crime, nie l'avoir commis, il mettra sa partie dans la nécessité de faire un état de conjecture. Qu'il dise qu'il n'y a point de loi qui donne action contre lui, il l'obligera de prouver le contraire par syllogismes (2). Donc celui qui nie détermine l'état de la cause dans l'un et dans l'autre cas. Soit : que s'ensuit-il ? Que l'état de la cause naît du moyen de défense ; mais ce n'est pas à dire qu'il ne vienne, tantôt du demandeur, et tantôt du défendeur. Je le montre dans cet exemple : On vous accuse d'avoir tué un

(1) Il ne s'agit pas ici du syllogisme des logiciens, mais d'un état légal qui consiste à tirer de la loi une induction pour l'appliquer au cas dont elle n'a point parlé. Je traduirois : *le parallélisme des faits*. C.

(2) Par la comparaison des faits, ou le rapprochement. C.

Digitized by Google

homme, vous le niez, et par-là vous faites un état conjectural. Supposons que vous soyez convaincu ; vous laissez le fait, et vous défendez le droit. *J'ai pu le tuer*, dites-vous, *je l'ai surpris en adultere, et la loi y est expresse.* Si votre partie ne réplique rien, le procès est fini. *Il n'étoit point dans le cas d'adultere*, dit la partie adverse. Ici l'accusateur commence lui-même à se défendre, à se purger du crime d'adultere, et par-là il détermine l'état de la cause : ainsi l'état naît à la vérité du moyen de défense ; mais ce moyen est celui qu'emploie le demandeur et non le défendeur.

Je dis plus. Dans une même cause on peut être demandeur et défendeur tout-à-la-fois. *Quiconque a exercé le métier de comédien, qu'il soit tenu pour infâme. S'il vient aux spectacles, qu'il ne soit pas si osé que de prendre place parmi les honnêtes Citoyens.* C'est une de nos loix. Un homme donne le divertissement de la comédie au Préteur dans un jardin, et monte sur le théâtre, mais l'action ne se passe point en public. A quelque tems delà il vient aux spectacles, et se met dans les premiers rangs : on le cite en justice. *Vous avez fait le métier de comédien*, c'est le chef d'accusation. *Je le nie*, dit l'accusé, c'est le moyen

Digitized by Google

de défense. Il s'agit donc de savoir ce que c'est que de faire le métier de comédien, c'est la question. Si l'on poursuit cet homme en vertu de la loi du théâtre, c'est à lui de se défendre. Mais s'il a été déplacé, chassé du Cirque, qu'on lui ait fait violence, et qu'il demande réparation; l'accusateur est obligé de se justifier à son tour : de demandeur il devient défendeur. Cependant comme ces exemples sont rares, il vaut mieux s'en tenir à ce qui est enseigné par un plus grand nombre d'auteurs.

Ceux-là ont cru éviter tout embarras, qui ont dit que l'état de la cause étoit ce que le chef d'accusation et le moyen de défense présentent d'abord à l'esprit. *Vous avez fait cela : je ne l'ai pas fait :* ou bien; *j'ai eu droit de le faire.* On peut douter néanmoins si c'est-là proprement l'état de la cause, ou seulement ce qui le renferme; car il est certain qu'Hermagore appelle état de la cause, ce qui fait connoître l'affaire dont il s'agit, et à quoi se rapportent toutes les preuves. Mon sentiment aussi a toujours été que dans une cause où il entre plusieurs questions, qui ont toutes leur état particulier, c'est la plus importante et la plus essentielle à l'affaire dont il s'agit, qu'il faut choisir pour en faire l'état de la cause. Du reste, qu'on l'appelle

Digitized by Google

question générale, article général, ou de quelqu'autre nom que l'on voudra, je ne m'y oppose point. Je sais qu'il y a des volumes entiers qui roulent sur cette dispute de mots ; mais je n'en suis pas moins persuadé qu'il faut dire l'état de la cause.

De savoir maintenant combien il y a de sortes d'états, leurs noms, leurs différences, c'est ce qui n'est pas aisé : car on diroit que les auteurs qui ne sont jamais d'accord sur rien, ont affecté ici de s'expliquer tout différemment les uns des autres. En premier lieu Aristote pose dix principes, d'où, selon lui, naissent toutes les questions imaginables : c'est à savoir, *l'existence* (1), pour me servir de l'expression de Flavius,, qui a rendu ainsi le terme d'Aristote, et l'on ne peut le rendre autrement en notre langue : on demande d'une chose, si elle est. *La qualité*, ce terme s'entend assez. *La quantité.* Depuis on en a distingué de deux sortes, l'une pour les choses qui se mesurent, l'autre pour celles qui se comptent. *La relation* (πρός τι) d'où se tirent les questions de compétence (2) et de comparaison. *Le*

(1) οὐσία. Flavius rendoit ce terme grec par *essentia* ; mais celui-ci a toujours paru dur, et Cicéron ne s'en est jamais servi.

(2) Compétence, qui ne se dit que du juge du

Digitized by Google

temps et le lieu ; ensuite *agir, pâtir, avoir ;* par exemple, quel habit, quelles armes il avoit. Enfin, *la maniere d'être* (κεῖσθαι) qui ajoute à l'être naturel, comme être assis, être debout, être couché. Mais de ces dix principes je croirois qu'il n'y a que les quatre premiers qui regardent l'état de la cause, et que les six autres sont plutôt de certains lieux qui fournissent aux arguments.

D'autres auteurs en proposent neuf. *La personne,* sous laquelle on comprend l'ame, le corps, les biens, et toutes les choses qui sont hors de nous. Il me semble que c'est ce qui fait la matiere des causes, dont l'état est fondé sur des conjectures, ou sur la qualité. *Le temps ;* par exemple, si celui-là est né esclave (1), qui est venu au monde pendant que sa mere étoit au pouvoir de ses créanciers ? *Le lieu ;* s'il est permis de tuer un tyran dans un temple ? Si un homme qui s'est caché dans sa maison est censé avoir été en exil ? *La conjonc-*

tribunal, restreint trop le sens de *Translatio*, qui signifie ici en général tout défaut de formalité, toute exception déclinatoire, dilatoire, péremptoire, etc. *C.*

(1) Ceux qui étoient insolvables devenoient pour un temps comme les esclaves de leurs créanciers. On les appelloit *addicti*, *quia addicebantur a prætore.*

Digitized by Google

ture, si c'est l'hiver ou l'été ? à quoi se rapporte cette fameuse accusation intentée contre un débauché qui ne songeoit qu'au plaisir et à la bonne chere, tandis que la peste désoloit son pays. *L'action et ses circonstances*, si elle a été commise de gaieté de cœur, ou innocemment ; par hazard, ou par nécessité. *Le nombre*, qui comme j'ai dit, est une espece de quantité ; si Thrasibulus a mérité trente prix pour avoir délivré sa patrie de trente tyrans ? *Le motif* ou *la raison*, c'est le fondement d'une infinité de procès, où l'on ne nie point le fait, mais où l'on soutient qu'il est juste. *La maniere*, quand on montre que ce qui s'est fait d'une façon devoit se faire d'une autre. Tel seroit le cas d'un homme qui auroit fait mourir un adultere, ou de faim, ou à coups d'étrivieres. Enfin, *l'occasion des faits*, et cela n'a besoin ni d'explication ni d'exemple.

Ces auteurs, aussi bien que les premiers, croient que toutes les questions imaginables sont renfermées dans leurs principes. Cependant quelques-uns réduisent ces neuf à sept, ne croyant y devoir comprendre ni le nombre ni l'occasion. Et à la place de l'action, ils mettent les choses ou les affaires, qui est un terme plus général. J'ai touché ces différentes

Digitized by Google

opinions en peu de mots, seulement pour ne pas manquer à les rapporter. Au reste, il me paroît qu'elles ne comprennent, ni l'état de toutes les causes, ni même tous les lieux communs; car ils ont tous deux plus d'étendue que ces principes ne leur en donnent, comme on verra, si l'on prend la peine d'examiner ce que j'en dirai.

J'ai lu dans plusieurs livres qu'il y a des rhéteurs qui n'ont reconnu qu'un seul état, qui est celui que nous appellons de conjecture. Ces rhéteurs ne sont pas venus à ma connoissance, ceux mêmes qui en parlent ne les nomment pas. On appuie néanmoins leur sentiment sur cette raison, que les choses ne se montrent à nous qu'à la faveur de certains signes: d'où il s'ensuivra que la qualité peut seule aussi fonder l'état de toutes les causes; parce qu'en toute occasion l'on peut demander quelle est la nature de l'affaire dont il s'agit. Mais ces deux biais seront sujets à de grands inconvénients, et embrouilleront la matiere, au lieu de l'éclaircir: car d'admettre un seul état pour toutes les causes, ou de n'en point admettre du tout, c'est à-peu-près la même chose; puisque par l'un comme par l'autre, on les rend toutes semblables. Quant au mot de conjecture, on en com-

Digitized by Google

prend aisément la force et l'étymologie (1). Cependant le genre d'état qu'il signifie, a eu différents noms, comme on verra dans la suite.

Quelques-uns ont distingué deux états, et n'en ont pas admis davantage. Entre autres Archidème, qui admet la conjecture et la définition; mais il exclut la qualité: et sa raison est que les questions qui en dépendent [Par exemple, en quoi consiste l'iniquité, l'injustice, la désobéissance, ce qu'il appelle la question du même et du différent, la recherche des rapports et des différences. *C.*], peuvent se rapporter à la définition. De-là une seconde opinion qui reconnoît à la vérité deux états; mais l'un négatif et l'autre de jurisprudence. Le négatif est le même que celui de conjecture; il est affecté aux causes où le défendeur nie le fait. Par cette raison les uns soutiennent qu'il est purement négatif, les autres, partie négatif et partie de conjecture; parce que si l'un nie le fait, l'autre le prouve, et le prouve par des conjectures. L'état de jurisprudence (2) est

(1) Cela suppose quelque connoissance de la langue latine. *Conjectura a conjectu, id est, directione quadam rationis ad veritatem: unde somniorum atque ominum interpretes, conjectores dicuntur.*

(2) Ou plutôt *la question réelle*, opposée à la question personnelle. *C.*

Digitized by Google

pour les questions de Droit. Mais comme Archidème rejette la qualité, ceux-ci de même rejettent la définition, et la regardent comme une dépendance de l'état qu'ils appellent de jurisprudence; car ils prétendent que les questions qui en naissent doivent se former ainsi, par exemple, si un tel crime doit s'appeller sacrilege, ou larcin, ou démence? Où il est clair que la science du droit a bonne part à la décision de ces sortes de questions. Pamphile étoit aussi de ce sentiment, excepté qu'il divisoit la qualité en plusieurs especes.

La plupart des rhéteurs qui ont écrit depuis, d'accord ensemble pour le fond, quoique contraires en apparence, ont compris toutes les causes sous deux genres; celles dont le fait est certain sous le premier, et celles dont le fait est douteux sous le second; car c'est une nécessité, disent-ils, qu'un fait soit ou douteux, ou certain. S'il est douteux, il devient l'objet de nos conjectures; et s'il est certain, il relève des autres états. C'est donc ce que veut dire Apollodore, par le partage qu'il fait de deux sortes de questions, dont les unes roulent sur des choses extérieures qui donnent lieu aux conjectures, les autres sur nos propres idées. Celles-ci

Digitized by Google

sont, selon lui, un genre arbitraire (1), parce qu'elles dépendent de notre maniere de penser, et celles-là un genre civil. C'est aussi ce que veulent dire ceux qui renferment toute cette matiere dans les doutes et les préjugés. Par préjugés, ils entendent tout ce qui est évident. C'est enfin ce que veut dire Théodore, quand il réduit tout aux questions qui concernent l'essence (2) et les accidents; car ces différentes manieres de s'expliquer conviennent toutes, en ce qu'elles assignent la conjecture au premier genre, et les autres états au second. Mais il reste à savoir ce que c'est que ces autres états que l'on donne en partage au second genre. Dans le sentiment d'Apollodore, c'est la qualité et la définition : dans celui de Théodore, c'est l'essence, la qualité, la quantité, et la relation. [Il y a des auteurs qui rapportent tantôt à l'état de la qualité, tantôt à celui de la définition, la question du même ou du différent, ou bien de l'identité et de la différence des choses. *C.*]

Posidonius rapporte aussi tout à deux

(1) Les rhéteurs ne parlent point de genre arbitraire ; il falloit traduire : Il appelle celles ci idéales, et celles-là réelles. *C.*

(2) *C'est à l'existence. C.*

Digitized by Google

chefs, je veux dire aux paroles et aux choses. Quant aux paroles, on demande si elles ont le sens ou l'application qu'on leur donne, comment elles l'ont, si elles en peuvent avoir d'autre. A l'égard des choses, il s'agira ou de leur existence, et c'est le fait de nos conjectures qu'il appelle une preuve de sentiment; ou de leur nature, c'est le fait de la définition, preuve tirée, comme il dit, de nos propres idées (1), ou de leur qualité; et enfin de la relation qu'elles ont à d'autres choses. De cette division en est venue une autre qui fait rouler toutes les questions sur les choses écrites et sur les choses non écrites. Celsus Cornélius établit aussi deux états principaux; le premier, si telle chose est; le second, quelle elle est. Dans le premier il renferme la définition; parce que soit qu'un homme accusé d'avoir volé dans un temple, nie le fait; soit qu'il le confesse, en disant pour sa défense que c'étoit l'argent d'un particulier, on peut toujours également faire cette question : si cet homme a commis un sacrilege. A l'égard

(1) Il falloit traduire : A l'égard des choses, ou il s'agira de leur existence, et c'est une question de fait qu'il appelle κατ' αἴσθησιν, c'est-à-dire qui tombe sous les sens; ou de leur nature, ce qui appartient à la définition, qu'il nomme κατ' ἔννοιαν, c'est-à-dire intelligible ou l'objet de nos pensées. C.

Digitized by Google

de la qualité, il la divise en deux parties, dont l'une est pour les faits, et l'autre pour ce qui est écrit. Il subdivise la derniere en quatre especes, desquelles tout le genre est légal, et dont il exclut les questions qui roulent sur la compétence ou sur le défaut d'action. Pour ce qui est de la quantité et de l'intention, qui peuvent aussi donner lieu à beaucoup de questions, il ne les sépare point de la conjecture.

Il y a des auteurs qui s'y prennent encore autrement. Toutes les questions que l'on peut faire, disent-ils, regardent ou l'existence des choses, ou la qualité. Celle-ci se considere ou en général, ou en particulier. Quant à l'existence, on la connoît par voie de conjecture : car on peut demander de chaque chose si elle est, si elle a été, si elle sera; et quelquefois on en fait de même de l'intention. Pour moi, à dire vrai, je trouve cette opinion beaucoup plus raisonnable que celle qui borne l'état de conjecture aux seuls faits, comme s'il ne s'agissoit jamais que du passé. Reste la qualité : si on la considere en général, rarement fondera-t-elle des questions qui puissent tomber sur les matieres du barreau; car on ne s'avise guere de faire, par exemple, cette question : Si une chose

Digitized by Google

doit passer pour honnête quand elle est ordinairement louée de tout le monde? Elle a donc plutôt lieu dans les cas particuliers; et alors la question tombe, ou sur la dénomination qui est commune à tout le genre; par exemple, si un homme ayant volé l'argent d'un particulier qui étoit en dépôt dans un temple, doit être traité de sacrilege; ou bien sur la chose même, lorsque le fait est certain, et que l'on ne doute plus de ce que c'est, à quoi se rapportent une infinité de questions touchant ce qui est honnête, ou utile, ou juste.

On veut aussi que ces deux états embrassent tous les autres; et de fait la quantité entre naturellement, tantôt dans la conjecture, comme quand on demande si le soleil est plus grand que la terre; et tantôt dans la qualité, comme lorsqu'on examine la grandeur du châtiment, ou de la récompense que mérite une action. [Ce qu'on appelle *translatio* (espece de déclinatoire), a pour objet la qualité d'une chose, et la définition en est une partie. *C.*] Quant aux autres états, je veux dire celui qui naît de deux loix contraires, celui que l'on nomme d'induction, et qui se traite par voie de sillogisme (1); celui même qui se prend de l'intention d'une per-

(1) Par voie de parallele. *C.*

Digitized by Google

sonne, exprimée verbalement ou par écrit (1); ils n'ont tous qu'un même fondement qui est le droit commun, excepté que le dernier qui s'arrête à l'intention, emploie quelquefois la conjecture : car s'il est manifeste que les mots ou les paroles fassent un double sens, pour les expliquer, il ne sera plus question que de pénétrer la volonté de celui qui a écrit ou parlé (2). Voilà le sentiment de ces auteurs.

Il y en a d'autres qui distinguent trois états; et c'est la division que Cicéron a suivie dans son traité de l'orateur, où il dit que toutes les matieres de dispute sont comprises dans ces trois chefs : *Si une chose est; ce qu'elle est; quelle elle est.* Il a voulu dire *l'être, l'essence et la qualité*, trois termes qui se font assez entendre. C'est aussi l'opinion de Patrocles. Antoine n'en a connu que trois non plus. *Un très-petit nombre de choses*, dit-il, *est suffisant pour fournir à tous les plaidoyers; si telle action s'est faite ou non; si elle est bonne ou mauvaise; si on a eu droit de la faire, ou si on ne l'a pas eu.*

(1) *C'est* : l'état de question oratoire, qui d'un côté regarde la lettre de la loi, et de l'autre l'intention du législateur. *C.*

(2) *Ou mieux* : quelle a été l'intention du législateur en faisant la loi. *C.*

Digitized by Google

Mais comme le mot de droit est équivoque, et qu'il peut être pris également pour ce qui est de droit commun, et pour ce qui est conforme aux loix; quelques-uns ont cru devoir marquer plus clairement ces trois états. Pour cela ils ont dit que le premier étoit un état de conjecture; le second un état légal, et le troisieme un état fondé sur le droit commun; en quoi Virginius les approuve. Ensuite divisant ces trois principaux états en plusieurs especes, ils ont rangé sous celui qu'ils nomment légal, et la définition, et généralement tous ceux qui naissent au sujet d'une loi ou d'un écrit. [Comme l'Antinomie ou la contrariété de deux loix, la dispute sur la lettre de la loi et l'intention du législateur, ce que les Grecs appellent καλὰ ῥητὸν καὶ διάνοιαν; l'état translatif appellé en latin *translativus*, *transsumptivus*, *transpositivus*, et en Grec μεταλήψις, c'est-à-dire toute exception déclinatoire pour empêcher la procédure ou la rendre nulle; l'état d'induction (qui applique la loi aux cas qu'elle n'a pas exprimés) que les Latins nomment *ratiocinativum*, *collectivum*, et les Grecs συλλογισμὸν, l'amphibologie ou l'ambiguité des termes de la loi. Je parle ici de ces questions oratoires, parce qu'il y a bien des auteurs qui leur donnent le

Digitized by Google

nom d'états, quoique quelques-uns soient d'avis de ne leur donner que le nom de questions légales. *C.*]

Athénée s'explique en d'autres termes (προτρεπτικὴν φάσιν) et dit néanmoins à-peu-près la même chose. Il ajoute seulement un quatrieme état pour le conseil et les délibérations. [L'état syntétique, συντελικὴν, par lequel il entend la question de fait, quoique cela paroisse plutôt par la suite de son discours que par le mot dont il se sert; l'hypallactique, ὑπαλλακτικὴν, par lequel il entend l'état définitif ou la définition, car il consiste dans le changement du nom qu'on donne à la chose; la réelle ou juridicielle, qu'il appelle, comme les autres, δικαιολόγικὴν; car, comme j'ai déjà dit, il y a beaucoup de variété dans les noms que les rhéteurs donnent aux états ou questions oratoires. Il y en a qui par ce mot ὑπαλλακτικὴν, entendent l'état transitif ou l'exception déclinatoire, parce que ce nom grec signifie quelque changement. *C.*] D'autres, comme Cécilius et Théon, en font quatre aussi, mais un peu différents; *l'être, l'essence, la qualité et la quantité.* Aristote dans sa rhétorique ne s'éloigne pas de ces deux dernieres opinions. [Voici comme il divise toutes les matieres sur lesquelles les ora-

Digitized by Google

teurs s'exercent. Ou ils examinent la vérité d'un fait, c'est l'état conjectural; ou ils disputent sur ce que nous devons rechercher et fuir, ce qui appartient au genre délibératif; ou ils traitent de l'identité et de la différence des choses, mais en faisant une division plus exacte, et entrant dans le détail, Aristote va jusqu'à dire qu'un orateur doit examiner si la chose est, quelle elle est, sa qualité, sa quantité, sa multitude. *C.*] Cependant on peut croire qu'il a eu en vue la définition, dans un certain endroit où il dit que plusieurs choses peuvent se défendre en cette maniere: *J'ai emporté cela, mais je ne l'ai pas dérobé; j'ai frappé cet homme, mais je ne lui ai pas fait injure.* Cicéron, dans ses livres de rhétorique, comptoit aussi quatre états qu'il appelloit le fait, le nom, le genre et l'action. Par le fait il entendoit l'état de conjecture; par le nom, la définition; par le genre, la qualité; et par l'action, le droit de poursuivre une personne en justice, à quoi il rapportoit la compétence. Depuis, dans un autre ouvrage, il a fait les questions légales, comme autant de branches de ce qu'il appelle le droit et l'action.

Quelques-uns, non contents de ces quatre états, y ajoutent la relation. Théo-

Digitized by Google

dore [Théodore, comme je l'ai déjà dit, faisoit aussi usage des états généraux ou questions oratoires ; si la chose est, ce qu'elle est, quelle étendue elle a, quels rapports elle a avec d'autres. *C.*] croit qu'elle a lieu principalement dans la comparaison que l'on fait d'une chose avec une autre. En effet, on ne les compare qu'à cause de la relation qu'elles ont entre elles ; et tous les termes de comparaison, comme pire, meilleur, plus grand, plus petit, etc. sont des termes relatifs. Mais, comme je l'ai déjà dit, cet état renferme encore toutes les questions qui regardent le défaut d'action et la compétence : Si un tel peut avoir action contre quelqu'un ; s'il lui appartient de faire telle chose contre un tel, en tel temps, de telle maniere ? car tout cela marque une sorte de relation. [Il y en a d'autres qui admettent six états, le conjectural ou la question de fait, qu'ils appellent γενεσὶν, production, la qualité, la propriété, ἰδιότητα, c'est-à-dire l'état definitif, la quantité qu'ils appellent ἀξίαν, la comparaison et la translation, ou l'état translatif, (exception déclinatoire) pour qui l'on a encore inventé uu nouveau nom μετάσασις ; je dis nouveau dans cet état, car ce mot avoit déjà été mis en usage par Herma-

Digitized by Google

goras, en expliquant les différentes especes de genre réel ou juridiciel. Il y en a qui en admettent sept. Ces écrivains ne mettent ni la translation, ni la quantité, ni la comparaison, au nombre des états oratoires ; mais ils substituent en leur place les quatre états légaux, qu'ils ajoutent aux trois rationaux. D'autres font monter le nombre des états jusqu'à huit, en ajoutant la translation aux sept premiers états. Il y a des auteurs qui n'ont donné le nom d'états qu'à ceux qu'on appelle rationaux. Pour ce qui regarde les légaux, ils les ont simplement appellés questions, comme j'ai déjà dit ci-dessus. Dans les premiers il s'agit des loix ou des autres actes rédigés par écrit. Quelques-uns ont fait tout le contraire, en donnant le nom d'états aux légaux, et celui de questions aux rationaux. *C.*] Mais d'autres n'en reconnoissent que trois qui soient de raison; [Qui soient de pur raisonnement. *C.*] c'est ainsi qu'ils appellent *l'être*, *l'essence*, *et la qualité*. Hermagore est le seul qui en compte quatre, à savoir, *la conjecture*, *la propriété*, *la compétence*, *et la qualité*, qu'il exprime par le mot *d'accident*; regardant apparemment le vice et la vertu comme une chose accidentelle dans l'homme ; mais il divise

Digitized by Google

la qualité en quatre especes, attribuant la premiere au genre délibératif, quand on examine les suites d'une entreprise, bonnes ou mauvaises ; la seconde au genre démonstratif, quand on fait voir qu'une personne est digne de louange ; la troisieme aux affaires, ou plutôt aux choses considérées en elles-mêmes et sans rapport aux personnes, d'où naît, par exemple, cette question : [Si celui-là doit passer pour libre, à qui l'on intente un procès sur son état pour lui contester sa liberté. *C.*] *Si les richesses engendrent l'orgueil ?* [Si une action est juste, si elle est bonne. *C.*] Enfin la quatrieme aux matieres du barreau ; qui ne different des dernieres qu'en ce qu'elles sont nécessairement liées avec les personnes : *Si un tel a eu raison de faire telle chose ?*

Je sais que Cicéron, au premier livre de sa rhétorique, s'est fait une autre idée de la troisieme espece, en disant qu'elle concerne les questions de droit qui se décident par les loix et par l'usage ; ce qui compose la science des Jurisconsultes. Mais on sait aussi le jugement qu'il a porté lui-même de cet ouvrage, un des premiers fruits de sa jeunesse, et où il a jetté tout ce qu'il avoit appris de ses maîtres. C'est pourquoi s'il y a des fautes, ce n'est

Digitized by Google

point à lui qu'il faut les imputer. Je croirois que ce qui l'a trompé, c'est qu'Hermagore, en parlant de la troisieme sorte de qualité, cite en premier lieu des exemples tirés des questions de droit. Le terme (πραγματικὸς) dont usent les Grecs pour signifier un jurisconsulte, peut encore avoir été cause de cette erreur. Quoi qu'il en soit, Cicéron nous a laissé son excellent traité de l'orateur qui répare bien les défauts de sa rhétorique; ainsi on ne doit pas l'accuser de nous avoir donné de mauvais préceptes.

Mais revenons à Hermagore. Il est le premier qui ait fait de la compétence un état distingué, quoiqu'au nom près on en trouve des vestiges dans Aristote. Il fait de plus quatre questions légales. Il fonde la premiere sur la loi et sur l'intention, ou pour me servir d'un terme qui lui est particulier, sur l'exception; la seconde sur le raisonnement, lorsque la conséquence est éloignée du principe; la troisieme sur l'ambiguité des termes d'une loi; et la quatrieme sur la contrariété qui se trouve quelquefois entre deux loix. Albutius est de même sentiment, avec cette différence pourtant, qu'il ne croit pas que la compétence soit distinguée des questions de droit; et que parmi les questions légales, il n'en

Digitized by Google

admet point que l'on puisse appeller de raisonnement. Ceux qui voudront éplucher les anciens, trouveront encore beaucoup de choses que je ne rapporte pas. Pour moi, je crains de ne m'être que trop étendu sur cette matiere.

Veut-on maintenant savoir quel est mon sentiment? J'avoue de bonne foi qu'il est un peu différent de celui où j'ai été autrefois. Il seroit peut-être de mon honneur de soutenir jusqu'au bout ce que j'ai non-seulement approuvé, mais même enseigné si long-temps. Mais je ne veux avoir rien à me reprocher dans un ouvrage comme celui-ci, où je ne me propose d'autre but que d'être utile aux jeunes gens qui aiment les lettres, et je sacrifierai sans peine ma gloire à leur intérêt. C'est ainsi qu'Hyppocrate, si célebre dans la médecine, pour ne pas exposer la postérité à faillir avec lui, n'a pas fait difficulté d'avouer qu'il s'étoit quelquefois trompé; en quoi il me paroît bien louable. Et Cicéron n'a-t-il pas condamné plusieurs de ses écrits, comme son Catulus (1), son Lucullus, et ses livres de rhétorique, dont nous venons de par-

(1) Cicéron avoit fait d'abord deux livres de questions académiques, qu'il avoit dédiés à Catulus et à Lucullus. Depuis il en fit quatre qu'il dédia à Varron et à Atticus.

ler ?

Digitized by Google

lér? Que serviroit en effet de s'opiniâtrer à l'étude et au travail, si les premieres pensées étoient toujours les meilleures, et qu'il ne fût pas permis d'y rien changer? Cependant les préceptes que j'ai donnés ne seront point inutiles; car ce que je vais dire pourra s'y rapporter fort aisément. De la sorte personne n'aura sujet de se repentir d'avoir appris ce qu'il sait. Je ne veux que ramasser davantage les choses par une division plus juste, et les mieux arranger, afin que tout le monde soit content. Du reste, je ne crois pas qu'il soit moins temps de détromper les autres que de me détromper moi-même.

A l'exemple donc de plusieurs auteurs, je faisois trois états de pure raison, la conjecture, la qualité, la définition; et un légal. C'étoient-là quatre états généraux: je divisois le légal en cinq especes; la loi et l'intention du législateur; les loix qui se contrarient; celles qui n'ont pas une liaison claire et distincte avec le fait dont il s'agit, et où par conséquent on est obligé de recourir à l'induction; celles dont les termes sont équivoques; et enfin le défaut d'action, ou la compétence. Présentement je vois que l'on peut ôter l'état légal du nombre de ceux que nous appellons états généraux. Il suffit de dire que les uns sont

Digitized by Google

fondés sur la raison, les autres sur un écrit: ainsi le mot de légal ne désigne pas un état particulier, mais seulement un genre de question; autrement il faudroit dire qu'il y a aussi un état particulier qui s'appelle un état de raison, ce qui est faux.

En second lieu, je crois que les cinq especes dont j'ai fait mention, se doivent réduire à quatre, et qu'il en faut retrancher le défaut d'action ou la compétence. J'ai toujours penché pour cette opinion; les deux livres de rhétorique qui ont été publiés sous mon nom à mon insçu, en sont une preuve; et tous ceux qui m'ont eu pour maître, peuvent se souvenir combien de fois je leur ait dit que plusieurs rejettoient la compétence: parce qu'à peine trouve-t-on une cause dont la compétence fasse essentiellement l'état, c'est-à-dire, qui n'ait un autre état tout différent de celui-là. Je sais fort bien qu'elle a lieu en beaucoup de cas, particulierement aux procès qui se perdent pour être intentés contre les formes; car voici les questions qui se présentent alors: *Si un tel peut appeller quelqu'un en justice; s'il a droit d'appeller un tel, en tel temps, devant un tel juge, et en vertu d'une telle loi*, et autres semblables s'il y en a; mais tout cela présuppose une raison particuliere qui fait le

Digitized by Google

fondement du procès. Or c'est sur cette raison que roule toute la contestation, et non pas en général sur la compétence. Par exemple, on dira : *Ce n'est pas au préteur à connoître du fidéicommis dont il s'agit ; car il n'appartient pas à lui de connoître d'une si grosse somme.* Il faut donc savoir si la somme est telle que le préteur n'en puisse connoître, et c'est une question de fait. Ou bien on dira : *Vous n'avez pas droit de plaider contre moi ; il faudroit pour cela que vous eussiez procuration de ma partie et vous ne l'avez point.* La question sera s'il a une procuration. Ou bien encore : *Vous préteur* (1), *vous n'avez pas dû porter cet interdit, c'étoit l'affaire du consul.* On examinera si cet interdit est légitime. Dans tous ces exemples, comme on voit, on passe à des questions légales, qui font le véritable état de chaque cause.

Même dans les cas de prescription ou d'exception, dans lesquels le défaut d'action est manifeste, la question est toujours de même espece que la loi, en vertu de laquelle on agit. Si on conteste sur le sens du nom, sur le sens d'un écrit, sur l'intention, ou si on examine par l'identité

(1) C'est une partie qui parle à l'autre ; il falloit traduire : Vous n'avez pas dû m'attaquer au possessoire, mais au pétitoire. *C.*

Digitized by Google

de deux actions l'état légal qu'on appelle syllogistique, et ensuite si la question produit un état légal. *C.*] Tellement que l'action ou la compétence n'est jamais l'objet de la dispute, mais seulement la fin. Un exemple le fera mieux comprendre : *Vous avez tué cet homme ; je ne l'ai pas tué.* On examine si vous l'avez tué : l'état est de conjecture ; mais il n'en est pas de même ici : *J'ai action contre vous ; vous n'en avez point ;* car il faudroit que la question fût : *S'il a action contre vous*, et que l'état se portât delà ; ce qui n'est pas. En effet, qu'il soit reçu à intenter action, ou qu'il ne soit pas reçu, c'est une chose qui ne fait rien au fond de l'affaire : c'est sur quoi le juge prononce, et non la raison pour laquelle il prononce. De même qu'en cet exemple-ci, car il est tout semblable : *Vous méritez le supplice ; je ne le mérite pas.* Le juge verra ce qui en est ; mais ni la question, ni l'état de la cause, ne consistent point en cela. En quoi donc ? Le voici : *Vous méritez le supplice comme coupable d'homicide ; je ne suis point coupable d'homicide.* [*On me doit des honneurs ; on ne vous en doit pas ;* si c'est un état légal. Non, à ce que je crois. *On me doit des honneurs parce que j'ai tué un tyran ; vous ne l'avez pas tué :* c'est une question et un

Digitized by Google

état légal. De même : *Vous ne suivez pas les formalités dans cette cause ; je les suis ;* n'est pas un état. Qu'est-ce qui l'est donc? *C.*] Il faut voir si vous en êtes coupable : voilà ce qui fait et la question et l'état. De même aussi : *Vous n'avez pas droit d'intenter action contre moi, vous êtes noté d'infamie.* On examinera s'il est noté d'infamie, ou bien s'il est permis à un homme noté d'infamie d'intenter action contre quelqu'un ; et ce sera là proprement l'état de la question. Il en est donc de ce genre de cause, comme du genre de comparaison et de récrimination.

Mais dira-t-on, *J'ai action contre un tel ; vous n'en avez point ;* ces propositions ne sont-elles pas toutes semblables à celle-ci, *Vous l'avez tué ; je l'ai tué justement?* J'en conviens. Aussi ces dernieres ne marquent-elles point l'état de la cause, car elles ne la développent pas assez. Il faudroit qu'elles fussent appuyées de leurs raisons ; par exemple, en cette sorte : *Horace a commis un crime, il a tué sa sœur : Il n'a point commis de crime ; il a dû punir cette indigne sœur qui pleuroit la mort de l'ennemi du peuple romain.* Alors la question sera, si c'est-là une raison légitime de tuer sa sœur, et la qualité fera l'état de la cause. Il en est de même du

Digitized by Google

défaut d'action : *Vous n'avez pas droit de le déshériter ; vous êtes noté d'infamie, et tout homme noté d'infamie n'a point d'action : J'ai droit de le déshériter, car on peut déshériter sans avoir action.* La question sera ce que c'est que d'avoir action ; ainsi la définition aura lieu. *Il ne vous est pas permis de le déshériter ;* c'est la conséquence qu'on tirera du principe. L'état de la cause sera donc un état mêlé de définition et d'induction ; et ce que je dis de cet exemple, doit s'entendre de toutes les causes, soit que l'état soit purement de raison, ou qu'il soit légal.

Je sais que quelques auteurs comprennent aussi dans le genre de raison, tous les moyens dont on se sert pour décliner la jurisdiction, et pour se mettre hors de cause ; disant que le fait peut se proposer en cette maniere : *J'ai tué cet homme, mais par ordre de l'Empereur. J'ai livré les richesses du temple, mais c'est le tyran qui m'y a contraint. Je ne me suis pas rendu au camp, mais c'est ma mauvaise santé qui m'en a empêché.* Pour moi je ne puis approuver cette opinion ; car en tout cela il ne s'agit point de l'exception déclinatoire, mais de la raison du fait ; ce qui arrive dans presque toutes les causes où l'on se défend d'un crime. De plus, celui qui al-

Digitized by Google

legue ces moyens se renferme dans la qualité; car il soutient qu'il n'a point de tort. De maniere qu'il faut plutôt distinguer deux sortes de qualités, l'une pour le fait, et l'autre pour la personne. Croyons-en donc ceux, à l'autorité desquels Cicéron lui-même a déféré, lorsqu'il a reconnu qu'il n'y avoit que trois questions à faire dans quelque controverse que ce soit : *Si une chose est; ce qu'elle est; quelle elle est.*

C'est ce que la nature nous enseigne elle-même; car nous concevons qu'il faut premierement que nos doutes aient quelque objet : or on ne peut juger, ni de sa nature, ni de sa qualité, si auparavant on ne s'est assuré qu'il existe; mais pour être assurés qu'il existe, nous ne savons pas pour cela ce qu'il est; c'est donc en second lieu ce qu'il faut examiner : reste enfin la qualité, et il n'y a rien au-delà. Toutes les questions imaginables, soit vagues et indéfinies, soit limitées et particulieres, sont comprises dans ces trois chefs; et c'est toujours l'un de ces chefs que l'on discute, quelque genre de causes que l'on traite, soit le démonstratif, soit le délibératif, soit le judiciaire : d'où il s'ensuit que cette division comprend aussi tous les procès, ne s'y agissant que de choses écrites

Digitized by Google

qui donnent lieu à des questions légales ; ou de choses non écrites qui font un état de pure raison. Car de toutes les contestations que l'on porte au barreau, il n'y en a point qui ne se puisse décider par le moyen de la conjecture, ou de la définition, ou de la qualité ; c'est pourquoi absolument parlant, il ne faudroit point d'autre division. Cependant celle dont je me suis servi d'abord étant plus détaillée, me paroît aussi plus commode pour les personnes qui ne sont pas fort versées dans ces matieres. Peut-être n'est-ce pas le plus court chemin et le plus droit ; mais c'est le plus facile et le plus battu.

Que l'on sache donc qu'il y a quatre moyens, que tout orateur doit particulierement considérer dans les causes qu'il entreprend ; car pour commencer par le défendeur, s'il peut nier le fait dont on l'accuse, c'est sans doute la maniere la plus sûre qu'il ait pour se défendre. Ensuite c'est de dire que ce qu'on lui impute n'est point ce qu'il a fait. La troisieme et la plus honnête, c'est de soutenir qu'il a bien fait ; mais si tout cela lui manque, il n'a plus qu'une derniere et unique ressource, qui est de chercher dans le droit un expédient pour échapper à la sévérité des jugements, en faisant voir que l'action

Digitized by Google

est mal intentée. De ce dernier expédient (1) sortent les questions qui regardent tous les moyens de nullité, ou pour mieux dire, tous les subterfuges du droit. En effet, il y a des choses qui ne sont nullement louables de leur nature, et qui ne laissent pas d'être permises par le droit. Ainsi autrefois quand un homme devenoit insolvable, les douze tables permettoient de le livrer à ses créanciers qui avoient droit de partager son corps entre eux; loi cruelle que le temps et la coutume ont abolie: au contraire, il y a des choses justes et raisonnables en elles-mêmes, qui sont néanmoins défendues par la loi, comme la liberté des testaments.

De son côté le demandeur s'en tient à prouver que le fait est; que c'est précisément le fait qu'il dit; que ce fait est injuste, et enfin, que l'action est bien intentée. Cela montre que tous les procès roulent sur les mêmes especes. Il arrive

(1) Suivant la jurisprudence romaine, on étoit obligé de qualifier positivement l'action que l'on intentoit. Il y avoit pour cela de certaines formules, dans lesquelles il falloit se renfermer si précisément, que quiconque y manquoit étoit déchu de sa prétention au fond. C'étoit ce qu'ils appelloient *causâ vel formulâ cadere*. Il y avoit donc plusieurs moyens de nullité qui ne se trouvent pas dans l'ordre judiciaire que nous observons aujourd'hui.

Digitized by Google

seulement que le demandeur fait quelquefois ce que le défendeur est plus accoutumé de faire, par exemple, dans les causes où il s'agit d'une récompense; car alors c'est le demandeur qui fixe l'état de la cause, en soutenant que le fait dont il s'agit est digne de la récompense promise.

Ces quatre points dont je faisois quatre états généraux, se peuvent donc ranger, comme j'ai dit, sous deux genres, qui sont le genre de raison et le genre légal. Le premier est le plus simple, parce qu'il se borne à considérer la nature des choses; c'est pourquoi, dans les affaires qui en dépendent, il suffit de recourir à la conjecture, à la définition, et à la qualité; mais il n'en est pas de même de l'autre. Il faut nécessairement le diviser en plusieurs especes, parce que les loix qu'il comprend sont en grand nombre, et qu'elles ont plus d'une face; car tantôt nous insistons sur les termes de la loi, tantôt sur l'esprit et l'intention du législateur. Quelquefois nous comparons deux loix ensemble, ou nous les interprétons diversement, ou nous les ajustons au fait dont il est question, lors même qu'elles semblent s'y rapporter le moins.

Delà naissent toutes les espèces dont

Digitized by Google

j'ai fait mention (1), et qui sont, tantôt simples, et tantôt mixtes; ensorte pourtant que chacune a quelque chose de particulier qui la distingue. La premiere concerne la lettre et l'esprit de la loi; il est hors de doute que c'est dans la conjecture ou dans la qualité qu'elle se renferme. La seconde, qui se traite par la voie d'induction, est pour les cas où la loi n'a pas une liaison claire et distincte avec le fait; et c'est encore la qualité qui est le principal objet de la dispute. La troisieme est pour les loix qui se contrarient. Il en est de cette espece comme de la premiere. La quatrieme enfin, est pour les loix dont les termes sont ambigus, et c'est la conjecture qui en décide. A l'égard de la définition, elle entre également dans l'un et dans l'autre genre [parce qu'elle a pour objet le sens des mots, comme celui des écritures, *ou de la loi. C.*].

Encore donc que ces especes reviennent aux mêmes principes, néanmoins parce qu'elles ont quelque chose qui leur est propre, je n'empêche point qu'on ne les fasse observer à ceux qui apprennent l'art oratoire, ni qu'on ne leur permette de les appeller états fondés sur la loi, ou

(1) *Ou plutôt :* Delà naissent ces questions qui ne sont que comme des fantômes d'Etats.

Digitized by Google

questions légales, ou certains chefs de moindre étendue; pourvu qu'on ait soin de leur dire qu'après tout, il ne s'y agit d'autre chose que de ce qui est contenu dans les trois points que j'ai marqués. Mais il n'en est pas ainsi de la quantité, de la comparaison et de la relation; car elles se rapportent uniquement au genre de raison, et non au genre légal; c'est pourquoi je tiens qu'il faut toujours les ranger sous la conjecture, ou sous la qualité, comme toutes les questions qui se font touchant le motif, le temps et le lieu. Je traiterai de chacune d'elles en particulier, quand j'aurai commencé à donner des regles sur les points qui sont renfermés dans ma division.

On convient que les causes qui sont simples, n'ont qu'un seul état; mais que les diverses questions qui y entrent, et qui sont, comme j'ai dit, subordonnées à ce qui fait le point essentiel du procès, ont aussi le leur, et qu'une seule peut même en avoir plusieurs. Je crois aussi que l'on peut quelquefois être en doute de l'état dont il est le plus à propos de se servir, lorsqu'on oppose plus d'un moyen de défense à un chef d'accusation. Et comme la meilleure couleur qu'on puisse donner à la narration, est celle qu'il est

Digitized by Google

plus aisé de soutenir; de même j'estime que de tous les états que peut comporter une cause, il faut particulièrement choisir celui que l'orateur sent qu'il défendra le mieux. C'est pour cela que Brutus voulant, à l'imitation de Cicéron, faire un plaidoyer pour Milon, sans autre dessein que d'exercer son éloquence, prit l'affaire tout différemment de Cicéron; car celui-ci soutenoit que Clodius avoit été tué justement, mais pourtant sans la participation de Milon; et au contraire Brutus faisoit triompher Milon d'avoir purgé Rome d'un mauvais citoyen.

A l'égard des causes qui sont doubles, il est certain qu'elles peuvent avoir deux et trois états; tantôt différents, comme lorsque de deux choses on nie l'une, et que l'on soutient l'autre juste; tantôt semblables, comme, par exemple, si on les nioit toutes deux. Et cela arrive, quoiqu'il ne s'agisse que d'un seul point, pourvu qu'il soit contesté entre plusieurs personnes; soit qu'elles aient toutes le même droit, comme celui de parenté; ou qu'elles en aient un différent, comme lorsque deux héritiers demandent une même succession; l'un en vertu d'un testament, l'autre en qualité de plus proche parent.

En un mot, toutes les fois qu'il y a plu-

Digitized by Google

sieurs demandeurs, et que l'on oppose une chose à l'un, une autre à l'autre, il faut nécessairement qu'il y ait multiplicité d'états, comme dans ce sujet de controverse (1) : *Que tout testament conforme aux loix ait son effet ; que les enfants des peres qui meurent sans tester, soient héritiers de leurs peres. Que tout enfant que son pere a renoncé soit exclus de sa succession* (2). *Que tout bâtard, né avant les enfants légitimes, soit tenu pour légitime ; né après les enfants légitimes, qu'il soit seulement citoyen. Permis à tout pere de donner son fils à titre d'adoption. Permis à tout enfant adopté de rentrer dans sa famille, si son pere naturel meurt sans autres enfants.*

Cela supposé, un pere qui de deux fils légitimes avoit renoncé l'un, et donné l'autre à titre d'adoption, vient à avoir un bâtard. Il rappelle à sa succession celui

(1) Cet exemple est si éloigné de notre Jurisprudence, que j'avois cru le devoir supprimer. Mais des personnes fort éclairées m'ayant remontré qu'un traducteur est comptable à toutes sortes de lecteurs, et que peut-être il y en auroit qui trouveroient mauvais que j'eusse passé cet endroit, j'ai pris le parti de ne rien omettre.

(2) Cette Loi est inconnue dans le droit Romain ; ainsi il y a apparence que c'étoit une Loi particuliere aux Grecs, ou inventée à plaisir par les déclamateurs, comme plusieurs autres dont Quintilien fait mention.

Digitized by Google

qu'il avoit renoncé, l'institue son héritier et meurt : tous les trois plaident pour avoir son bien. Par parenthese, les Grecs appellent νόθος un enfant qui n'est pas légitime. Nous autres latins nous n'avons point de mot qui réponde à cette idée, comme Caton le témoigne dans une de ses oraisons ; c'est pourquoi nous sommes obligés d'user d'un mot étranger. Mais poursuivons.

A celui qui est institué héritier, on oppose cette loi : *Que tout enfant que son pere a renoncé soit exclus de sa succession*, ce qui fonde un état de cause pris de la loi et de l'intention du législateur ; car on examine si cet enfant ne peut en aucune maniere hériter de son pere, s'il ne le peut pas quand son pere le rappelle, quand son pere l'institue son héritier.

On allegue au bâtard deux choses, qu'il est né après les enfants légitimes, et qu'il n'est point né avant aucun qui soit légitime ; d'où naissent deux états de causes, l'un de raisonnement ou d'induction ; car voici la question qui se présente : si un enfant né d'une mere illégitime (1) est,

(1) *Traduisez :* Si les enfants qui sont sortis d'une famille (ou par le renoncement du pere, ou par l'adoption d'un étranger) doivent être considérés comme n'étant pas nés. *C.*

Digitized by Google

par rapport aux enfants légitimes, comme s'il n'étoit pas né : l'autre fondé sur la loi et sur l'intention; car on convient que ce bâtard n'est point né avant les enfants légitimes; mais il se défendra par l'esprit de la loi, en disant qu'un bâtard, suivant la loi, doit être censé légitime, lequel est né lorsqu'il n'y avoit plus d'enfants légitimes dans la famille. Il combattra aussi les termes de la loi et dira, que parce qu'il n'est point venu d'enfants légitimes après un bâtard, il ne s'ensuit pas que cela doive nuire à ce bâtard; et voici comme il raisonnera : Supposez qu'il n'y ait pour tout enfant qu'un bâtard, quelle sera sa condition? Sera-t il seulement citoyen? mais il n'est point né après les enfants légitimes. Aura-t-il la qualité de fils? mais il n'est point né avant que son père eût des enfants légitimes. Puis donc que l'on ne peut pas s'arrêter aux termes de la loi, il faut s'en tenir à l'intention. Et l'on ne doit pas s'étonner qu'une seule loi donne lieu à deux états différents; car cette loi est double, et par conséquent équivalente à deux loix.

Venons à celui qui a été adopté; car il veut rentrer dans sa famille, et partager aussi les biens. Premièrement, il aura affaire à l'héritier, qui lui dira : [*Quand*

Digitized by Google

bien même il vous seroit permis de revenir, sachez, etc. C.] *Je suis institué héritier, la succession m'appartient.* La cause est toute semblable à celle que nous avons vue dans la demande formée par celui que le pere avoit renoncé : même genre de question, même état ; car il s'agissoit de savoir si un fils que son pere a renoncé peut hériter. En second lieu, l'héritier et le bâtard lui diront, comme un moyen commun à l'un et à l'autre : *Notre pere n'est point mort sans enfants ; ainsi, aux termes de la loi, vous ne pouvez pas rentrer dans la famille.*

Mais, outre cela, chacun se renfermera dans la question qui lui est propre et particuliere ; car celui qui a été renoncé dira, qu'il n'en est pas moins fils de son pere, et se prévaudra de la loi même, en vertu de laquelle on prétend l'exclure : qu'en effet cette loi seroit superflue, s'il devoit être regardé comme un étranger ; et que comme en qualité de fils, il hériteroit si son pere étoit mort sans tester, aussi le testament peut bien le priver de la succession, mais non pas le dépouiller de la qualité de fils. Delà naîtra un état de définition : qu'est-ce que d'être fils ?

Le bâtard de son côté alléguera que leur pere n'est point mort sans enfants, et le prouvera par les mêmes raisons dont il

Digitized by Google

s'est servi pour soutenir sa demande; peut-être aussi qu'il aimera mieux former un état de définition, en examinant si un fils, parce qu'il est bâtard, cesse d'être fils de son pere.

Voilà donc spécialement deux états [légaux. *C.*] dans une même controverse; l'un d'induction ou de syllogisme, l'autre pris de la loi et de l'intention; et outre cela un état de définition : ou pour mieux dire, les trois seuls états que l'on doive admettre s'y trouvent tout-à-la-fois; état de conjecture dans l'examen de la loi et de l'intention; état de qualité dans l'induction; état enfin de définition qui se fait assez entendre par lui-même.

Toute cause judiciaire renferme aussi un principal chef, un moyen, et une raison fondamentale; car il n'y a point de cause où l'on n'allegue une raison à laquelle le jugement se rapporte, et qui fait tout l'essentiel de l'affaire dont il s'agit. Mais parce que toutes ces choses varient suivant la nature des procès, et qu'elles regardent particulierement le genre judiciaire, je me réserve à en parler, quand nous en serons à cette partie de mon ouvrage. Quant à présent, comme j'ai divisé toutes les causes en trois genres, je vais suivre l'ordre que je me suis prescrit.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Du genre démonstratif qui comprend la louange et le blâme.

Je commencerai par le genre qui sert à louer et à blâmer. Il semble qu'Aristote et que Théophraste qui l'a suivi, en aient fait un genre oisif, qui ne se mêle en rien du gouvernement, et n'a d'autre but que de plaire à l'auditeur; comme en effet c'est tout ce qu'il est permis d'attendre de l'ostentation et du faste dont il prend son nom. Cependant à Rome on lui donne aussi part aux affaires; car les oraisons funebres sont une des fonctions de nos Magistrats, qui souvent en sont chargés par arrêt du Sénat; et de savoir louer ou décrier un témoin, est de quelque conséquence dans les jugements. Les personnes mêmes que l'on cite en justice, ont quelquefois leurs Panégyristes, et ces mémoires qui ont paru contre Pison, contre Clodius, contre Curion, et contre d'autres concurrents de cette importance, quoique pleins de reproches et d'invectives, n'ont pas laissé de tenir lieu d'avis dans le Sénat. J'avoue qu'en ce genre il y a des discours qui sont purement d'éclat,

Digitized by Google

comme ceux que l'on fait à l'honneur des Dieux ou des grands hommes des siecles passés. Et c'est justement ce qui décide la question que nous examinions il y a un moment; car delà il est aisé de juger combien se trompent ceux qui croient que l'orateur ne parle jamais que sur des matieres douteuses. Dira-t-on que les louanges de Jupiter Capitolin, objet éternel des nobles travaux et de l'émulation de nos jeunes orateurs, roulent sur des choses douteuses, ou qu'elles ne sont pas susceptibles des beautés de l'éloquence ?

Mais comme dans un discours fort sérieux, et qui traite d'affaires importantes, la louange a besoin de preuves solides, aussi peut-elle quelquefois s'en passer, et se contenter de l'apparence, où il ne s'agit que de plaire et d'éblouir. Voulez-vous faire voir que Romulus étoit fils du Dieu Mars, et qu'il fut nourri miraculeusement par une louve ? Dites que jetté dans le courant d'un fleuve, les eaux le respecterent. Dites qu'en tout il s'est montré digne fils du Dieu de la guerre. Dites enfin, que les hommes qui vivoient de son temps ont été les premiers à faire son apothéose; vous aurez suffisamment prouvé sa divine extraction. L'orateur peut défendre de même certaines taches qui se trouvent

Digitized by Google

dans la vie des héros; ainsi en louant Hercule, vous excuserez ce que l'on rapporte de lui, qu'il quitta sa peau de lion et sa massue pour prendre honteusement la quenouille et les habits d'Omphale, en imputant cela, non à l'amour dont il étoit possédé, mais à l'état présent de sa fortune et à la nécessité.

Le propre du panégyriste est d'amplifier et d'orner son sujet. Il s'attache principalement à célébrer les dieux et les hommes, sans dédaigner ni les animaux; ni même les choses inanimées. A l'égard des dieux en général, on inspire premierement du respect et de l'admiration pour leur majesté suprême. On descend ensuite dans le particulier : on exalte le pouvoir de chacun d'eux [et les inventions utiles au genre humain. *C.*]. Jupiter, maître du monde, gouverne tout, conduit tout; Mars préside aux combats; Neptune regne sur la mer : l'invention des arts si utile aux hommes, est due à Minerve; celle des lettres à Mercure : Apollon nous a donné la médecine; Cérès le bled et les moissons; Bacchus le vin. Si l'antiquité nous a transmis quelques-uns de leurs faits immortels, on les raconte. On fait valoir aussi leur origine, comme d'être fils de Jupiter; leur ancienneté, comme d'être

Digitized by Google

issus du Chaos; leurs descendants; ainsi Apollon et Diane font honneur à Latone. Dans les uns, l'immortalité est l'appanage de leur naissance; dans les autres, c'est le fruit et la récompense de leur vertu : ce que nous voyons arrivé à la gloire de notre siecle, dans la personne du prince sous le regne duquel nous vivons.

Pour ce qui est des grands hommes, comme ils nous sont plus connus, leur éloge souffre aussi plus de variété. On distingue les temps, celui qui a précédé leur naissance, celui où ils ont vécu; et s'ils ne sont plus, ce qui s'est passé après leur mort. La patrie, les parents, les aïeux, voilà ce qui précede la naissance, et qui peut se considérer en deux manieres. Sont-ils sortis d'un sang illustre? on fera voir qu'ils ont égalé la gloire de leurs ancêtres. Sont-ils nés de parents obscurs? on les louera d'avoir illustré leur nom par l'éclat de leurs actions. A quoi se rapportent encore les présages que l'on a eus de leur grandeur future; par exemple, ce que l'on dit du fils de Thétis, que les oracles consultés sur la destinée de cet enfant, prédirent qu'il surpasseroit son pere.

Les louanges personnelles se tirent des biens de l'ame, des avantages du corps,

Digitized by Google

des qualités extérieures. Ces dernieres sont les moindres, et l'on en parle différemment, selon qu'une personne en est plus ou moins pourvue : tantôt on peint les graces, la force et la bonne mine de son héros, comme fait Homere à l'égard d'Agamemnon et d'Achille : tantôt la foiblesse du corps donne du relief au courage ; ainsi le même poëte nous représente Tidée petit et foible de corps, mais brave et guerrier. Il en est de même des biens de la fortune; car si d'un côté ils donnent du lustre au mérite, par exemple, dans les rois et dans les princes qui, parce qu'ils sont plus puissants que les autres hommes, ont aussi plus d'occasions de bien faire; d'un autre côté, plus on est dénué de ces secours, plus la vertu brille par elle-même.

Mais il faut remarquer que les biens qui sont hors de nous, et que le sort aveugle dispense à son gré, ne rendent point l'homme recommandable par eux-mêmes; c'est le bon usage qu'il en fait. En effet, le pouvoir, les richesses, le crédit, nous fournissant de quoi faire tout le bien et tout le mal que nous voulons, on peut dire qu'ils mettent nos mœurs à l'épreuve la plus délicate et la plus sûre qu'il y ait. Aussi nous rendent-ils toujours

Digitized by Google

ou meilleurs ou pires; au contraire les biens de l'ame ne peuvent jamais qu'être dignes de louange : vaste matiere que l'orateur traite en plus d'une façon. Quelquefois s'attachant à l'ordre des temps et des actions, il suit un homme d'âge en âge, et l'éleve comme par degrés. Dans les premieres années, il loue le naturel; il passe ensuite à l'éducation, aux connoissances acquises, enfin à cet enchaînement merveilleux de dits et de faits qui compose une si belle vue. D'autres fois il réduit tout à certaines vertus principales, telles que sont la justice, la force, la tempérance et les autres. Il assigne à chacune ce qui lui est propre, et ce qu'elle a inspiré de grand à son héros. Laquelle de ces deux manieres est la meilleure, c'est au sujet que nous traitons à nous l'apprendre. On observera seulement que plus un trait est singulier, plus il donne de plaisir et d'admiration à l'auditeur, comme si l'on montre qu'un tel est le seul ou le premier qui ait jamais fait telle chose, ou du moins que fort peu de gens en peuvent partager la gloire avec lui, ou qu'il a passé de beaucoup notre attente, ou que c'est une entreprise qui n'a point été suggérée par un esprit d'intérêt, mais par une élévation d'ame

Digitized by Google

d'ame qui fait que l'on s'oublie soi-même pour penser aux autres.

Quant à la troisieme partie qui comprend ce qui a suivi la mort d'un homme, il n'arrive pas toujours que l'on en parle; outre que les personnes de qui l'on fait l'éloge, souvent sont encore vivantes. Il ne meurt pas tous les jours des hommes à qui l'on puisse dresser des autels ou des statues. Je ne mets pas au rang de ces monuments publics, les livres et les écrits éprouvés par une longue suite d'années; car quelques-uns, comme Ménandre, ont trouvé la postérité plus équitable que ne l'avoit été leur propre siecle. La gloire des enfants rejaillit ordinairement sur les peres, celle des villes sur les fondateurs; les loix rendent célebres ceux qui les ont portées; les arts, ceux qui les ont inventés; les sages institutions, ceux qui en ont été les auteurs. Ainsi le culte des Dieux et nos saintes cérémonies nous rappellent sans cesse le souvenir du pieux Numa; ainsi les faisceaux soumis à l'autorité du peuple Romain, lui rendront éternellement cher le nom de Publicola.

S'agit-il de blâmer, on tient le même ordre, les couleurs seulement sont différentes; car si la roture en plusieurs, fait qu'on les méprise; la noblesse aussi en

Digitized by Google

plusieurs ne sert qu'à rendre leurs vices et plus remarquables et plus odieux. Les devins avoient prédit les malheurs que Pâris devoit causer à sa patrie. Thersite contrefait et disgracié au point que nous le dépeint Homere, devient le jouet et la risée des Grecs. Nirée lâche, Plisthène efféminé, nous apprennent que l'opprobre suit de près la beauté qui n'est point accompagnée de la vertu. L'ame a ses défauts ainsi que ses perfections, et les uns comme les autres se représentent en deux manieres. Il y a des hommes que l'infamie a suivis au-delà du tombeau ; témoin Mélius (1) dont la maison fut rasée après sa mort ; témoin encore Marcus Manlius, dont le nom (2) fut perdu pour toute sa race. Il y en a qui semblent n'être nés que pour le malheur des autres, et la haine qu'ils s'attirent, passe jusqu'à la mémoire de leurs peres. Quelques-uns ont fondé des villes, mais pour éterniser leur honte, en ramassant un peuple abhorré des autres peuples. Tel est l'auteur des superstitions

(1) Spurius Mélius étant soupçonné de vouloir gagner le peuple par ses largesses, et se faire trop puissant, fut tué par Servilius Ahala.

(2) Cela doit s'entendre de ce qu'ils appelloient *prænomen*, Marcus ; car il y a eu depuis plusieurs Manlius.

Digitized by Google

Judaïques (1). D'autres ont porté des loix, mais des loix odieuses, comme celle des Gracques. D'autres ont donné au monde des exemples de méchanceté, qu'il n'avoit point encore vus; comme ce Perse dont on raconte un attentat aussi monstrueux que nouveau, sur une femme de Samos. Ceci est pour les morts.

A l'égard des vivants, le jugement du public regle notre estime; et la bonne ou mauvaise réputation qu'ils se sont faite, autorise la louange ou le blâme que nous leur donnons. Aristote pourtant croit qu'il faut avoir égard au lieu où l'on est, et aux personnes devant qui l'on parle. En effet, il est important de bien connoître la disposition de l'auditeur, ses sentiments, ses préjugés, ses mœurs, afin que les vertus ou les vices qui le révoltent ou qui lui plaisent le plus, se trouvent en la personne qui fait le sujet de notre discours.

Un orateur qui fera ces réflexions ne sauroit manquer de réussir, particulierement s'il a soin de flatter son auditeur par quelques louanges délicates; car c'est le

(1) Il n'est pas étonnant qu'un païen parle ainsi de Moïse et du peuple Juif. La connoissance et le culte du vrai Dieu qui devoit les rendre respectables à toutes les nations, étoit ce qui leur en attiroit la haine.

Digitized by Google

moyen d'en être écouté favorablement : mais autant qu'il est possible, ces louanges mêmes seront liées avec son sujet, au bien duquel il rapportera tout. A Sparte donc, les sciences et l'amour des lettres seront moins estimées qu'à Athenes ; mais en récompense la valeur, la fermeté, la patience, y recevront plus d'applaudissements. Ne vivre que de brigandage et de rapine est honorable chez certaines nations; l'observation des loix fait tout l'honneur des autres. La frugalité ne seroit pas du goût des Sybarites; chez nos anciens Romains le luxe et le faste étoient un crime capital. La même différence se remarque dans les particuliers, qui ne goûteront un orateur qu'autant qu'il s'approchera de leur maniere de penser.

Aristote ajoute encore un précepte, dont Cornélius Celsus semble avoir perverti l'usage, en le portant trop loin; c'est de profiter habilement de je ne sais quelle proximité, qui se trouve entre les vices et les vertus, en les qualifiant d'une certaine façon qui les déguise très-heureusement. Un téméraire passera pour vaillant; un prodigue pour libéral; un avare pour économe : et de même on pourra traiter la valeur de témérité, l'économie d'avarice, ainsi du reste. C'est néanmoins ce que l'o-

Digitized by Google

rateur ne fera jamais, j'entends l'honnête homme, si ce n'est peut-être pour l'utilité publique.

Les villes ont leur éloge de la même maniere que les hommes; car le fondateur en est regardé comme le pere, et leur antiquité les rend beaucoup plus considérables; c'est pourquoi nous voyons des peuples (1) qui se vantent d'être aussi anciens que la terre qu'ils habitent. Ces villes ont même leurs exploits qui se peuvent justement louer ou blâmer: et ces considérations sont générales pour toutes les villes; mais il y en a de particulieres qui se tirent de leur situation, de leurs forces, de leurs habitants, dont la gloire fait celle de l'Etat, comme la gloire des enfants fait celle des peres. On loue les ouvrages publics et les édifices; sur quoi il se présente plusieurs choses à considérer, la décence, l'utilité, la beauté de ces ouvrages, et la réputation du fondateur: la décence dans les temples; l'utilité dans les murs et les remparts; la beauté dans les uns et dans les autres, qui deviennent encore plus considérables par le mérite et la réputation du fondateur.

On loue encore de certains endroits

(1) Par exemple, les Athéniens; c'est ce que signifie le mot *indigenæ*.

Digitized by Google

que la nature, ce semble, a pris plaisir à embellir; témoin cette magnifique description que Cicéron fait de la Sicile. On peint ces lieux aussi avantageux qu'agréables; avantageux par la température de l'air, par la fertilité de la terre, par les richesses, par l'abondance, par le commerce; agréables par leur assiette, par leurs ports, par leurs plaines, par leur aspect, et par tout ce qui peut charmer les yeux. On loue généralement toutes les actions et les paroles qui sont dignes de mémoire. Enfin que ne loue-t-on pas? Les médecins ont fait l'éloge de certains aliments: le sommeil et la mort même ont eu le leur. Comme donc je ne conviens pas que le genre démonstratif se borne uniquement aux choses honnêtes, aussi je crois que s'il le faut renfermer dans l'un de ces trois états dont j'ai parlé, c'est particulierement dans la qualité. Encore tous les trois s'y peuvent-ils rencontrer, et Cicéron observe que César s'en est servi contre Caton. Enfin on peut dire que ce genre approche un peu du genre délibératif, parce que les mêmes choses qui se louent en l'un, se persuadent en l'autre.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Du genre délibératif.

J'ADMIRE aussi que quelques auteurs aient restreint le genre délibératif à la seule utilité ; si c'étoit une obligation de le réduire à un seul objet, je m'attacherois plutôt au sentiment de Cicéron, qui lui donne l'honneur et la dignité en partage. Je suis même persuadé que ces auteurs, conformément à la belle maxime des Stoïciens, ne connoissent rien d'utile que ce qui est honnête ; opinion que j'embrasserois volontiers moi-même, si nous avions toujours affaire à des hommes sages et vertueux ; mais par malheur ni le peuple, ni les esprits grossiers qui font toujours le plus grand nombre, ne sont point capables de sentiments si élevés. Comme donc c'est à eux que nous sommes le plus souvent obligés d'adresser la parole dans les délibérations, nous ferons mieux de distinguer ces idées, et de parler comme tout le monde parle.

En effet, combien de choses paroissent louables, que l'on ne trouve pas fort utiles ; et combien d'autres sont honteuses, qu'une utilité apparente nous détermine à

Digitized by Google

approuver? La paix de Numance (1) et la capitulation de Caudium en sont des preuves. Je ne crois pas même que ce genre puisse être renfermé dans la qualité, bien qu'elle comprenne toutes les questions qui concernent l'utile et l'honnête; car souvent l'état de conjecture, et celui que nous avons appellé de définition, y trouvent place. Quelquefois aussi l'on y traite des loix, principalement dans les délibérations particulieres, lorsqu'on examine si telle chose est permise. Laissons la conjecture, nous la reprendrons ensuite, et nous en parlerons amplement. N'avons-nous pas un exemple de la définition dans une oraison de Démosthène, lorsqu'il fait voir aux Athéniens que ce n'est pas un présent, mais une restitution que Philippe leur fait, en leur rendant Halonèse? Et quand Cicéron, dans ses Philippiques, définit ce que c'est que tumulte, n'agite-t-il pas une question semblable aux matieres de droit, lorsqu'au sujet de Servius Sulpitius il met en délibération, s'il ne faut décerner des statues qu'à ceux qui ont péri par le fer dans leurs ambassa-

(1) Le Sénat trouva cette paix et cette capitulation si honteuse, qu'il ne voulut pas les ratifier, et qu'il livra aux ennemis Hostilius Mancinus et Posthumus, qui les avoient acceptées.

Digitized by Google

des ? Le genre délibératif embrasse donc le passé comme l'avenir. A l'égard de ses fonctions, elles consistent à persuader et à dissuader.

Ce genre n'a pas toujours besoin d'un exorde en forme, comme les actions du barreau ; par la raison que tout homme qui demande conseil, est censé disposé à l'écouter : mais on y emploie pourtant une sorte d'exorde ; car il ne faut jamais entrer brusquement en matiere, ni suivre sa fantaisie pour guide, parce qu'en toute sorte de discours il y a toujours quelque chose, par où naturellement on doit commencer. Au Sénat et dans l'assemblée du peuple, on tient la même conduite que devant les juges ; c'est-à-dire, que d'abord on tâche de s'insinuer dans l'esprit de l'auditeur, et de se le rendre favorable. Faut-il s'en étonner, puisque dans les panégyriques, où il s'agit, non d'affaires sérieuses, mais seulement de donner des louanges, on ne laisse pas de pratiquer la même chose ?

Aristote croit avec raison qu'ici, à l'imitation des plaidoyers, on peut fort bien commencer par une modeste comparaison de soi avec l'orateur qui est d'avis différent ; quelquefois aussi par exagérer ou diminuer l'importance de l'affaire qui tombe

Digitized by Google

en délibération. Et selon lui dans les pieces du genre démonstratif on est moins gêné; car tantôt l'exorde y est amené de loin, comme dans le discours d'Isocrate à la louange d'Hélene; tantôt on le tire d'un sujet qui a quelque ressemblance avec le nôtre, comme fait encore cet orateur dans son Panégyrique (1) d'Hélene, où il commence par se plaindre de ce que la beauté du corps trouve plus d'adorateurs, que la beauté de l'ame. Gorgias aussi dans son Olympique, débute par louer ceux qui ont institué des jeux, si dignes du concours et de l'émulation de tant de peuples. C'est sans doute à leur exemple que Salluste, qui a décrit la guerre de Catilina, et celle de Jugurtha, nous conduit à l'une et à l'autre par des avant-propos qui, ce me semble, n'ont rien de commun avec son sujet. Mais pour revenir au genre délibératif, lors même que nous y emploierons un exorde, il faut qu'il soit court, et que l'on puisse l'appeller plutôt un début, un commencement, qu'un exorde.

S'il se renferme dans le particulier, il ne demande point de narration, au moins de la chose dont on délibere: la raison en

(1) C'est dans son discours à la louange d'Hélene, qui est différent du panégyrique du même orateur. *L.*

Digitized by Google

est claire; c'est qu'une personne qui cherche conseil, sait apparemment quel en est le sujet. Il peut y avoir néanmoins des circonstances étrangeres qui aient rapport à la délibération présente, et dont le récit se souffre. Mais lorsqu'il est question de haranguer le peuple, alors une narration qui expose toute la suite d'une affaire, est ordinairement de saison. C'est même le temps, ou jamais, d'employer les couleurs les plus vives et les mouvements les plus pathétiques; car il faut tantôt exciter la colere du peuple, et tantôt la réprimer; lui donner, selon le besoin, des sentiments de crainte et de défiance, ou de force et de courage, de haine et d'indignation, ou de paix et d'amour; quelquefois le toucher, l'attendrir, quand, par exemple, on veut l'engager à secourir une place assiégée et réduite à la derniere extrémité; ou le rendre sensible aux malheurs d'une ville alliée, qui vient d'essuyer les fureurs de la guerre.

Mais ici l'opinion que l'on a de l'orateur fait beaucoup; car celui-là doit être plus sage, plus homme de bien qu'un autre, qui veut que l'on s'en fie à lui sur ce que nous avons de plus cher au monde, l'honneur et l'intérêt. Au barreau plusieurs croient qu'il est permis de suivre un peu

Digitized by Google

sa propre inclination ; au contraire pour donner conseil, on convient qu'il ne faut écouter que sa conscience et que la vérité.

La plupart des rhéteurs grecs n'ont traité cette matiere que par rapport aux délibérations publiques et au gouvernement de l'Etat. Cicéron même s'en tient presque là. Il suppose qu'un orateur n'a guere à parler que de la paix ou de la guerre ; de troupes à lever ou à entretenir ; d'ouvrages qui regardent le bien public ; de contributions et de subsides. C'est pour cela qu'il veut sur-tout que l'orateur connoisse à fond les forces d'un état, ses coutumes et ses mœurs, afin de tirer de la nature même des choses et de la disposition des esprits, des motifs propres à persuader. Pour moi je trouve la matiere et plus étendue et plus variée ; car il y a bien des sortes de délibérations, comme il y a bien des sortes de personnes qui déliberent. S'il s'agit donc de persuader ou de dissuader, il faut premierement faire trois réflexions ; l'une sur l'affaire que l'on met en consultation ; l'autre sur la personne qui consulte, et la troisieme sur la personne qui est consultée.

Quant à l'affaire dont on délibere, ou il est certain qu'elle est faisable, ou il est incertain. S'il est incertain, cela même

Digitized by Google

fera toute la question, ou du moins la principale; car il arrive souvent que l'on prouve en premier lieu qu'une chose n'est pas à faire, quand même elle seroit faisable; et en second lieu, qu'elle n'est pas faisable. Or cette derniere question fait un état de conjecture; quand, par exemple, on a proposé si on pouvoit couper l'Isthme de Corinthe; s'il y avoit moyen de faire un pont à Ostie; si Alexandre pouvoit encore trouver des terres au-delà de l'Océan. Quelquefois on convient de la possibilité d'une entreprise, et cependant la question ne laisse pas de rouler sur des conjectures; comme lorsqu'on examine si les Romains se rendront maîtres de Carthage; si Annibal abandonnera l'Italie, au cas que Scipion porte la guerre en Afrique; si les Samnites demeureront fideles, quand les Romains auront mis bas les armes. Il y a de certaines choses qui peuvent arriver, et qui même, selon toute apparence, arriveront; mais c'est dans un autre temps, dans un autre lieu, d'une autre maniere; et tout cela donne encore lieu aux conjectures.

Que si cet état ne sauroit convenir, voici d'autres réflexions que l'on peut faire. Premierement on consulte une affaire ou pour elle-même, ou pour ses suites et

Digitized by Google

ses circonstances. Pour elle-même ; par exemple, si l'on établira un fond pour entretenir les gens de guerre aux dépens de la République, et cette délibération sera simple. Pour ses suites et ses circonstances, qui sont de deux sortes; les unes sont des raisons pour faire une chose, comme lorsque le Sénat a délibéré s'il falloit livrer les trois Fabius aux Gaulois, qui autrement menaçoient de nous déclarer la guerre. Les autres sont des raisons pour ne la pas faire, comme, si nous supposons que César délibere s'il marchera en Allemagne, malgré la consternation où sont ses soldats, qui font déja leur testament, comme s'il les menoit à la boucherie : et ces sujets de délibération sont doubles; car dans le premier on insiste sur ce que les Gaulois nous déclareront la guerre. Mais on peut encore agiter cette autre question, si indépendemment du juste ressentiment des Gaulois, il n'est point à propos de livrer ces trois Ambassadeurs, qui députés de la République pour ménager un accommodement, ont exercé des actes d'hostilité, engagé le combat, et tué le Roi vers lequel on les avoit envoyés. Dans le second, César n'est en peine de prendre son parti, qu'à cause du trouble et de l'épouvante où il voit ses

Digitized by Google

soldats ; et néanmoins on peut délibérer s'il feroit bien de passer en Allemagne, quand même son armée seroit disposée à le suivre. Mais dans ces sortes de délibérations, il faut toujours commencer par la question principale, et qui, toute circonstance à part, fonde un doute raisonnable.

Quelques-uns distinguent trois motifs de persuasion ; *ce qui est honnête, ce qui est utile, ce qui est nécessaire.* Pour moi, je retranche le troisieme ; car à quelque épreuve que l'on nous mette, on peut bien nous tourmenter, mais non pas nous obliger à rien faire malgré nous ; et c'est pourtant de quoi il s'agit. Reste donc d'appeller contrainte ou nécessité, ce que nous faisons pour éviter un plus grand mal. Mais à proprement parler, c'est raison d'intérêt et non de nécessité. Par exemple, une armée formidable assiege une place ; la garnison affoiblie par de fréquentes sorties, et réduite à l'extrémité, délibere de se rendre : on tient conseil de guerre, et l'on dit, il faut nécessairement se rendre ; pourquoi ? parce qu'autrement il faut périr. Donc pour cela même ce n'est pas une nécessité, puisqu'il est permis de vouloir périr, plutôt que de se rendre. Et de fait, ni les Sagontins, ni ces braves Opiter-

Digitized by Google

giens, qui furent enveloppés par la flotte ennemie, ne se sont point rendus. Ainsi, même dans ces rencontres, la question roulera uniquement sur l'utile, ou tout au plus elle embrassera l'utile et l'honnête. Mais, dira-t-on, n'est-ce pas une nécessité de se marier à qui veut avoir des enfants? Qui en doute, et que s'ensuit-il? Car cet homme qui veut avoir des enfants, ne sauroit ignorer qu'il doit nécessairement se marier, et il n'a point à délibérer. De quelque maniere donc qu'on le prenne, la nécessité, non plus que l'impossibilité reconnue, ne peut jamais comporter de conseil, parce que toute délibération suppose un doute : c'est pourquoi j'approuve ceux qui mettent le possible au lieu du nécessaire.

On voit assez, sans que je le dise, que ces trois motifs n'entrent pas toujours dans une affaire; cependant, comme s'ils n'étoient pas suffisants, plusieurs auteurs y en ajoutent encore d'autres, et nous donnent pour nouvelle division, ce qui n'est qu'une subdivision de la premiere. En effet, ce qui est permis, ce qui est juste, ce que demande la piété, l'équité, la clémence, etc. peut se rapporter à l'honnête, comme l'espece à son genre. De même, qui dit facile, important, sûr,

Digitized by Google

agréable, dit à-peu-près ce que nous entendons par utile. Toutes ces especes sont autant de lieux qui naissent de la contradiction que souffre la chose dont on délibere. Cela est utile : oui ; mais désagréable, difficile, peu important, dangereux. Quelques-uns néanmoins veulent que ce qui est purement agréable, puisse faire un motif à part, comme si l'on délibéroit d'instituer des jeux, et de bâtir un théâtre. Pour moi je ne puis pas croire qu'il y ait un homme assez asservi à la volupté, pour ne proposer d'autre vue que le plaisir, aux personnes qu'il entreprend de persuader. On commence toujours par quelques réflexions plus sérieuses. Si l'on institue des jeux, c'est à l'honneur des Dieux : si l'on propose d'élever un théâtre, c'est afin de procurer au peuple un honnête divertissement, et parce qu'il est bon d'interrompre un peu notre travail, pour nous disposer à le reprendre avec plus d'application et de courage ; mais si l'on ne bâtit une place commode et spacieuse, quelle confusion, quel désordre ? On y intéressera même la Religion ; ce théâtre sera comme un temple, où l'on viendra célébrer une sorte de fêtes.

Il y aura des occasions où l'on conseillera de préférer l'honnête à l'utile ; d'autres

Digitized by Google

où l'on conseillera le contraire. Par exemple, nous exhorterons ces Opitergiens à se défendre jusqu'à l'extrémité, quoiqu'il leur en doive coûter la vie. Et dans un pressant besoin de l'Etat, comme au temps de la seconde guerre de Carthage, nous serons d'avis que l'on enrôle nos esclaves. Mais ni dans l'un ni dans l'autre cas, l'orateur n'exposera pas tout-à-fait les choses comme elles sont. Il ne conviendra jamais qu'il y ait ni le risque, ni la honte qu'il paroît y avoir à suivre le parti qu'il conseille. S'il veut donc que l'on fasse porter les armes à nos esclaves, il dira que la nature nous a tous faits libres, et formés de la même matiere; que ces hommes que nous méprisons tant, sont hommes comme nous, et que peut-être descendent-ils de gens qui nous valoient bien. A l'égard des Opitergiens, comme il n'y a pas moyen de leur cacher le danger où ils sont, à cette connoissance du moins il opposera d'autres raisons : par exemple, que s'ils se rendent, ils périront d'une maniere encore plus cruelle, soit par la perfidie de l'ennemi qui leur manquera de parole, soit que César demeure victorieux, à quoi il y a plus d'apparence.

Mais quand deux motifs sont si opposés, on les concilie, ou on les rapproche,

Digitized by Google

en substituant d'autres noms et d'autres idées; car l'intérêt est compté pour rien dans le sentiment de ceux qui, non contents de dire que l'honnête est toujours préférable à l'utile, veulent de plus qu'il n'y ait d'utile que ce qui est honnête. Et de même ce que nous appellons gloire et honneur, les partisans de l'intérêt le traiteront d'ambition, de vanité, de chimere; faussement à la vérité, mais pourtant avec quelque sorte de vraisemblance.

Tantôt on compare ce qui est utile avec ce qui ne l'est pas; tantôt aussi deux choses utiles ou préjudiciables se comparent ensemble, afin de choisir le plus ou le moins dans l'une ou dans l'autre. La difficulté peut croître encore; car il arrive quelquefois qu'il y a trois sujets de délibération; comme lorsque Pompée, après la bataille de Pharsale, délibéra s'il iroit chez les Parthes, ou en Afrique, ou en Egypte.

Il est question de savoir alors, non pas si l'un vaut mieux que l'autre, mais lequel des trois est le plus expédient, ou bien au contraire le plus dangereux. En effet, il y a nécessairement du plus et du moins: qu'un dessein soit avantageux de tout point, l'esprit n'est plus en suspend; il n'y a ni contradiction, ni embarras, ni doute. Ainsi toute délibération, à proprement parler, n'est qu'une comparaison.

Digitized by Google

Il faut examiner aussi quelle fin on se propose, et par quel moyen on prétend y arriver, afin de juger s'il n'y a pas plus d'incommodité dans le moyen, qu'il ne se trouve d'avantage dans la fin. J'ajoute que l'utilité se considere par rapport au temps, au lieu, aux personnes, à la maniere et au tempérament. Il est expédient de faire cela : oui; mais non pas à présent, non pas ici, ni pour nous, ni contre tels, ni de cette maniere, ni jusqu'à ce point. Voilà pour la chose dont on délibere.

Venons aux personnes, soit celle qui consulte, soit celle qui est consultée. Ce qu'il y faut principalement observer, ce sont les bienséances. Ainsi, quoique l'exemple soit ici d'un grand poids, parce que rien ne détermine les hommes à faire une chose, comme de leur montrer que d'autres l'ont faite avant eux, et s'en sont bien trouvés; cependant il est bon de voir quels exemples on cite, et à qui on les cite; car les esprits ne sont pas tous disposés de la même façon. Ou ce sont plusieurs personnes assemblées en corps qui déliberent, ou ce sont des particuliers; lequel des deux que l'on suppose, on a besoin d'un égal discernement. Vous ne haranguerez pas le sénat, comme vous haranguériez le peuple; ni les Romains, comme les Fide-

Digitized by Google

nâtes ; ni les Grecs, comme vous feriez des Barbares. Et pour les particuliers, il importera fort que vous conseilliez à Marius de briguer les charges, ou que ce conseil s'adresse à Caton ; que Scipion délibere de la maniere de faire la guerre, ou que ce soit Fabius.

On aura donc égard au sexe, à l'âge, à la dignité des personnes, et sur-tout aux mœurs, qui est ce qui nous distingue le plus. La vertu se persuade aisément à qui aime la vertu ; mais il sera difficile de la faire embrasser à des hommes vicieux et corrompus. Pour y réussir, il faut premierement éviter le reproche, et se donner bien de garde de leur faire sentir le peu d'estime que l'on a pour eux. En second lieu, on les engagera à faire le bien, non pour l'amour du bien ; des hommes de ce caractere sont peu touchés d'une vue si pure ; mais ou par le desir de la gloire, et le soin de leur réputation ; ou, si cela ne les pique pas assez, par les avantages qu'ils en retireront ; ou enfin, et c'est peut-être le plus sûr, par la considération des malheurs dont ils sont menacés, s'ils prennent un parti contraire à celui que nous leur conseillons : car outre qu'il est aisé d'intimider ces ames basses, je ne sais si la crainte du mal n'a point naturellement

Digitized by Google

plus de force sur la plupart des hommes, que l'espérance du bien : de même que la plupart connoissent plus aisément le vice que la vertu.

Quelquefois on portera de très-honnêtes gens à des actions qui ne sont pas fort honnêtes; et l'on en portera d'autres qui ne sont pas si vertueux, à ne chercher que leur propre intérêt. Je n'ignore pas ce que va penser le lecteur. Est-ce donc là ce que vous enseignez, dira-t-il, et croyez-vous cela permis? Je pourrois me justifier en alléguant l'autorité de Cicéron, qui écrit à Brutus en ces termes : *Pouvant conseiller, comme je le puis, à César plusieurs choses très-louables, me loueriez-vous moi-même si je le faisois? Nullement; car tout homme qui conseille autrui, ne doit envisager que l'intérêt de celui qui le consulte. Mais le parti opposé est plus honnête? Il est vrai; mais c'est une considération à laquelle on n'est pas toujours obligé d'avoir égard.*

Toutefois cette question mérite d'être examinée plus à fond, et ne regarde pas seulement le sujet que nous traitons présentement; c'est pourquoi je réserve à la traiter dans mon douzieme livre, qui sera le dernier de cet ouvrage. Après tout, je ne prétends autoriser personne à rien faire jamais contre son devoir. Ainsi, jusqu'à

Digitized by Google

ce que je m'explique, ce que j'en ai dit ne sera d'usage, si l'on veut, qu'aux écoles et dans des sujets purement imaginés. Car encore est-il bon de connoître les ruses qu'employent le mensonge et l'injustice, afin de s'en garantir, et de mieux défendre la justice et la vérité.

Cependant si l'on s'avise de vouloir porter un homme d'honneur à des actions indignes de lui, qu'on se souvienne au moins de ne les lui pas représenter telles qu'elles sont, comme nous voyons faire à quelques déclamateurs. Ils exhorteront le fils du grand Pompée à faire le métier de Pirate, par la seule raison que c'est un métier infâme. Il faut toujours donner de belles couleurs aux desseins les plus criminels, quand même on auroit affaire à des gens à qui le crime ne coûte rien; car il n'est point de si méchant homme qui n'ait honte de le paroître. Aussi dans Salluste, Catilina a grand soin de nous faire entendre que c'est, non une mauvaise volonté, mais seulement le dépit et une juste indignation qui lui met les armes à la main. De même Atrée s'écrie dans Varius :

Un crime nécessaire est toujours excusable.
Accablé de malheurs, dans cette extrémité
Je ne consulte plus que la nécessité.

Digitized by Google

A combien plus forte raison doit-on avoir ces ménagements, pour des personnes qui ont l'honneur en recommandation? Si vous conseillez donc à Cicéron de recourir à la clémence de Marc-Antoine, ou même de brûler ses Philippiques, pour obtenir sa grace qui lui est offerte à ce prix, vous ne devez pas insister sur l'amour de la vie. Car supposé que ce motif doive le toucher, il le touchera bien sans que vous vous en mêliez: mais vous pourrez fort bien l'exhorter à conserver ses jours pour l'amour de la République. Il aura besoin d'un prétexte comme celui-là, pour ne pas rougir de telles prieres. César délibere s'il prendra le diadême. Voulez-vous l'y engager? Dites-lui que Rome ne peut désormais se passer d'un maître. Quiconque médite un crime, ne cherche qu'à le faire avec moins de honte.

Mais il est de conséquence aussi, que celui qui conseille ne sorte point de son caractere. Si c'est un homme de poids, que l'âge, l'expérience, une haute réputation, les emplois, la naissance rendent recommandable, on attendra de lui toute autre chose que l'on ne feroit d'un homme ordinaire. Il doit prendre garde à ne se point démentir, et à faire que ses paroles répondent à l'idée que l'on a de sa personne.

Au

Digitized by Google

Au contraire un orateur qui n'est relevé par aucun de ces avantages, sera obligé de s'y prendre d'une maniere plus douce et plus modeste. Ce qui s'appelle liberté dans l'un, passeroit pour témérité dans l'autre. Au premier la seule autorité suffit, et le second n'est pas trop fort avec toute la raison possible.

C'est ce qui me fait dire que les Prosopopées sont très-difficiles ; car outre qu'elles doivent s'assujettir aux regles que je viens de donner, comme toutes les pieces du genre délibératif, il faut de plus que les caracteres y soient exactement observés. En effet, que vous représentiez César, Cicéron et Caton opinant sur une même affaire, vous les ferez parler à leur maniere, et tous trois différemment. Mais c'est aussi un exercice des plus utiles qu'il y ait, en ce qu'il nous forme à deux choses à la fois, et qu'il est d'un secours infini à ceux qui s'adonnent à la poésie ou à l'histoire. Cependant je crois qu'il est encore plus nécessaire aux orateurs : car combien de harangues et grecques et latines, que de grands hommes ont faites, non pour eux, mais pour autrui ; et dans lesquelles il leur a fallu s'accommoder aux mœurs, et à l'état des personnes qui venoient implorer le secours de leur éloquence ? Cicéron

Digitized by Google

écrivant pour Pompée, pour Appius, et pour tant d'autres, pensoit-il de même dans ces différentes occasions, et ne jouoit-il qu'un seul personnage ? ou plutôt travaillant d'après l'idée qu'il s'étoit faite de leur fortune, de leurs actions, de leurs mœurs, ne les représentoit-il pas au naturel ? De sorte qu'en leur prêtant son génie, il les faisoit parler à la vérité beaucoup mieux qu'ils n'eussent fait, mais pourtant sur le ton qu'il leur convenoit de faire. C'est qu'un discours péche également pour n'avoir pas de convenance avec celui qui le prononce, comme pour n'en pas avoir avec le sujet qui y est traité. Aussi admire-t-on dans Lysias l'air de naïveté qu'il savoit donner à ce qu'il écrivoit, ajustant divinement bien ses pieces au peu d'habileté de ceux qui s'en devoient servir.

Et c'est particulierement aux déclamateurs à étudier ces convenances ; car il est rare qu'ils parlent comme avocats ; mais se mettant eux-mêmes à la place des parties, il n'y a sorte de rôle qu'ils ne jouent. On les voit representer tous les jours, tantôt un pere de famille, tantôt un fils, un vieillard, un financier, un avare, un plaisant, un superstitieux, un poltron, un homme incommode et fâcheux, ou doux et

Digitized by Google

facile. Je ne sais si un comédien fait plus de différents personnages sur le théâtre, qu'ils n'en font dans leurs déclamations; et ces expressions de caracteres si divers, sont autant de Prosopopées. J'en fais mention ici, parce qu'à la personne près, on peut les regarder comme de vraies délibérations. Encore même cette différence ne se trouve pas toujours; car on feint quelquefois des matieres de controverse, tirées de l'histoire, et pour donner plus de poids aux choses, on introduit de véritables acteurs qui parlent eux-mêmes.

Je n'ignore pas qu'aux écoles, pour exercer les jeunes gens en plus d'une maniere, ces controverses sont de deux sortes. On leur en propose de poétiques, comme, par exemple, Priam qui vient supplier Achille de lui rendre le corps de son fils; et d'historiques, comme Sylla qui se démet de la dictature dans l'assemblée du peuple. Mais ni les unes ni les autres ne sont pas plus du genre judiciaire que des deux autres; car prier, déclarer, rendre compte, c'est ce qui entre également dans les trois genres de causes, suivant qu'il en est besoin, et que le sujet le demande. Souvent même tout cela se fait par l'organe des personnes que nous mettons sur la scene, et que nous faisons parler, comme

Digitized by Google

il nous convient qu'elles parlent. C'est ainsi que Cicéron, plaidant pour Célius, fait tout-à-coup sortir du tombeau l'aveugle Appius, ce vénérable vieillard, pour faire une sévere réprimande à Clodia; ensuite de quoi vient le jeune Clodius, qui plus traitable, donne aussi à sa sœur des conseils plus conformes à son inclination.

On imagine encore aux écoles certaines matieres de délibération qui approchent fort des plaidoyers, et où le genre délibératif et le judiciaire ont presque une égale part; comme lorsqu'on examine en présence de César, s'il est à propos de faire mourir Théodote (1); car alors on accuse et l'on défend; ce qui est le propre du genre judiciaire : cependant la question se traite par rapport aux intérêts de César; on demande si la mort de Pompée lui est avantageuse; s'il est à craindre que Ptolémée lui déclare la guerre, au cas qu'il fasse mourir Théodote; si cette guerre convient à l'état présent de ses affaires : si ce n'est point trop hazarder que de l'entreprendre; si elle ne seroit point de trop longue durée; ou bien, par rapport à sa gloire, si ce n'est pas une action digne de

(1) Ce Théodote avoit été précepteur de Ptolémée. Ce fut lui qui conseilla ce Prince de faire mourir Pompée, et d'envoyer sa tête à César.

Digitized by Google

César, que de venger la mort de Pompée; s'il rendra sa propre cause moins juste, en avouant que ce grand homme ne méritoit pas une fin si misérable. Et comme ces sujets de délibération sont souvent imaginaires, aussi sont-ils quelquefois très-réels.

Mais nos déclamateurs ne font pas pour une faute, lorsqu'ils ont à traiter des discours de cette sorte. Ils se persuadent qu'ils sont fort différents des plaidoyers, et que le style en doit être aussi tout différent. Sur ce principe, ni insinuation, ni douceur dans l'exorde; une fougue continuelle dans la suite, un choix de mots outré, et les essais qu'ils nous donnent en ce genre, toujours beaucoup plus courts que ceux du genre judiciaire. Pour moi, comme je suis persuadé que dans les délibérations, on peut se passer d'un exorde en forme, pour les raisons que j'ai dites; aussi je ne vois pas à quoi sert de s'emporter d'abord, et de faire le furieux. Je croirois au contraire qu'un homme de bon sens, qui est prié de dire son avis; bien loin de le prendre d'un ton si haut, doit s'étudier à gagner par un début honnête et modeste, les personnes devant qui il parle. Pourquoi aussi mettre tant de feu, de rapidité et de violence, dans la chose du monde qui demande le plus de modération et de sa-

Digitized by Google

gesse? Je sais que très-souvent dans les plaidoyers le feu de l'orateur se cache, ou se rallentit à l'exorde, à la narration, et aux arguments; quoique ce feu soit peut-être la seule chose qui distingue les exercices du barreau d'avec ceux dont nous parlons, quant à la maniere de prononcer: cependant ceux-ci doivent avoir encore plus d'égalité, bien loin d'être si tumultueux et si violents.

Pour la richesse et la magnificence des termes, un déclamateur ne doit pas plus la rechercher ici qu'ailleurs: à la vérité il la trouve ordinairement dans son sujet. Car, maître de le choisir à son gré, il aimera mieux faire parler des Rois ou des Princes, ou le Sénat et le peuple Romain, que des particuliers sans nom. Et l'importance de la matiere donnera naturellement de l'élévation et de l'éclat à ses paroles, par la proportion qu'il doit y avoir entre l'un et l'autre. Mais il n'en est pas de même des vraies délibérations; c'est pourquoi Théophraste recommande si fort d'en bannir sur-tout l'affectation: en quoi il a suivi le sentiment de son maître, bien qu'il l'abandonne souvent sans scrupule.

Aristote croit en effet que de tous les genres de causes, celui où l'orateur brille

Digitized by Google

le plus, c'est le démonstratif, et ensuite le judiciaire : la raison qu'il en donne, c'est que le premier est fait uniquement pour l'ostentation, et que le second a besoin de tout l'art imaginable, dans la nécessité où il est quelquefois d'en imposer pour réussir ; au lieu que dans les conseils il ne faut que de la prudence et de la droiture. A l'égard du panégyrique, je suis fort de son avis, et je ne connois aucun auteur qui n'y souscrive. Mais pour les délibérations et les jugements, il me semble après tout, que le mieux est d'accommoder sa maniere de parler à son sujet. Nous voyons que les Philippiques de Démosthène n'ont pas de moindres beautés que les plaidoyers. Nous voyons que Cicéron est également éloquent, soit qu'il accuse, qu'il défende, ou que, consulté sur les affaires de la république, il dise son avis dans l'assemblée du peuple ou dans le Sénat. Voici néanmoins ce qu'il dit lui-même de la maniere de traiter le genre délibératif : *Que l'orateur y parle toujours avec dignité ; que des pensées judicieuses fassent l'ornement de son discours, plutôt que des expressions fleuries.* Du reste on convient que si les exemples sont jamais de saison, c'est particulierement dans les conseils : la raison en est claire ; c'est que d'ordinaire

Digitized by Google

le passé nous répond de l'avenir, et que nos raisonnements ne peuvent guerre avoir de meilleur garant que l'expérience.

Pour ce qui est de la longueur ou de la briéveté que doivent avoir ces sortes de discours, ce n'est point le genre de matiere qui en décide, mais la qualité; car si communément dans les délibérations la question est plus simple, aussi dans les jugements est-elle souvent de moindre conséquence.

Je suis assuré que tout ce que j'ai dit ici se trouvera véritable, si au lieu de passer sa vie sur des traités de rhétorique, on prend la peine de lire, je ne dis pas seulement les orateurs, mais les historiens qui sont pleins de belles harangues, faites à dessein de persuader quelque entreprise, ou d'en dissuader. On verra dans ces pieces du genre délibératif, des exordes qui n'ont rien de brusque ni d'emporté; souvent dans les plaidoyers beaucoup plus de feu; l'élocution toujours proportionnée à la matiere dans l'un et dans l'autre, et quelquefois des délibérations beaucoup plus longues que bien des causes judiciaires. On n'y remarquera même aucun des défauts qui se trouvent dans la plupart de nos déclamateurs, comme de se déchaîner contre ceux qui osent les contredire; et de

Digitized by Google

sembler déterminés à n'approuver jamais rien de ce qu'ont pensé ceux qui les consultent : gens indiscrets et farouches, qui ne savent que gronder, où il est question de conseiller. Que les jeunes gens surtout prennent ces réflexions pour eux, et qu'ils en fassent leur profit, s'ils ne veulent perdre leur temps en s'accoutumant à une maniere de haranguer, dont il faudra qu'ils se désaccoutument tôt ou tard. Lorsque dans la suite ils seront appellés au conseil de leurs amis, qu'ils opineront dans le sénat, ou que le prince leur fera l'honneur de les consulter, leur propre expérience leur apprendra ce qu'ils refusent peut-être de croire sur la foi des préceptes.

CHAPITRE IX.

Des parties d'une cause judiciaire, ou d'un plaidoyer.

PARLONS maintenant du genre judiciaire, celui de tous qui a le plus d'étendue et de variété. Demander et défendre sont les deux devoirs dans lesquels il se renferme. Mais la plupart des auteurs lui donnent cinq parties, l'exorde, la narration, la preuve ou la confirmation, la

Digitized by Google

réfutation et la péroraison. Quelques-uns y en ajoutent encore trois, la division, la proposition et la digression, dont les deux premieres se rapportent naturellement à la preuve. Car avant que de prouver, disent-ils, il faut proposer : oui. Mais après avoir prouvé, ne faut il pas conclure? Pourquoi donc la proposition fera-t-elle une partie distinguée, si la conclusion n'en est pas une? A l'égard de la division, elle est comprise dans la disposition, comme l'espece dans son genre; et la disposition est elle-même une partie de la rhétorique, également répandue dans toutes les matieres qu'elle traite, et dans le corps de l'ouvrage; ni plus ou moins que l'invention et l'élocution. Il ne faut donc pas s'imaginer qu'elle fasse partie d'un discours comme d'un tout, plutôt que de chaque question en particulier; car il n'en est point que l'orateur ne puisse traiter méthodiquement, en la partageant en certains points qu'il promettra de parcourir les uns après les autres, et c'est tout ce qu'on entend par division. N'est-il donc pas ridicule de reconnoître chaque question seulement pour une sorte de preuve, et de faire une partie du discours, de la division, qui est elle-même une espece de question?

Digitized by Google

Reste la digression. Il y en a de deux sortes, l'une est tout-à-fait hors de la cause, et par conséquent n'en sauroit faire partie : l'autre s'en écarte seulement, et n'en sort point. Alors elle sert d'ornement ou d'appui aux endroits d'où elle se détache ; mais sans en devenir plus essentielle à la cause. En effet, si tout ce qui entre dans un plaidoyer doit se considérer comme une partie essentielle du plaidoyer, pourquoi ne met-on pas au même rang, les exemples, les similitudes, les lieux communs, les passions, et tant d'autres choses qui y ont place aussi ?

Quelques-uns au contraire n'admettent pas même la réfutation, sous prétexte qu'elle est renfermée dans la preuve. Je ne suis pas de leur avis, quoi qu'en dise Aristote : car enfin l'une établit, et l'autre détruit, ce qui est bien différent. Cet Auteur semble encore s'éloigner de nous, en ce qu'il met après l'exorde, non la narration, mais la proposition ; vraisemblablement, parce que la proposition pouvant se regarder comme le genre, et la narration comme l'espece, il a cru que l'on pouvoit quelquefois se passer de celle-ci, et jamais de celle-là.

Mais je ne prétends pas que l'orateur pense à chacune de ces cinq parties, dans

Digitized by Google

le même ordre qu'il les doit prononcer. Il faut qu'il examine avant tout, quel genre de cause il entreprend; quel est l'état de la question; ce qui fait pour lui, et ce qui fait contre; ensuite ce qu'il doit réfuter; quel tour demande la narration; car c'est elle qui sert toujours de préparation aux preuves, et qui les amene. Pour la rendre utile, il faut qu'auparavant il soit convenu avec lui-même de toutes les preuves qu'il doit employer. Après tout cela, il verra comment il peut se rendre les juges favorables; car ce n'est qu'après avoir mûrement considéré la nature de sa cause, et toutes les parties qui en dépendent, qu'il pourra connoître dans quelle disposition d'esprit ils doivent être pour décider en sa faveur: s'il faut qu'ils se montrent doux ou séveres, passionnés ou de sang-froid, inflexibles et sans égards, ou faciles et traitables.

Mais ce n'est pas à dire que j'approuve ceux qui regardent l'exorde, comme la derniere chose qu'ils doivent composer. Comme il est bon d'assembler tous ses matériaux, et de voir comment on les arrangera, avant que de se mettre à parler ou à écrire, je crois qu'il n'est pas moins nécessaire de commencer par ce qui doit naturellement être à la tête de l'ouvrage.

Digitized by Google

Nous ne voyons point qu'un sculpteur ou qu'un peintre commence son portrait ou sa statue par les pieds, ni qu'aucun art finisse un ouvrage, par ce qui en doit faire le commencement. Et que sera-ce si l'orateur n'a pas le temps de mettre la derniere main à son plaidoyer? Ne se trouvera-t-il pas trompé, en suivant une coutume si contraire au bon sens? Il faut donc méditer sa cause dans l'ordre que je dis, et il faut la composer dans le même ordre qu'on doit la prononcer.

CHAPITRE X.

Des différentes sortes de causes.

Toute cause où l'un se porte pour demandeur, et l'autre pour défendeur, roule nécessairement sur un seul chef, ou sur plusieurs: si c'est le premier, la cause est simple; et si c'est le second, elle est composée. Un homme est accusé de larcin ou d'adultere; voilà ce que j'appelle un seul chef. S'il y en a plusieurs, ils seront ou de même espece, comme dans les causes de péculat; ou d'espece différente, comme lorsqu'on accuse quelqu'un d'homicide et de sacrilege tout à la fois. Ce qui ne se pratique plus dans les jugements publics,

Digitized by Google

parce que le préteur est déterminé par la loi qui distingue chaque espece. Mais et le prince et le sénat connoissent encore de ces sortes de causes; et le peuple en connoissoit autrefois. Dans les causes privées un même juge peut prononcer sur plusieurs chefs différents les uns des autres, suivant les différentes formules dans lesquelles on est obligé de se renfermer pour intenter action; sur quoi il est à remarquer que le nombre des parties ne multiplie point les especes. Ainsi, qu'une personne intente procès à plusieurs, ou deux à une, ou plusieurs à plusieurs, pourvu que ce soit par les mêmes moyens et aux mêmes fins, l'affaire ne change point de nature. On en peut aisément juger par les contestations qui naissent quelquefois au sujet d'une succession litigieuse; car quoique plusieurs personnes soutiennent également leur droit, c'est toujours la même cause: à moins que la qualité des parties ne différencie la question.

Il y a un troisieme genre de causes, que l'on appelle de comparaison, parce qu'en effet une partie du plaidoyer se passe à comparer deux personnes ensemble: c'est, par exemple, lorsque devant les Centumvirs, après plusieurs questions, on examine qui des deux est plus digne

Digitized by Google

de recueillir une succession. Je dis devant les Centumvirs; car il est rare qu'au barreau les jugements n'aient point d'autre objet. Cela n'arrive guere que dans les divinations, sorte de cause ainsi nommée, parce qu'il ne s'y agit que du choix d'un accusateur, et quelquefois encore lorsqu'il est question d'adjuger une récompense à l'un des délateurs : en ce cas on demande lequel des deux l'a mieux méritée.

Quelques-uns ajoutent un quatrieme genre, pour les causes où les deux parties s'entr'accusent; c'est ce que nous appellons récriminer. Mais d'autres le comprennent dans le troisieme, aussi bien que celui où les parties sont réciproquement demanderesses, comme il arrive souvent. Supposé que ce dernier genre doive s'appeller récrimination, car il n'a point de nom qui lui soit propre, il y en aura de deux sortes; l'une où le crime dont les parties s'entr'accusent est le même; l'autre où il est différent. J'en dis autant des demandes qu'elles forment entr'elles.

Après que l'orateur aura examiné quel genre de cause il a entre les mains, il verra si le fait est constant ou non; si on prétend le défendre; si l'on n'en change point le nom et la qualité; enfin, si l'action est bien intentée; car c'est de tout cela que se tire le véritable état de la cause.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Ce que c'est que question, que moyen de défense, que point à juger, que point fondamental d'une cause, et s'il est nécessaire de les distinguer.

CES réflexions faites, pour suivre la méthode d'Hermagore, il nous faut maintenant examiner ce que c'est que question, que moyen, que point à juger, et point fondamental d'une cause.

On appelle question, généralement tout ce qui est problématique ; mais en fait de matieres judiciaires, on prend ce mot différemment et en deux manieres. Nous disons qu'une affaire a bien des questions, et pour lors nous comprenons toutes celles qui y entrent, grandes et petites : voilà la premiere maniere. Nous disons aussi, quelle est la question? par où nous entendons la principale : voilà la seconde. C'est de celle-ci que je parle présentement, comme étant celle d'où naît l'état de la cause. *Le fait est-il vrai? Qu'est-ce que ce fait? Est-il juste?* C'est-là ce que Hermagore, Apollodore, et beaucoup d'autres appellent proprement des ques-

Digitized by Google

tions; et ce qu'il a plu à Théodore, comme j'ai dit, d'appeller des chefs [des chefs généraux, comme il appelle chefs particuliers les questions moins importantes ou celles qui en dépendent; car il est convenable qu'une question naisse d'une autre, et qu'une espece se divise en plusieurs autres especes. Ils appellent donc Ζήτημα cette question, qu'ils regardent comme la principale. *C.*]

Par moyen de défense, on entend tout ce que nous employons pour défendre un fait qui est avéré. Je me sers d'un exemple dont tous les auteurs se servent; car pourquoi en chercher d'autres? Oreste a tué sa mere. Le fait est certain. Il dit qu'il l'a tuée justement. L'état se tire donc de la qualité du fait. *Est-il vrai qu'il l'ait tuée justement?* C'est la question. *Oui, parce que Clytemnestre avoit elle-même tué son mari, pere d'Oreste.* C'est le moyen de défense. *Mais un fils est-il en droit de tuer sa mere, quelque coupable qu'elle soit?* Voilà le point à juger, et sur quoi il s'agit de prononcer. [Quelques rhéteurs ont distingué entre ces deux mots αἴτιον et αἰτία, prétendant que l'un signifioit la cause ou la raison pourquoi le procès est intenté; et l'autre, la cause, la raison ou le moyen de défense, comme le meurtre d'Aga-

Digitized by Google

memnon, mais ils ne s'accordent point dans l'explication particuliere. Les uns appellent αἰτίαν la cause du procès, et αἴτιον la raison ou le moyen de défense. Les autres font tout le contraire. Il y a des auteurs latins qui ont traduit ces mots grecs par *initium*, (origine du procès) et *rationem* (raison du défendeur ; il y en a d'autres qui leur ont donné le même nom. Une cause, αἴτιον, naît aussi d'une autre cause, ἐξ αἰτίας ; par exemple, Clytemnestre tua son mari Agamemnon, parce qu'il avoit immolé Iphigénie leur fille, et qu'il emmenoit avec lui une captive dont il faisoit sa maîtresse. *C.*]

Il y a des auteurs qui croient qu'une seule question comporte plusieurs moyens de défense; comme si Oreste, pour défendre son crime, à son premier moyen ajoutoit encore celui-ci, qu'il y a été poussé par l'oracle. Or autant de moyens, disent-ils, autant de points à juger. Car celui-ci se présente aussi-tôt ; si Oreste a dû obéir à l'oracle? Pour moi je crois qu'une seule cause peut donner lieu à plusieurs questions, et à plusieurs points sur lesquels il sera nécessaire de prononcer. En voici un exemple. Un homme surprend sa femme en adultere et la tue ; le complice prend la fuite. Ce mari le retrouve au milieu du

Digitized by Google

barreau, et le tue aussi. Le moyen est tout simple. *Je l'ai surpris en adultere. Mais deviez-vous le tuer en tel temps, en tel lieu?* Ce sont deux questions et deux points qu'il faut décider. Cependant comme plusieurs questions, qui toutes ont leur état, n'empêchent pas que l'état de la cause ne demeure le même, et que tout ce qui entre dans cette cause, ne se rapporte là, comme à son centre; aussi peut-on dire que le point à juger est toujours celui sur lequel on prononce.

Le point fondamental d'une cause est, selon Cicéron, le plus fort argument du défendeur, et l'endroit le plus propre à déterminer les juges. Selon quelques-uns, c'est le dernier moyen de défense, et après lequel il n'y a rien à ajouter; et selon d'autres, c'est en général ce qu'il y a de meilleur et de plus solide dans une cause.

On remarquera qu'il y a des causes où il ne s'agit point de rendre raison du fait; car où le fait est nié, quelle raison y a-t-il à chercher de ce fait? mais lorsque le fait est constant, et que l'on en rend raison, alors on prétend que le point à juger est souvent distingué de la question. C'est ce que Cicéron enseigne dans ses livres de rhétorique et dans ses partitions. En effet,

Digitized by Google

dans les causes dont l'état est conjectural, tout consistant à savoir si le fait est, ou s'il n'est pas, le point à juger et la question sont une même chose, parce que la premiere question fait tout le procès. Mais dans celles qui roulent sur la qualité du fait, il n'en est pas de même. Oreste a tué sa mere; je dis qu'il l'a tuée justement; vous soutenez le contraire. *Qu'en est-il?* Voilà la question. Est-ce là-dessus que le jugement tombe? Non. Sur quoi donc? *Clytemnestre elle-même avoit ôté la vie à son mari, pere d'Oreste. Mais pour cela Oreste était-il en droit de faire mourir sa mere?* Voilà sur quoi les juges ont à prononcer. Et le point fondamental sera, dit Cicéron, si nous supposons qu'Oreste allègue pour derniere raison, que Clytemnestre haïssoit si fort son mari, ses enfants, toute sa race, et tous ses sujets; enfin, qu'elle étoit si barbare et si dénaturée, que ses propres enfants ont dû tirer vengeance de ses forfaits. On apporte encore d'autres exemples. *Que tout homme qui a dissipé le bien de ses peres, soit exclus de la tribune.* Un homme s'est ruiné à bâtir des édifices publics; la question sera, *Si tout homme qui a dissipé le bien de ses peres, doit être exclus de la tribune?* Et le point à juger, *Si celui qui s'est ruiné de la sorte, est*

Digitized by Google

dans le cas de la loi ? Un soldat de l'armée de Marius tua un tribun qui vouloit le déshonorer. *Eut-il raison de le tuer ?* C'est la question. *Il ne devoit pas souffrir un tel opprobre.* C'est le moyen de défense. *Mais devoit-il se faire justice lui-même, et un soldat peut-il jamais être en droit de tuer son Officier ?* Voilà le point.

Il y en a qui mettent une si grande différence entre la question et le point à juger, que selon eux, ils peuvent avoir l'un et l'autre un état à part. *Milon a-t-il tué Clodius justement ?* C'est la question, qui se tire de la qualité du fait. *Clodius a-t-il dressé des embûches à Milon ?* C'est le point à juger, qui est conjectural. Ils ajoutent que souvent l'orateur traite des choses qui sont étrangeres à la question ; et sur lesquelles il faut néanmoins que le juge prononce. Je ne suis pas de leur avis ; car dans l'exemple allégué, *Si tous ceux qui ont dissipé le bien de leurs peres, doivent être exclus de la tribune*, cette question veut nécessairement avoir sa décision. Ainsi ce n'est pas que la question (1) et le jugement se rapportent l'un à l'autre ; mais c'est qu'une même cause souffre plusieurs

(1) Il falloit dire plus littéralement : Ce n'est pas que la question soit différente du point à juger. *C.*

Digitized by Google

dans les cause[illegible]ecisions. Je dis
tout consi[illegible] de Milon, la con-
n'est pa[illegible] traitée que par rapport
sont ur[illegible]; car supposé que Clo-
miere[illegible] des embûches à Milon, il
dans[illegible] été tué justement.
fai[illegible] Mais si l'orateur est obligé de se jetter
s[illegible] dans quelque digression, alors la question
sera précisément où est le point à juger.
En tout cela Cicéron n'est pas trop d'ac-
cord avec lui-même. Dans ses livres de
rhétorique, comme j'ai dit, il suit Herma-
gore. Dans ses topiques, il croit que le
point à juger consiste en la contestation
qui naît de l'état de la cause; et faisant al-
lusion à la profession de son ami Treba-
tius, qui étoit un grand jurisconsulte, il
appelle ce point là, *Ce dont il s'agit*. A
l'égard du point fondamental, il en fait le
plus fort moyen du défendeur, et son
principal appui. Mais dans ses partitions il
change de sentiment, et en prend un tout
contraire, appellant point fondamental ce
que l'on oppose au moyen de défense.
[Parce que le point fondamental du pro-
cès tenant le premier rang, est proposé
par l'accusateur, et le moyen de défense
est produit par le défendeur; ensuite, du
point fondamental et du moyen de dé-
fense, résulte le point à juger. *C.*] C'est

Digitized by Google

pourquoi je me range du côté de ceux qui veulent que l'état de la cause, le point à juger, et le point fondamental ne soient qu'une même chose. Par le dernier, j'entends l'endroit qui établit la difficulté, et hors duquel il n'y a plus de procès. Cette opinion me paroît plus raisonnable et moins embarrassée, outre qu'elle comprend l'une et l'autre cause; par exemple, le meurtre de Clytemnestre, dont on accuse Oreste, et le meurtre d'Agamemnon, dont Oreste fait son moyen de défense. [Ces mêmes auteurs croyent que le point à juger et l'état de la question concourent toujours ensemble, car leur système ne permettoit pas qu'ils pensassent autrement. *C.*]

Laissons donc ces vaines subtilités à ceux qui mettent leur ambition et leur soin à multiplier les noms sans nécessité. Pour moi je n'ai traité ce chapitre, que pour éviter le reproche de n'avoir pas assez recherché tout ce qui a rapport à mon ouvrage. Du reste un maître dont la méthode est simple, fuit un ennuyeux détail, qui rompt, pour ainsi dire, en morceaux, ce qu'il faut donner en gros. C'est le défaut de plusieurs, mais sur-tout d'Hermagore, homme d'ailleurs d'un esprit très-subtil, et digne d'admiration en beaucoup de

Digitized by Google

choses, seulement repréhensible par une exactitude trop scrupuleuse; ensorte qu'il est difficile de le blâmer sans le louer en même temps.

La méthode que je suis ici, plus courte que les autres et par-là même beaucoup plus nette, ne sera point sujette aux mêmes inconvénients, de fatiguer l'esprit par de longs détours, et d'affoiblir le discours en le partageant en une infinité d'articles de nulle conséquence. En effet, dès qu'un orateur connoît le point litigieux, les prétentions de la partie adverse, ses moyens, ceux que lui-même doit employer, il sait tout ce qu'il faut savoir. Or, il n'y a personne, pour peu qu'il ait de sens et d'usage du barreau, qui ne voie tout d'un coup ce qui fait le fondement du procès, c'est-à-dire, l'état de la cause, comme ils l'appellent; quelle est la question débattue entre les parties, et le point sur lequel les juges ont à prononcer : trois choses qui reviennent à la même; car la question, c'est ce qui est en dispute, et le jugement tombe sur la question. Mais c'est à quoi nous ne pensons pas toujours. Emportés par le desir de nous faire je ne sais quelle réputation, nous prenons l'essor, nous battons la campagne, et le plaisir de discourir nous entraîne; c'est qu'en se renfermant

Digitized by Google

mant dans les bornes de sa matiere, le champ est étroit, et au-delà, libre et spacieux. Ici on dit tout ce que l'on veut; et là, nous disons seulement ce que notre sujet veut que nous disions. Ce qu'il faut donc recommander à l'orateur, ce n'est pas de mettre son esprit à la gêne, pour trouver la question, l'état, et le point fondamental d'une cause, puisque cela est aisé; mais c'est d'envisager toujours son sujet, ou s'il s'en éloigne, du moins de ne le point perdre de vue, de crainte qu'en courant après de vains applaudissements, les armes ne lui tombent des mains.

Théodore et ses sectateurs, comme j'ai dit, réduisent tout à ce qu'ils appellent des chefs. Sous ce terme ils comprennent premierement la question principale avec l'état de la cause; secondement, les autres questions qui y ont du rapport; en troisieme lieu, la proposition avec ses preuves. [Comme nous disons : le chef de l'affaire est; *caput rei est;* et dans Menandre : κεφάλαιόν ἔστιν.] En général, tout ce qui a besoin d'être prouvé, est un chef; mais tantôt plus important, tantôt moins. Je ne me suis que trop étendu sur tout ceci, bien que je n'aie fait qu'exposer le sentiment de ceux qui ont traité

Digitized by Google

avant moi. Et comme j'ai aussi expliqué quelles sont les parties qui composent un plaidoyer, il est temps de reprendre celles qui dans l'ordre naturel vont les premieres. C'est ce qui va faire la matiere du quatrieme livre.

Fin du premier Volume.

Digitized by Google

Digitized by Google

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS

WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY OVERDUE.

OCT 29 1933

Digitized by Google

LD 21-100m-7,'33

Digitized by Google

Digitized by Google